



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

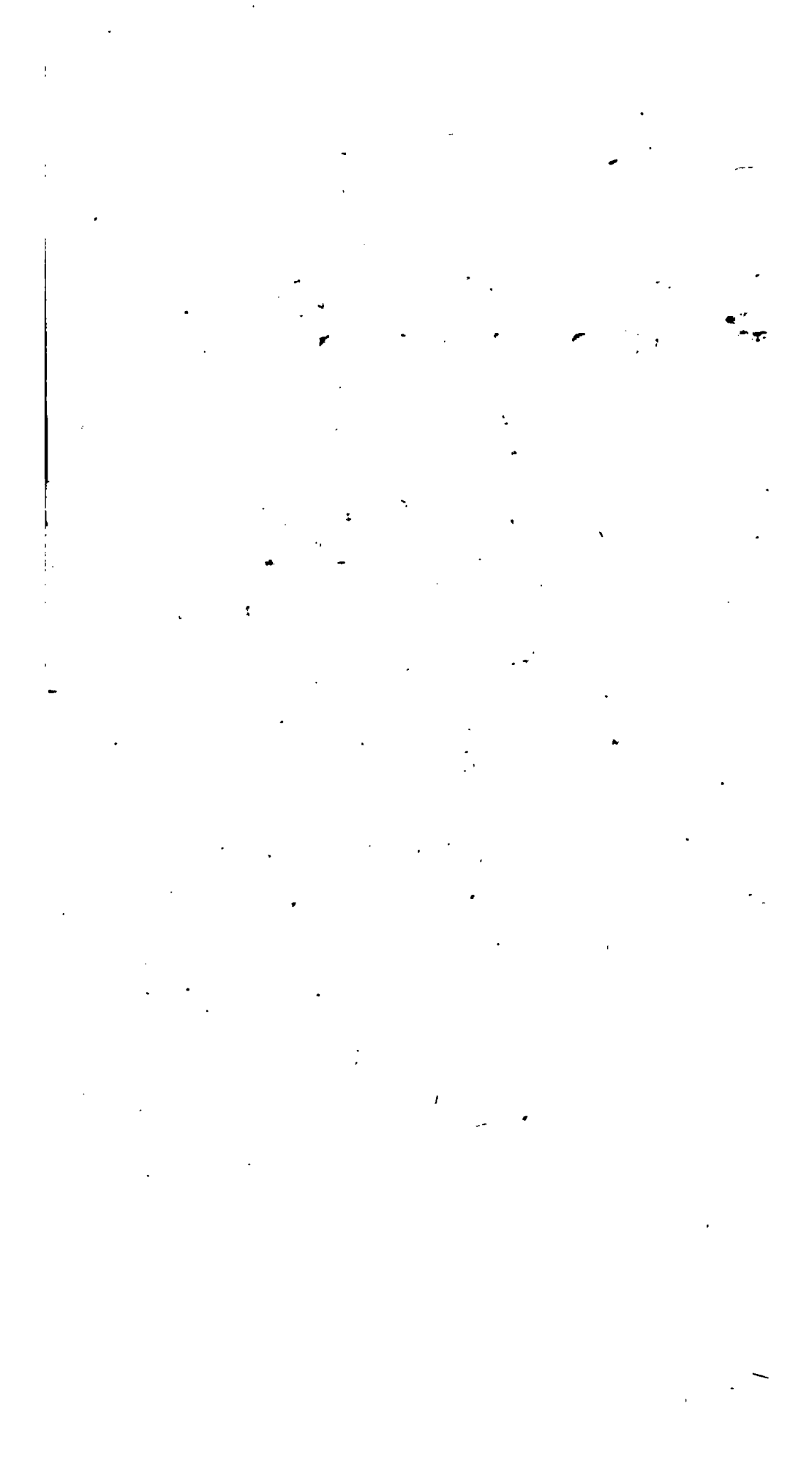
ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

TOME I.

NK 111
Montaigne



ESSAIS

DE

MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. Coste,

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A GENEVE;

ET A PARIS.

Chez VOLLAND, Libraire, Quai des
Augustins, N° 25.

M. DCC. LXXXIX.

UR

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
603587 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

32X312

PRÉFACE

DE

L'ÉDITEUR.

Tous les bons esprits sont d'accord depuis long-tems sur le mérite des *ESSAIS de Montagne*. ¹ Je ne prétends ni en faire l'éloge dans les formes, ni entrer dans la discussion des Critiques qu'on en a faites. Je ne pourrois rien dire de nouveau sur le premier article : & je suis persuadé que ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque application, seront aisément convaincus du peu de solidité de la plupart de ces critiques.

Une chose sur quoi je ne puis m'empêcher de faire quelques réflé-

¹ *L'Esprit de Montagne sera admiré pendant qu'il y aura des connoisseurs*, dit M. BAYLE dans son Dictionnaire, à l'article *ERMITE*, Rem. b Num. V. p. 1106. 3e édit. 1720.

VIII P R E F A C E.

cette aimable sincérité qui dans Montagne , ils n'ont pas le courage de fouiller dans les de leurs cœurs pour se découvrir crètement à eux-mêmes leurs blesses , leurs légeretés , & les tables motifs de leurs actions. C là sans doute la raison pourquoi tant d'Ecrivains qui ont paru de Montagne , & dont la plupart été que de fades imitateurs , c'est l'engence qui a toujours adé le plus dans la République Lettres) il ne s'en est trouvé a qui ait entrepris de marcher su traces.

La chose est si remarquable , le feu 3 DUC DE BUCKINGHAM fameux par un discernement ex & un jugement qu'on n'a ja soupçonné d'avoir été offusque une vaine complaisance pour préjugés mal fondés , en a pris e sion de faire l'éloge de Monta

P R E F A C E. ix

Après avoir parlé de CICERON & du Chancelier BACON, comme de deux excellens génies, dont la conduite n'eut gueres de rapport avec la sagesse qui brille dans leurs Ecrits, il dit que ces deux célèbres Ecrivains auroient rendu beaucoup plus de service au Public s'ils eussent voulu lui exposer naïvement & en détail les véritables causes de cette contrariété. *Mais, 4, ajoute-t-il, nous ne devons point attendre ce degré de sincérité de la part d'aucun Ecrivain, excepté l'incomparable Montagne, qui apparemment sera toujours le seul de son espece. Je sais bien, continue le Duc de Buckingham, qu'on accuse Montagne de vanité, mais sans raison, à mon avis. --- Et s'il est vrai qu'il n'en ait pas été tout-à-fait exempt, jamais personne n'a si bien*

4 But we must never expect so much sincerity in any Writer except the incomparable Montagne, who is like to stand alone to all Posterity. Essay on Authors p. 266. Vol. II. of THE WORKS of JOHN SHEFFIELD, --- Duke of Buckingham.

x P R E F A C E.

su le déguiser : car toute sa v
s'étant bornée à lui faire publier
librement ses foiblesses & ses
fautes , que ses bonnes qualités ,
une vanité d'un genre tout parti
lier , & qui peut-être méritero
autre nom.

Montagne ne parle pas avec ri
de candeur de son Livre que de
même.

Outre les citations dont il l'a
richi, il confesse naïvement, qu
a inféré bien des raisons & des c
paraisons tirées d'Auteurs célè
dont il a caché les noms à dess
pour tenir en respect ces Cent
téméraires qui n'ont pas plutôt
les yeux sur un Livre nouveau q
songent à en faire la critique
éloigné d'ailleurs de vouloir s'ap
roprier les pensées d'autrui, *qu'il*
meroit quelqu'un, dit-il, *qui le*
déplumer par clarté de jugement
Sans m'être beaucoup attaché à c

P R E F A C E. x

cher les pensées étrangères dont il embelli son ouvrage , j'en ai découvert un assez bon nombre, 6 mai plutôt par hasard , ou par reminiscence , que par cette espèce de discernement que Montagne exige de ceux qui voudroient entreprendre de le *déplumer*.

Il nous dit 7 avec la même franchise, qu'il *entreprend à tous coups de s'esgaler à ses larrecins, d'aller pair à pair quant & eux. Mais c'est autant, ajoute-t-il, par le bénéfice de mon application, que par le bénéfice de mon invention.* En effet, son Livre est rempli de passages tirés des meil

6 Voyez Tome I. Liv. I. ch. xyj. note note 39., notes 42, 43, 44, 45, 46. ch. xxj. notes 2. Tome II. ch. xxiv, note 17. Tome III. Liv. II. ch. j, note 7. note 14. ch. iiij. notes 9, 11, 13, 14. ch. v. note 3. Tome IV. Liv. note 17. Tome V. Liv. II, ch. xij, note 148. n. 421. Tome VII. Liv. III. ch. ij. note 7.

7 Tome II. Liv. I. ch. xxv. note 38. Tome VII. Liv. III. ch. v. note 2.

XII P R E F A C E.

leurs Auteurs, qu'il s'est rendus pres en leur donnant des sens nouveaux, & souvent plus dé- & plus relevés que ceux qu'ils dans l'original. Je ferois un Li- au lieu d'une Préface, si j'allois détailler ici toutes ces applica- ingénieuses. Un seul exemple, du Ch. xxj. du premier Livre, fira pour exciter la curiosité Lecteurs qui ont du goût pour- sortes de recherches. Presque to- les pensées de ce Chapitre sont p- mot pour mot de SENEQUE ; & l'application qu'en fait Montag- il se trouve que de simples obser- rions de l'usage ordinaire de la- intéressent enfin toute la Nation.

Mais de ces mêmes citations d- Montagne a trouvé moyen d'- richir son Livre, on a pris occas- de décrier sa sincérité, dont on- peut le dépouiller sans défigu- entièrement son caractère « Si M- « tagne, dit-on, a su remplir l-

P R E F A C E. xiii

» Livre d'un si grand nombre de
» citations, d'où vient qu'il se plaint
» si souvent & si vivement de la
» foiblesse de sa mémoire? D'où a-
» t-il donc tiré tant de traits d'His-
» toire, & tous ces beaux passages
» dont il fait des applications si sin-
» gulieres? N'est-ce pas sa mémoire
» qui lui a fourni les noms de tant
» de Philosophes, leurs propos sen-
» tentieux qu'il nous cite à tout mo-
» ment, & ces longues énuméra-
» tions qu'il fait de leurs sentiments
» sur les questions les plus délicates
» de la Physique & de la Morale,
» sur la nature de Dieu, sur l'es-
» sence & l'immortalité de l'ame? »
Pour répondre à cette objection, sans
entrer dans des détails qui nous me-
neroient trop loin, on peut remar-
quer d'abord, que faute de mémoire,
Montagne est tombé de tems en
tems dans des méprises assez gros-
sieres, comme lorsqu'il a pris 8

XIV P R E F A C E.

Crates pour *Socrates*, un certain ⁹
Dyonisius pour *Diogène le Cynique*,
¹⁰ *Heraclides Ponticus* pour *Py-*
thagore; & qu'il a fait dire ¹¹ à
Thalès le contraire de ce qu'il a dit,
& quelquefois ¹² à *Plutarque*,
son plus familier ami, qu'il tenoit
toujours auprès de lui, & dont il ne
pouvoit se séparer dans le tems
même qu'il vouloit ¹³ *se passer de*
la compagnie & souvenance de tout
autre Livre.

En second lieu, ce n'est point par
un effort de mémoire, & dans le
feu de la composition, que *Mont-*
agne a embelli son Livre de toutes
les citations qu'on y trouve présen-
tement. Il les y a insérées, pour la
plûpart, à loisir & à mesure qu'il

⁹ Tome I. L. II. ch. xxiv, note 21.

¹⁰ Tome II. L. I. ch. xxv, note 72.

¹¹ Tome VII L, III. ch. v. note 6.

¹² Tome V, L. II. ch. xij, note 255 &
Tome VII, L. II, ch. xxxvij, note 9.

¹³ Tome VII, L. III, ch. v, note 74.

les rencontroit dans les livres qu'il avoit actuellement devant les yeux. Il ne faut , pour s'en convaincre , que parcourir les premieres Editions des *Essais* , où l'on ne trouve que très-peu de citations dans des Chapitres qui dans la suite en ont été tout chargés. Par exemple , dans le Chapitre xij. Liv. II. Tom. V. on voit un grand étalage des sentimens de tous les plus célèbres Philosophes de l'antiquité sur la nature de Dieu ; mais il n'y en a pas un seul mot dans la premiere édition des *Essais* , imprimée à Bourdeaux en 1580 , ni dans celle qui parut ensuite à Paris en 1588. Et tout le monde peut voir dans l'Edition que je donne présentement au Public , que Montagne a trouvé toutes ces pensées fort exactement expliquées dans *Cicéron* , d'où il lui a été fort aisé , sans aucun effort de mémoire , de les transporter dans son Livre.

Ici je ne puis me dispenser de

xvj **P R E F A C E.**

prendre connoissance d'une censure que Montagne a publiée fort naïvement contre lui-même, & sur laquelle personne ne s'est jamais avisé de le contredire; c'est ce qu'il dit de sa maniere d'écrire à bâtons rompus, d'un stile découfu, mal lié, qui ne va *14 qu'à sauts & à gambades*, pour parler son langage.

La cause de ce défaut ne vient pas absolument, comme on l'a cru jusqu'ici, du génie même de Montagne, qui l'a entraîné sans raison d'un sujet dans un autre, sans qu'il ait pu donner plus d'ordre & de suite à ses propres pensées: mais je ne fais combien d'additions qu'il a faites çà & là dans son livre toutes les fois qu'on est venu à le réimprimer. On n'a qu'à comparer les premières Editions des Essais avec les suivantes pour voir à l'œil, que ces fréquentes additions ont jetté beaucoup de désordre & de confusion

dans des raisonnemens qui étoient originairement fort clairs & très-bien suivis. Le stile de Montagne tel qu'il paroît dans les premieres Editions, & tel qu'il est dans les dernieres après avoir été gâté par ces additions, pourroit être comparé à un collier de perles, qui d'abord seroit composé de perles parfaitement rondes, & d'une égale grosseur, & entre lesquelles on en mettroit ensuite d'autres d'une rondeur aussi parfaite, mais beaucoup plus grosses. Ces dernieres perles en augmentant le prix du collier lui feroient perdre une bonne partie de sa beauté. Il en est de même de la plûpart des pensées que Montagne a insérées de tems en tems dans son livre. On seroit fâché de les perdre quoiqu'elles le défigurent en plusieurs endroits, de la maniere dont elles y sont enchâssées. Parce que Montagne voyoit sans peine la liaison de ses premieres pensées malgré ce

xviiij *P R E F A C E.*

qu'il mettoit entre deux, il comptoit qu'un Lecteur attentif la verroit aussi bien que lui. Mais quelquefois il ne reste de cette liaison que des traces si légères & si peu marquées, qu'on ne sauroit l'appercevoir qu'en consultant les plus anciennes Editions. C'est dequoi l'on peut voir un exemple très-remarquable au Tome V. L. II. Ch. xij. note 176. & l'on en trouvera dans les notes plusieurs autres, dont une discussion plus particuliere feroit ici fort désagréable, & m'engageroit dans une excessive longueur.

Il me reste à faire voir en peu de mots les avantages de cette Edition, sur toutes celles qui ont paru jusqu'ici.

De toutes les anciennes Editions des ESSAIS, il n'y en a aucune d'autentique que celle de *L'Angelier*, publiée à Paris 15 en 1595, sur

15 *Avec l'Extrait du Privilège du Roi, donné à Paris le quinzième jour d'Octobre 1594.*

une copie , trouvée après le décès de l'Auteur , comme on l'assure positivement dans le titre , & qui avoit été revue & augmentée d'un tiers plus qu'aux précédentes éditions. Et c'est précisément d'après cette même édition que j'ai fait imprimer celle-ci , sans m'être servi de celles qui ont paru depuis , que pour corriger de pures fautes d'impression. A mesure que ces dernières éditions sont plus récentes , on y a fait de plus grands changemens dans le stile : mais comme je me suis fait une loi de donner le livre de Montagne , tel qu'il nous l'a laissé lui-même , je n'ai admis aucune de ces prétendues corrections de langage , qui souvent ne servent qu'à énerver la pensée de Montagne , & quelquefois lui font dire 16 tout le contraire de ce qu'il avoit dit.

Dans l'édition de 1595 , que j'ai exactement suivie pour le texte , il

16 Par exemple , Tome III , L. II , ch ij , note 21 ;

xx P R E F A C E.

n'y a ni la traduction des passages Grecs, Latins & Italiens, cités par Montagne, ni l'indication des sources d'où ces passages ont été pris : deux choses pourtant assez nécessaires, dont Mademoiselle de Gournay voulut embellir l'édition des Essais qu'elle donna en 1635, & qu'on trouve dans les éditions suivantes avec toutes les méprises du premier Auteur, qui rendent ce travail fort inutile.

I. Pour commencer par l'article des citations, Mademoiselle de Gournay nous assure fort expressément dans la Préface qui est au devant de son édition des Essais, de 1635 ; qu'un inconnu s'étant avisé de citer une partie des Auteurs dont Montagne avoit rapporté les propres paroles, elle corrigea toutes les erreurs qu'il avoit commises, & augmenta la liste de ces Auteurs d'une bonne moitié, de sorte qu'il ne restoit qu'environ cinquante passages

dont elle n'avoit pu découvrir la source. Voici ses propres termes que je ne puis me dispenser de citer : *Quant aux noms des Auteurs cités, dit-elle, qui se voyent ici, (dans l'édition de 1635) ou qui pourront se voir encore en quelques impressions, j'ai revu & confronté sur leur texte tous ceux qu'un inconnu y avoit appliqués; retenu les vrais, rejeté les faux, augmentant ces véritables d'une moitié : si bien qu'il ne reste pour ce regard qu'environ cinquante vuides ou noms à remplir, en ce plantureux nombre de près de douze cent passages. C'estoit pourtant une assez épineuse difficulté que de trouver la source d'une bonne partie des autorités de ce Livre, l'Autheur en ayant parfois meslé deux ou trois ensemble, parfois donné tour de main de sa façon à quelque autre, qui les rend de plus obscure recherche. Quoï que ce soit, je ne me fusse jamais demeslée de leur queste, si des personnes*

d'honneur & doctes ne m'eussent presté la main. Qui ne croiroit après cela que la source de la plupart des citations de Montagne a été fidèlement indiquée par la Demoiselle de Gournay ? Il est pourtant vrai que son *inconnu & ces personnes d'honneur & doctes* qui l'assistèrent dans la découverte des Auteurs cités par Montagne, lui fournirent une liste très-imparfaite, toute pleine de citations fausses, ou entièrement inutiles : car fort souvent on n'y trouve que des noms d'Auteurs dont on n'a point désigné les ouvrages, comme *Livius, Petrarque, &c.* quelquefois pour un même passage on y cite tout à la fois *Cicéron ou Sénèque, Tibulle ou Propertius* : souvent deux passages dont l'un appartient à Cicéron, l'autre à Sénèque, y sont attribués tous deux tantôt à *Sénèque*, & tantôt à *Cicéron* : on y donne à *Plaute* un passage de *Lucrece* ; à *Virgile* des vers de *Lucain*, & à *Lucain* des vers de *Vir-*

P R E F A C E. **xxiij**
gile : & quelquefois on met sur le
compte d'*Ennius* , de *Virgile* &
d'*Ovide* des vers d'un Poète mo-
derne. Obligé par toutes ces mé-
prises de compter pour rien cette
liste , je n'ai jamais marqué la source
d'aucun passage qu'après l'avoir vu
de mes propres yeux dans l'Auteur
original : & par mes recherches &
celles de quelques Savans que je n'ai
jamais consultés envain , j'ai enfin
tout découvert à dix ou douze pas-
sages près , de très - petite impor-
tance.

Quelque vetilleux que soit ce tra-
vail je m'en suis fait un plaisir , parce
qu'il m'a paru fort nécessaire : car
comme Montagne a rempli son li-
vre de passages des meilleurs Au-
teurs qu'il détourne souvent de leur
premier sens pour s'en servir à ex-
primer plus agréablement & plus
fortement ses propres pensées , on
ne sauroit pénétrer l'artifice & la
beauté de ses applications , qu'en

examinant les passages mêmes dans leur source. Mais qui s'aviserait d'aller déterrer deux ou trois vers de *Virgile*, un hémistiché de *Lucrece*, ou de *Catulle*, quelques périodes de *Séneque*, ou de *Cicéron*, un trait de *Salluste*, ou de *Tite-Live*, si l'on ne lui indiquoit précisément où il pourroit les trouver ?

II. Une traduction fidelle des passages Grecs, Latins & Italiens, cités par Montagne, n'étoit pas moins nécessaire. Mademoiselle de Gournay s'étoit encore chargée de ce travail, mais en l'examinant de près, je m'apperçus bientôt qu'il me seroit plus aisé de faire une traduction toute nouvelle que de réformer celle de Mademoiselle de Gournay : outre que de mon françois mêlé avec celui de cette Dame il n'en pouvoit résulter qu'une bigarrure très-ridicule. Je prierai ici nos Censeurs de livres de se souvenir que Montagne ayant prêté
des

des sens tous nouveaux à plusieurs passages que je mets en françois, j'ai été obligé de transmettre les idées de Montagne dans ma traduction, sans considérer si elle s'accorderoit ou non avec la pensée des Auteurs dont Montagne a emprunté les paroles.

III. Un avantage tout particulier que cette édition aura sur toutes les éditions précédentes, c'est la vérification d'un grand nombre de faits historiques dont Montagne a orné son livre, sans nommer les Auteurs d'où il les a tirés. J'en remarquai d'abord quelques-uns qui se présenterent comme d'eux-mêmes : & dans la suite je me fis une affaire d'en noter tout autant que j'en pourrois découvrir. Insensiblement cette recherche a produit une espece de critique assez étendue de Montagne : car en examinant la source où il avoit puisé, j'ai découvert plusieurs

xxvj *P R E F A C E.*

méprises qu'il a faites, soit pour n'avoir pas bien compris les Auteurs qu'il copioit, ou pour avoir mal retenu leurs pensées. Et afin de faire voir à l'œil, & son exactitude, & ses méprises, qui dans le fond ne sont pas en si grand nombre, ni si grossières qu'on n'en trouve tout autant, & à peu près du même genre, dans les plus célèbres Écrivains, les *Saumaïses*, les (17) *Grotius*, &c. je cite au bas des pages, les propres paroles des Auteurs sur des faits de quelque importance, sans les traduire, lorsqu'elles ne disent que ce que Montagne a déjà dit en françois, & toutes les fois qu'elles contredisent ce qu'a dit Montagne, j'en donne une traduc-

27 Voyez la Préface que M. Barbeyrac a mise au devant de son excellente traduction du *Droit de la Guerre & de la Paix*, pages 22, 23, & en je ne fais combien d'endroits de son Commentaire sur cet Ouvrage.

P R È F A C E. xxvij
tion exacte , dont je me fers pour
faire sentir la contradiction.

IV. Cette Edition est encore augmentée d'un petit Commentaire , qui consiste dans une courte paraphrase des endroits de Montagne , dont le sens ne se présente pas aisément à l'esprit , & dans une explication de tous les mots surannés , qui sont présentement hors d'usage. Mais étoit-ce la peine , diront nos *Virtuoses* , de s'arrêter à si peu de choses ? Je fais que tout cela doit être compté pour rien par des gens comme eux , pour qui tout est clair & de plein-pié dans les Livres. Mais ces Messieurs devroient considérer , que comme c'est leur petit nombre qui les rend si respectables dans le monde , un Livre qu'on n'écriroit que pour eux , ne seroit pas d'un grand usage au reste des hommes.

V. Pour les *Indices* de cette Edi-

tion qui sont tous nouveaux , je ne prétends pas les garantir complets (& je ne fais si l'on en fera jamais de tels d'un Livre écrit du stile de l'Essai de Montagne) mais j'ose dire qu'on n'y verra rien d'absolument inutile , & qui ne soit assez intéressant.

VI. En récompense , on trouve à la fin du neuvieme Volume quelques *Lettres de Montagne* , dont il y en a une qui a été communiquée en Manuscrit par M. Van Papenbroek , savant Magistrat , ancien Président des Echevins d'*Amsterdam*. La dernière est au devant de la *Théologie naturelle* de RAYMOND SEBONDE , traduite en françois par Montagne , & les cinq premières sont tirées d'un petit Livre fort rare , composé de quelques piéces posthume d'*Estienne de la Boétie* , que Montagne fit imprimer en 1571 , environ neuf ans avant la première

P R E F A C E. xxix

édition de ses Effais. C'est Mr. le Chevalier *Stanlay* qui, en me faisant connoître ce Livret, me l'a communiqué fort obligeamment, pour en extraire tout ce qui pourroit servir à mon dessein. La cinquieme Lettre où Montagne raconte les particularités les plus remarquables de la maladie & de la mort d'*Etienne de la Boétie*, son intime ami, suffit pour faire voir qu'il pouvoit écrire d'une maniere très-suivie & très-réguliere, lorsqu'il vouloit s'en donner la peine. On verra dans les autres Lettres l'air libre & naturel qui convient à ce genre d'écrire, & au génie de Montagne.

En finissant, il ne sera pas inutile, à mon avis, de remarquer que Montagne, né en 1533 a vécu sous les Regnes de *François I, Henri II, François II, Charles IX, Henri III,*

xxx. *P R E F A C E.*

& *Henri IV*, étant mort en 1592
le treizieme de Septembre, âgé de
59 ans, sept mois & onze jours.

A LONDRES,

le 19 Mars 1724.

A V I S

S U R L'É D I T I O N

de 1745.

VOICI une nouvelle édition que je donne des *Essais de Montagne*. La première publiée à Londres en 1724. est moins parfaite que la seconde qui parut en 1725 à Paris. La troisième que je fis imprimer à la Haye en 1727, eut quelques avantages sur celle de Paris ; & celle-ci qui , selon toutes les apparences , sera la dernière que je publierai , l'emporte de beaucoup sur celle de la Haye. Je l'ai revue & corrigée avec tout le soin dont je suis capable.

En examinant le texte avec une attention plus particulière , j'y ai trouvé des fautes qui m'avoient échappé : chemin faisant j'ai découvert de nouvelles

sources où Montagne avoit puisé , & qui m'ont obligé de relever quelques méprises qu'il a faites , ou faute d'attention , ou faute de mémoire : & dans cette recherche je me suis trouvé coupable moi-même d'avoir critiqué deux ou trois fois Montagne fort mal-à-propos. Charmé de cette découverte , j'ai fait à Montagne toute la satisfaction qui lui est due.

Ce qui distinguera plus visiblement encore cette *dernière édition* de toutes celles qui ont paru jusqu'ici , c'est le soin que j'ai pris d'expliquer tous les mots & toutes les expressions qui m'ont paru pouvoir faire la moindre peine à ceux qui ne sont pas accoutumés au langage de Montagne , fort différent en bien des endroits de celui que nous parlons aujourd'hui. Parmi ces mots il s'en trouve quelques-uns que Montagne a employés sans trop consulter l'usage , ce qui lui arrive très-rarement ; & quelquefois tout occupé des choses , il se sert des mots qui lui paroissent les plus propres à peindre les idées qu'il a dans l'Esprit , jusqu'à oublier , ou négliger de les construire selon les règles les plus communes de la Grammaire. Pour redresser ces dernières méprises , un Commentateur purement grammatical

doit être extrêmement attentif pour ne pas faire dire à Montagne tout autre chose que ce qu'il a voulu dire , & fort équitable pour ne pas donner dans des critiques trop subtiles & trop vétilleuses , que le stile de son siècle , qu'il n'est pas permis de perdre de vue , n'autorise en aucune maniere. Tout cela est détaillé , par occasion , dans de courtes remarques sur la signification des mots , & sur les expressions & la maniere dont elles sont arrangées par Montagne , ce qui m'engage quelquefois dans des discussions très-minces & fort frivoles en apparence. Si ces *Discussions* ne sont pas du goût de tout le monde , comme j'ai sujet de le croire , je me flatte que les Dames & les Cavaliers les excuseront tout au moins sur l'intention que j'ai eue de leur faciliter par-là la lecture d'un Auteur qu'ils estiment , & qui peut de tems en tems les amuser fort utilement. L'obscurité de certains mots , & l'embarras de quelques expressions mal rangées les a souvent dégoûtés de cette agréable lecture ; & présentement , à la faveur d'un petit nombre de Remarques , ils trouveront Montagne tout aussi aisé à entendre que la *Princesse de Cleves*.

Et ici je suis obligé de déclarer à

ceux qui jetteront les yeux sur ces Remarques purement grammaticales, que je ne les ai point faites pour corriger le stile de Montagne, mais uniquement pour leur procurer le plaisir de lire sans peine son Ouvrage. Le stile de Montagne est tout aussi brillant, tout aussi juste dans les passages que j'ai trouvé à propos d'éclaircir, que dans tous les autres : & pour l'ordinaire, les éclaircissemens que je leur prête, plus longs & moins vifs, les dépouillent de la naïveté, de la vivacité, & des graces qu'ils ont dans l'Original. J'ai eu beau me donner la torture pour trouver des équivalens, j'ai presque toujours senti qu'il m'étoit impossible d'en venir à bout, comme il me seroit aisé de le faire voir à l'œil par quantité d'exemples. En voici un qui me vient dans l'esprit ; & qui suffira, je pense, pour vous faire entendre nettement ma pensée. Montagne s'étant avisé de parler en termes magnifiques de ces *Ames vénérables*, qui *élevées par ardeur de dévotion à une constante & dévotieuse méditation des choses divines*, & goûtant sur la terre les délices du Ciel, dédaignent les soins des commodités les plus nécessaires à la vie, il nous dit tout d'un coup : *Entre nous, ce sont choses que j'ai toujours vues de*

singulier accord ; les opinions supercélestes, & les mœurs sousterraines : Ayant cru que certaines personnes pourroient être arrêtées par le mot de *sousterraines*, je l'ai expliqué par ceux-ci, *très corrompues, infernales*. C'est-là sans doute ce que Montagne a voulu dire. Mais comme le commentaire, d'un ton trop haut & trop grave, ne peut s'accorder avec le ton plaisant & enjoué de Montagne, il est visible, que pour entrer finement dans sa pensée, il faut abandonner l'explication grammaticale, & revenir au mot de *souterraine* qui moins déterminé, & par conséquent un peu obscur, sert par cette obscurité même à soutenir, ou ; pour mieux dire, à relever le tout ensemble, Mon Commentaire grammatical ne doit donc être regardé que comme ces échaffaudages qu'on jette par terre après que le peintre s'en est servi à orner les plafonds d'un Palais, ou le Dôme d'une Eglise. Avez-vous lu les explications de quelques mots surannés que vous n'entendiez point, oubliez-les pour retourner à Montagne, & vous livrer au plaisir de le lire lui-même ; ses expressions une fois connues, vous trouverez qu'elles présentent à l'Esprit des images aussi justes, aussi charmantes que les mots du plus beau François de nos

jours ; & souvent même que nos plus beaux mots François ne peignent point si brièvement & d'une manière si vive & si naturelle que plusieurs termes très-communs & très-usités du tems de Montagne, qui leur donne des graces toutes particulieres par l'usage qu'il en fait faire :

Tantum de medio sumptis accedit honoris.

Montagne uniquement occupé du soin de bien penser, s'embarassoit si peu du stile, qu'il le comptoit presque pour rien. *La plupart de ceux qui me hantent, * disoit-il, parlent de mesme les Essais : je ne sçay s'ils pensent de mesme.* Il ne s'agit plus aujourd'hui de parler comme les Essais : mais si nous avons envie de les lire, il nous importe d'entendre si bien le langage de Montagne que nous puissions pénétrer la meilleure partie des choses qu'il a voulu nous apprendre.

Il est tems de passer à ce qui me reste à dire sur cette nouvelle édition du Livre de Montagne. Dans celle qui fut faite à Paris en 1725, il y a des piéces qui n'avoient jamais paru dans aucune des éditions précédentes ; & quelques autres que j'avois trouvé à propos

d'exclure de l'édition de Londres , de 1724. Elles sont toutes dans cette nouvelle édition.

Tout ce que j'avois retranché , c'est l'*Épître* que Mademoiselle de Gournai adressa au Cardinal de Richelieu en lui dédiant l'édition des *Essais* de 1635. La *Préface* qu'elle mit à la tête de cette édition , & un *Abrégé de la Vie* de Montagne , *extraict de ses propres Ecrits*.

L'*Épître* qui est courte & assez bien tournée , fait honneur à Montagne , & mérite par conséquent d'être constamment jointe à son ouvrage. On y voit que le Cardinal de Richelieu *aida* Mademoiselle de Gournai *par sa libéralité* , à mettre au jour la plus parfaite édition des *Essais* qui eût encore paru : preuve authentique de l'estime que ce fameux Cardinal faisoit du livre de Montagne.

La *Préface* que Mademoiselle de Gournai mit audevant de son édition des *Essais* de 1735 , ne mérite pas moins d'être conservée que son *Épître* au Cardinal de Richelieu . & je conviens absolument que j'avois eu tort de la supprimer. L'ayant d'abord confondue avec une longue préface que je trouvai à la tête de l'édition des *Essais* , publiée en 1595 , & qui me parut assez mal digérée , je crus faire grâce à Mademoiselle de Gournai d'ex-

clure sa Préface de mon édition de Londres, ou pour mieux dire, je me crus indispensablement obligé de la retrancher après avoir vu dans une édition des Essais publiée à Paris en 1602, chez Abel l'Angelier, un petit Avertissement où cette Demoiselle retraçoit expressément la Préface qu'elle avoit mise au devant de l'édition de 1595. Ses paroles méritent d'être rapportées. LECTEUR, dit-elle, *si je ne suis assez forte pour escrire sur les Essais, au moins suis-je bien assez généreuse pour avouer ma foiblesse, & te confesse que je me rattrade de cette Préface que l'aveuglement de mon aage, & une violente fièvre d'ame me laissa n'a guere eschapper des mains, lorsqu'après le deceds de l'Auteur, Madame de Montagne sa femme me les fait apporter pour estre mis au jour enrichis des traits de sa derniere main. Si je me renforce à l'avenir, ajoute-t-elle, j'en dirai, sinon ce qu'il faudroit, au moins ce que je sçai.* Dans la suite, Mademoiselle de Gournai, s'étant renforcée en effet, comme elle l'avoit espéré, publia en 1635, à la tête d'une très-belle édition des Essais, * une nouvelle Pré-

* J'en excepte un éloge extravagant, qu'elle y fait du livre de Montagne, & dont je montre le ridicule en deux mots, en faveur des jeunes-gens.

face, écrite d'un stile assez naturel, & qui contient plusieurs bonnes réponses à des objections qu'on avoit faites contre le livre & la personne de Montagne : objections qui ont été souvent renouvelées depuis & qu'on renouvelle encore tous les jours. Cette Préface vaut sans doute la peine d'être lue, comme a remarqué Mr. Bayle. I Je la remets avec plaisir dans cette édition, ne l'ayant retranchée de celle de Londres que pour avoir jugé par le commencement qui est le même dans les deux Préfaces, que la dernière étoit la même, à quelques additions près, concernant l'édition de 1635, que celle qui avoit paru à la tête des *Essais*, en 1595, & qui avoit été proscrite par son Auteur en 1602.

Quant à l'*Abrégé de la Vie de Montagne*, extrait en propres termes de ce que Montagne a dit de lui-même dans les *Essais*, je ne retracte point le jugement que j'en ai déjà fait ; & si je consens présentement qu'on le réimprime, ce n'est qu'à cause de deux Epitaphes qui en font en quelques maniere la conclu-

qui se laissent trop facilement éblouir par des hyperboles excessives.

I Dans son *Dictionnaire*, à l'Article GOURNAY. Rem. [A] pag. 1292. edit. de 1720.

2 Ci-dessus, Préface de l'Éditeur.

sion , l'une en prose Latine , & l'autre en vers Grecs , gravées toutes deux sur le tombeau de Montagne dans dans l'Eglise des PP. Feuillans à Bourdeaux , & imprimées pour la premiere fois dans l'édition des *Essais* , publiée à Paris en 1725 , avec une traduction de l'Epitaphe Grecque en vers Latins , par M. de la Monnoye.

Vous trouverez aussi dans cette édition tout ce qui a paru pour la premiere fois dans l'édition faite à Paris en 1725 , savoir , *les Jugemens & les Critiques* de plusieurs Auteurs célèbres sur les *Essais* ; & deux nouvelles *Lettres de Montagne* , tirées d'un exemplaire des Œuvres posthumes de la *Boétie* , que Montagne augmenta en 1572 d'un *Recueil de vers François* composés par son ami , & de ces deux *Lettres* , dont la premiere n'est qu'un *Avis au Lecteur* concernant ce *Recueil* , & l'autre une espece d'Epitre dédicatoire , où après avoir exalté les belles qualités de son ami la *Boétie* , il fait en peu de mots l'éloge de ces *Poësies Françaises*.

On peut voir en général par la longue liste des *Jugemens & des critiques sur les Essais de Montagne* , « QUE Montagne » a eu des approbateurs & des Censeurs » très-célebres ; que souvent les uns » l'ont loué des mêmes choses dont il a

» été vivement censuré par d'autres ; qu'à
» tout prendre il a toujours été fort estimé.
» en France ; & que les plus rigides Cen-
» seurs ont été comme forcés d'admirer les
» charmes inimitables de son style, la pé-
» nétration , la délicatesse & la vivacité de
» son génie. »

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion plus exacte de tous ces *Jugemens*. Chacun peut le faire selon sa capacité, & en comparant les raisons qu'on y étale pour & contre le Livre de Montagne. Mais je ne saurois m'empêcher de prendre connoissance du procédé de quelques-uns de ses plus graves Censeurs, qui, non contents de critiquer son Livre, ont pris à tâche de décrier sa personne, à l'occasion de ce qu'il n'a pas dit, mais qu'il auroit dû dire, s'il faut les en croire. *Balzac*, le discret Balzac qui s'est plaint si éloquemment de ses Censeurs, a donné le premier dans cette fausse & maligne critique : & 3 des Dévots d'un caractère distingué n'ont pu s'abstenir d'enchérir sur lui en le copiant. *Vous souvient-il*, dit d'abord Balzac en parlant des *Essais de Montagne*, *du manquement qu'y trouve ce galant homme qui étoit de notre conversa-*

tion, & qui eût bien voulu que Montagne étant lui-même son Historien, n'eût pas oublié qu'il avoit été Conseiller au Parlement de Bourdeaux ? Il nous disoit ce galant homme (introduit historiquement, ou par figure de Rhétorique) qu'il soupçonnoit quelque dessein en cette omission : & que Montagne avoit peut-être appréhendé que cet article de Robe longue ne fît tort à l'épée de ses prédécesseurs, & à la noblesse de sa Maison. Nous ne fûmes pas de ce sentiment ni vous ni moi, &c. Mais si ce soupçon lui paroît mal fondé, pourquoi s'avise-t-il de l'insérer dans une Dissertation qu'il destine au Public ? La vérité est que Balzac n'étoit pas fâché de donner quelque crédit au soupçon de ce galant homme : car il ajoute immédiatement après, *Soit dessein, soit oubli qui nous prive de cette partie de sa vie, j'ai toujours bien de la peine à m'en consoler.* — J'eusse bien mieux aimé qu'il nous eût conté des nouvelles de son Clerc, qui ne s'appelloit point en ce temps-là Secrétaire, que de son Page.

Cette censure toute frivole qu'elle est, a été relevée comme une preuve solide de la vanité de Montagne. Un 4 Auteur célèbre, nous dit-on dans l'ART DE PEN-

4 Balzac, qu'on nomme expressément à la marge, de l'Art de penser.

SEN, remarque agréablement que Montagne ayant eu soin fort inutilement de nous avertir en deux endroits de son Livre, qu'il avoit un Page, ---- il n'avoit pas eu le même soin de nous dire qu'il avoit eu aussi un Clerc, ayant été Conseiller au Parlement de Bourdeaux : cette charge, quoique très-honorable en soi, ne satisfaisant pas assez la vanité qu'il avoit de faire paroître par tout une humeur de Gentil-homme & de Cavalier, & un éloignement de la Robe & des Procès. Il y a néanmoins de l'apparence qu'il ne nous eût pas celé cette circonstance de sa vie, s'il eût pu trouver quelque Maréchal de France qui eût été Conseiller de Bourdeaux.

Voilà de pieux Solitaires qui ne font pas conscience d'accuser Montagne de vanité sur une omission qui n'a pu fournir à Balzac qu'un léger prétexte de l'en soupçonner : prétexte pourtant assez mal fondé de son propre aveu, puisqu'il reconnoît que cette omission pourroit bien n'avoir pas été faite à dessein. Mais est-elle du moins bien certaine, cette omission ? A voir l'air décisif dont Balzac & ses Copistes nous en assurent, il ne semble pas qu'il soit possible d'en douter : cependant il est si peu vrai, que Montagne ait évité ou négligé d'apprendre au Public qu'il a été *Conseiller au Parlement de Bourdeaux*, qu'il l'en avoit informé fort naturellement neuf ans avant

la premiere publication de ses *Essais*, dans un Livre composé de quelques Ouvrages posthumes de son ami *la Boétie*, où il se donne sans façon le titre de *Conseiller au Parlement de Bourdeaux*, comme on peut voir au devant de la Lettre où il rend compte à son pere de la mort de cet illustre ami. *Scevole de Ste Marthe* bien éloigné de soupçonner que Montagne eut dessein de cacher au Public *cette circonstance de sa vie*, nous dit fort naïvement dans un Eloge de Montagne que vous trouverez ici ; à la tête des *Jugemens sur les Essais*, QUE Montagne ne se démit de la charge de *Conseiller* qu'après la mort de son frere aîné : *Equite pater natus avitam rei bellicæ gloriam initio neglexerat, — sed fratre natu majore post aliquot annos vitæ functo, Magistratu se sponte abdicavit.*

Je m'imagine que , si l'on eût publié, du vivant de Montagne, des censures pareilles à celles que Balzac & ses Copistes ont hazardées si légèrement contre lui , il il se seroit contenté de dire ; « Tandis que » je m'amuse à me peindre moi-même, » certains Critiques s'égayent à me donner des qualités que je n'eus jamais , & » à me dépouiller de quelques-unes que » je crois posséder véritablement. Ils bap-

» tisent ma simplicité du nom de *finesse &*
 » de *dissimulation* : Ils prêtent à mes plus
 » innocentes actions des motifs ridicules,
 » ou criminels : ils me noircissent & me
 » barbouillent si bien , que je deviens
 » méconnoissable à moi-même. Et qui sont
 » ces critiques ? Des Dévots , des beaux
 » Esprits, des gens munis & parés de cette
 » science tant vantée , qui , dit-on , huma-
 » nise les hommes ,

Emollit mores , nec finit esse feros.

» Si des gens de cet ordre sont si har-
 » gneux , que faudra-t-il attendre de ceux
 » que la Science n'a point adoucis ?

Quid facient fures , Domini cum talia patrant ?

» je n'en fais rien : mais j'irai toujours mon
 » train , sans me mettre en peine de ce
 » que pourront dire ces derniers, comme
 » je suis fort peu touché de ce que les pre-
 » miers ont débité si hardiment contre
 » moi. Se regler , se perfectionner soi-
 » même est un bel emploi : c'est propre-
 » ment notre affaire dans ce monde ; toute
 » autre occupation nous est étrangère.
 » Mais voulez-vous m'en croire ? En vous
 » appliquant à bien faire , ne vous embar-
 » rassez point du jugement d'autrui ,

» comptant toujours que jamais vous ne
 » ferez sage aux yeux de la plupart des
 » hommes, parce qu'ils ne veulent pas que
 » vous le foyez.

Au reste, quoique ce ne soit point par le nombre des Censeurs ou des Admirateurs de Montagne, que les gens sages jugeront du mérite de ses Essais, je ne puis me dispenser de mettre ici un Sonnet à la louange de Montagne, qui a déjà paru à la fin d'une belle édition des Essais in-8^o, publiée à Paris en 1602, chez *Abel l'Angelier*.

A MONSIEUR MONTAGNE.

Que tu es admirable en ce masle langage,
 Mais plus en ces raisons qui dorent tes Eserits,
 Capables d'enhardir les plus lasches Esprits,
 À défier du temps l'inconstance & l'orage.

MONTAIGNE, qui nous peins ta vie & ton
 courage,

En quelle antique Eschole as-tu si bien appris
 De l'effroyable mort le glorieux mespris,
 Que tu soustiens sans peur l'horreur de son visage?
 Magnanime Stoïque, en ces braves ESSAIS,
 Tes fideles Tesmoins, tu montres que tu sçais
 Fouler dessous les pieds le soin qui nous dévore.

*Les Siècles à venir chanteront à bon droit ,
MONTAIGNE par lui-mesme enseigna comme on
doit*

À bien dire , & bien vivre , & bien mourir encore.

EXPILLY.

L'Auteur de ces vers est sans doute le même que *Claude Expilly* dont on trouve un éloge historique très-intéressant dans le *Dictionnaire de Moreri* Il étoit, nous dit-on, Orateur, Jurisconsulte, Historien & Poète : mais beaucoup plus recommandable par la noblesse de ses sentimens, par sa générosité, que par son savoir & ses beaux talens, qui l'éleverent aux premières dignités de la Robe dans le Parlement de Grenoble, dont il mourut Premier Président en 1636. Il est glorieux pour Montagne d'avoir un tel Panégyriste : & si je ne me trompe, Montagne lui-même auroit été touché de ses louanges, tout convaincu qu'il étoit de la vanité de la plupart de celles que les hommes se donnent les uns aux autres.

Enfin on trouvera dans cette édition le fameux ouvrage de LA BOETIE, intitulé *la Servitude volontaire, ou le Contr'un*. 6 Quoiqu'il n'eût jamais été joint aux *Essais*

de Montagne, l'on peut dire que c'est une parure qui leur est en quelque sorte essentielle. Montagne lui avoit destiné une place dans cet excellent 7 chapitre d'*Amitié*, où il fait l'éloge de *la Boétie*, & de ce petit Discours qui donna occasion à la première entrevue, & par cela même à cette tendre & fidele amitié qui se forma entr'eux, & dont Montagne conserva un sentiment aussi vif après la mort de cet illustre ami que durant sa vie. Il est vrai qu'en finissant ce chapitre, il s'excuse tout d'un coup d'y joindre l'ouvrage de *la Boétie*, comme il l'avoit résolu : Mais ce ne fut que sur des considérations politiques, & de peur que durant les troubles qui agitoient alors la France, on n'abusât des principes de cet ouvrage contre l'intention de l'Auteur. Plusieurs années 8 auparavant, Montagne mettant au jour quelques pieces posthumes de *la Boétie*, avoit résisté à la tentation d'insérer dans ce Recueil LA SERVITUDE VOLONTAIRE, par la raison, dit-il lui-même 9, qu'il lui trouvoit la façon trop délicate & mignarde pour l'abandonner au grossier & pesant air d'une si mal plaisante saison : Ce qui veut

7 Tom. II. des *Essais*,

8 Huit ou neuf ans avant la première édition des *Essais*, qui parut à Bourdeaux en 1530.

6 Tom. IX. Lettre viij.

dire en termes plus simples qu'il craignoit que la Cour de France ne vît de mauvais œil un ouvrage où l'on censure si vivement la conduite des méchans Princes, la dureté & les extorsions de leurs Ministres, &c. Montagne étoit si bien instruit des dispositions où se trouvoit alors la Cour & le Peuple de France, qu'on peut sur cet article s'en rapporter sûrement à lui, sans aller consulter l'Histoire de ces tems-là : mais il est aisé de voir par tout ce qu'il nous dit du Discours de son ami, & par les raisons qui l'ont empêché deux fois de le publier, qu'à présent c'est en quelque maniere exécuter sa volonté que de le joindre à ses *Essais* ; à présent dis-je, que la France jouit d'une profonde paix sous un jeune Monarque, qui s'étant chargé lui-même de la conduite de son Royaume, veut se donner tout entier à l'amour qu'il doit à ses Peuples, dans le dessein de rendre son Gouvernement glorieux en le rendant utile à son Etat & à ses Peuples, dont le bonheur, dit-il, *10* sera toujours le premier objet de ses soins. Des Princes de ce caractère ne peuvent non plus être choqués de la liber-

10 Ceci est copié mot pour mot d'un Écrit intitulé *EXPOSITION de ce que le Roi a déclaré de ses intentions dans son Conseil d'Etat, tenu le 18 Juin 1726. Voyez la Suite des nouvelles d'Amsterdam du 25 Juin 1726.*

Tome I.

ré que la Boétie a prise de décrier la mollesse, l'injustice & la dureté des méchants Rois, qu'*Alexandre le Grand* l'auroit été d'entendre tourner en ridicule un faux brave.

L'Exemplaire sur lequel on a réimprimé ce Discours de *la Boétie* n'est pas fort correct. Il a été tiré de l'*Estat de France* sous CHARLES IX, & je ne fais s'il en reste d'autres copies ailleurs. Je ne dis rien en particulier des Notes qu'on a faites sur les endroits qui ont paru en avoir besoin. Elles sont du même genre que celles qui sont répandues sur les *Essais de Montagne*.

Il ne me reste qu'une petite remarque à faire concernant le portrait de Montagne. Dans celui de l'édition de Londres, les armes qu'on donne à Montagne, sont tout à fait différentes que celles qu'il s'attribue lui même. Cette méprise, qui se rencontre dans toutes les éditions précédentes, a été enfin redressée dans l'édition de 1725 sur un portrait de Montagne communiqué aux Editeurs par Mr. *Berroyer* Avocat au Parlement de Paris, où les armes de Montagne se trouvent.

A V I S.

LI

gravées au bas , telles que Montagne
les a blasonnées dans II ses Essais. Je n'ai
pas manqué de profiter de cette heureu-
se découverte.

C O S T.

A P A R I S.

le 19 Mai 1745

II Tom. III. L. I. ch. 46.

c ij



MEMOIRE

SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES

DE MICHEL

DE MONTAGNE.

MICHEL DE MONTAGNE étoit fils ¹ de Pierre Eyquem, Ecuyer, Seigneur de Montagne. Scaliger ² a prétendu, que son pere étoit un vendeur de hareng : mais c'est une médifance. Car au supplément de la Chronique Bourdeloise par Jean Darnal ³ on voit que Pierre Eyquem, Sieur de Montagne, qui en un endroit y est qualifié *Ecuyer* ⁴, fut

¹ V. son Épitaph. Tom. X.

² Scaligerana secunda, au mot *Montagne*.

³ Darnal. Supplément à la Chron. Bourdel. Fol. 34. & suiv.

⁴ Darnal, *ibid.* Fol. 35.

successivement élu premier Jurat de la ville de Bourdeaux en 1530, sous-Maire en 1536, Jurat une seconde fois en 1540, Procureur de la Ville en 1546, & enfin Maire depuis 1553 jusqu'en 1556. Montagne fait mention de cette Matière 5 de son pere; & en un autre endroit 6 du furnom d'*Eyquem*, qu'il dit estre celui d'une Maison connue en Angleterre; mais qu'il ne paroît pas avoir jamais porté. Il nous apprend aussi 7 que ses armoiries étoient d'azur, semé de tresses d'or, à une patte de Lion de même, armée de gueule, mise en face.

Du reste il fait souvent 8 l'éloge de son pere, louant sa probité, son activité, & l'agilité merveilleuse qu'il avoit conservée, même dans sa veillesse. Il dit 9 aussi, qu'il avoit servi je ne sais en quelle qualité, dans les guerres d'Italie; qu'à son retour il se maria en 1528 âgé de 33 ans, & qu'il mourut de la pierre à 74 ans, c'est-à-dire en 1569.

Pierre de Montagne avoit trois freres, 10 l'un Conseiller au Parlement de Bor-

5 Essais, Tom. VIII. Liv. III. ch. X.

6 Tom. VI. Liv. II. ch. xvj.

7 Tom. III. Liv. I. ch. xlvj.

8 Tom. III. Liv. II. ch. ij.

9 Tom. VII. L. II. ch. xxxvij.

10 *Ibid.*

deux, l'un nommé le Sieur de Buffagnet, un autre nommé le Sieur de Saint-Michel, & un troisième Ecclésiastique, appelé le Sieur de Gaviac. Ce qui prouve de plus en plus la mauvaise foi de Scaliger sur cette famille.

Michel de Montagne naquit (11) le dernier jour de Février 1538. Il fut le troisième (12) des enfans de son pere, lequel prit un soin tout particulier de son éducation. On en peut voir dans ses Essais (13) le détail qu'il seroit trop long de rapporter ici. Il suffit de dire qu'il apprit le Latin en la maison paternelle par pure routine, comme on apprend le François; & qu'il le parloit aisément à l'âge de six ans, auquel il fut envoyé au College de Bourdeaux, où il y avoit alors les meilleurs Régens de France; savoir, Nicolas de Grouchy, Guillaume Guereute, George Buchanan, & Marc Antoine Muret. Il acheva sous eux son cours d'étude à l'âge de treize ans, & apparemment il fut envoyé peu après en quelque Ecole de Droit, puisqu'il étoit destiné à la Robe.

En effet, il fut pourvu d'une charge de

[11] Tom. I. L. I. ch. xix.

[12] Tom. VII. L. II. ch. xxxvij.

[13] Tom. II. L. I. ch. xxv.

& T. IX. L. III ch. xij.

Conseiller au Parlement de Bourdeaux & peut-être de celle du Sieur de Bussagn son oncle , qui mourut jeune. 14 On reproché 15 à Montagne d'avoir affecté de ne point parler de cette charge dans ses Ouvrages , comme s'il avoit voulu cacher à la postérité qu'il eût été de robe. Mais ce reproche est mal fondé ; car dans la Relation qu'il fit à son pere de la mort d'Estienne de la Boëtie , & qu'il fit imprimer audevant des Opuscules de ce ami , il lui dit 16 qu'il apprit la maladie de son ami le 9 Août 1563 en revenant du Palais. Et en ses Essais 17 , après avoir dit que les occupations publiques ne lui convenoient pas , il ajoute : *Enfant on m'y plongea jusque aux oreilles & il succédoit. Si m'en déprins-je de bonne heure.* C'est aussi de cela , dont il a voulu parler ailleurs 18 , en disant : *De ce peu , que je me suis essayé en cette vacation , je me suis d'autant dégoûté.* Comment en effet auroit-il pu dissimuler une chose aussi notoire , que le fait de cette charge ?

14 Tom. VII. L. II. ch. xxxvij,

15 Tom. X.

16 Tom. IX

17 Tom. VII,

18 Tom. VIII.

Il est vrai qu'il paroît avoir eu peu de goût pour ce métier , & qu'il va jusques à dire quelque part , 19 qu'il sait seulement en gros , *qu'il y a une Jurisprudence ; mais qu'il n'a jamais goûté des Sciences que la croûte première en son enfance.* Ce fut apparemment ce qui lui fit prendre le parti de quitter cet emploi. Mais je ne sais ni quand il s'en défit , ni combien de temps il l'exerça. Pour en estre instruit au juste , il faudroit recourir aux registres du Parlement de Bourdeaux. La Croix-du-Maine 20 dit seulement qu'après la mort de son frere aîné , il résigna sa charge , & prit le parti des armes. C'est-à-dire , qu'il quitta la robe pour l'épée. Car il ne paroît pas avoir jamais eu d'emploi militaire. Un Auteur de Bourdeaux 21 cite un Arrêt rendu le 14 Juin 1507 , au rapport de Monsieur de Montagne , *personnage , dit-il , de grand sçavoir.* Mais si la date n'est pas fautive , il faut que ce soit un autre conseiller du même nom.

On voit par son Epitaphe , qu'il avoit épousé Françoise de la Chassagne. Elle

19 Tom. II.

20 La Croix-du-Maine ; *Biblioth. Ars. de Montagne.*

21 Autoume , *Conf. du Droit Franç. Ad. L IV. Cod. de Testam. Milit.*

LXVIII *La Vie & les Ouvrages*

étoit fille de Joseph de la Chassagne , l'un des plus célèbres Conseillers au Parlement de Bourdeaux 22 , sœur de Geoffroi de la Chassagne , sieur de Pressac , connu par divers ouvrages. Mais je ne puis dire en quel temps se fit ce mariage. Ce que je sais seulement c'est que par un Lettre de Montagne à sa femme 23 , du 10 Septembre 1570 , il paroît qu'il y avoit alors six ans au moins qu'ils étoient mariés.

Dès l'année 1563 , il avoit perdu son ami intime le Sieur de la Boétie , Conseiller au même Parlement , dont il a été parlé ci-dessus , & dont il fait en plusieurs endroits de ses Œuvres l'éloge le plus complet. Comme ce savant Magistrat lui avoit légué par son testament 24 sa bibliothèque & tous ses manuscrits , Montagne crut qu'il étoit de son devoir de faire le choix de quelques-uns des ouvrages de son ami ; & de les donner au Public. Ainsi il fit imprimer à Paris en 1571 , chez Frédéric Morel 25 la

22 Gabriel de Lurbe. *Chron. Bourdel. fol. 43.*
La Croix-du-Maine ; Art. de Montagne.

23 Montagne. T. IX.

24 *Ibid.* T. IX.

25 *Ibid.* T. IX. & *la Croix-du-Maine Biblioth. Art. d'Est. de la Boétie.*

traduction François , que la Boëtie avoit faite des Opuscules de Xenophon & de Plutarque , avec un Recueil de vers Latins du même. A l'égard de ses vers François , ils ne parurent que l'année suivante chez le même Imprimeur. Montagne accompagna le tout de plusieurs Epîtres dédicatoires de sa façon & d'une Lettre à son pere , contenant la relation de la mort de son ami.

Ce fut peu de temps après 26 , que s'étant retiré en son château de Montagne , dont il étoit devenu le propriétaire par la mort de son pere , il commença la composition de ses Essais. Comme de son aveu 27 il n'aimoit ni la chasse , ni les bâtimens , ni le jardinage , ni le ménage de la campagne , & qu'il étoit uniquement occupé de la lecture & de ses propres réflexions , il se livra au plaisir de mettre par écrit ses pensées sans ordre , & suivant qu'elles se présentent à son esprit. Il fait quelque part 28 la description de son Château , qui devoit être assez vaste , puisqu'il dit que la Cour y a logé. Mais il se plaisoit sur-tout dans la petite bibliotheque qu'il

26 T. VII.

27 T. VIII.

28 *Ibid.*

IX *La Vie & les Ouvrages*

y avoit formée ; & c'est de là que sont sortis les deux premiers Livres de ses Essais , qui furent imprimés à Bourdeaux en 1580.

Son goût pour l'étude n'étoit pas si grand qu'il n'en eût encore beaucoup pour les voyages 29. Non seulement il avoit parcouru la France , mais il avoit voulu encore voir l'Allemagne 30 ; & soit pour la santé , soit par curiosité il avoit été 31 aux eaux de Bagnieres , de Plombieres en Lorraine , de Bade en Suisse , & à celles de Luques , & *della Villa* en Italie. Il fut enfin à Rome en 1581 ; & ce fut pendant le séjour qu'il y fit , que son mérite lui fit donner des Lettres de Bourgeoisie Romaine 32 , qui sont rapportées dans ses Essais.

Il nous apprend aussi 33 , qu'il n'étoit pas ennemi de l'agitation des Cours , & qu'il y avoit passé une partie de sa vie. En effet il se trouva à Rouen , pendant que le Roi Charles IX y étoit 34 . Ce fut apparemment au temps de la déclaration

29 T. III.

30 T. IX.

31 T. VII.

32 T. VIII.

33 T. VII.

34 T. II.

de sa majorité. Il fut à Soissons 35 conduire le corps de M. de Grammont, qui avoit été tué au siège de la Fere. En 1582, il alla à la Cour, de la part des Bourdelois, 36 pour y négocier quelques affaires; & on fait que s'étant trouvé aux derniers Etats de Blois de l'année 1588, quoiqu'il n'y fût pas député, il ne laissa pas de s'y mêler dans quelques intrigues. 37

Ce fut sans doute pendant quelques-uns de ces voyages à la Cour que le Roi Charles IX l'honora du Collier de l'Ordre de St. Michel 38. Il en parle 39 comme d'une chose qui lui fut offerte, & qu'il n'avoit pas demandée & se plaint ailleurs 40, de ce qu'on avoit depuis avili cet honneur, en le communiquant à trop de gens qui n'en étoient pas dignes. La Croix-du-Maine 41 lui donne encore la qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi, laquelle lui est pareillement donnée

35 T. VII.

36 Darnal, *Contin. de la Chron. Bourdeloise*, fol. 56.

37 M. de Thou, de *Vitâ suâ* Lib. III, Pasquier, au lieu cité aux *Prélégom.* p. LV.

38 Tom. X.

39 Tom. VIII.

40 Tom. IV.

41 *Biblioth. Franc. art. de Montagne.*

EXII *La Vie & les Ouvrages*

à la tête de la traduction de Théologie Naturelle de Raymond de Sebonde.

Pendant qu'il étoit à Rome , les Bourdelois firent une chose qui marque bien l'estime qu'ils avoient pour sa personne. Car tout absent qu'il étoit , ils l'élurent Maire de leur Ville 42 ; place qui étoit alors si honorable , qu'il y succéda au Maréchal de Biron , & qu'il y eut pour successeur le Maréchal de Matignon. Montagne voulut d'abord s'excuser de prendre cet emploi : mais ayant reçu un commandement du Roi de l'accepter , il obéit ; & après les deux ans de son exercice , il fut encore continué 43 , pour deux autres , en l'année 1583.

On a prétendu 44 , qu'il n'avoit pas trop bien réussi dans sa Mairie de Bourdeaux : mais sans en rapporter aucunes circonstances. Ainsi nous n'en pouvons juger que par ce qu'il en dit lui-même , 45 & qui se réduit au reproche qu'on lui faisoit , *de s'y estre porté en homme qui s'émeut trop lâchement & d'une affection languissante.* Mais il s'en défend

42 Tom. VIII. De Lurbe , *Chron. Bourdel.* fol. 47. & Darnal *en sa Contin.*

43 Darnal. *ibid.* & Montagne, Tom. VIII.

44 Tome X.

45 Tome VIII.

fort bien , en failant voir qu'il n'avoit pas rendu un service médiocre à la ville de Bourdeaux , en la maintenant en paix dans un temps de troubles tel que celui où il l'avoit gouvernée. Ainsi ce qu'on lui reprochoit , devoit au contraire tourner à sa gloire ; & il faut bien qu'on fût content de lui puisqu'on le continua dans sa charge ; *Surquoi , dit-il , le Peuple fit bien plus pour moi , en me redonnant ma charge qu'en me la donnant premierement.*

C'est ce même esprit de paix , éloigné de toute cabale & de toute animosité de parti , qui fut cause que , dans le feu des guerres civiles , qui de son temps désolèrent la France & sur tout la Guyenne , il conserva presque toujours son château de Montagne dans une heureuse tranquillité. Quoiqu'il se fût hautement déclaré pour le parti Catholique , il n'avoit pas laissé de donner dans sa maison libre entrée à tout le monde , sans vouloir en faire une place de guerre. *En quoy , dit-il 46 , j'estime un merveilleux chef-d'œuvre , qu'elle soit encore Vierge de sang & de sac , sous un si long orage , & parmi tant de changemens & d'agitations voisines.*

Sur les fins seulement de sa vie , & au commencement des funestes divisions de

LXIV *La Vie & les Ouvrages*

la Ligue, si je ne me trompe, il eut aussi sa part des maux de la guerre. Sa terre fut pillée 47 par les amis comme par les ennemis. *Je fus*, dit-il, *pelaud à toutes mains. Au Gibelin j'étois Guelphe, & Guelphe au Gibelin.* Pour surcroît de malheur, la peste 48 infecta son village, & pénétra son château. Ce fut en 1586, suivant la Chronique Bourdeloise 49, que ce fléau commença à faire du ravage dans la Guyenne. Montagne fut obligé de quitter la maison, & d'emmener ailleurs sa famille. Mais il ne dit pas où il trouva un asyle. Il parle aussi 50 de quelques dangers pressans, qu'il courut pendant ces guerres; mais sans donner à connoître le tems ni les circonstances de ces événemens.

Dès l'année 1580, comme je l'ai dit plus haut, Montagne avoit publié à Bourdeaux les deux premiers Livres de ses *Essais*. Les ayant retouchés & considérablement augmentés dans la suite, & y ayant même ajouté un troisieme Livre, il fut à Paris pour les faire imprimer tous ensemble. Ce

47 Tome IX.

48 *ibid.*

49 Darnal, *Continuation de la Chron. Bourdel.*
fol. 56

50 Tome IX.

fut pendant un assez long séjour qu'il fit alors en cette grande ville ⁵¹, que la Demoiselle de Gournay, qui, quoique très-jeune, avoit déjà l'esprit fort orné, charmée des ouvrages de Montagne, fut exprès le chercher, pour le voir & le connoître. Il se forma dès lors entr'eux une si grande liaison, que cette Demoiselle & sa mere voulurent l'emmener en leur maison de Gournay, où il séjourna trois mois en deux ou trois voyages. La Demoiselle conçut pour lui tant d'estime, qu'elle voulut être appelée sa fille d'alliance; nom, dont elle se trouva si honorée, qu'elle le conserva jusques à la mort. Elle le prit même publiquement dans l'édition des Œuvres de Montagne, qu'elle donna en 1635, & qu'elle dédia au Cardinal de Richelieu. Montagne, en s'en retournant chez lui, voulut voir les Etats qui se tenoient à Blois sur la fin de la même année, comme il a été dit ci-dessus, & n'y survécut pas bien long-temps. Dès l'âge de 47 ans ⁵² il avoit ressenti des atteintes de colique néphrétique; & il en fut souvent depuis ⁵³ vivement tourmenté. Ce fut une esquinancie ⁵⁴ qui lui

⁵¹ Tome X.

⁵² Tome XII.

⁵³ Tome VII.

⁵⁴ Tome X.

EXVI *La Vie & les Ouvrages*

causa une paralysie sur la langue; enforte qu'il demeura trois jours sans pouvoir parler. Mais comme il avoit l'esprit fort sain, il se faisoit entendre par écrit, & pria de cette façon sa femme de faire venir quelques Gentils-hommes de ses voisins, pour prendre congé d'eux. Quand ils furent arrivés, il fit dire la Messe en sa chambre, & à l'élévation du corps, il se souleva comme il put sur son lit, les mains jointes, & expira dans cette action de piété, âgé d'un peu moins de 60 ans. Ce fut le 15 Septembre 1592, suivant son Epitaphe, 55 ou le 17 du même mois suivant la Chronique Bourdeloise. 56. Son corps fut transporté quelques mois après 57 en l'Eglise des Feuillans de Bourdeaux, où sa femme lui fit dresser l'Epitaphe dont je viens de parler.

Il ne laissa de son mariage qu'une fille, qui fut, dit-on 58, *mariée en bon lieu*. Mais on ne nous a point appris le nom de son mari, ni si elle a eu postérité. Le P. Nicéron dit, à la vérité, en sa vie de Montagne, qu'elle s'appelloit Eléonore, & qu'elle fut mariée au Vicomte de Ga-

55 Tome X.

56 De Lurbe, *Chron. Bourdel.* p. 51.

57 De Lurbe, *ibid.*

58 Tom. X.

naches. Mais je ne fais où il a pris ce fait.

On dit aussi que la Demoiselle de Gournai & sa mere, touchées de la mort de Montagne, traverserent, à la faveur des Passeports, une partie de la France, qui étoit alors toute en armes, pour aller mêler leurs pleurs avec ceux de la mere & de la fille. Exemple mémorable d'une amitié également solide & désintéressée.

Je ne saurois dire non plus, s'il reste encore quelqu'un de la famille de cet homme illustre. Il parle bien d'un frere 59 qu'il avoit, & qui étoit Seigneur d'*Arzac* au pays de Médoc; d'un autre 60, qu'il appelle le Sieur de *Matecoulon*; d'un troisieme 61, qui étoit de la religion prétendue Reformée, & qu'il nomme de *Beauregard*; & encore d'un quatrieme 62, nommé le *Capitaine de Saint Martin*, qui fut tué d'un coup de balle de paume à l'âge de 23 ans. Mais je ne fais s'ils ont eu des descendants.

Montagne avoit aussi une sœur nommée *Eléonore*, mariée au sieur de Cuman, Conseiller au Parlement de Bour-

59 Tom. II.

60 Tom. VII.

61 Tom. IX.

62 Tom. I.

LXVIII La Vie & les Ouvrages

deux , dont il est parlé au Testament de Pierre Charron.

Quoiqu'il en soit , le nom de Montaigne vivra toujours par les beaux Ecrivains qu'il a laissés , & dont le tems ni les changemens de la Langue n'ont point diminué la réputation.

Il commença à se faire connoître par la Traduction qu'il fit en notre Langue de la *Théologie Naturelle de Raymond Sebon* , ou plutôt de *Sebonde* , savant Espagnol. Dans la Dédicace qu'il en fit à son pere le 18 Juin 1568 , il dit qu'il avoit entrepris cet ouvrage par son ordre dès l'année précédente. Il fut imprimé pour la premiere fois à Paris chez Buon & Gourbin en 1569 , & pour la seconde chez le même Gourbin en 1581.

En 1571 , & 1572 , Montaigne donna au Public les Opuscules de son ami Estienne de la Boétie , ainsi que je l'ai déjà observé.

Mais le principal de ses Ouvrages , ou pour mieux dire le seul qu'on lise aujourd'hui , ce sont ses trois Livres d'*Essais* , dont j'ai marqué ci-dessus les premieres éditions qui parurent de son vivant. Il s'en est fait depuis sa mort plusieurs autres , comme on le peut voir dans la Préface de Mr. Coste , à qui nous sommes redevables des dernieres.

Cet habile Editeur a rassemblé à la tête de son Ouvrage les différens jugemens qu'on a faits de l'Auteur & de son Livre. Ils méritent fort d'être lus. A mon égard , s'il falloit prendre parti entre ce qui a été dit pour & contre , voici quelle seroit ma pensée.

On ne peut nier que Montagne ne montre dans tous ses Ouvrages , non seulement beaucoup d'esprit & d'agrément ; mais encore un beau naturel & un cœur excellent. Il paroît avoir été bon Citoyen , bon fils , bon ami , bon voisin , bon mari , & un des plus honnêtes hommes du monde. Ce n'en est pas une petite marque , que d'avoir pu se vanter au milieu de la licence des guerres civiles , 63 de ne s'y être point mêlé , & de n'avoir mis la main ni aux biens , ni à la bourse de personne. Il assure de plus 64 qu'il a souvent souffert des injustices évidentes , plutôt que de se résoudre à plaider ; en sorte que sur ses vieux jours il étoit encore , dit-il , *vierge de procès & de querelles.*

Pour sa morale , il faisoit profession de suivre celle des Stoïciens , qui étoit la plus rigide de toutes celles du Paganisme. Tous ses Livres sont pleins de maximes de

63 Essais Tome VII.

64 Tome VII. & Tome IX.

XXX. *La Vie & les Ouvrages*

Seneque & des autres Philosophes les plus sages, dont il avoit bien lu & médité les principes. Il pouffoit même la probité jusques à soutenir, 65 qu'un homme de bien doit tenir parole, même à un voleur, & qui il a promis de payer quelque somme. En cela il alloit plus loin que les Canonistes les plus sévères. Mais c'est toujours une preuve de sa droiture; & s'il est vrai, comme on l'a assuré, 66 que le Cardinal du Perron appelloit les *Essais de Montaigne le Breviaire des honnêtes gens*, c'est sans doute par rapport à ses nobles sentimens.

Mais il n'est pas si aisé de le justifier sur le fait de la morale chrétienne. Ce n'est pas que je voulusse lui faire un grand crime d'avoir aimé les femmes en sa jeunesse, comme il le dit souvent, 67 & même avec des circonstances qui ne lui font point honneur. Ce sont de ces foiblesses qu'on pardonne à l'âge & au tempérament. Mais Montagne n'est pas excusable d'en avoir fait trophée jusques dans sa vieillesse, 68 & encore moins d'avoir dit qu'il ne pouvoit s'en repentir, & qu'il alloit s'amuser en la recordation de ses jeunessees passées.

65 Tome VII.

66 Ancillon, *Mélange Crit.* Art. 79.

67 Tome IV. Tome VII. Tome IX.

68 Tome VII.

Que penser d'un vieillard qui prétend 69 qu'à un homme comme lui les Médecins devraient ordonner l'amour plutôt qu'à aucune autre recette, pour l'éveiller, & tenir en force bien avant dans les ans ?

Aussi son Livre est-il tout parsemé d'obscénités, & même des plus grossières. Il seroit aisé d'en faire un long catalogue. Mais le seul Chapitre *des Vers de Virgile* 70, qu'il composa peu avant la mort, en contiennent une infinité qui font rougir les personnes les plus effrontées; en sorte que je ne puis assez m'étonner, qu'une personne aussi vertueuse que la Demoiselle de Gournay, ait pu mettre une Préface à cet Ouvrage & qu'elle ait osé avouer, qu'elle en avoit revu les épreuves.

On a reproché aussi à Montaigne avec assez de fondement un peu trop de vanité. Je n'en rapporterai pas les preuves. Ses livres en sont pleins, puisqu'il n'y parle de rien tant que de lui-même. Car quoiqu'il fasse de grands efforts pour se justifier 71, je doute que les gens sensés reçoivent jamais ses excuses. Il est vrai, qu'il y avoue quelquefois ses dé-

69 *ibid.*

70 Tom. III. Liv. VII. ch. v.

71 V. surtout Tom. IV. T. VI. Tom. VII.

LXXII *La Vie & les Ouvrages*

fauts. Mais si l'on y prend garde , ce ne sont que ceux dont se parent les Philosophes ou les gens du bel air , ou des imperfections qui roulent sur des choses indifférentes. C'est ainsi , par exemple , qu'il dit souvent qu'il manque de mémoire ; qu'il n'a aucun fonds de science , qu'il est indolent & paresseux ; qu'il néglige le soin de ses affaires domestiques ; qu'il ne veille point sur la fidélité de ses valets ; qu'il n'est pas propre à flatter les Grands , & autres choses pareilles. Aveux qui , si je ne me trompe , renferment pour la plupart une vanité cachée ; mais à laquelle il ne seroit pas difficile de lever le masque , quand Montagne , dans un endroit de ses Essais , ne se découvreroit pas lui-même pour tel qu'il étoit. C'est celui 72 où après avoir montré que le Sage ne prend pas pour lui les fausses louanges qu'on lui donne , il ajoute : *Pour moi , qui me loueroit d'estre bon Pilote , d'estre bien modeste , ou d'estre bien chaste , je ne lui en devrois nul grand merci.*

En général on peut dire de lui , que si sa morale étoit Stoïcienne , ses mœurs étoient tout-à-fait Epicuriennes. C'est

encore un point sur lequel il dit 73 , qu'il a le cœur assez ouvert pour publier hardiment sa foiblesse. Car il avoue au même endroit , qu'il ressembleroit volontiers à un certain Romain dont parle Cicéron comme d'un galant homme , entendu & abondant en toutes sortes de commodités & de plaisirs ; conduisant une vie tranquille & toute sienne ; l'ame bien préparée contre la mort , la superstition , &c. Voilà en effet le vrai portrait de Montagne , & qui même auroit peut-être été plus ressemblant , s'il avoit osé traduire à la lettre celui qu'a fait Cicéron 74 de ce même Romain. Mais ce que Montagne n'a pas jugé à propos de faire d'un seul coup de pinceau , il seroit aisé de le retrouver en détail , si l'on prenoit la peine de rassembler tous les traits où il s'est peint au naturel en différens endroits de ses Essais.

Cela supposé , il ne faut pas être surpris des jugemens opposés qu'on a faits de cet Ouvrage. Les gens voluptueux , ou portés au Pyrronisme , qui n'aiment qu'à se divertir , qu'à rire de tout , & à entendre parler librement sur toutes sortes de matieres , applaudiront toujours à

73 Tom. VIII.

74 Cicéron , *De Finib.* II. 20.

LXXIV *La Vie & les Ouvrages*

un Ecrit conforme à leur goût , & assaisonné d'une franchise également spirituelle & philosophique. Au contraire, ceux qui sont pénétrés des vérités Evangeliques, ne peuvent que condamner une infinité de propositions téméraires , & d'expressions obscènes , qui sont répandues dans ces Essais ; comme étant de leur devoir de faire sentir le danger où s'exposent les personnes qui se plaisent à cette lecture.

Ce n'est pas que je croye que Montaigne ait poussé le Pyrronisme jusques à l'irréligion , comme quelques gens 75 l'ont avancé trop légèrement. Non-seulement il a toujours fait profession de la Religion Catholique , mais il y a été fortement attaché. Cela paroît tant par sa Traduction du Livre de Raymond Sebonde, que par l'Apologie qu'il en a insérée dans ses Essais 76. On le voit encore par ce qu'il dit en plusieurs endroits contre les Novateurs de son tems & surtout par les témoignages de piété qu'il donna à la mort. Dans le cours de sa vie même, dès qu'il se sentoît malade,

75 Reimman , *Histor. Universal. Atheism.* pag. 403.

76 Tome IV & V L. II. c7. xij.

Il ne manquoit pas , à ce qu'il dit , 77
de se réconcilier à Dieu par les derniers
offices des Chrétiens. Cette conduite n'est
pas équivoque. Mais il faut pourtant con-
venir que par ses façons de penser &
de s'exprimer , très opposées à l'esprit
de l'Evangile , il a pu être justement
soupçonné de libertinage , & qu'il est
difficile , que , contre son intention ,
il n'en inspire les sentimens aux Esprits
foibles & qui ont de la disposition à se
laisser corrompre.

Il est d'autant plus aisé d'en être séduit ,
que son stile , tout Gascon & tout ar-
tique qu'il est , a une certaine énergie
naturelle , qui plaît infiniment. Il écrit
d'ailleurs d'une manière, qu'il semble qu'il
parle à tout le monde, avec cette aimable li-
berté , dont on s'entretient avec ses amis.
Ses écarts mêmes , par leur ressemblance
avec le désordre ordinaire des conversa-
tions familières & enjouées , ont je ne
sais quel charme dont on a peine à se
défendre.

C'est dommage qu'il respecte assez peu
ses Lecteurs , pour entrer dans des détails
puérils & frivoles de ses goûts , de ses
actions , & de ses pensées mêmes. Qu'a-
ira-t-on à faire , disoit avec raison Scaliger

LXXVI *La Vie & les Ouvrages.*

78, de savoir si Montagne aimoit mieux le vin blanc que le claret ? Mais on trouve dans son ouvrage des choses bien plus choquantes encore ; comme , quand il nous parle 79 du soin qu'il prenoit de se tenir le ventre libre , & d'avoir particulière commodité de lieu & de siège pour ce service ; quand il nous apprend 80 qu'il aimoit à se gratter les oreilles , & quand il nous débite gravement à la fin de son ouvrage cette belle Sentence , qu'au plus élevé trône du monde , si ne sommes nous assis que sur notre cul. Je pourrois en citer bien d'autres exemples. Mais en voilà assez pour juger du génie de cet homme célèbre , & du cas qu'on doit faire de ses Ouvrages.

78 *Scaligeriana Secund. au mot Montagne.*

79 *Tom. IX.*

80 *Ibid.*

A U

L E C T E U R.

C'EST icy un Livre de bonne foy ,
 Lecteur. Il t'advertit dès l'entrée que je
 ne m'y suis proposé aucune fin que do-
 mestique & privée je n'y ay nulle con-
 sideration de ton service , ny de ma
 gloire : mes forces ne sont pas capables
 d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commo-
 dité particuliere de mes parens & amis :
 à ce que m'ayans perdu (ce qu'ils ont
 à faire bientost) ils y puissent retrouver
 aucuns traicts de mes conditions & hu-
 meur , & que par ce moyen ils nour-
 rissent plus entiere & plus vifve , la
 cognoissance qu'ils ont eue de moi. Si
 c'eust été pour rechercher la faveur du
 monde , je me fusse paré de beautez
 empruntées. Je veux qu'on m'y voye
 en ma façon simple , naturelle & ordi-
 naire , sans estude & artifice : car c'est
 moi que je peins. Mes défauts s'y liront
 au vif , mes imperfections & ma forme
 naïve , autant que la révérence publique
 me l'a permis. Que si j'eusse été parmi
 ces Nations qu'on dit vivre encore sous

LXXVIII *Au Lecteur.*

La douce liberté des premières Loix de Nature , je t'assure que je m'y fusse très-volontiers peint tout entier & tout nud. Ainsi , Lecteur , je suis moi-même la matiere de mon Livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir à un sujet si frivole & si vain. A Dieu donq.
De Montagne , ce 12 de Juin 1580.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

LA plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir

2 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
par submission, à commiseration & à pitié.
Toutesfois la braverie, la constance, &
la résolution, moyens tous contraires,
ont quelque fois servy à ce mesme effect.
Edouard I Prince de Galles, celui qui
regenta si long-temps nostre Guienne, per-
sonnage duquel les conditions & la for-
tune ont beaucoup de notables parties de
grandeur, ayant été bien fort offensé par
les Limosins, & prenant leur ville par
force, ne put être arresté par les cris du
peuple & des femmes, & enfans aban-
donnez à la boucherie, lui criants mercy,
& se jettants à ses pieds : jusqu'à ce que
passant toujours outre dans la ville, il ap-
perceut trois 2 Gentils-hommes Fran-
çois, qui d'une hardiesse incroyable souf-
tenoient seuls l'effort de son armée victo-

1 Que les Anglois nomment communément *The black Prince*, Prince noir, fils d'*Edouard III*, Roi d'Angleterre, & pere de l'infortuné *Richard II*.

2 *Froissart* les nomme *Messire Jean de Ville-
mur*, *Messire Hugues de la Roche*, & *Roger de
Beaufort*, fils au comte de *Beaufort*, Capitaines
de la cité. Quaud ils virent, dit cet Historien
la tribulation & la pestilence qui ainsi couroient sur

ieuse. La consideration & le respect d'une si notable vertu , reboucha premierement la pointe de sa cholere , & commença par ces trois à faire misericorde à tous les autres habitans de la ville. *Scanderberch* Prince de l'Epire , suyvant un soldat des siens pour le tuer , & ce soldat ayant essayé par toute espee d'humilité & de supplication de l'appaiser , se resolut à toute extremité de l'attendre l'espée au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre , qui pour lui avoir ven prendre un si honorable parti , le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux qui n'auront leu la prodigieuse force & vaillance de ce Prince-là.

aux & sur leurs gens, ils dirent, Nous sommes morts ; si nous ne nous défendons. Or nous vendons chèrement, ainsi que tous Chevaliers doivent faire. Et firent ces trois François plusieurs appertises d'armes, Le Prince en son chariot vint celle part, & les regarda moult volontiers ; & se rappaisa & adoucit, en eux regardant, moult fort, &c. Froissart, Vol. 1, ch. 289, pag. 369.

4 ESSAIS DE MONTAIGNE ,

L'Empereur *Conrad* troisieme , ayant assiegé 3 Guelphe Duc de Baviere , ne voulut condescendre à plus douces conditions , quelques viles & lasches satisfactions qu'on lui offrist , que de permettre seulement aux gentils femmes qui estoient assiegées avec le Duc , de sortir leur honneur sauve , à pied , avec ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Elles d'un cœur magnanime , s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris , leurs enfans , & le Duc mesme. L'empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage , qu'il en pleura d'aïse , & amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle & capitale qu'il avoit portée contre ce Duc : & dès lors en avant traita humainement luy & les siens. L'un & l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysément : car j'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde & mansuétude : Tant y a , qu'à mon advis , je fe-

3 En 1140, *Winsberg*, ville de la Haute Baviere : *Calvisius*.

rois pour me rendre plus naturellement à la compassion, qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vicieuse aux Stoïques : Ils veulent qu'on secoure les affligés, mais non pas qu'on flechisse & compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces âmes affaillies & essayées par ces deux moyens, en soutenir l'un sans s'esbranler, & courber sous l'autre. Il se peut dire, 4 que de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effect de la facilité, de bonnairerie, & mollesse ; d'où il n'advient que les natures plus faibles, comme celles des femmes, des enfans, & du vulgaire, y sont plus sujettes : Mais ayant eu à desdaign les larmes & les pleurs, de se rendre à la seule reverence de la sainte image de la Vertu, que c'est l'effect d'une âme forte & imployable,

4 Ou, comme il y a dans l'édition in-40 d'*Abel l'Angelier*, imprimée à Paris en 1588, *se laisser aller à la compassion & à la pitié*. L'autre expression a paru plus forte & plus hardie à Montaigne, & par conséquent préférable. Si elle est obscure, celle-ci pourra lui servir de commentaire.

6 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
ayant en affection & en honneur une vi-
gueur mâle & obstinée.

Toutesfois ès âmes moins genereuses,
l'estonnement & l'admiration peuvent
faire naître un pareil effet : Tesmoin le
Peuple Thebain, lequel ayant mis en jus-
tice d'accusation capitale, les Capitaines,
pour avoir continué leur charge outre le
temps qui leur avoit été prescrit & préor-
donné, absolu à toute peine Pelopidas,
qui plioit sous le faix de telles objections,
& n'employoit à se garantir que requestes
& supplications : & au contraire *Epami-
nondas*, 5 qui vint à raconter magnifique-
ment les choses par luy faites, & à les re-
procher au Peuple d'une façon fiere & 6
arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre
seulement les balotes en main; & se de-
partit l'assemblée, louant grandement la
hautesse du courage de ce personnage.

5 Plutarque dans son *Traité*, où il examine *Com-
ment on se peut louer soy-même*, chap. 5.

6 Ou *assurée*, comme dans l'édition de 1588, &
dans la première de toutes, faite à Bourdeaux en
1580.

Dionysius le vieil , après des longueurs & difficultés extremes , ayant pris la ville de Rhege , & en icelle le Capitaine Phytton , grand homme de bien , qui l'avoit si obstinément defendue 7 , voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy diét premierement ; comment le jour avant , il avoit fait noyer son fils , & tous ceux de sa parenté. A quoy Phytton respondit seulement , *qu'ils en estoient d'un jour plus heureux que lui.* Après il le fit despouiller , & saisir à des Bourreaux , & le traîner par la ville , en le fouëttant très ignominieusement & cruellement : & en outre le chargeant de felonnes parolles & * contumelieuses. Mais il eut le courage toujours constant , sans se perdre. Et d'un visage ferme , alloit au contraire ramentvant à haute voix l'honorable & glorieuse cause de sa mort , pour n'avoir voulu rendre son Pays entre les

7 *Diodore de Sicile , L. XIV , chap. 29.*

* *Outrageantes.*

8 **ESSAIS DE MONTAIGNE,** . .
mains d'un tyran : le menaçant d'une prochaine punition des Dieux. Dyonisius lisant dans les yeux de la commune de son armée, qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef, & de son triomphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, & marchandoit de se mutiner, & même d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergens, fit cesser ce martyre; & à cachettes l'envoya noyer en la Mer.

Certes c'est un sujet merveilleusement vain, divers, & ondoyant, que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant & uniforme. Voyla Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé (8), en considération de la

8 Plutarque : *Instructions pour ceux qui manient affaires d'Estat*, chap. 17, où ce Citoyen n'est pas nommé Zenon, mais Sthenon. Dans les *Dits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines*, où Plutarque a inséré la même histoire, à l'article de Pompée, ce généreux Citoyen est appelé Sten-

vertu & magnanimité du citoyen Zenon , qui se chargeoit seul de la faute publique , & ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine. Et l'hoste de Sylla , ayant usé en la ville de Peruse (9) de semblable vertu , n'y gagna rien , ny pour foy , ny pour les autres.

Et directement contre mes premiers exemples , le plus hardy des hommes & si gracieux aux vaincus , Alexandre , forçant après beaucoup de grandes difficultés la ville de Gaza , rencontra Betis qui y commandoit , de la valeur duquel il avoit , pendant ce siege , senty des preuves merveilleuses : lors seul abandonné des siens , ses armes despecées , tout couvert de sang & de playes , combat-

nus. Mais dans *la Vie de Pompée* , le même Plutarque nous dit , que Pompée traita humainement toutes les villes de Sicile , excepté celles des Marmertins : & qu'ayant résolu de châtier aussi celle des Himériens , il fut désarmé par la générosité de *Sthenis* , l'un des Gouverneurs de la ville , qui se chargeoit tout seul de la faute publique.

9 Plutarque d'où ceci a été tiré , dit *Preneſte* ville du Latium. *Inſtruction pour ceux qui manient affaires d'Eſtat* , chap. 17. *Péruſe* est dans la Toscane

tant encores au milieu de plusieurs Macedoniens, qui le chamailloient de toutes parts : & luy dit, tout piqué d'une si chere victoire, (car entre autre dommage, il avoit reçu deux freschès blessures sur sa personne) (10) *Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis : fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif.* L'autre, d'une mine non seulement asseurée, mais rogue & altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant l'obstination à se taire : « A-t'il flechy un genouil ? » lui est-il eschappé quelque voix sup-
 » pliante ? Vrayement je vainqueroi ce si-
 » lence : si je n'en puis arracher paro-
 » le, j'en arracheray au moins du gemis-

10 Quint. Curt. L. IV, c. 6, num. 26, 27, 28. *Non ut voluisti, morieris, Beti : sed quidquid tormentorum in captivum inveniri potest ; passurum te cogita. Ille non interrito modo, sed contumaci quoque vultu intuens Regem, nullam ad minas ejus reddidit vocem. Tum Alexander, Videtisne obstinatum ad tacendum ? inquit. Non genu posuit ? &c.*

» sement. » Ettournant sa cholere en rage , commanda qu'on lui perçast les talons ; & le fit ainsi traîner tout vif , deschirer & desmembrer au cul d'une charrette. Seroit-ce que la force du courage lui fust si naturelle & commune , que pour ne l'admirer point , il le respectast moins ? ou qu'il l'estimast si proprement sienne , qu'en cette hauteur il ne peust souffrir de la voir en un autre , sans le despit d'une passion envieuse ? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere fust incapable d'opposition ? De vray , si elle eust receu bride , il est à croire , qu'en la prise & desolation de la ville de Thebes elle l'eust receu , à voir cruellement mettre au fil de l'espée tant de vaillans hommes , perdus , & n'ayans plus moyens de defence publique. Car il en fut tué bien six mille , desquels nul ne fut veu (II) ny fuyant , ny demandant mercy : au rebours cherchans , qui ça , qui là , par

II Diodore de Sicile , L. XVII , chap. 4.

12 ESSAIS DE MONTAIGNE,

les ruës , à affronter les ennemis victorieux : les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut veu , qui n'essayast en son dernier soupir , de se venger encores : & (12) à tout les armes du desespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié , & ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Ce carnage dura jusques à la dernière goutte de sang espendable , & ne s'arresta qu'aux personnes desarmées , vieillards , femmes & enfans , pour en tirer cente mille esclaves.

12 Ou , avec les armes , comme on a mis dans les dernières éditions.

CHAPITRE II.

De la Tristesse.

JE suis des plus exempts de cette passion, ne l'ayme n'y l'estime : quoy que le monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : Sot & vilain ornement. Les Italiens ont * plus sortablement baptisé de son nom (1) malignité. Car c'est une qualité tousjours nuisible, tousjours folle : & comme tousjours couarde & basse, les Stoïciens en defendent le sentiment à leurs sages. Mais le conte dit (2), que *Psammenitus* Roi d'Ægypte, ayant esté deffait & pris par Cambyse

* Plus convenablement, plus à propos. — Sortablement n'est pas même dans le Dictionnaire de Nicot, où l'on trouve *sortable*, que l'usage nous conserve encore.

1 Le mot Italien *Tristezza* veut dire malignité.

2 Herodot. L. III. p. 127, 128. Edit. Stephan. 1592.

Roi de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillée en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, tous ses amis pleurans & lamentans autour de luy, se tint coy sans mot dire, les yeux fichez en terre : & voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort, se maintint en cette mesme contenance : mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques conduit entre les caprifs, il se mit à battre sa teste, & mener un deuil extrême. Cecy se pourroit appârier à ce qu'on vid dernièrement d'un Prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aîné, mais un frere en qui consistoit l'appuy & l'honneur de toute sa Maison, & bien-tost après d'un puisné, sa seconde espérance, & ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours après un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident ; & quittant sa resolution, s'abandonna au deuil & aux regrets ; en maniere qu'aucuns en prin-

drent argument, qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette dernière secousse : mais à la vérité ce fut, qu'estant d'ailleurs plein & comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrières de la patience. Il s'en pourroit (dis-je) autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste, que Cambyse s'enquerant à Psammenitus, pourquoy ne s'estant esmeu au malheur de son fils & de sa fille, il portoit si impatiemment celui d'un de ses amis : 3 *C'est, répondit-il, que ce seul dernier des-
plaisir se peut signifier par larmes, les deux
premiers surpassans de bien loin tout moyen
de se pouvoir exprimer.*

A l'aventure reviendrait à ce propos l'invention de cet ancien Peintre 4, lequel ayant à représenter au sacrifice d'Iphigénie le deuil des assistans, selon les degrez de l'intérêt que chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente : ayant

3 *Herodot. l. III, p. 182,*

4 *Valer. Maxim. l. VII, c. 11, In Externis § 6.*

26 ESSAIS DE MONTAIGNE,

espuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au pere de la Vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de deuil. Voyla pourquoy les Poëtes feignent cette miserable mere *Niobé*, ayant perdu premierement sept fils, & puis de suite autant de filles, sur-chargée de pertes, avoir esté enfin transmuée en rocher,

(a) *diriguissè malis* :

pour exprimer cette morne, muette & sourde stupidité, qui nous transite, lors que les accidens nous accablent, surpassans notre portée. De vrai, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme doit estonner toute l'ame, & lui empescher la liberté de ses actions : Comme il nous advient à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, & comme perclus de tous mouvemens : de façon que l'ame se relaschant après aux

a *Par ses malheurs en Rocher endurcie. Ovid. Métamorph. L. VI, Fab. 4.*

larmes & aux plaintes, semble se despendre, se desmeler, & se mettre plus au large, & à son aise.

[b] *Et via vix tandem voci taxata dolore est.*

En la guerre que le Roy Ferdinand mena contre la veufve du Roy Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulièrement remarqué de chacun, pour avoir excessivement bien fait de sa personne, en certaine meslée : & inconnu, hautement loué & plaint y estant demeuré : mais de nul tant que de *Raisciac* Seigneur Allemand, esprit d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cetui-cy d'une commune curiosité, s'approcha pour voir qui c'estoit : & les armes ostées au trespaslé, il reconnut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistans : luy seul sans rien dire, sans siller les yeux, se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils : jusques à ce que la ve-

b *Et la douleur à peine à la voix fit passage*
Vtg. *Entid.* L. XI, 151.

hémence de la tristesse , ayant accablé ses esprits vitaux , le porta roide mort par terre.

(c) *Chi puo dir comm' egli arde , e in picciol
fuoca ,*

disent les amoureux , qui veulent représenter une passion insupportable.

d ————— *misero quod omnes
Eripit sensus mihi. Nam simul te ,
Lesbia , aspexi , nihil est super mihi
Quod loquar amens.*

*Lingua sed torpet , tenuis sub artus
Flamma dimanat , sonitu suo pte
Tinniunt aures , gemina teguntur
Lumina nocte.*

c Qui peut dire à quel point il est enflammé , ne sent qu'une ardeur médiocre. *Plutarque* , fol. 70 di Gab. Giolito , in *Vinegia* , an 1545.

d *Chere Lesbie , Amour qui m'affervit
A tes beaux yeux , tous mes sens me ravit.
Interdit à ta vue ,
Le trouble se répand dans mon ame éperdue.
Je n'ai ni langue ni voix :
Par tout mon corps je sens une flamme soudaine
Courir de veine en veine :
Je n'entens ni ne vois. CATUL. Ep. 49.*

Aussi

Aussi n'est-ce pas en la vive & plus cuy-
sante chaleur de l'accès, que nous sommes
propres à desployer nos plaintes & nos
persuasions : l'ame est lors aggravée de
profondes pensées, & le corps abbattu
& languissant d'amour : Et delà s'engend-
re par fois la défaillance fortuite, qui
surprend les amoureux si hors de saison ;
& cette glace qui les saisit par la force
d'une ardeur extreme, au giron ; mesme
de la jouissance. Toutes passions qui se
hissent goustier & digerer, ne sont que
mediocres :

e Curæ leves loquuntur ingentes stupent

5 Dans l'édition in-4to. d'Atel l'Angelier, pu-
blié à Paris en 1588, du vivant de Montagne,
après le mot *jouissance*, on lit : *Accident qui ne*
n'est pas inconnu. Mais ces mots ne paroissent
point dans les éditions suivantes, où Montagne a
fait d'autres changemens, que je suivrai, sans en
venir, à moins que je n'y sois obligé par quelque
raison particulière. Il doit être permis à un écri-
vain de corriger ses ouvrages : & je ne crois pas
qu'on ait droit de tenir registre des fautes qu'il a
eu soin de proscrire lui-même.

*e Légers soucis fort aisément babillent,
Mais les grands sont muets.*

SENEQ. *Hippol. Act. II. sc. 3.*

Tome I.

B

26 **ÉSSAIS DE MONTAIGNE,**
La surprise d'un plaisir inespéré nous es-
tonne de mesme.

*f Ut me conspexit venientem, & Troia circum
Arma amens vidit, magnis exterrita monstis,
Diriguit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.*

Outre la femme Romaine, 6 qui mou-
rut surprise d'aise de voir son fils reve-
nu de la route de Cannes, Sophocles
& Denys le Tyran, 7 qui trespasserent

f Lorsqu'elle me vit venir, armé à la Troyenne,
route hors d'elle-même, & effrayée d'une rencon-
tre si extraordinaire: elle devint immobile à cet as-
pect; toute sa chaleur l'abandonne, elle tombe éva-
nouie, & enfin après bien du temps, à peine peut-
elle m'adresser la parole. *Æneid. L. III, 306, &c.*

6 *Plin. Nat. Hist. L. VII. c. 54.* -- *Tite Live*
raconte un accident tout pareil, arrivé après la
bataille de Trasimene, L. XXII, c. 7

7 Pline assure positivement que la joie d'avoir
rempporté le prix de la Tragédie fit mourir Sophocle,
& le vieux Denys, Tyran de Sicile: *Gaudio*
obiere -- Sophocles, & Dionysius Siciliae Tyrannus.
utroque accepto tragicæ victoriæ nuncio, Nat. Hist.
L. VII, c. 53. Mais à l'égard de Denys, si nous en
croyons *Diodore de Sicile*, la joye qu'il eut d'a-
voir remporté le prix de la Tragédie, l'engagea
dans des excès qui furent la véritable cause de sa
mort. *Il fut si joyeux de cette nouvelle, dit cet His-*

d'aise, & Talva 8 qui mourut en Corse-
gue, lisant les nouvelles des honneurs
que le Senat de Rome luy avoit decerne-
z : nous tenons en notre siecle, que le Pape
Leon dixiesme ayant esté adverty de la
prise de Milan, qu'il avoit extremement
souhaitée (9), entra en tel excez de joye,
que la fievre l'en print, & en mourut.
Et pour un plus notable tesmoignage de
l'imbecilité humaine, il a esté remarqué

torien, qu'il en fit un grand sacrifice aux Dieux,
& des Festins fort somptueux esquels il convia tous
ses amis, & y leur tant & si excessivement qu'il en
tomba en une grosse maladie. L. XV, c. 20. de la
traduction d'Amyot.

8 Dans *Valere Maxime*, L. IX, c. 12 in Ro-
manis, § 3. où il est nommé *M. Juventius Thalna*.
Pline qui s'est contenté de dire qu'il mourut en sa-
crifiant, *cùm sacrificaret*, l'appelle *M. Juventius*
Talva, L. VII, c. 53. Ed. *Variorum* d'Hachius;
mais on remarque à la marge que deux Mss. por-
tent *Thalna*, & le P. Hardouin, qui a suivi cette
derniere leçon, prouve que c'est ainsi qu'il faut
lire. Voyez la Note sur cet endroit, Tom. I, pag.
409, seconde édit. Paris, 1723.

9 *Francesco Guicciardini*, *Historia d'Italia*,
Lib. XIV, p. 394, vol. 2. --- Le Pape Leon fut
bien aise de mourir de joye, dit assez plaisamment
Martin du Bellay dans ses *Mémoires*, Liv. II, fol.
46.

par les anciens , que Diodorus le Dialecticien (10) mourut sur le champ, espris d'une extreme passion de honte , pour en son Escole, & en public, ne se pouvoir desveloper d'un argument qu'on luy avoit fait. Je suis peu en prise de ces violentes passions : J'ay l'apprehension naturellement dure ; & l'encrouste & espessis tous les jours (11) par discours.

CHAPITRE III.

Nos affections s'emportent au-de-là de nous.

Ceux qui accusent les hommes d'aller tousjours beant après les choses futures ; nous apprennent à nous saisir des biens presens , & nous rassoir en ceux-là com-

10 Plin. Natur. Hist. L. VII, c. 53. *Pudore Diodorus Sapienitiæ Dialecticæ Professor, luforiâ quæstione non protinus ad interrogationes Stilponis dissolutâ.*

11 C'est à-dire, par raison. Montaigne emploie souvent le mot de discours en ce sens là

me n'ayants aucune prise sur ce qui est à venir , voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé , touchent la plus commune des humaines erreurs : s'ils osent appeller erreurs , chose à quoi Nature même nous achemine , pour le service de la continuation de son ouvrage , nous imprimant , comme assez d'autres , cette imagination fausse : plus jalouse de nostre action , que de nostre science. Nous ne sommes jamais chez nous , nous sommes tousjours au delà. La crainte , le desir , l'esperance , nous esclancent vers l'avenir : & nous desrobent le sentiment & la consideration de ce qui est , pour nous amuser à ce qui sera , voire qu'and nous ne serons plus. (a) *Calamitosus est animus futuri anxius.*

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon , *1 Fay ton faict & te cognoy*

a CHAP. III. Tout esprit qui s'inquiète de l'avenir , est malheureux. *Senec. Epist. XCVIII*

1 Un beau mot , dit Platon , court depuis longtemps dans le monde , c'est qu'il ne convient qu'à l'homme sage de s'attacher à ses propres affaires;

Chascun de ces deux membres enveloppe generalement tout nostre devoir : & semblablement enveloppe son compagnon. Qui auroit à faire son faict , verroit que sa premiere leçon , c'est cognoistre ce qu'il est , & ce qui luy est propre. Et qui se cognoist , ne prend plus l'estranger faict pour le sien : s'ayme , & se cultive avant toute autre chose : refuse les occupations superflües , & les pensées & propositions inutiles. Comme la Folie quand on luy octroyera ce qu'elle desire , ne sera pas contente : aussi est la Sagesse contente de ce qui est present & ne se desplait jamais de soy. Épicurus dispense son Sage de la prevoyance & soucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les trespassez , celle icy me semble autant foli-

& de se connoître soi-même : In Timæo , P. 544. Ed. Læmarianæ , Lugd. an. 1590. Cet ancien mot suffit pour apprendre à qui voudroit en douter , que dans nos pays civilisés le nombre des fols est infini.

de , qui oblige les actions des Princes à être examinées après leur mort. Ils sont compagnons , * sinon maîtres des loix ; ce que la justice n'a peu sur leurs testes , c'est raison qu'elle l'ayt sur leur reputation , ** & bien de leurs successeurs : choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux Nations où elle est observée & desirable à tous bons Princes , qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la memoire des meschans comme la leur. Nous devons la subjection & obeïssance également à tous Rois ; car elle regarde leur office : mais l'estimation , non plus que l'affection , nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre Politique de les souffrir patiemment , indignes : de celer leurs vices : d'aider de nostre re-

2 *Diodore de Sicile L. I. , c. 6.*

* *Pour ne pas dire maîtres des loix.*

** *Je ne sais quel est ce pouvoir que Montagne donne à la justice sur les biens des successeurs d'un méchant prince.*

26 **ESSAIS DE MONTAIGNE ,**
commandation leurs actions indifferen-
tes , pendant que leur auctorité a be-
soin de nostre appuy. Mais nostre com-
merce finy , ce n'est pas raison de refuser
à la justice & à nostre liberté l'expression
de nos vrayz ressentimens ; & nom-
mément de refuser aux bons subjects , la
gloire d'avoir reveremment & fidèlement
servy un maistre , les imperfections
duquel leur estoient si bien cognues :
frustrant la posterité d'un si utile exem-
ple. Et ceux qui , par respect de quel-
que obligation privée , espousent inique-
ment la memoire d'un Prince mesloüable,
font justice particuliere aux despens de la
justice publique. Titus-Livius dict vray
3 que le langage des hommes nourris
sous la Royauté, est toujours plein de
vaines ostentations & faux tesmoignages :
chacun eslevant indifferemment son Roy »

3 Lib. XXXIV, C. 48, num. 2. *Is, (Legatus Antiochi) ut plerique quos opes regia alunt, vanilo-
sus, maria terraſque inani sonitu verborum com-
plevit.*

à l'extrême ligne de valeur & grandeur souveraine. On peut reprocher la magnanimité de ces deux soldats , qui répondirent à Neron , à sa barbe , l'un enquis de luy, pourquoy il lui vouloit mal : 4 *Je t'aimois quand tu le valois : mais depuis que tu es venu parricide , boutefeu, basseleur, cocher, je te hay comme tu merites* : l'autre pourquoy il le vouloit tuer ; 5 *Parce que je ne trouve autre remede à tes continuels malefices*. Mais les publics & universels témoignages , qui après sa mort ont esté rendus , & le feront à tout jamais à luy , de ses tyranniques & vilains deportemens , qui de sain entendement les peut reprocher ?

Il me desplaist , qu'en une si sainte police que la Lacedemonienne , se fust

4 Interrogatusque à Nerone quibus causis ad oblivionem sacramenti processisset : *Oderam te* , inquit , *nec quisquam tibi fidelior militum fuit : dum amari meruisti. Odisse cœpi , postquam parricida matris & uxoris , auriga , & histrio ; & incendiarius extitisti. Tacit. Annal. L. XV c. 67 , num. 2.*

5 Breviter respondens , *Non aliter flagitiis ejus subveniri posse. Id. ibid. c. 68 , num. 1.*

28 ESSAIS DE MONTAIGNE,
mellée une si feinte ceremonie à la mort
des Rois. Tous les confederez & voisins,
& tous les Ilotes, hommes, femmes,
pellemesse, se descoupoient le front, pour
tesmoignage de deuil: & disoient en leurs
cris & lamentations, 6 que celui-là, quel
qu'il eust été, il estoit le meilleur Roy
de tous les leurs: attribuant au rang, le
los qui appartenoit au merite, * &, qui
appartient au premier merite, au postreme
& dernier rang.

Aristote, qui remue toutes choses,
s'enquiert sur le mot de Solon, 7 *Que nul
avant mourir ne peut estre dict heureux. Si
celuy-là mesme, qui a vescu, & qui est
mort à souhait, peut estre dict heureux,
si sa renommée va mal, si sa posterité est*

6 Herodot. L. 6. 401,

* Et le los qui appartient au premier, c'est-à-dire,
au plus excellent merite, ils le donnoient au pos-
treme & dernier rang. --- Postreme & dernier sont
parfaitement synonymes. Le premier qui vient du
latin *postremus*, & en a retenu le sens, signifie
derainier en bon François.

7 Herodot. L. 1. p. 14.

miserable. Pendant que nous nous remuons , nous nous portons par preoccupation où il nous plaît : mais étant hors de l'estre , nous n'avons aucune communication avec ce qui est. Et feroit meilleur de dire à Solon , que jamais homme n'est donc heureux , puisqu'il ne l'est qu'après qu'il n'est plus.

b *quisquam*

Vis radicitus à vitâ se tollit , & exit :

Sed facit esse sui quoddam super inscius ipse,

Nec removet satis à projedo corpore sese , &

Vindicat.

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Rancon , près du Puy en Auvergne : les assiegez s'estants rendus , & furent obligez de porter les clefs de la

b A peine se trouve-t-il une personne qui s'arrache totalement à la vie. L'homme , tout ignorant qu'il est de son état après le trépas , s' imagine qu'il y a quelque chose qui lui survit. Il ne peut se détacher & s'affranchir entièrement de son corps terrassé par la mort. *Lucret. L. III, 390, &c.*

8 Mémoires de Brantôme , Tom. I. pag. 220.
Des Hommes illustres & grands Capitaines étrangers.

place sur le corps du trespasſé. Barthelemy d'Alviane, General de l'armée des Vénitiens , eſtant mort au ſervice de leurs guerres en la Breſſe, & ſon corps ayant eſté rapporté à Veniſe par les Veronois , terre ennemie , la pluſpart de ceux de l'armée eſtoient d'advis , qu'on demandast ſauf-conduit pour le paſſage à ceux de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit , & choiſit plutoſt de le paſſer par vive force , au hazard du combat : *n'eſtant convenable* , diſoit-il , *que celui qui en ſa vie n'avoit jamais eu peur de ſes ennemis , eſtant mort fiſt demonſtration de les craindre.* De vray , en choſe voiſine , par les loix Grecques , celui qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer , renonçoit à la victoire , & ne luy eſtoit plus loiſible d'en dreſſer trophée : à celuy qui en eſtoit requis , c'eſtoit tiltre de gain. Ainſi perdit Niciaſ 10 l'avantage qu'il avoit nette-

²⁹ Brantôme à l'Article de Barthelemy d'Alviano; Tom. II, p. 219. & Guicciardin, que Montaigne a traduit ſes ſens exactement, Lib. XII, p. 105 & 106.

³⁰ Plutarque , dans la Vie de Niciaſ , Chap. 2.

ment gagné sur les Corinthiens : & au rebours , II Agefilaüs affeura celuy qui lui estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens.

Ces traits se pourroient trouver estranges , s'il n'estoit receu de tout temps , non seulement d'estendre le soing de nous au delà de cette vie , mais encore de croire , que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tombeau , & continuent à nos reliques. De quoy il y a tant d'exemples anciens , laissant à part les nostres , qu'il n'est besoing que je m'y estende. *Edouard* premier Roi d'Angleterre , ayant essayé aux longues guerres d'entre luy & *Robert* Roy d'Ecosse , combien sa présence donnoit d'avantage à ses affaires , rapportant toujours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne ; mourant , obligea son fils par solemnel serment , à ce qu'estant trespasé , il fit bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os , laquelle il fist enterrer : & quant aux os , qu'il les re-

II Le même dans la *Vie d'Agefilaüs* , Chap. 6.

34 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
servast pour les porter avec luy, & en son armée, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Ecoffois : comme si la destinée avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. *Jean Zischae* qui troubla la Boheme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast après sa mort, & de sa peau qu'on fist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis, estimant que cela ayderoit à continuer les avantages qu'il avoit eus aux guerres, par lui conduictes contre eux. Certains Indiens portoient ainsi au combat contre les Espagnols, les ossemens d'un de leurs Capitaines, en consideration de l'honneur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres Peuples en ce mesme monde, traignent à la guerre les corps des vaillants hommes, qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune & d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tombeau, que la reputation acquise par leurs actions passées : mais ceux-cy y veulent encore meller la puissance d'agir.

Le fait du Capitaine Bayard est de meilleure composition , lequel se sentant blessé à mort d'une arquebusade dans le corps , conseillé de se retirer de la meslée, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemi : & ayant combattu autant qu'il eut de force , se sentant desfaillir , & eschapper du cheval , il commanda à son maistre d'hostel , de le coucher au pied d'un arbre , mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemi : comme il fit.

Il me faut adjouster cet autre exemple aussi remarquable pour cette consideration , que nul des precedents. L'Empereur Maximilian, bisayeul du Roi Philippes , qui est à present , estoit Prince doué de tout plein de grandes qualitez , & entre autres d'une beauté de corps singuliere : mais parmi ses humeurs , il avoit ceste-cy bien contraire à celle des Princes , qui pour despescher les plus importantes affaires , font l

34 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
throsne de leur chaise percée : c'est qu'il
n'eut jamais valet de chambre, si privé, à
qui il permist de le voir en sa garderobbe.
Il se desfroboit pour * tomber de l'eau, aussi
religieux qu'une pucelle à ne descouvrir
ny à Medecin ny à qui que ce fust les par-
ties qu'on a accoustumé de tenir cachées.
Moy qui ay la bouche si effrontée, suis
pourtant par complexion touché de cette
honte : Si ce n'est à une grande suasion de
la nécessité ou de la volupté, je ne com-
munique gueres aux yeux de personne,
les membres & actions, que nostre couf-
tume ordonne estre couvertes : J'y souffre
plus de contrainte que je n'estime bien-
seant à un homme, & sur tout à un homme
de ma profession. Mais lui en vint à telle
superstition, qu'il ordonna par paroles
expreses de son testament, qu'on lui atta-
chast des caleçons, quand il seroit mort.
Il devoit adjouster par codicille, que celui
qui les lui monteroit, eust les yeux bandez.

* Expression purement Gasconne, pour dire *faire de l'eau*.

L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfans 13 que ni eux, ni autre, ne voye & touche son corps, après que l'ame en sera separée, je l'attribue à quelque sienne devotion : Car & son Historien & lui, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie. singulier soing & reverence à la Religion.

Ce conte me despleut, qu'un Grand me fit d'un mien allié, homme assez cogueu & en paix & en guerre. C'est que mourant bien viel en sa Cour, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres avec un soing vehement, à disposer l'honneur & la cérémonie de son enterrement; & somma toute la noblesse qui le visitoit, de luy donner parole d'assister à son convoy. A ce Prince mesme, qui le vid (14) sur ses derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fust comman-

13 Xenophon dans la Cyropédie, L. VIII, c. 7, vers la fin.

14 Sur le point de rendre l'esprit.

36 ESSAIS DE MONTAIGNE,
dée de s'y trouver , employant plusieurs
exemples & raisons , à prouver que c'estoit
chose qui appartenoit à un homme de sa
sorte : & sembla expirer content ayant
retiré cette promesse , & ordonné à son
gré la distribution , ordre 15 de sa
montre. Je n'ai guere veu de vanité si
persévérante.

Cette autre curiosité contraire , en laquelle je n'ai point aussi faite d'exemple domestique , me semble germaine à c'este-
cy , d'aller se soignant & passionnant à ce
dernier point , à regler son convoi , à
quelque particuliere & inusitée parsimonia , à un serviteur & une lanterne. Je
voy louer ceste humeur , & l'ordonnance
de Marcus Æmilius Lepidus , (16) qui
deffendit à ses heritiers d'employer pour
luy les cérémonies qu'on avoit accoustumé
en telles choses. Est-ce encore temperance

15 De sa pompe funebre.

16 In Epitome Livanâ , Lib. XLVIII. *Marcus Æmilius Lepidus , antequàm expiraret , præcepit filiis , lecto se strato sine linceis , sine purpura , efferens , &c.*

& frugalité, d'éviter la despence & la volupté, desquelles l'usage & la cognoissance nous est imperceptible ? Voilà une aisée reformation & de peu de coust. S'il estoit besoin d'en ordonner, je serois d'avis, qu'en celle-là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle, au degré de sa fortune. Et le Philosophe Lycon 17 prescrit sagement à ses amis, de mettre son corps où ils adviseront pour le mieux : & quant aux funerailles, de les faire ni superflues ni mechaniques. Je lairois purement la coustume ordonner de ceste ceremonie, & m'en remetttray à la discretion des premiers à qui je tomberai en charge. c *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris.* Et est saintement dict à un Saint: d *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pom-*

17 Diogene Laërce, dans la vie de Lycon, L. V. Segm. 74. West Amstelod. an 1692.

c A l'égard de la sépulture, c'est un point qu'il faut mépriser pour soi-même, & ne pas négliger pour les siens. Cic. Tusc. Huzst L. I. c. 45.

d Le soin de l'enterrement, la qualité de la sépulture, & la pompe des obseques, regardent plu-

pa exsequiarum , magis sunt vivorum solatia , quàm subsidia mortuorum. Pourtant Socrates à Criton , qui sur l'heure de sa fin lui demande , comment il veut estre enterré : 18 *Comme vous voudrez ,* respond-i'. Si j'avois à m'en empescher plus avant , je trouverois plus galand , d'imiter ceux qui entreprennent vivans & respirans , jouer de l'ordre & honneur de leur sepulture : & qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resjouir & gratifier leurs sens par l'insensibilité , & vivre de leur mort !

A peu que je n'entre en haine irreconciliable contre toute Domination Populaire , quoiqu'elle me semble la plus naturelle & équitable , , quand il me souvient de cette inhumaine injustice du Peuple Athenien , de faire mourir sans remission , & sans les vouloir seulement ouyr en leurs defences , ces braves Capitaines , venants de gagner

tôt la consolation des vivans que le besoin des morts. *Augustinus*, de Civit. Dei , L. I. c. 12.

et Platon ; dans son *Phedon*, vers la fin.

contre les Lacédémoniens 19 la Bataille navale près les Isles 20 Arginenses , la plus contestée , la plus forte bataille , que les Grecs aient oncques donnée en mer de leurs forces : parce qu'après la victoire ils avoient suivi les occasions que la loi de la guerre leur presentoit , plustost que de s'arrester à recueillir & inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse, le fait de *Diomedon*. Cestui-ci est l'un des condamnez , homme de notable vertu , & militaire & politique : lequel se tirant avant pour parler , après avoir oui l'arrest de leur condamnation , & trouvant seulement lors temps de paisible audience , au lieu de s'en servir au bien de sa cause , & à desconvrir l'evidente iniquité d'une si cruelle conclusion, 21 ne representa qu'un soin de la conservation de ses Juges : priant les Dieux de tourner ce jugement à leur bien ;

19 *Diodore de Sicile* ; L. XIII, c. 31.

20 Ou *Arginusæ* , trois Isles au Sud-est de l'Isle de Lesbos , qui s'appellent en latin *Arginusæ*.

21 *Diodore de Sicile* , L. XIII, c. 32.

& afin que , par faute de rendre les vœux que lui & ses compagnons avoient voués ‘ en recognoissance d’une si illustre fortune, ils n’attirassent l’ire des Dieux sur eux , les advertissant quels vœux c’estoient. Et sans dire autre chose, & sans marchander, s’achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune quelques années après les punit de mesme pain soupe. Car *Chabrias* Capitaine general de leur armée de mer , ayant eu le dessus du combat contre *Pollis* Admiral de Sparte, en l’Isle de Naxe, perdit le fruit ²² tout net & comptant de sa victoire, très-important à leurs affaires, pour n’en courir le malheur de cest exemple ; & pour ne perdre peu de corps morts de ses amis, qui flottoient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d’ennemis vivants, qui depuis leur firent acheter cette importune superstition.

²² C’est ce que dit expressément *Diodore de Sicile* , L. XV , c. 9.

*e Quæris, quo jaceas, post obitum loco ?
Quo non nata jacent.*

C'est autre redonne le sentiment du repos, à un corps sans ame :

f Neque sepulchrum, quó recipiat, habeat portum corporis :

Ubi, remissâ humanâ vitâ, corpus requiescat à malis.

Tout ainsi que nature nous fait voir que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie. Le vin s'altère aux caves, selon aucunes mutations des saisons de la vigne. Et la chair de venaison change d'estat aux saloirs & de goût selon les loix de la chair vive, à ce qu'on dit.

e Veux-tu savoir en quel lieu tu seras gisant après ta mort ? C'est où gisent les choses qui ne sont pas encore nées. Senec. Troas. Chor. Act. II. vs. 3c.

f N'aura-t-il donc point de sépulcre où son corps étant reçu comme dans un port puisse se reposer à l'abri de tous maux, après avoir quitté la vie ? Cic. Tusc. Quæst. Lib. I. c. 44.

C H A P I T R E I V.

*Comme l'ame descharge ses passions sur des
objets faux , quand les vrais lui dé-
faillent.*

UN Gentil-homme des nostres merveilleusement subiect à la goutte , estant pressé par les Medecins de laisser du tout l'usage des viandes salées , avoit accoustumé de respondre plaisamment , que sur les efforts & tourmens du mal , il vouloit avoir à qui s'en prendre ; & que s'escriant & maudissant tantost le cervelat , tantost la langue de bœuf & le jambon , il s'en sentoit d'uant allegé. Mais en bon escient , comme le bras estant haussé pour frapper , il nous deult si le coup ne rencontre , & qu'il aille au vent : aussi que pour rendre une vuë plaisante , il ne faut pas qu'elle soit perdue & escartée dans le vague de l'air , ains qu'elle ait butte pour la soustenir à raisonnable distance.

Ventus

*a Ventus ut amittit vires , nisi robore densæ
Occurrunt silvæ spatio diffusus inani :*

de même il me semble que l'Ame esbran-
lée & émuë se perde en soi-même , si on
ne lui donne prise : & faut toujours lui
fournir d'object où elle s'abutte & agisse.
Plutarque dit à propos 1 de ceux qui s'af-
fectionnent aux gueçons & petits chiens,
que la partie amoureuse qui est en nous ,
à faute de prise légitime , plutôt que de
demeurer en vain , s'en forge ainsi une
fausse & frivole. Et nous voyons que l'ame
en ses passions se pipe plutôt elle-même ,
se dressant un faux sujet & fantastique ,
voire contre sa propre créance que de n'a-
gir contre quelque chose. Ainsi emporté
les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre
& au fer , qui les a blessées & à se venger
à belles dents sur soi-mêmes du mal
qu'elles sentent.

a Comment le vent perd ses forces en se répandant dans un espace vuide , à moins que des forêts touffues ne s'opposent à son passage. *Lucan l. III. vs. 362 , 363. De même il semble que l'Ame, &c.*

1 Dans la Vie de Périclès , dès le commencement.

b *Pannonis haud aliter post idum scævior
Urfa,*

*Cui jaculum parva Lybis amentavit ha-
bera,*

*Se rotat in vulnus, telumque irrata reseptum
Impetit, & secum fugientem circuit hastam.*

Quelles causes n'inventons-nous des malheurs qui nous adviennent? à quoi ne nous prenons-nous à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ni la blancheur de cette poitrine que despitée tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien-aimé: prends-t'en ailleurs. Livius parlant de l'armée Romaine en Espagne après la perte des deux Freres ses grands Capitaines, c
Flere omnes repente, & offensare capita:

b Ainsi l'ourse plus féroce après le coup qu'elle a reçu, se roule sur sa plaie, & toute en fureur se jetant sur le dard dont elle est percée, le fait tourner fuyant avec elle. *Lucan. L. VI. vs. 220, &c.*

c Chacun se prit aussi-tôt à pleurer & à se battre la tête. *Lib. XXV, c. 37, num. 9.*

C'est un usage commun. Et le Philosophe Bion , de ce Roi , qui de deuil s'arrachoit le poil , 2 fut plaisant , *Cettuy-ci pense-t-il que la pelade soulage le dueil ?* Qui n'a vu mascher & engloutir les cartes , se gorger d'une bale de dez , pour avoir où se venger de la perte de son argent ? Xerxes fouetta 3 la Mer , & escrivit un cartel de deffi au mont Athos , & Cyrus amusa toute une armée 4 plusieurs jours à se venger de la riviere de 5 Gindus , pour la peur

2 *cic. Tusc. Quæst. L. III. c. 26. In quo facetum illud Bionis , perinde stultissimum Regem in luctu capillum sibi evellere quasi calvitio mœror levaretur.*

3 *Herodot. L. VII. p. 452.*

4 *Herodot. Lib. I. p. 86 , 8 & Senec. de Irâ. Lib. 3. c. 21. Herodote dit expressement que Cyrus perdit tout l'Été à cette belle expédition : & Paul Orose , aussi peu exact que Montaigne , quoique dans un sens contraire , dit que Cyrus employa toutes ses troupes à cet ouvrage , une année entière , per-peti anno L. II , c. 6.*

5 Ou *Gyndes* , comme la nomment Hérodote , Senèque & Tibulle L. IV. Carm. I. vs. 141. *rapidus , Cyri dementia , Gyndes.*

Cij

46 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
qu'il avoit eue en la passant : & Caligula
ruïna une très-belle maison , pour le plaisir
que sa mere y avoit eu.

6 Senec. de Irâ , L. III , c. 22. *C. cæsar villam in Herculansenſi pulcherrimam , quia ſua mater abſe quando in illâ cuſtodita erat , diruit.* Je ne ſais ſi Montagne a bien pris le ſens de Senèque : Peut-être avoit-il écrit d'abord , *pour le deſplaiſir que ſa mere y avoit eu* ; ce qui ſ'occorderoit fort bien avec ce qu'il dit Senèque ; *qu'elle y avoit été gardée comme dans une priſon* , & qu'on aura mis par inadvertance *plaiſir* pour *déplaiſir* dans une des premières éditions des *Essais* , d'où cette faute aura paſſé dans toutes les éditions ſuivantes. Elle eſt du moins dans toutes celles que j'ai pu conſulter. Mais comme dans une édition publiée à Paris en 1587 , chez Jean Richer , laquelle ne contient que les deux premiers livres il y a ici , *& Caligula ruina une très-belle maiſon pour le plaiſir que ſa mere y avoit reçu* , je commence à croire que Montagne a effectivement mal pris la penſée de Senèque , parce que dans la première édition des *Essais* , imprimée à Bourdeaux en 1580 , il eſt dit auſſi , que *Caligula ruina cette maiſon pour le plaiſir que ſa mere y avoit reçu* ; & qu'on ne s'eſt point avisé de toucher à cet endroit dans l'*Errata* aſſez exact qui a été fait ſur cette première édition. C'eſt apparemment le cœur malin & dénaturé de Caligula , qui a fait tomber Montagne dans cette mépriſe. --- *Penſa quidem adeo ſuſpectus mors fuit , ut Clyco Medicus cuſtoditus ſit* , dit Suétone , dans la vie d'Auguſte , Ch. XI. *quaſi venenum vulnere indidiſſet. Cuſtoditus ſit* ſignifie viſiblement ici , que ce médecin fut mis en priſon ou aux arrêts ; & c'eſt dans ce ſens que ce mot a été employé par pluſieurs bons écrivains.

Le peuple disoit en ma jeunesse , qu'un
 Roi de nos voisins , ayant receu de Dieu
 une bastonade , jura de s'en venger : or-
 donnant que de dix ans on ne le priaft , ni
 tant qu'il estoit en son auctorité , qu'on
 ne creust en lui. Par où on vouloit peindre
 non tant la sottise , que la gloire naturelle
 à la Nation , dequoi estoit le conte. Ce
 sont vices tousjours conjoincts : mais telles
 actions tiennent , à la vérité , un peu plus
 encore d'outrecuidance , que de bestise.
 Augustus Cesar ayant esté battu de la tem-
 peste sur mer , 7 se print à deffier le Dieu
 Neptunus , & en la pompe des jeux Cir-
 censes fit oster son image du rang où elle
 estoit parmi les Dieux , pour se venger de
 lui. En quoi il est encore moins excusable
 que les precedents ; & moins qu'il ne fut
 depuis , lorsqu'ayant perdu une bataille
 sous Quintilius Varus , en Allemagne , 8
 il alloit de colere & de desespoir , choquant

7 Suetone , dans la Vie d'Auguste , §. 16.

8 Id. ibid. §. 23. *Ut caput interdum foribus il-
 leret , vociferans : Quintili Vare , Legiones redde.*

48 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
sa teste contre la muraille, en s'escriant
Marus, rends-moy mes soldats: car ceux
surpassent toute folie, d'autant que l'ir-
piété y est jointe, qui s'en adreſſent
Dieu meſme, ou à la Fortune, comme
elle avoit des oreilles ſubjectes à notre
terre: à l'exemple des Thraces, qui, quand
il tonne ou eſclaire, ſe mirent à courir
contre le Ciel d'une vengeance Titu-
nienne, pour renger Dieu à raifon
coup de fleche. Or, comme dit cet ancien
Poëte 10 chez Plutarque,

Point ne ſe faut courroucer aux affaires,

Il ne leur chaut de routes nos coleres,

Mais nous ne dirons jamais aſſez d'injure
au deſreiglement de notre Eſprit.

9 *Herodot. L. 4. c. 289.*

10 Dans ſon Traité, *Du commencement ou reſ-
de l'eſprit*, c. 4. de la traduction d'Amyot.

C H A P I T R E V.

*Si le Chef d'une Place assiegée doit sortir
pour parlementer.*

LUCIUS Marcius, Legat des Romains, en la guerre contre *Perseus* Roy de Macédoine, voulant gagner le temps qu'il lui falloit encore à mettre en point son armée, fesa des 1 entrejets d'accord, desquels le Roy endormy, accorda treve pour quelques jours : 2 fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité, & loisir pour s'armer : d'où le Roy encourut la derniere ruine. Si est ce que les vieux du Senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette pratique, comme ennemie de leur stile ancien : qui fut, disoient-ils, combattre de vertu, non de finesse, ni par surprises & rencontre de

1 Ou comme on a mis dans une des dernieres éditions, *interjets*; c'est-à-dire, *propositions*, ou *ouvertures*. *Entrejet*, *interpositio*, *interjectio*. Nicot.

2 *Titus Live* L. XII, c. 43 --- 47.

nuist, ni par fuittes apostées, & rechar-
 ges inopinées : n'entreprenants guerre,
 qu'après l'avoir dénoncée, & souvent après
 avoir assigné l'heure & lieu de la Bataille.
 De cette conscience ils renvoyerent à Pi-
 rhus son traistre Medecin, & aux Phar-
 isques leur desloyal Maistre d'escole.
 C'estoient les formes vraiment Romaines
 non de la Grecque subtilité & * astuce
 Punique, ou le vaincre par force est moins
 glorieux que par fraude. Le trompeur peut
 servir pour le coup : mais celui seul se
 tient pour surmonté, qui seait l'avoir esté
 ni par ruse, ni de fort ; mais par vaillance,
 de troupe à troupe, en une franche &
 juste guerre. Il appert bien par ce langage
 de ces bonnes gens, qu'ils n'avoient en-
 core receu cette belle sentence,

a --- *dotus, an virtus, quis in hoste requirat ?*

Les Achaïens, dit Polybe 3, detestoient

2 *Rust.*

a Qu'importe qu'on surmonte ses ennemis par
 ruse ou par valeur ? *Æneid. L. II, vs. 390.*

3 Livre XIII, c. 1.

toute voie de tromperie en leurs guerres ,
 n'estimants victoire, sinon où les courages
 des ennemis sont abattus. b *Eam p̄r*
sandus & sapiens sciet veram esse victoriam,
qua salvá fide , & integrá dignitate para-
bitur, dit un autre :

c *Vos ne velit , an me regnare hera : quidve*
feras fors

Virtute experiamur.

Au Royaume de 4 Ternate, parmi ces
 Nations que si à pleine bouche nous ap-
 pellons Barbares, la coustume porte qu'ils
 n'entreprennent guerre sans l'avoir de-
 noncée : y adjoustant ample déclaration
 des moyens qu'ils ont à y employer,
 quels, combien d'hommes, quelles mu-
 nitions, quelles armes, offensives & de-

b Un homme sage & vertueux doit savoir qu'il
 n'y a point de véritable victoire que celle qu'on
 gagne sans blesser son honneur & sa dignité. *Florus,*
L. I. c. 12. num. 6.

c Epronvons par la force, si c'est à vous ou à
 moi que la Fortune, maîtresse des événemens,
 destine l'Empire. *Ennius, apud Cic. L. I. De Offic.*
c. 12.

4 La principale Isle des *Molucques*.

fenfives. Mais auffi cela fait , ils fe donnent loi de fe servir à leur guerre , fans reproche , de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si effrayés de vouloir gagner avantage sur leurs ennemis par surprise , qu'il les advertiffoient un mois avant que de mettre leur * exercice aux champs , par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*.

Quant à nous moins superstitieux , qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre , qui en a le profit , & qui après s Lyfander , difons que , où la peau du Lyon ne peut fuffire , il y faut coudre un loppin de celle du Renard , les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique : & n'est heure , difons-nous , où un Chef doive avoir plus l'œil au guet , que celle des parlemens & traités d'accord.

Et pour cette cause , c'est une regle en

* Armée.

s Voyez la Vie par Plutarque , ch. 4. sur son d'Amyot.

la bouche de tous les hommes de nostre temps, Qu'il ne faut jamais que le Gouverneur en une place assiégée sorte lui-même pour parlementer. Du temps de nos peres cela fut reproché aux Seigneurs de Montmord & de l'Assigni, deffendants Mouson contre le Comte de Nansau. Mais aussi à compte, celui-là seroit excusable, qui sortiroit en telle façon, que la seurreté & l'avantage demeurast de son costé; comme fit en la ville de Regge, le Comte Guy de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car Guicciardin dit * que ce fut lui-même) lorsque le Seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort; † qu'un trouble s'étant esmeu pendant ce parlement, non seulement Monsieur de l'Escut

* Lui Guicciardin, pour lors gouverneur de Reggio. On peut voir dans son histoire le plan & le succès de l'entreprise du seigneur de l'Escut, qui s'étoit proposé de surprendre la ville de Reggio à la faveur de ce pour-parler: *Div. XIV, p. 183* 184. Ici Guicciardin doit être cru sans-doute préférentiellement à du Bellay.

† Mémoires de Martin du Bellay. Liv. I. fol. 12

& sa troupe qui estoit approchée avec lui, se trouva le plus foible, de façon (6) qu'Alexandre Trivulce y fut tué, mais luy-mesme fut contrainct, pour le plus seur, de suivre le Comte, & se jeter sur sa foi à l'abri des coups dans la ville. Eumenes en la ville de Nora, pressé par Antigonus qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il vinst devers lui, attendu qu'il estoit le plus grand & le plus fort : après avoir fait cette noble reponse, *Je n'estimeray jamais homme plus grand que moy, tant que j'auray mon espée en ma puissance*, ny consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomeus son propre nepveu en otage, comme il demandoit. Si est-ce qu'encores y en a-t'il, qui se font très-bien trouver de sortir sur la parole de l'assailant; Tesmoing Henry de Vaux, Chevalier Champenois, lequel estant assiégué dans le Chasteau de Commercy par les Anglois;

6. *Mon fra due gl'ori, indegno certamente di questa calamità, dice Guicciardin, perche haverà dissuaso il venire a Reggio.*

7. Plutarque dans la Vie d'Eumenes, ch. 5.

& Barthelemy (8) de Bonnes , qui commandoit au siege , ayant par dehors fait sapper la plus part du Chasteau , si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruines , somma ledit Henri de sortir à parlementer pour son profit ; comme il fit lui quatriesme ; & son evidente ruine lui ayant esté montrée à l'œil , il s'en sentit 9 singulierement obligé à l'ennemi : à la discretion duquel , après qu'il se fut rendu & la troupe , le feu estant mis à la mine , les élançons de bois venus à faillir , le Chasteau fut emporté de fonds en comble. Je me fie aisement à

8 *Froissart* , de qui Montagne a pris tout ceci , le nomme *Barthelemy de Brunes*.

9 Quand le Chevalier vit le péril , il dit à Messire Barthelemy : *Certainement vous avez bonne cause : ce que fait en avez , vient de grand' gentillesse : Si nous rendons à vostre volonté.* Là les prit Messire Barthelemy comme les prisonniers : & les fit les hors de la Tour partir , & uns & autres , & leurs biens aussi : & puis , fit bouter le feu en la mine. Si ardèrent les élançons : & puis , quand ils furent tous arts , la Tour qui estoit mallement grosse s'ouvrit , & se partit en deux , & renversa d'autre part. *Froissart* , vol. I , chap. 209.

56 ESSAIS DE MONTAIGNE,
la foi d'autrui : mais mal-aisément le ferois-
je, lorsque je donnerois à juger l'avoir
plustost fait par desespoir & faute de
cœur, que par franchise & fiance de sa
loyauté.

CHAPITRE VI.

L'heure des Parlements dangereuse.

TOUTES-fois je vis dernièrement en
mon voisinage de 1 Mussidan, que ceux
qui en furent delogez à force par nostre
armée, & autres de leur parti, crioient
comme de trahison, de ce que pendant les
entremises d'accord, & le traité se conti-
nuant encore, on les avoit surpris & mis
en pieces : chose qui eust eu à l'aventure
apparence en autre siecle. Mais, comme
je viens de dire, nos façons sont entiere-
ment estoignées de ces regles : & ne se
doit attendre fiance des uns aux autres,

1 Petite ville du Périgord.

que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé : encore y en a-t-il lors assez affaire. Et a toujours esté conseil hazardeux , de fier à la licence d'une armée victorieuse l'observation de la foi , qu'on a donnée à une Ville , qui vient de se rendre par douce & favorable composition & d'en laisser sur la chaude l'entrée libre aux soldats. L. æmilius Regillus Preteur Romain , ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocées à force , pour la singuliere proüesse des habitans à se bien deffendre , fit pacte avec eux , de les recevoir pour amis du Peuple Romain , & d'y entrer comme en ville confederée : leur ostant toute crainte d'action hostile. Mais y ayant quant à lui introduict son armée , pour s'y faire voir en plus de pompe , il ne fut en sa puissance , à quelque effort qu'il y employast , de tenir la bride à ses gens : & veit devant ses yeux fourrager bonne partie de la ville : les droicts de l'avarice

38 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
 & de la vengeance 3 suppeditant ceux
 de son autorité, & de la discipline mili-
 taire. Cleomenes disoit *, que quelque
 mal qu'on peust faire aux ennemis en
 guerre, cela estoit par dessus la justice,
 & non subjeet à icelle, tant envers les
 Dieux, qu'envers les hommes : ayant fait
 treve avec les Argiens pour sept jours, la
 troisieme nuit après il les alla charger tous
 endormis, & les défit, alléguant qu'en
 sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuits &
 mais les Dieux vengerent cette perfide sub-
 tilité.

3 C'est-à-dire, les droits de l'avarice & de la
 vengeance prévalant sur ceux de son autorité, &c. : ce
 que Tite-Live exprime ainsi, *Postea quàm ira &
 avaritia imperio potentiora erant.* Ibid. puni. 13.
 Suppéditer, subjuguér, dompter, souler aux pieds.
 Corgrave dans son *Dictionnaire François & An-
 glois*. Suppéditer, vaincre, Nicol. --- Suppéditer est
 fort ancien dans la langue, comme il paroît par
 ce beau passage d'*Amadis de Gaule*, Liv. V. ch.
 42. *De n'est de moindre vertu d'user de gracieux
 traitemens envers les ennemis, que de combattre &
 suppéditer les plus grands; c'est-à-dire, que de
 combattre & terrasser l'ennemi le plus redoutable.*

* Voyez les *Dits notables des Lacédémoniens* à
 l'Article **CLEOMENES**, version d'Amyot dont
 Montagne a transcrit les propres paroles.

Pendant le parlement, & qu'ils mu-
soient sur leurs seurtez 4, la ville de Ca-
silinum fut saisie par surprise. Et cela pour-
tant au siecle & des plus justes Capitaines
& de la plus parfaite milice Romaine : car
il n'est pas dict, qu'en temps & lieu il ne
soit permis de nous prevaloir de la sottise
de nos ennemis, comme nous faisons de
leur lâcheté. Et certes la guerre a natu-
rellement beaucoup de privileges raison-
nables au prejudice de la raison ; & ici faut
la reigle, *a neminem id agere, ut ex alte-
rius prædetur insciâ*. Mais je m'estonne de
l'estendue que Xenophon leur donne, 5
& par les propos, & par divers exploits
de son parfait Empereur ; autheur de mer-
veilleux pouds en telles choses, comme
grand Capitaine & Philosophe des pre-
miers disciples de Socrates ; & ne con-

4 Tit-Live, XXIV, c. 19.

a Que personne ne doit chercher à faire son
profit de la sottise d'autrui. Cic. de Offic. L. III,
c. 17

5 Dans la Cyropédie.

60 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
fens pas à la mesure de la dispense en tout
& par tout.

Monfieur d'Aubigny affiegeant Capoue,
& après y avoir fait une furieuse batterie,
le Seigneur Fabrice Colonne, Capitaine
de la ville, ayant commencé à parlemen-
ter de dessus un bastion, & ses gens fai-
sants plus molle garde, les nôtres s'en
emparerent, & mirent tout en pieces. Et
de plus fresche memoire 6 à Yvoy, le
Seigneur Julian Rommero ayant fait ce
pas de clerc de sortir pour parlementer
avec Monsieur le Connestable, trouva au
rétour sa place faisie. Mais afin que nous
ne nous en allions pas sans revanche, le
Marquis de Pesquaire assiegeant Genes,
où le Duc Octavian Fregose commandoit
sous nostre protection, & l'accord entre
eux ayant esté poussé si avant, qu'on le
tenoit pour fait, sur le point de la conclu-
sion, les Espagnols s'estant coullés dedans

6 Petite ville dans le Luxembourg François,
sur la Riviere de Chiers.

7 , en userent comme en une victoire plainiere : & depuis à Ligni en Barrois , où le Comte de Brienne commandoit , l'Empereur l'ayant assiégué en personne , & Bertheville Lieutenant dudit Comte estant sorti pour parlementer 8 , pendant le parlement la ville se trouva faisie.

[b] Fù il vèncer sempre mai laudabil cosa ;

Vincasi ò per fortuna ò per ingegno ,

disent-ils : Mais le Philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis : & moy aussi peu. Car il disoit que ceux qui courent à l'envy, doivent bien employer toutes leurs forces à la vitesse , (9) mais il ne leur est pourtant aucunement loisi-

7 Mémoires de Martin du Bellay , Liv. II. , fol. 57 , dans le revers.

8 Mémoires de Guillaume du Bellay , L. X , fol. 495.

b La victoire a toujours été une chose louable , soit que le hazard ou l'habileté nous y conduise. *Arioste* , *Canit.* 15 , vs. 1 , 2.

9 Cic , de Offic. L. III. c. 10. *Supplantare eum quicum certet , aut manudepellere , nullo modo debet.*

ble de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ni de luy tendre la jambe pour le faire cheoir. Et plus genereusement encore ce grand Alexandre, à Polypercon, qui luy suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuit luy donnoit pour assaillir Darius. Pour, dit-il, ce n'est pas à moy de chercher des victoires desrobées: (c) *malo me fortuna pœniteat, quàm victoria pudeat.*

d) *Atque idem fugientem haud est dignatus Orodem*

Sternere, nec jactâ cæcum dare cuspidæ vulnus:
Obvius, adversoque occurrit, seque vtro vtr
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis.

c J'aime mieux me plaindre de la fortune, que de rougir de ma victoire. *Quinte-Curce*, L. IV, c. 33, num. 9.

d Il ne daigna pas terrasser Orôdes qui fuyoit, en lui lançant son javelot pour le blesser furtivement par derriere. Il alla se présenter à lui; & le combattant tête à tête il le vainquit, non par fraude ou artifice, mais par sa propre valeur. *Æneid.* L. X, vs. 732.

CHAPITRE VII.

Que l'intention juge nos actions.

LA mort, dit-on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sçay qui l'ont pris en diverse façon. *Henry septiesme* Roi d'Angleterre fit composition avec Dom Philippe, fils de l'Epereur Maximilian, ou pour le confronter plus honorablement, pere de l'Empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettroit en ses mains le Duc de Suffolc de la Rose Blanche, son ennemi, lequel s'en estoit fui & retiré au Pays-Bas, i moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudit Duc : toutesfois venant à mou-

i Moyennant quoi lui [*Henry Roi d'Angleterre*] promettoit --- *Vray est* ; dit *Martin du Bellay* dans ses *Mémoires*, Liv. I, fol. 9. qu'il promit audit Roy Dom Philippe de ne faire mourir le Duc de Suffolc, ce qu'il ne fit : mais à son trepas & dernière volonté ordonna à son fils le Roi *Henry huitiesme* qu'incontinent lui decedé, il lui fist trancher la tête, chose qui fut executée.

rir , il commanda par son testament à son fils , de le faire mourir , soudain après qu'il seroit decedé. Dernierement en cette tragedie que le Duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles es Comtes de Horne & d'Aiguemond , il y eut tout plein de choses remarquables : & entre autres que le dict Comte d'Aiguemond , sous la foi & asseurance duquel le Comte de Horne s'estoit venu rendre au Duc d'Albe , requit avec grande instance , qu'on le fist mourir le premier , afin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit au dict Comte de Horne. Il semble que la mort n'ait point deschargé le premier de sa foi donnée , & que le second en estoit quitte , mesme sans mourir. Nous ne pouvons être tenus au-delà de nos forces & de nos moyens. A cette cause , parce que les effects & executions ne sont aucunement en nostre puissance , & qu'il n'y a rien 2. en bon escient en notre puissance , que la volon-

té: en celle-la se fondent par nécessité & s'establissent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par aisi le Comte d'Aiguemond tenant son ame & volonté endebtée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fust pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir, quand il eust survescu le Comte de Horne. Mais le Roi d'Angleterre faillant à sa parole par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusques après sa mort l'execution de sa déloyauté: Non plus que le masson d'Herodote, lequel ayant loyellement conservé durant sa vie le secret des thresors du Roi d'Egypte son maistrer mourant les descouvrit à ses enfans.

J'ai veü plusieurs de mon temps convaincus par leur conscience retenir de l'autrui, se disposer à y satisfaire par leur testament, & après leur decès. Ils ne font rien qui vaille, ni de prendre terme à chose si pressante, ni de vouloir resta-

§ Herodot. L. II, p. 151.

blir une injure avec si peu de leur ressentiment & intérêt. Ils doivent 4 du plus leur. Et 5 d'autant qu'ils payent plus poissamment, & incommodément; d'autant en est leur satisfaction plus juste & meritoire. La penitence demande à charger. Ceux-là font encore pis, qui réservent la declaration de quelque haineuse volonté envers 6 le proche à leur dernière volonté, l'ayant cachée pendant la vie. Et monstrent avoir peu de soin du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur memoire: & moins de leur conscience, n'ayants pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur

4 C'est-à-dite, de ce qui est immédiatement entre leurs mains, & dont ils jouissent actuellement. Cette pensée de Montagne ne paroît pas si distinctement dans quelques nouvelles éditions où l'on a mis: ils doivent plus du leur.

5 C'est-à-dire, plus ils s'incommodent en rendant ce qu'ils avoient pris injustement, plus la restitution qu'ils font est parfaite & louable.

6 Leur prochain.

malta'ent

maltalent : & 7 en estendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Je me garderai, si je puis, que ma mort die chose, que ma vie n'ait premierement dict & apertement.

CHAPITRE VIII.

De l'Oysiveté.

COMME nous voyons des terres oisives, si elles sont grasses & fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages & inutiles, & que pour les tenir en office, il les faut assubjettir & employer à certaines semences, pour nostre service. Et comme nous voyons, que les femmes produisent bien toutes seules, des amas & pieces de chair informes, mais que

7 *Faisant vivre ce maltalent, cette malignité, au delà de leur propre vie. C'est-là le véritable sens de ces paroles, en attendant la vie outre la leur : paroles qui paroissent d'abord assez obscures.*

68 ESSAIS DE MONTAIGNE,

pour faire une generation bonne. & naturelle, il les faut embesongner d'une autre semence: ainsi est-il des esprits: si on ne les occupe à certain subject, qui les bride & contraigne, ils se jettent desreiglez, par-ci, par-là, dans le vague champ des imaginations.

a *Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole percussum, aut radiantis imagine Lunæ,
Omnia pervolitat latè loca, jamque sub auras
Erigitur, summique fertur laquearia tecti.*

Et n'est folie ni resverie, qu'ils ne produisent en cette agitation,

b *velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species.*

L'ame qui n'a point de but établi, elle se perd: Car, comme on dict, *c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre par tout:*

a Comme la lumiere du soleil ou de la lune qui resplendissant d'une cuve d'alabastrin pleine d'eau, vole remuant de tous costés, & deséchouant dans l'air, va frapper le haut du plancher. *Æneid. L. VIII. vs. 12. &c.*

b Se forgeant des chimères qui ressemblent aux songes d'un malade. *Horat. De Arte Poetica, vs. 7, 8.*

c *Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.*

Dernierement que je me retirai chez moi, deliberé autant que je pourrois, ne me mesler d'autre chose, que de passer en repos, & à part, ce peu qui me reste de vie : il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oisiveté, s'entretenir soi-mesme, & s'arrester & rasseoir en soi : Ce que j'esperois qu'il peust, 1 meshui faire plus aisément, devenu avec le temps, plus 2 poissant, & plus meur : Mais je trouve, 3 comme

d *variā semper dant otia mentem,*

c Martial, L. VII, Epigr. 72. Montaigne a traduit le vers de Martial, avant que de le citer.

1 *Désormais.*

2 *Solide.*

3 Ce *comme*, qui sert de liaison à ce qui suit, se trouve dans une édition de 1587, chez Jean Richer, & dans la premiere de toutes, publiée à Boudeaux par S. Millanges, en 1580. Il a été omis dans les éditions suivantes, ou par méprise, ou par l'ignorance de quelque correcteur, à qui ce *comme* a paru tout-à-fait inutile.

d L'oisiveté nous balotte incessamment de pensée en pensée. Lucan. L. IV, vs 704.

D ij

70 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
qu'au rebours ⁴ faisant le cheval eschappé,
il se donne cent fois plus de carriere à soi-
mesme, qu'il n'en prenoit pour autrui :
& m'enfante tant de chimeres & monstres
fantasques les uns sur les autres, sans or-
dre, & sans propos, que pour en con-
templer à mon aise l'ineptie & l'estrangeté,
j'ai commencé de les mettre en rolle, es-
perant, avec le temps, lui en faire honte
à lui-mesme.

CHAPITRE IX.

Des menteurs.

IL n'est homme à qui il i siese si mal
de se meller de parler de memoire. Car
je n'en recognoi, & quasi trace en moi,
& ne pense qu'il y en ait au monde une
autre si merveilleuse en defaillance. J'ai

⁴ *Mon esprit faisant le cheval eschappé se donne,*
&c.

¹ *Siese* se trouve dans les plus anciennes éditions
qui ont paru tant avant qu'après la mort de Mont-
aigne. On a mis *seye* dans les dernières; & c'est
comme on parle aujourd'hui.

toutes mes autres parties viles & communes, mais en cette-là je pense estre singulier & très-rare, & digne de gagner nom & reputation. Outre l'inconvenient naturel que j'en souffre (car certes, veu la nécessité Platon a raison de la nommer *une grande & puissante Déesse*) si en mon Pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent, qu'il n'a point de mémoire : & quand je me plains du defaut de la mienne, ils me reprennent & mescroient, comme si je m'accusois d'estre insensé. Ils ne voient pas de choix entre mémoire & entendement. C'est bien empirer mon marché. Mais ils me font tort : car il se voit par experience plustost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font tort en ceci, qui ne sçai rien si bien faire qu'estre ami, que les mesmes parolles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire, & d'un defaut naturel, on en fait un defaut de conscience.

« Il a oublié, *diſ-on*, cette priere ou
 » cette promesse : il ne se souvient point
 » de ses amis : il ne s'est point souvenu
 » de dire, ou faire, ou taire cela, pour
 » l'amour de moi » Certes je puis aisément
 oublier : mais de mettre à nonchal-
 loir la charge que mon ami m'a donnée ;
 je ne le ſai pas. Qu'on se contente de ma
 misere, ſans en faire une eſpece de malice,
 & de la malice autant ennemie de mon
 humeur. »

Je me conſole aucunement : Premiere-
 ment ſur ce que c'eſt un mal duquel
 principalement j'ai tiré la raiſon de corriger
 un mal pire, qui ſe fuſt facilement pro-
 duit en moi, ſçavoir eſt l'ambition : car
 cette deſaillance eſt inſupportable à qui
 s'empeſtre des negociations du monde.
 Que comme diſent pluſieurs pareils ex-
 emples du progrez de nature, elle a vo-
 lontiers fortifié d'autres facultez en moi,
 à meſure que cette-ci ſ'eſt affoiblie ; &
 irois facilement couchant & allanguiffant
 mon eſprit & mon jugement, ſur traces

d'autrui, sans exercer leurs propres forces, si les inventions & opinions estrangeres m'estoient presentes par le benefice de la memoire. Que mon parler en est plus court. Car le magasin de la memoire est volontiers plus fourni de matiere, que n'est celui de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amis de babil : les subjects esveillans cette telle quelle faculté que j'ai de les manier & employer, eschauffant & attirant mes discours. C'est pitié : 2 je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amis : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere & presente, ils reculent si arriere leur narration, & la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté : s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile, de fermer un

2 Je le vois par l'exemple d'aucuns, &c.

74 ESSAIS DE MONTAIGNE,
propos, & de le couper depuis 3 qu'on
est arrouté : & n'est rien, où la force d'un
cheval se cognoisse plus, qu'à faire un ar-
rest rond & net. Entre 4 les pertinents
mesmes, j'en voi qui veulent & ne se
peuvent deffaire de leur course. Cependant
qu'ils cherchent le point de clorre le pas,
ils s'en vont balivernant & traînant,
comme des hommes qui deffailent de
foiblesse. Sur tout les vieillards sont dan-
gereux, à qui la souvenance des choses
passées demeure, & ont perdu la souve-
nance de leur redites. J'ai veu des recits
bien plaisants, devenir très-ennuyeux,
en la bouche d'un Seigneur, chascun de
l'assistance en ayant esté abreuvé cent
fois. 5 Secondement qu'il me souvient
moins des offenses receuës, ainsi que di-
soit cet ancien. Il me faudroit un proto-
colle, comme Darius, pour n'oublier

3 Qu'on est en train --- Arrouter, c'est, dit
Nicot, mettre en chemin, acheminer.

4 Les habiles gens mêmes, &c.

5 Je me console, en second lieu, de mon peu de
memoire, sur ce qu'il me souvient moins, &c.

l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page à tous les coups qu'il se mettoit à table, 6 lui vinst rechanter par trois fois à l'oreille, *Sire ; souvenez-vous des Atheniens : & que les lieux & les livres que je revoi, me rient tous-jours d'une fresche nouvelleté.*

Ce n'est pas sans raison qu'on dit, que qui ne se sent point assez ferme de mémoire, ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je sçai bien que les Grammairiens font difference, entre *dire mensonge*, & *mentir* : & disent que dire mensonge, c'est dire chose fausse, mais qu'on a pris pour vraie ; & que la definition du mot de *mentir* en latin, d'où nostre François est parri, porte autant comme 7 *aller contre sa conscience* : & que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels je parle. Or ceux-ci, ou ils inventent marc & tout, ou ils déguisent & alterent un fons

6 Herodot. L. V, p. 374.

7 *Mentiri*, quasi contra mentem ire.

76 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
veritable. Lors qu'ils déguisent & changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est mal-aisé qu'ils ne se desferrent: parce que la chose, comme elle est, s'estant logée la première dans la memoire, & s'y estant empreinte, par la voye de la cognoissance & de la science, il est mal-aisé qu'elle ne se represente à l'imagination, délogeant la fausseté, qui n'y peut avoir le pied si ferme, ni si rassis: & que les circonstances du premier apprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne fassent perdre le souvenir des pieces rapportées fausses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à fait, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire, qui choque leur fausseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutefois encore ceci, parce que c'est un corps vain, & sans prise, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien assurée. De quoi j'ai souvent veu l'experience, & plaisamment, aux despens de ceux qui font profession de ne former autrement

leur parole, que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, & qu'il plaist aux Grands à qui ils parlent. Car ces circonstances à quoi ils veulent affervir leur foi & leur conscience ; estants subjectes à plusieurs changements, il faut que leur parole se diversifie quant & quant : d'où il advient que de mesme chose, ils disent, tantost gris, tantost jaune : à tel homme d'une sorte, à tel d'un autre : & si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art ? Outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux-mesmes si souvent ; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes, qu'ils ont forgées en un mesme subject ? J'ai veu plusieurs de mon temps, envier la reputation de cette belle sorte de prudence : qui ne voient pas, que si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

En vérité, le mentir est un maudic vice. Nous ne sommes hommes, & ne nous tenons les uns aux autres que par

la parole. Si nous en connoissions l'horreur & le poids, nous le poursuivriens à feu, plus justement que d'autres crimes.

Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux Enfans des erreurs innocentes, très-mal-à-propos, & qu'on les tourmente pour des actions temeraires, qui n'ont ny impression ny fuite. La menagerie seule, & un peu au-dessous, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance & le progres : elles croissent quant & eux : & depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient, que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subjects & asservis. J'ay un bon garçon de tailleur, à qui je n'ouy jamais dire une vérité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si comme la vérité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes : car nous prendrions pour certain l'opposé de ce

que diroit le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures, & un champ indéfiny. Les Pythagoriens font le Bien certain & finy, le Mal infiny & incertain. Mille routes desvoyent du blanc : une y va. Certes je ne m'affleure pas, que je pense à venir à bout de moi, à guarentir un danger évident & extrefme, par une effrontée & solennelle mensonge. Un ancien Pere dit, que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un homme, duquel le langage nous est incognu : a *Ut externus alieno non sit hominis vice*. Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence?

Le Roy François premier se vançoit

8 Obtenir de moi-même de me garantir d'un danger, &c.

a De sorte que deux personnes de diverses nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre. C'est un passage de Plin, mais que Montaigne a tronqué pour l'adapter à sa pensée. Il y a dans Plin, *ut externus alieno penè non sit hominis vice*, lat. Hist. L. VII. c. 1 ce de sorte que deux personnes de différens pays ne sont presque pas des hommes l'un à l'égard de l'autre, &c

82 ESSAIS DE MONTAIGNE,
mander raison , à tous les Princes de la
Chrestiennté , & au Duc mesme : fut
oui aux affaires du marin , & ayant establi
pour le fondement de sa cause , & dressé à
cette fin , plusieurs belles apparences du
faict : Que son maistre n'avoit jamais pris
nostre homme , que pour Gentil-homme,
privé , & sien subject , qui estoit venu
faire les affaires à Milan , & qui n'avoit
jamais vescu là sous autre visage , desfa-
vouant mesme avoir sceu qu'il fust en
estat de la maison du Roi , ni connu de
lui , tant s'en faut qu'il le prist pour Am-
bassadeur. Le Roi à son tour le pressant de
diverses objections & demandes ; & le
chargeant de toutes parts , l'accusa enfin
sur le point de l'exécution faicte de nuit ,
& comme à la desrobée. A quoi le pauvre
homme embarrassé , respondit , pour faire
l'honneste , que II pour le respect de Sa
Majesté , le Duc eust esté bien marri , que
telle execution se fust faicte de jour. Cha-

car peut penser, comme il fut relevé, s'estant si lourdement coupé, à l'endroit d'un tel nez que celui du Roi François.

Le Pape Jule second, ayant envoyé un ambassadeur vers le Roi d'Angleterre, pour l'animer contre le Roi François, l'Ambassadeur ayant esté oui sur sa charge, & le Roi d'Angleterre s'estant arresté en sa réponse, aux difficultés qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un Roi si puissant, & en alleguant quelques raisons : l'Ambassadeur repliqua mal à propos, 12 qu'il les avoit aussi considerées de sa part, & les avoit

12 *Erasme*, dans un de ses livres intitulé *LINGUA*, raconte ce fait comme arrivé dans le temps qu'il étoit lui-même en Angleterre. *Ea vox excepta*, dit-il, *mox suspicionem iniecit Magnatibus, quod Pontificis Oratorem professus, non nihil faveret Gallo. Deinde tunc observatus, deprehenderetur cum Oratore Gallorum nocturnis horis miscere colloquium, abductus est in carcerem, omnibusque formis exutus est, ne vitâ quidem incolumi si venisset in manus Julii. Atqui hic linguæ lapsus effecit, ut Rex qui forte prorogando negotio dissidium compositurus erat, bellum acceleraret.* *OPERUM ERASMI*, in-folio, Lugd. Batav. an. 1703, tom. IV, col. 634. C.

bien dites au Pape. De cette parole si éloignée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent à la guerre, le Roi d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet Ambassadeur, de son intention particulière pendoit du côté de France, & en ayant adverti son maître, ses biens furent confisquez, & ne tint à guere qu'il n'en perdist la vie.

CHAPITRE X.

Du parler prompt ou tardif.

I **O**NC ne furent à tous toutes graces données.

Aussi voyons-nous qu'au don d'elo-

i Dans un Recueil que Montaigne fit imprimer en 1572, sous ce titre VERS FRANÇOIS de feu Estienne de la BOETIE, Conseiller du Roi en sa Cour de Parlement à Bourdeaux, il y a vingt-cinq sonnets qui font la meilleure partie de ce Recueil; & le vers par où Montaigne a trouvé bon de commencer ce chapitre, est le dernier du quatorzième sonnet.

quence , les uns ont la facilité & la promptitude . & ce qu'on diét , le boutehors si aisé , qu'à chaque bout de champ ils sont prest : les autres plus tardifs ne parlent jamais rien qu'elabouré & premedité.

Comme on donne des reigles aux Dames de prendre les jeux & les exercices du corps , selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau : si j'avois à conseiller de mesme , en ces deux divers avantages de l'eloquence , de laquelle il semble en nostre siecle , que les Prestheurs & les Advocats fassent principale profession ; le tardif seroit mieux Prestheur , ce me semble , & l'autre mieux Advocat : Parce que la charge de celui-là donne autant qu'il lui plaist de loisir pour se preparer ; & puis sa carriere se passe d'un fil & d'une suite , sans interruption : là où les commoditez de l'Advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice : & les responses improuvées de sa partie adverse , le rejettent de son branle , où il lui faut sur le champ prendre nouveau

86 ESSAIS DE MONTAIGNE,
parti. Si est-ce qu'à l'entrevuë du Pape
Clement & du Roi François à Marseille,
il advint tout au rebours, 2 que Mon-
sieur Poyet, homme toute sa vie nourri
au barreau, en grande reputation, ayant
charge de faire la Harangue au Pape, &
l'ayant de longue main pourpensée, voire
à ce qu'on dict, apportée de Paris toute
preste, le jour mesme qu'elle devoit estre
prononcée, le Pape se craignant qu'on
lui tinst propos qui peust offenser les Am-
bassadeurs des autres Princes qui estoient
autour de lui, manda au Roi l'argument
qui lui sembloit estre le plus propre au
temps & au lieu: mais de fortune, tout
autre que celui, sur lequel Monsieur
Poyet s'estoit travaillé: de façon que sa
harangue demeurroit inutile, & lui en
falloit promptement refaire une autre.
Mais s'en sentant incapable, il fallut que

2 *Memoires de Martin du Bellay, Liv. IV,*
fol. 165 & suiv. Edit. de Paris, an 1586.

Monſieur le Cardinal du Bellay en priſt la charge. La part de l'Advocat eſt plus difficile que celle du Preſcheur : & nous trouvons pourtant, ce m'eſt advis, plus de paſſables Advocats que Preſcheurs, au moins en France. Il ſemble que ce ſoit plus le propre de l'eſprit, d'avoir ſon operation prompte & ſoudaine, & plus le propre du jugement, de l'avoir lente & poſée. Mais qui demeure d'utout muet, s'il n'a loisir de ſe preparer : & celui auſſi, à qui le loisir ne donne advantage de mieux dire, ils ſont en pareil degre d'eſtrangeté.

On recite de Severus Caſſius 3, qu'il diſoit mieux ſans y avoir penſé : qu'il devoit plus à la fortune qu'à ſa diligence : qu'il lui venoit à profit d'eſtre trouble en parlant : & que ſes adverſaires craignoient de le picquer, de peur que la colere ne

3 Ut, præſentis animi & majoris ingenii quàm ſtudii, magis placebat in hiſ quæ inveniebat quàm in hiſ quæ attulerat. -- Iturus commodius dicebat. Ideò diligentiffimè cavebant homines, ne dicentem interpellarent. -- Melius ſemper fortuna quàm cura, de illo iniebat. *Æpitomæ Controverſiarum. M. Senecæ PRÆF. L. III. p. 274. Geneva, an. 1625.*

90 ESSAIS DE MONTAIGNE ;
perdue que je ne sçai ce que j'ai voulu
dire : & l'a l'estranger delcouverte par-
fois avant moi. Si je portois le rasoir par
tout où cela m'advient , je me defferois
tout. Le rencontre 6 m'en offrira le jour
quelque autre fois , plus apparent que
celui du midi : & me fera estonner de ma
hésitation.

CHAPITRE X.I.

Des Prognostications.

QUANT aux Oracles, il est certain que
1 bonne piece avant la venue de Jesus-
Christ, ils avoyent commencé à perdre
leur credit : car nous voyons que Cicero
se met en peine de trouver la cause de
leur defaillance. Et ces mots sont à lui : a

a 6 Une autrefois le hasard m'en offrira le sens ,
plus clair que le soleil en plein midi.

1 Long-temps , ou comme on a mis dans les
dernieres éditions , des long-temps.

a D'où vient qu'il ne se rend plus d'oracles
à Delphes, non-seulement à présent , mais depuis
fort long-temps , de sorte qu'on ne peut rien voir
de plus méprisé? Cic. de Divinat. L. II. c. 52.

Cur

Cur isto modo jam Oracula Delphis non eduntur : non modò nostrá ætate , sed jamdiù , ut nihil possit esse contemptius ? Mais quand aux autres prognostiques, qui se tiroient de l'anatomie des bestes aux sacrifices auxquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelle ; du trepignement des poulets, du vol des oiseaux , [*b Aves quasdam rerum augurandarum causâ natas esse putamus*] des foudres, du tournoyement des rivières : *c Multa cernunt Aruspices : multa Auguros provident : multa Oraculis declarantur : multa Vaticinationibus : multa somniis : multa portentis*, & autres sur lesquels l'ancienneté appuyoit la plupart des entreprises , tant publiques que privées ; nostre

b Nous croyons qu'il y a des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. *Cic. de Natura Deorum, Lib. II. c. 64.*

c Les Aruspices voient quantité de choses : les Augures en prévoient aussi bon nombre : plusieurs choses sont manifestées par les oracles, & plusieurs par les devins, par les songes, & les prodiges. *Id. Ibid. c. 65.*

92 ESSAIS DE MONTAIGNE,
Religion les a abolies. Et encore qu'il reste
entre nous quelques moyens de divina-
tion ès astres , ès esprits , ès figures du
corps , ès songes , & ailleurs : notable
exemple de la forcenée curiosité de nostre
nature s'amusant à se preoccuper les
choses futures , comme si elle n'avoit pas
assez affaire à digérer les presentes ,

*d Cur hanc tibi , rector Olympi ,
Sollicitis visum mortalibus addere curam ,
Noscant venturas ut dira per omnia clades ?*

.....
.....

*Sit subitum quodcumque paras , sic cæca futuri
Mens hominum fati , liceat sperare timentis*

a C'est-à-dire, *anticiper* : mais aujourd'hui *pré-
occuper* ne s'emploie plus dans ce sens-là.

d Pourquoi, souverain maître des Dieux , as-tu
voulu ajouter ce souci à tant d'autres qui tourmen-
tent les pauvres mortels , qu'ils puissent connoître
leurs malheurs à venir par de funestes présages ? --
Fais plutôt que tout ce que tu leur prépares, arrive
à l'improviste ; & que l'esprit de l'homme ne voie
rien de l'avenir , afin qu'au milieu de ses craintes
il lui soit permis d'espérer. *Lucan. L. II. 4, 5, 6.*
--- 14, 15.

Ne utile quidem est scire quid futurum sit: Miserum est enim nihil proficientem angere.
 Si est-ce 3 qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. voilà pourquoi l'exemple de François Marquis de Sallusse m'a semblé remarquable : Car Lieutenant du Roi François en son armée delà les monts, infiniment favorisé de nostre Cour, & obligé au Roi du Marquisat mesme, qui avoit esté confisqué de son frere : au reste ne se presentant occasion 4 de le faire, son affection mesme y contredisant, 5

e On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver; car il est triste de se tourmenter pour néant. *Cic. de Nat. Deorum. L. III, c. 6.*

3 *Que la divination est aujourd'hui de beaucoup, &c.*

4 C'est-à-dire, de changer de parti, comme Montaigne le dit immédiatement après. Dans les dernières éditions quelqu'un choqué de cette suspension de sens a mis ici, au reste ne se présentant occasion de tourner sa robe, son affection même y contredisant, &c.

5 Il estoit homme (dit Guillaume du Bellay dans les mémoires, Liv. VI, 276) qui adjoustoit foy aux Devins, lesquels lui avoient prédit que l'Empereur devoit cette année depousser le Roi de son Royaume.

se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'Empereur Charles cinquiesme, & à notre desavantage (mesme en Italie, où ces folles propheties avoient trouvé tant de place : 6 qu'à Rome fut baillée grande somme d'argent au change, pour cette opinion de notre ruine) qu'après s'estre souvent condolu à ses privez, des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France, & aux amis qu'il y avoit, 7 il se revolta, & changea de parti : à son grand dommage pourtant quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant & villes & forces en main, l'armée ennemie sous Antoine de Leve à trois pas de lui, & nous sans soupçons de son faict, il estoit en lui de faire pis qu'il ne fist : Car pour sa trahison

6 *Id. ibid.* Liv. VIII, fol. 454.

7 En 1536.

nous ne perdîmes ni homme, ni ville,
que Fossan : encore après l'avoir long-
temps contestée.

f Prudens futuri temporis exitum

Caliginosa nocte premit Deus ,

Ridetque si mortalis ultra

Fas trepidat.

---- *Ille potens sui*

Latusque deget , cui licet in diem

Dixisse; Vixi : cras vel atrâ

Nube polum , pater , occupato ,

Vel sole puro.

g Latus in præsens animus, quod ultra est

Oderit curare,

f Jupiter enveloppe exprès dans une nuit obscure tous les événemens à venir , & se rit d'un mortel qui porte ses inquiétudes plus loin qu'il ne devoit. --- Celui-là sera véritablement maître de lui-même , & vivra content , qui à la fin de chaque jour peut dire : J'ai passé agréablement cette journée , soit que demain Jupiter charge l'air d'épais nuages , ou qu'il l'éclaire d'un beau soleil. *Horat. Od. 29, L. III, vs. 29 , &c. --- 41 , &c.*

g Un esprit satisfait du présent n'aimera point de s'embarrasser de l'avenir. *Horat. Od. 16, L. II, vs. 25 , 26.*

8 Et ceux qui croient ce mot au contraire, le croient à tort. *Ista sic reciprocantur ; ut & si divinatio sit, Dii sint : & si Dii sint : sit divinatio.* Beaucoup plus sagement Pacuvius,

h *Nam istis qui linguam avium intelligunt,*

Plusque ex alieno jecore sapiunt , quam ex suo ;

Magis audiendum quàm auscultandum censeo.

s Ce que Montaigne dit ici, paroît d'abord obscur, & il n'est pas aisé d'en voir la liaison avec ce qui précède. Mais cet embarras vient sur-tout de la transposition hardie & inusitée qu'il a faite de ces deux mots, *au contraire*, qui devroient être placés ainsi : *Et au contraire ceux qui croient ce mot, le croient à tort.* On s'y est mépris dans la dernière traduction angloise de Montaigne, assez fidèle d'ailleurs & très-élégante. Jusqu'ici Montaigne avoit condamné assez ouvertement les prognostics qu'on tire de plusieurs signes de l'avenir, fondés sur la pure fantaisie des hommes : & maintenant il se déclare contre ce principe des Stoïciens, cité par Cicéron, que *s'il y a une divination, il y a des Dieux ; & que s'il y a des Dieux, il y a une divination.* De Divinat. L. III, c. 6. --- J'expliquerai plus particulièrement dans la Préface la raison du défaut de liaison qu'on a tant blâmé dans le style de Montaigne. Il est certain que la liaison de ses pensées doit souvent échapper à la vue d'un lecteur peu attentif : mais j'espère faire voir à l'œil, qu'elle est très-réelle pour l'ordinaire.

h Car pour ceux qui entendent le langage des oiseaux, & qui sont plus éclairés par le foie d'un

Cette tant célébrée art de de devine^r des Toscans nasquit ainsi : Un laboureur perçant de son coultre profondement la terre , 9 en vid soudre *Tages* Demi-dieu , d'un vilage enfantin , mais de senile prudence. Chascun y accourut , & furent ses paroles & science recueillies & conservées à plusieurs siecles , contenant les principes & moyens de cette art ; Naissance conforme à son progres. J'aimerois bien mieux reigler mes affaires par le sort des dez que par ces songes. Et de vrai en toutes Republiques on a tousjours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon en la police qu'il forgeà discretion , lui attribue la decision de plusieurs effects d'importance , & veut entre autres choses , 10

animal que par leur propre raison , je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. *Pacuvius* apud *Cic. De Divinatione*. L. I, c. 57.

9 *Cic. De Divinat.* L. II, c. 23.

10 C'est dans sa *République* , Liv. V. où il veut que les chefs de sa République fassent en sorte que les excellens hommes soient mariés avec les plus excellentes femmes , & au contraire que les hommes les plus méprisables soient mariés avec des femmes de leur caractère ; mais que la chose soit décidée par

98 ESSAIS DE MONTAIGNE,
que les mariages se fassent par sort entre
les bons. Et donne si grand poids à cette
election fortuite, que les enfans qui en
naissent, il ordonne qu'ils soient nourris
au pais : ceux qui naissent des mauvais,
en soient mishors : Toutesfois si quelqu'un
de ces bannis venoit par cas d'aventure à
montrer en croissant quelque bonne es-
perance de soi, qu'on le puisse rappeler ;
& exiler aussi celui d'entre les retenus, qui
montrera peu d'esperance de son adoles-
cence. J'en voi qui estudient & glosent
leurs Almanacs, & nous en alleguent l'au-
thorité aux choses qui se passent. A tant
dire, il faut qu'ils disent & la vérité & le
mensonge. i *Quis est enim, qui totum
diem jaculans, non aliquando contineat ?*
Je ne les estime de rien mieux, pour les

une espee de sort, ménagé avec tant d'artifice que
ces derniers s'en prennent à la fortune, & non pas
à leurs gouverneurs. Ce n'est point là un exemple
d'une election fortuite ; & par consequent Montaigne
pouvoit bien se passer de nous le citer ici.

i Qui est-ce qui s'exerce tout le jour à tirer,
ne donne pas quelquefois au but ? Cicer. De Divinat.
L. II, c. 39.

voir tomber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude s'il y avoit reigle & verité à mentir tousjours. Joint que personne ne tient registre de leurs mescontes, d'autant qu'ils sont ordinaires & infinis : & fait-on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares , incroyables & prodigieuses. Ainsi respondit *Diagoras* , qui fut surnommé l'Athée, estant en la Samothrace, à celui qui en lui montrant au Temple force vœux & tableaux de ceux qui avoient eschappé le naufrage , lui dit : Et bien vous qui pensez que les Dieux mettent à nonchaloir les choses humaines , que dites-vous de tant d'hommes sauvez par leur grace ? 11 *Il se fait ainsi*, respondit-il : *Ceux-là ne sont pas peints qui sont demeurez noyez , en bien plus grand nombre.* Cicero dit, 12 que le seul Xenophanos Colophonien entre tous les Philosophes , qui ont advoué les Dieux , a essayé de des-

11 *Ita fit, inquit, illi enim nusquam picti sunt qui naufragium fecerunt, in marique perierunt.* Cic. de Natur. Deor. L. I, c. 37.

12 Cic. de Divinat. L. I, c. 3.

100 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
raciner toute sorte de divination. D'autant
est-il moins de merveille, si nous avons
veu par fois à leur dommage, aucunes de
nos ames Principesques s'arrester à ces
deux merveilles, du livre de *Joachim*
Abbé Calabrois, qui prédisoit tous les
Papes futurs, leurs noms & formes: Et
celui de *Leon* l'Empereur qui prédisoit
les Empereurs & Patriarches de Grece.
Ceci ai-je reconnu de mes yeux, qu'ès
confusions publiques, les hommes eston-
nez de leur fortune, se vont rejettant,
comme à toute superstition, à rechercher
au Ciel les causes & menaces anciennes de
leur malheur: & y sont si estrangement
heureux de mon temps, qu'ils m'ont per-
suadé, qu'ainsi que c'est un amusement
d'esprits aigus & oisifs, ceux qui sont
duicts à cette subtilité de les replier &
desnouër, seroient en tous esprits capables
de trouver tout ce qu'ils y demandent.
Mais sur tout leur preste beau jeu, le
parler obscur, ambigu & fantastique du
jargon prophetique, auquel leurs auteurs

ne donnent aucuns sens clair , afin que la posterité y en puisse appliquer de tel qu'il lui plaira.

Le Demon de Socrates estoit à l'aventure certaine impulsion de volonté , qui se presentoit à lui sans le conseil ¹³ de son discours. En une ame bien espurée , comme la sienne , & preparée par continu exercice de sagesse & de vertu ; il est vrai - semblable que ces inclinations , quoique temeraires & indigestes , estoient toujours importantes & dignes d'estre suivies. Chacun sent en soi quelque image de telles agitations d'une opinion prompte , vehemente & fortuite. C'est à moi de leur donner quelque autorité , qui en donne si peu à nostre prudence. Et en ai eu de pareillement foibles en raison , & violentes en persuasion , ou en dissuasion qui estoit plus ordinaire à Socrates , auxquelles je me laissai emporter si utilement & heureusement , qu'elles pourroient estre jugées tenir quelque chose d'inspiration divine.

C H A P I T R E X I I.

De la Constance.

LA loi de la resolution & de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maux & inconveniens qui nous menacent, ni par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent. Au rebours, tous moyens honnestes de se garantir des maux, sont non seulement permis, mais louables. Et le jeu de la constance se jouë principalement à porter de pied ferme, les inconveniens où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps, ni mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue. Plusieurs Nations très-belliqueuses se servoient en leurs faits d'armes, de la fuite, pour avantage principal, & mon-
troient le dos à l'ennemi plus dangereu-

fement que leur visage. Les Turcs en retiennent quelque chose. Et Socrates I en Platon semocque de Laches, qui avoit défini la fortitude, se tenir ferme en son rang contre les ennemis. Quoi, fit-il, seroit-ce donc lascheté de les battre en leur faisant place ? Et lui allegue Homere, qui louë en *Æneas* la science de fuir. Et parce que Laches se r'advifant, advouë cet usage aux Scythes, & enfin generallement à tous gens de cheval : il lui allegue encore l'exemple des gens de pied Lacedemoniens (Nation sur toutes duitte à combattre de pied ferme) qui en la journée de Platées, ne pouvant ouvrir la phalange Perſienne, s'adviferent de s'eſcarter & 2 ſier arriere : pour, par l'opinion de leur fuite, faire rompre & diſſoudre cette maſſe, en les pourſuivant. Par où ils ſe donnerent la victoire. Touchant les Scythes on dit d'eux, quand Darius alla pour les

1 Dans ſon Dialogue, intitulé *Laches*.

2 *Sier*, terme de marine qui veut dire, tourner, virer.

104 ESSAIS DE MONTAIGNE,
subjuguier, qu'il manda à leur Roi force reproches, pour le voir tousjours reculant devant lui, 3 & gauchissant la meslée. A quoi Indathyrses (car ainsi se nommoit-il) fit responce, 4 » que ce n'estoit pour » avoir peur de lui, ni d'homme vivant, » mais que c'estoit la façon de marcher de » la Nation : n'ayant ni terre cultivée, ni » maison à deffendre, & à craindre que » l'ennemi en peust faire profit. Mais s'il » avoit si grand' faim d'en manger qu'il » approchast pour voir le lieu de leurs an- » ciennes sepultures, & que là il trou- » veroit à qui parler tout son saoul. » Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est mesléant de s'esbranler pour la menace du coup : d'autant que par violence, & vitesse nous le tenons inevitable : & en y a maint un qui pour avoir ou haussé la main, ou baissé la teste, en a pour le moins ap-

3 En évitant d'en venir aux mains.

4 Herodot. L. IV, pag. 300, 301.

presté à rire à ses compagnons. Si est-ce qu'au voyage que l'Empereur Charles cinquième fit contre nous en Provence, le *Marquis de Guast* estant allé recognoistre la ville d'Arles, & s'estant jetté hors du couvert du moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, fut apperceu par les Seigneurs de Bonneval & Seneschal d'Aginois, qui se promenoient sur le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au Sieur de Villiers Commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une coulevrine, & que sans ce que le dict Marquis voyant mettre le feu se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesmes quelques années auparavant, *Laurent de Medicis*, Duc d'Urbain, pere de la Royne mere du Roi, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien lui servit de faire la cane : car autre-

5 Mémoires de Guillaume du Bellay, Liv. VII, fol. 342 verso.

ment le coup , qui ne lui rafa que le dessus de la teste , lui donnoit fans doute dans l'estomach. Pour en dire le vrai , je ne crois pas que ces mouvemens se fissent 6 avecques discours : car quel jugement pouvez - vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? & est bien plus aisé à croire , que la fortune favorisa leur frayeur ; & que ce seroit moyen une autre fois aussi bien pour se jeter dans le coup , que pour l'éviter. Je ne me puis defendre si le bruit esclatant d'une harquebuse vient à me frapper les oreilles à l'improvveu , en lieu où je ne le deusse pas attendre , que je n'en tressaille : ce que j'ai veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moi. Ni n'entendent les Stoïciens , que l'ame de leur Sage puisse resister aux premieres visions & fantaisies qui lui surviennent : ains comme à une

6 *Par raison.* Montaigne se sert souvent du mot de *discours* en ce sens-là, comme je le remarque ailleurs , & le remarquerai encore lorsque je jugerai nécessaire d'en avertir le lecteur.

subjection naturelle consentent qu'il cede au grand bruit du ciel, ou d'une ruine, pour exemple, jusques à la palleur & contraction (ainsi aux autres passions) pourveu que son opinion demeure sauve & entiere, & que l'assiette ⁷ de son discours n'en souffre atteinte ni alteration quelconque, & qu'il ne preste nul consentement à son effroi & souffrance. De celui qui n'est pas sage, il en va de mesmes en la premiere partie, mais tout autrement en la seconde. Car l'impression des passions ne demeure pas en lui superficielle : ains va penetrant jusques au siege de la raison, l'infectant & la corrompant. Il juge selon icelles & s'y conforme. Voyez disertement & pleinement l'estat du sage Stoïque : Le sage Peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

a *Mens immota manet, lacrymæ voluntur inanes.*

7 *De sa raison.*

a *Les pleurs ont beau couler, son ame est inflexible. Virg. Æneid. L. IV, vs. 449.*

C H A P I T R E X I I I .

Ceremonie de l'entrevuë des Rois.

IL n'est subject si vain , qui ne merite un rang en cette rapsodie. A nos reigles communes , ce feroit une notable discourtoisie & à l'endroit d'un pareil , & plus à l'endroit d'un Grand , de faillir à vous trouver chez vous quand il vous aurois adverti d'y devoir venir : Voire , adjoustoit la Royne de Navarre Marguerite à ce propos , que c'estoit incivilité à un Gentilhomme de partir de sa maison , comme il le fait le plus souvent , pour aller au dedant de celui qui le vient trouver pour grand qu'il soit : & qu'il est plus respectueux & civil de l'attendre , pour le recevoir , ne fust que de peur de faillir sa route : & qu'il suffit de l'accompagner à son parlement. Pour moi j'oublie souvent l'un & l'autre de ces vains offices : comme je retranche

en ma maison autant que je le puis de la ceremonie. Quelqu'un s'en offense : qu'y ferois-je ? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois , que moi tous les jours : ce seroit une subjection continuelle. A quoi faire fuit-on la servitude des Cours si on l'entraîne jusques en sa taniere ? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblées , qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation , d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparens de se faire attendre.

Toutesfois à l'entrevuë qui se dressa du Pape 1 Clement , & du Roi François à Marseille , le Roi y ayant ordonné les apprests necessaires , s'esloigna de la ville , & donna loisir au Pape de deux ou trois jours pour son entrée & refreshissement , avant qu'il le vinst trouver. Et de mesmes à l'entrée aussi 2 du Pape

1 Septième du nom , en 1793.

2 Du même Pape *Clement VII* , & de *Charles-Quint* , sur la fin 1532. — *Nel qual tempo*

XIO. ESSAIS DE MONTAIGNE ,
& de l'Empereur à Bouloigne , l'em-
pereur donna moyen au Pape d'y estre
le premier , & y survint après lui. C'est
disent-ils , une ceremonie ordinaire aux
abouchemens de tels Princes , que le
plus grand soit avant les autres au lieu
assigné , voir avant celui chez qui se
fait l'assemblée : & le prennent de biais,
que c'est afin que cette apparence tes-
moigne que c'est le plus grand que les
moindres vont trouver , & le recher-
chent , non pas lui eux.

Non seulement chasque païs , mais
chasque cité & chasque vacation a sa ci-
vilité particuliere. J'y ai esté assez soi-
gneusement dressé en mon enfance , &
ai vescu en assez bonne compagnie ,
pour n'ignorer pas les loix de la nostre

*essendo giunto il Pontefice a Bologna , cesare ,
seconde l'uso de Principi grandi vivenne doppo
lui : perche è costume , che quando due Principi
hanno a convenirsi , quello di più dignità si pre-
senta prima al luogo deputato ; giudicandosi segno
di riverenza che quello che è inferiore vadi a
trovarlo. Hist. di Guicciardini , Lib. XX., pag.
555.*

Françoise : & en tiendrois eschole. J'aime à les ensuivre , mais non pas si couardement , que ma vie en demeure contraincte. Elles ont quelque formes penibles , lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion , non par erreur , on n'en a pas moins de grace. J'ai veu souvent des hommes incivils par trop de civilité , & importuns de courtoisie.

C'est au demeurant une très-utile science que la science de l'entregent. Elle est , comme la grace & la beauré , conciliatrice des premiers abords de la société & familiarité ; & par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autrui , & à exploiter & produire nostre exemple , s'il a quelque chose d'instruisant & communicable.



CHAPITRE XIV.

On est puny pour s'opiniastrer en une Place sans raison.

LA vaillance a ses limites, comme les autres vertus : lesquels franchis, on se trouve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peut rendre à la temerité, obstination & folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaisez en verité à choisir leur confins.

De cette consideration est née la coustume, que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniastrerent à deffendre une Place, qui par les reigles militaires ne peut estre soustenue. Autrefois sous l'esperance de l'impunité il n'y auroit pouillier qui n'arrestast une armée. Monsieur le Connestable de Mommorency au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tefin, & se loger aux fauxbourg's Saint Antoine, I es-

¹ Mémoires de *Martin du Bellay*, Liv, II, fol. 32.

tant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra jusques à se faire battre, fit pendre tout ce qui estoit dedans : Et encore depuis accompagnant Monsieur le Dauphin au voyage delà les monts , ayant pris par force le chasteau de Villane , & tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats , hormis le Capitaine & l'Enseigne , 2 il les fit pendre & estrangler pour ceste mesme raison : Comme fist aussi le Capitaine Martin du Bellay lors Gouverneur de Turin , 3 en cette mesme contrée , le Capitaine de S. Boni : le reste de ses gens ayant esté massacré à la prise de la place. Mais d'autant que le jugement de la valeur & foiblesse du lieu , se prend par l'estimation & contrepois de forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit justement contre deux coulevrines ; qui feroit l'enragé d'attendre trente canons) ou se met encore en compte

2 Mémoires de Guillaume du Bellay, Liv. VIII, fol. 402.

3 Id. *ibid.* Liv. IX, fol. 425.

la grandeur du Prince conquérant, sa reputation, le respect qu'on lui doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé-là. Et en advient par ces mêmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux & de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur teste, ils passent le couteau par tout où ils trouvent resistance, autant que fortune leur dure : Comme il se voit par les formes de sommation & deffi, que les Princes d'Orient & leurs successeurs, qui sont èncores, ont en usage, fiere, hautaine & pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugais escornerent les Indes ; ils trouverent des Estats avec cette loi universelle & inviolable, que tout ennemi vaincu par le Roi en presence, ou par son Lieutenant, est hors de composition de rançon & de merci. Ainsi sur tout il se faut garder, qui peut, de tomber entre les mains d'un Juge ennemi, victorieux & armé.

CHAPITRE XV.

De la punition de la couardise.

J'OUY autrefois tenir à un Prince, & tresgrand Capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort : lui estant à table faist recit du procès du Seigneur de Vervins, qui fut condamné à mort I pour avoir rendu Bouloigne. A la vérité c'est raison qu'on fasse grande différence entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse, & celles qui viennent de nostre malice. Car en celles ici nous nous sommes bandez à nostre escient contre les reigles de la raison, que Nature a empreintes en nous : & en celles-là, il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme Nature pour nous avoir laissé en telle imperfection & defaillance. De maniere

1 Au Roid'Angleterre Henry VIII, qui l'assé-
geoit en personne. Voyez sur la pauvre manœuvre
du Seigneur de Verrins, les Mémoires de Martin
du Bellay, Liv. X, fol. 506 & suiv.

Tome I.

F

que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous, que de ce que nous faisons contre nostre conscience. Et sur cette reigle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques & mescreans, & celle qui establit qu'un Advocat & un Juge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failli en leur charge.

Mais quant à la couïardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte & ignominie. Et tient-on que cette reigle a esté premièrement mise en usage par le Legislateur Charondas: & qu'avant lui les loix de Grece punissoient de mort ceux qui s'en estoient fuis d'une bataille: là où il ordonna seulement 2 qu'ils fussent par trois jours assis 3 emmy la place publique, vestus de robe de femme: esperant en-

2 Diodore de Sicile, L. XII, c. 4.

3 Au milieu de la place. --- Emmy d'in medio. De medium nous avons fait mi dit Menage dans son Dictionnaire étymologique. Ainsi de medius nous avons fait midi; & minuit de media nox.

core s'en pouvoir servir, leur ayant fait recevoir le courage par cette honte. a *Suffundere maluit hominis sanguinem quàm effundere.* Il semble aussi que les loix Romaines punissoient anciennement de mort ceux qui avoient fui. Car Ammianus Marcellinus dit que l'Empereur Julien 4 condamna dix. de ses soldats, qui avoient tourné le dos à une charge contre les Parthes, à estre desgradez, & après à souffrir mort, *suivant*, dit-il, *les loix anciennes.* Toutesfois ailleurs pour une pareille faute il en condamne d'autres, 5

a Songez plutôt à faire monter le sang au visage d'un homme qu'à le lui tirer des veines. *Tertull.* in Apologet. pag. 583. Tom. Edit. *Beati Rhenani*, Parisiis, an. 1566. Dans cet endroit Tertullien parle d'une Loi trop cruelle contre les débiteurs, que l'Empereur Severe annula en substituant à la peine de mort la vente des biens: » & in pudoris notam, » dit Tertullien, capitis pœna conversa, bonorum » adhiberâ proscriptione: *Suffundere maluit hominis sanguinem quàm effundere.* »

4 *Decem milites ex his qui fugerant ex autorato, capitali addixit supplicio, sequutus veteres Leges, Lib. XXIV, c. 4. Edit. Francisci le Preux, Lugd. 1660.*

5 *Omnes eos qui fugisse arguebantur, inter impedimenta & sarcinas & captivos agere iter imposuit.* Amn. Marcel. L. XXV, c. 1. F ij

118 ESSAIS DE MONTAIGNE,
seulement à se tenir parmi les prisonniers
sous l'enseigne du bagage. L'aspre chastiment
du Peuple Romain contre les soldats
eschappez de Cannes , & en cette mesme
guerre , contre ceux qui accompagnerent
Cn. Fulvius en sa deffaicte , ne vint pas
à la mort. Si est-il à craindre que la honte
les desespere , & les rende non froids
amis seulement , mais ennemis.

Du temps de nos Peres le Seigneur de
Franget , jadis Lieutenant de la Compai-
gnie de Monsieur le Mareschal de Chastil-
lon , ayant par Monsieur le Mareschal de
Chabannes esté mis Gouverneur de Fon-
tarabie 6 au lieu de Monsieur du Lude ,
& l'ayant rendue aux Espagnols, fut con-
damné à estre degradé de noblesse, & tant

6 En 1523. --- Fontarabie fut rendue l'année
suivante par *Franget*, comme le nomme constam-
ment le Pere *Daniel* dans son *Histoire de France*.
Peut-être que *Franget* n'est qu'une faute d'impres-
sion : ce qui me le persuade , c'est que dans les
Mémoires de Martin du Bellay, d'où Montaigne a
tiré tout ce qu'il nous dit ici , ce Gouverneur de
Fontarabie est toujours nommé *Frauget*, Liv. II ,
fol. 69, verso, & fol. 70. & suiv.

lui que sa postérité déclaré roturier , tait-
lable , & incapable de porter armes : &
fut cette rude sentence executée à Lyon.
Depuis souffrirent pareille punition 7
tous les gentils-hommes qui se trouve-
rent dans Guyse , lors que le Comte de
8 Nasséau.y entra : & autres ençore de-
puis. Toutesfois quand il y auroit une si
grossiere & apparente ou ignorance ou
couardise , qu'elle surpassast toutes les
ordinaires , ce seroit raison de la prendre
pour suffisante preuve de meschanceté
& de malice , & de la chastier pour telle.

CHAPITRE XVI.

Un trait de quelques Ambassadeurs.

J'OBSERVE en mes voyages cette pra-
tique , pour apprendre tousjours quel-
que chose par la communication d'autrui ,
(qui est une des plus belles escoles qui

7 En 1536. Mémoires de Guillaume du Bellay,
Liv. VII., fol. 324.

8 Ou Nassau.

120 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
puisse estre) de ramener tousjours ceux
avec qui je confere, aux propos des choses
qu'ils sçavent le mieux.

*a Basti al nocchiero ragionar de' venti,
Al bifolco dei cori, e le sue piaghe
Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti.*

Car il advient le plus souvent au contraire,
que chascun choisit plustost à discourir
du mestier d'un autre que du sien : esti-
mant que c'est autant de nouvelle reputa-
tion acquise : tesmoin le reproche qu'Ar-

*a Que le Pilote se contente de parler des vents,
le Bouvier des taureaux, le Guerrier de ses blessures,
& le Berger de ses troupeaux. --- J'apprends du
dernier traducteur Anglois de Montaigne, que
ces trois vers italiens, dont je n'ai pu découvrir
l'auteur, ont été imités de ces deux de Properce,
Liv. II, Elégie I, vs. 43, 44.*

*Navita de ventis, de tauris narrat arator,
Enumerat miles vulnera, pastor oves.*

Un Italien d'un très bon esprit, & très-habile
dans la connoissance des livres, & sur-tout des
meilleurs qu'ait produit l'Italie, m'a assuré qu'il
y a une traduction italienne en vers de Properce,
& que c'est delà que Montaigne a pris ces trois
vers italiens, qui sont très-bien & très-fidèlement
traduits du latin de cet ancien Poëte.

chidamus fait à Periander , 1 qu'il quittoit la gloire d'un bon medecián , pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Cefar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts & engins : & combien au prix il va se ferrant , où il parle des offices de sa profession , de sa vaillance , & conduite de sa milice. Ses exploits le verifient assez capitaine excellent : il se veut faire connoistre excellent ingenieur : qualité aucunement estrangere. Le vieil Dionysius 2 estoit très grand chef de guerre , comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommandation de soi , par la poësie . & si n'y sçavoit guere. Un homme de vacation juridique , mené ces jours passez voir estude fournie de toutes sortes de livres de son mestier , n'y

1 Plutarque dans son *Traité des Dits notables des Lacédémoniens* , à l'article ARCHIDAMUS , FILS d'AGESILAUS.

2 *Diodore de Sicile* , L. XV, c. 6.

Trouva nulle occasion de s'entretenir : mais il s'arresta à gloser rudement & magistralement une barricade logée sur la vis de l'estude, que cent capitaines & soldats reconnoissent tous les jours, sans remarque & sans offense.

b *Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.*

Par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille. Ainsi, il faut travailler de rejeter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, & ainsi du reste, chacun à son gibier.

Et à ce propos, à la lecture des Histoires, qui est le sujet de toutes gens, j'ai accoustumé de considerer qui en sont les escrivains. Si ce sont personnes, qui ne fassent autre profession que de lettres, j'en apprens principalement le stile & le langage : si ce sont Medecins, je les croi plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air,

b *Le bœuf voudroit porter la selle, & le cheval labourer. Horat. Epist. 14, L. I, vs. 433.*

de la santé & complexion des Princes, des blessures & maladies : si Jurisconsultes , il en faut prendre les controverses des droicts , les loix , l'establissement des polices , & choses pareilles : si Theologiens , les affaires de l'Eglise , censures Ecclesiastiques , dispences & mariages : si courtisans , les mœurs & les ceremonies : si gens de guerre , ce qui est de leur charge , est principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne : si Ambassadeurs , les menées , intelligences , & pratiques , & maniere de les conduire.

A cette cause , ce que j'eusse passé à un autre , sans m'y arrester , je l'ay poisé & remarqué en l'histoire du Seigneur de Langey , très-entendu en telles choses. C'est qu'après avoir conté ces belles remonstrances de l'Empereur Carles cinquiesme , faictes au Consistoire à Rome , present l'Evesque de Mancon , & le Seigneur de Velly nos Ambassadeurs , où il avoit meslé plusieurs pa-

124 ESSAIS DE MONTAIGNE,
roles outrageuses contre nous ; & entre
autres , 3 que si les Capitaines & Sol-
dats n'estoient d'autre fidelité & suffi-
sance en l'art militaire , que ceux du
Roi , tout sur l'heure il s'attacheroit la
corde au col , pour lui aller demander
misericorde : (Et de ceci il semble qu'il
en creust quelque chose : car deux ou
trois fois en sa vie depuis il lui advint
de redire ces mêmes mots) aussi qu'il
defia le Roi 4 de le combattre en che-
mise avec l'espée & le poignard , dans
un bateau : le dit Seigneur de Langey
suivant son histoire , adjouste que les
dicts Ambassadeurs faisant une despeche
au Roi de ces choses 5 , lui en dissimu-
lerent la plus grande partie , mesme lui
celerent les deux articles precedens. Or
j'ai trouvé bien estrange , qu'il fust en
la puissance d'un Ambassadeur de se dis-

3 *Martin du Bellay* , dans ses Mémoires , Liv.
V fol. 229.

4 *id. ibid.* fol. 227 verso

5 *Id. ibid.* fol. 234 verso

penser sur les advertissements qu'il doit
 faire à son maistre , meisme de telle
 consequence , venant de telle personne,
 & dicts en si grande assemblée. Et m'eust
 semblé l'office du serviteur estre , de fi-
 delement représenter les choses en leur
 entier , comme elles sont advenues :
 afin que la liberré d'ordonner , juger
 & choisir demeurast au maistre. Car de
 lui alterer ou cacher la verité , de peur
 qu'il ne la prenne autrement qu'il ne
 doit , & que cela ne le pousse à quelque
 mauvais parti , & cependant le laisser
 ignorant de ses affaires , cela m'eust
 semblé appartenir à celui qui donne la
 loi , non à celui qui la reçoit , au curateur
 & maistre d'eschole , non à celui qui se
 doit penser inferieur , comme en autho-
 rité , aussi en prudence & bon conseil.
 Quoi qu'il en soit , je ne voudrois pas
 estre servi de façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du
 commandement sous quelque pretexte ,
 & usurpons sur la maistrise : chascun aspire

126 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
si naturellement à la liberté & autorité ;
qu'au Supérieur nulle utilité ne doit estre
chère , venant de ceux qui le servent ,
comme lui doit estre chere leur simple &
naïfve obéissance. On corrompt l'office du
commander , 6 quand on y obeit par dis-
cretion , non par subjection, Et P. Crassus
celui que les Romains estimerent 7 cinq
fois heureux , lorsqu'il estoit en Asie
Consul , 8 ayant mandé à un Ingenieur
Grec ; de lui faire mener le plus grand
des deux mas de Navire, qu'il avoit veu
à Athenes , pour quelque engin de bat-
terie, qu'il en vouloit faire ; cettui-ci sous

6 Je viens d'apprendre de M. Barbeyrac sur
Pufendoiff, L. V, c. 4, not. 2, que cette pensée
est prise d'Aulu-Gelle, dont voici les propres ter-
mes : *Corrumpti atque dissolvi officium omne impe-
rantis ratus, si quis ad id, quod facere jussus est,
non obsequio debito, sed consilio non desiderato res-
pondeat.* Aul. Gell. L. I, c. 13.

7 *Quod esset ditissimus, quod nobilissimus, quod
eloquentissimus, quod jurisconsultissimus, quod Pon-
tifex maximus.* Parce qu'il étoit très-riche, très-
noble, très-éloquent, fort savant dans le droit, &
souverain Pontife. *Aul. Gellii Noctes Atticæ, L.
I. c. 13.*

8 *Id. ibid.*

titre de la science , se donna loi de choisir autrement , & mena le plus petit , & selon la raison de l'art , le plus commode. Crassus ayant patiemment ouï ses raisons , lui fit très-bien donner le fouet estimant l'intérest de l'ouvrage. D'autre part pourtant on pourroit aussi considerer que cette obeïssance si contraire n'appartient qu'aux commandemens précis & prefix. Les Ambassadeurs ont une charge plus libre , qui en plusieurs parties dépend souverainement de leur disposition. Ils n'exécutent pas simplement , mais forment aussi & dressent par leur conseil , la volonté du maistre. J'ai veu en mon temps des personnes de commandement , repris d'avoir plustost obei aux paroles des lettres du Roi , qu'à l'occasion des affaires qui estoient près d'eux. Les hommes d'entendement accusent encore aujourd'hui l'usage des Rois de Perse , de tailler les morceaux si courts à leurs agens & lieutenans , qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance : ce de-

froi à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine se jetta, l'enseigne au poing, hors la ville droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; & à peine enfin voyant la troupe de Bourbon se ranger pour le soutenir, estimant que ce fust une sortie que ceux de la ville fissent, il se recogneut, & tournant teste rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorti plus de trois cent pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du Capitaine Julle, lorsque Saint Paul fut pris sur nous par les Comtes de Bures & Monsieur du Reu. Car estant si fort esperdu de frayeur, que de se jeter à tout son enseigne hors de la ville, par une canoniere, & il fut mis en pieces par les aflaillans. Et au mesme siege fut memorable la peur qui ferra, saisit, & glaça si fort le cœur d'un gentil-homme,

⁴ Mémoires de Guillaume du Bellay, Liv. VIII, fol. 184. verso. Et cestuy cy je le vey, dit Guillaume du Bellay.

5 qu'il en tomba roide mort par terre à la bresche , sans aucune blessure.

Pareille rage pousse par fois toute une multitude. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemands , deux grosses troupes prindrent d'effroi deux routes opposites , l'une fuyoit d'où l'autre partoît. Tantost elle nous donne des aîles aux talons , comme aux deux premiers : tantost elle nous cloue les pieds , & les entraves , comme on dit de l'Empereur Theophile , lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes , devint si estonné & si transi , qu'il ne pouvoit prendre parti de s'enfuir : b *Adeo pavor etiam auxilia formidat* : jusques à ce que Manuel l'un des principaux Chefs de son armée , l'ayant tirassé & secoué , comme pour l'esveiller d'un profond somme , lui

5 *Id, ibid. fol. 485. Aussi , dit encore Guillaume du Bellay , un Guillaume qui estoit auprès de moi , entra en telle frayeur qu'il tomba mort sans être frappé , car je le feis visiter.*

b La peur s'effrayant même de ce qui pourroit lui donner du secours. *Quinte Curce , L. III , c. II. num. 12.*

dit : 6 *Si vous ne me suivez, je vous tuerai : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si étant prisonnier, vous veniez à 7 perdre l'Empire.*

Lors exprime-t'elle sa dernière force, quand pour son service elle nous rejette à la vaillance, qu'elle a soustraite à nostre devoir & à nostre honneur. En la première juste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le Consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied, qui prit l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, 8 s'alla jeter au travers le

6 Zonaras, d'où Montagne a tiré ce fait, dit, selon la vieille traduction de J. Millet *Si vous ne me suivez, je vous tueray : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si étant prisonnier vous procurez un si grand deshonneur à la République.* M. Barbeyrac, m'a indiqué ce passage : mais je n'ai pas été à portée de consulter l'original grec.

7 Montagne avoit mis dans les premières éditions, *ruiner l'Empire.* --- *Perdre l'Empire* est une expression toute aussi défectueuse que la première, sans compter qu'elle est visiblement équivoque. Montagne auroit évité tout cet embarras s'il eût continué de transcrire la vieille traduction qui rend fort exactement la pensée de Zonaras.

8 Tit. Liv. XXI, c. 56.

gros des ennemis : lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre des Carthaginois : achetant une honteuse fuite ; au même prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire.

C'est ce de quoi j'ai le plus de peur que la peur. Aussi surmonte-t-elle en aigreur tous autres accidents. Quelle affection peut estre plus aspre & plus juste, que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que la peur des voiles Egyptiennes, qui commençoient à les approcher, l'estouffa de maniere, & qu'on a remarqué, qu'ils ne s'amuserent qu'à haïster les mariniers de diligenter & de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce qu'arrivez à Tyr,

9 Cic! Tusc, Quæst. L. III, c. 26. *Constabat eos qui coincidentem vulneribus Cn. Pompeium viderent, cum illo ipso acerbissimo, miserrimoque spectaculo sibi timerent, quod se classe hostium circum fusos viderent, nihil tum aliud egisse, nisi ut remiges hortarentur, & ut salutem adipiscerentur fugâ : posteaquam Tyrum venissent, cum afflictari lamentarique cœpisse.*

libres de crainte, ils eurent loi de tourner leur pensée à la perte qu'ils venoient de faire, & lâcher la bride aux lamentations & aux larmes, que cette autre plus forte passion avoit suspendues.

• *Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expellorat.*

Ceux qui auront esté bien frottés en quelque 10 estour de guerre, tous bleffez encor & ensanglantez, on les rameine bien le lendemain à la charge. Mais ceux qui ont conçu quelque bonne peur des ennemis, vous ne leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilés, d'estre subjugués, vivent en continuelle angoisse, en perdent le boire, le manger, & le repos. Là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent

ç *La peur me prive alors de toute ma sagesse*
Cic. Tusc. Quæst. L. IV, ç. 8.

10 Un estour, dit Nicot, c'est un conflict & combat : ainsi dit-on : l'estour de la bataille : c'est-à-dire, la menée & demenée de la bataille & du combat.

souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens , qui de l'impatience des pointures de la peur , se sont pendus , noyez , & precipitez , nous ont bien appris , qu'elle est encore plus importune & plus insupportable que la mort.

Les Grecs en reconnoissent une autre espece , qui ¹¹ est outre l'erreur de nostre discours : venant , disent-ils , sans cause apparente , & d'une impulsion celeste. Des peuples entiers s'en voyent souvent frappez & des Armées entieres. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation. On n'y oyoit que cris & voix effrayées : on voyoit les habitans sortir de leurs maisons , ¹² comme à l'alarme ; & se charger , blesser & entretuer les uns les autres , comme si ce fussent ennemis , qui vinssent à occuper leur ville. Tout y estoit en desordre , & en fureur : jusques à ce que par Oraï-

¹¹ C'est-à-dire , qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement.

¹² Diodore de Sicile , L. XV , c. 7.

136 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
sons & Sacrifices, ils eussent apaisé l'ire
des Dieux, ils nomment cela 13 terreurs
Paniques.

CHAPITRE XVIII.

*Qu'il ne faut juger de nostre heur qu'après
la mort.*

S *CILICET* ultima semper
Expectanda dies homini est, dicitur beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

Les enfans sçavent le conté du Roi
Crœsus à ce propos : lequel ayant esté
pris par Cyrus , & condamné à la mort ,
sur le point de l'exécution , il s'escria ,
O Solon , Solon. Cela rapporté à Cy-
rus ; & s'estant enquis que c'estoit à dire ,

13 *Id. ibid. Et Plutarque dans son Traité d'Isis
& d'Osiris , c. 3.*

a Il faut toujours attendre son dernier jour :
car nul ne peut être estimé heureux avant sa der-
nière heure , & le point final de ses trépas. *Ovid.*
Metamorph. L. III. Fab. 2. 176. &c.

1 *Herodot. L. I. p. 49.*

il lui fit entendre, qu'il verifioit lors à ses despens l'avertiffement qu'autrefois lui avoit donné Solon : Que les hommes , quelque beau vifage que fortune leur face , ne fe peuvent appeller heureux , jufques à ce qu'on leur ayt veu paffer le dernier jour de leur vie , pour l'incertitude & varieté des chofes humaines , qui d'un bien leger mouvement fe changent d'un estat en autre tout divers. Et pourtant Agesilaus , à quelqu'un qui difoit heureux le Roi de Perle , de ce qu'il eftoit venu fort jeune à un fi puiffant estat : 2 *Ouy , mais dit-il , Priam en tel aage ne fust pas malheureux.* Tantost des Rois de Macedoine , fucceffeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des Menuyfiers & Greffiers à Rome : des Tyrans de Sicile , des Pedans à Corinthe : d'un conquerant de la moitié du monde , & Empereur de tant d'armées , il s'en faict un

2 Plutarque dans les *dicts notables des Lacedemoniens.*

138 **ESSAIS DE MONTAIGNE ;**
 miserable suppliant des belitres Officiers
 d'un Roi d'Égypte : tant cousta à ce grand
 Pompeius la prolongation de cinq ou six
 mois de vie. Et du temps de nos Peres ce
 Ludovic Sforce dixiesme Duc de Milan ,
 soubz qui avoit si long-temps branlé tou-
 te l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier³
 à Loches : mais après y avoir vescu dix
 ans, qui est le pls de son marché. La plus
 belle ⁴ Royne vefve du plus grand Roi
 de la Chrestienté , vient-elle pas de mou-
 rir par la main d'un Bourreau ? Indigne

³ En Touraine, sous le regne de Louis XI ;
 qui l'y avoit fait enfermer en 1500. *Nella Torre
 di Locies, nella quale, dit Guicciardin, stette circa
 dieci anni, e infino alla fine della vita, prigionie ri-
 chiudendosi in una angusta carcere i pensieri & l'am-
 bizione di colui che prima apena capidano i termini
 di tutta l'Italia.* Histor. di Francesco Guicciardini,
 à la fin du Quatrieme Livre.

⁴ Marie, Reine d'Ecosse & mere de Jacques I.
 Roi d'Angleterre, décapitée en Angleterre par l'Or-
 dre de la Reine Elizabeth, en 1587. --- Montaigne
 doit avoir écrit ceci long-tems après l'endroit du Cha-
 pitre suivant, où il nous dit, qu'il étoit parvenu
 jusqu'à l'an 1572 & on ne le trouve point encore
 dans l'édition in 4to de 1588.

& barbare

& barbare cruauté ! Et milles tels exemples. Car il semble que comme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hautaineté de nos bastimens , il y ait aussi là haut des Esprits envieux des grandeurs de çà bas :

b *Usque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit , & pulchros fasces savaſque ſecures
Proculcare , ac ludibrio ſibi habere videtur.*

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé. le dernier jour de nostre vie , pour montrer sa puissance , de renverser en un moment ce qu'elle avoit basti en longues années : & nous faict crier après Laberius , c *Nimirum hac die unâ plus vixi , mihi quàm vivendum fuit.* Ainsi se peut prendre avec raison , ce bon avis de Solon. Mais d'autant que c'est un

b Tant il est vrai qu'il y a une certaine force secrète qui dissipe les entreprises humaines , qui dompte l'orgueil des grands , & se joue des marques les plus éclatantes de leurs dignités. *Lucret. L. V. vs. 1231 , &c.*

c *J'ai donc aujourd'hui vécu un jour de plus que je n'aurois dû vivre.* *Macrob. L. II, c. 7.*

Philosophe, à l'endroit desquels les fa-
veurs & disgraces de la fortune ne tiennent
rang ni d'heur ni de malheur ; & s'ont
les grandeurs, & puissances, accidents
de qualités à peu près indifférentes, je
trouve vrai-semblable, qu'il ait regardé
plus avant : & voulu dire que ce même
bonheur de nostre vie, qui dépend de la
tranquillité & contentement d'un esprit
bien né, & de la résolution & assurance
d'une ame réglée, ne se doive jamais attri-
buer à l'homme, qu'on ne lui ait veu jouer
le dernier acte de sa comédie : & sans doute
le plus difficile. En tout le reste il y peut
avoir du masque : Ou ces beaux discours
de la philosophie ne sont en nous que par
contenance, ou les accidents ne nous es-
sayant pas jusques au vif, nous donnent
loisir de maintenir tousjours nostre visage
rassis. Mais à ce dernier rolle de la mort &
de nous, il n'y a plus que feindre : il faut

s Dans l'édition in-4to de 1588, il y a ici, &
sont les grandeurs, richesses, & puissances, accidents
de qualité, &c.

parler François ; il faut montrer ce qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot :

b *Nam veræ voces tum demum pectore ab imo*

Ejiciuntur, & eripitur per ora, manet res.

Voilà pourquoi se doivent à ce dernier trait touché & éprouver toutes les autres actions de notre vie. C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous le autres : c'est le jour, dit un Ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essai du fruit de mes études. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche, ou du cœur. J'ai vu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute vie. Scipion & beau-pere de Pompeius

d Car alors on parle sincèrement & du fond du cœur : le masque tombe, & l'homme paroît tel qu'il est véritablement. *Lucrét. L. III, vs. 57, 58.*

e Cette réflexion est prise de Senèque, si je ne me trompe. Le passage est un peu long, mais si beau que je ne puis m'empêcher de le transcrire ici. Senèque voulant fortifier ici son ami contre les terreurs de la mort, lui dit d'abord : *Facilius exhortabor si ostendero non tantum fortis viros non momentum efflanda anima contempisse, sed quosdam*

rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de lui jusques alors. Epaminondas interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soi-même : 7 Il nous faut voir mourir, dit-il, avant que d'en pouvoir résoudre. De vrai on desroboit beaucoup à celui-là, qui le poiserait sans l'honneur & grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il lui a pleu : mais en mon temps trois les plus execrables personnes, que je cogneusse en toute abomination de vie, & les plus infames, ont eu des morts reiglées, & en toute circonstance composées jusques à la perfec-

ad alia ignavos, in hac re exaquare animum fortissimorum. Et immédiatement après, il ajoute, Sicat illum Cn. Pompeii socerum Scipionem, qui contrarius in Africam ventus relatus, cum teneri navem suam videret ab hostibus, ferro se transverberavit, & quarentibus ubi Imperator esset : Imperator, inquit, hunc se habere. Vox hæc illum parem majoribus fecit, & fidelem Scipionibus in Africa glorian non est interrumpi passa. Multum fuit Carthaginiensium vincere, sed amplius mortem. Senec. Epist. 24.

7 Plurague dans les Vies notables des anciens Roys, Princes & Capitaines.

tion. Il est des morts braves & fortunées. Je 8 lui ai veu trancher le fil d'un progrez de merveilleux avancement, & dans la fleur de son croist, à quelqu'un, d'une si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux & courageux desseins n'avoient rien de si hault que fut leur interruption. Il arriva sans y aller, où il prétendoit, plus glorieusement, que ne portoit son desir & esperance, & devança par sa cheute, le pouvoir & le nom, où il aspiroit par sa course. Au jugement de la vie d'autrui je regarde tousjours comment s'en est porté le bout, 9 & des principaux estudes de la mienne, c'est ro qu'il se porte bien, c'est-à-dire quietement & sourdement.

8 Il y a grande apparence que Montagne veue parler ici de son ami *La Boétie*, à la mort duquel il assista comme il paroît par un discours que Montagne fit imprimer à Paris en 1571, où il a décrit les particularités les plus remarquables de la maladie & de la mort de *La Boétie*. Comme ce discours fait honneur à ces deux illustres amis, & qu'il est devenu fort rare, je le mettrai dans cette édition.

9 *Et des principaux*, c'est-à-dire, & l'un des principaux, & comme on a mis dans les dernières Editions.

10 *Que ce bout se porte bien, &c.*

CHAPITRE XIX.

Que Philosopher, c'est apprendre à mourir.

CICERON dit ¹ que philosopher ce n'est autre chose que s'aprester à la mort. C'est d'autant que l'estude & la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, & l'embesognent à part du corps, qui est quelque apprentissage & ressemblance de la mort: Ou bien, c'est que toute la sagesse & discours du monde se résout enfin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vrai, ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement & tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, & à nostre aise, comme ² dict la sainte Escriture. Toutes les opi-

¹ *Tota Philosophorum vita commentatio mortis est.* Tusc. Quæst. Lib, I. c. 30, 31.

² *Ecclesiastes*, c. 3. vs. 12. Et cognovi quod non esset melius nisi latari, & facere bene in vita sua.

nions du monde en sont là ; que le plaisir est notre but , quoi qu'elles en prennent divers moyens ; autrement on les chasseroit d'arrivée. Car qui escouteroit celui , qui pour sa fin establiroit nostre peine & mesaise ? Les dissensions des sectes Philosophiques en ce cas , sont verbales , a *Transcurramus solertissimas nugas*. Il a plus d'opprobre & de picoterie , qu'il n'appartient à une si sainte profession. Mais quelque personnage que l'homme entreprenne , il joue tousjours le sien parmi ,

Quoi qu'ils dient , en la Vertu mesme , le dernier but de nostre visée , c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot , qui leur est si fort à contre-cœur : Et s'il signifie quelque supresme plaisir , & excessif contentement , il est mieux dau à l'assistance de la Vertu , qu'à nulle autre assistance. Cette volupté pour être plus gaillarde , nerveuse , robuste , virile , n'en est que plus serieusement voluptu-

a Ne nous arrêtons point à ces subtiles fadaïses ,
Senec. Epist. 117.

146 ESSAIS DE MONTAIGNE,
euse. Et lui devions donner le nom du
plaisir plus favorable, plus doux & natu-
rel, non celui de la vigueur, duquel nous
l'avons dénommée. Cette autre volupté
plus basse, si elle meritoit ce beau nom,
ce devoit estre en concurrence, non par
privilege. Je la trouve moins pure d'in-
commoditez & de traverses, que n'est la
Vertu. Outre que son goust est plus mo-
mentané, fluide & caduque, elle a ses
veilles, ses jeusnes, & ses travaux, & la
sueur & le sang : & en outre particulière-
ment, ses passions trenchantes de tant de
fortes ; & à son costé une saieté si lourde,
qu'elle équipolle à penitence. Nous avons
grand tort d'estimer que ses incommoditez
lui servent d'aiguillon & 3 de condiment
à sa douceur, comme en nature le con-
traire se vivifie par son contraire, & de

3 *D'assaisonnement.* --- Du mot latin *condimen-
tum*, qui signifie *saussé, ragoût*, Montagne a fait
celui de *condiment* que je ne trouve ni dans Nicot,
ni dans Cotgrave. Montagne empruntoit hardiment
des mots & des phrases de la langue latine, qui lui
étoit presque plus naturelle qu'aucune autre.

lire quand nous venons à la Vertu, que pareilles fuites & difficultez l'accablent, la rendent austere & inaccessible. Là où beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguissent, & rehaussent le plaisir divin & parfait, qu'elle nous 4 moyenné. Celui là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son goust, à son fruit : & n'en connoist ni les graces ni l'usage. Ceux qui nous vont instruisant, que sa queste est scabreuse & laborieuse, la jouissance agreable : que nous disent-ils par-là, sinon qu'elle est tousjours desagreable ? Car quel moyen humain arriva jamais à la jouissance ? Les plus parfaits se sont bien contentez d'y aspirer, & de l'approcher, sans la posséder. Mais ils se trompent : veu que tous les plaisirs que nous cognoissons, la poursuite mesme en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde : car c'est une bonne portion de

148 ESSAIS DE MONTAIGNE,
l'effect, & consubstancielle. L'heur & la
beatitude qui reluit en la Vertu, remplit
toutes ses appartenances & avenues, jus-
ques à la premiere entrée & extremes bar-
riere.

Or 5 les principaux bienfaits de la
Vertu, c'est le mespris de la mort, moyen
qui fournit nostre vie d'une molle tran-
quillité, & nous en donne le goust pur
& aimable : sans qui toute autre volupté
est esteinte. Voilà pourquoi 6 toutes les
reigles se rencontrent & conviennent à
cet article. Et combien qu'elles nous con-
duisent aussi toutes d'un commun accord à
mespriser la douleur, la pauvreté, &
autres accidens, à quoi la vie humaine
est subiecte, ce n'est pas d'un pareil soin ;
tant parce que ces accidens ne sont pas de
telle nécessité, la plupart des hommes
passant leur vie sans gouter la pauvreté,

5 On l'un des principaux, &c. comme on a mis
dans les plus nouvelles éditions.

6 Il y a dans l'édition in-4to. de 1588 toute
les Sèdes des Philosophes, &c.

& tels encore sans sentiment de douleur & de maladie, comme Xenophilus le musicien, 7 qui vécut cent & six ans d'une entière santé: qu'aussi d'autant qu'au pis aller, la mort peut mettre fin, quand il nous plaira & 8 couper broche à tous autres inconveniens. Mais quant à la mort elle est inévitable.

b *Omnes eodem cogimur, omnium
Versatur urna, serius ociùs
Sors exitura, & nos in æternum
Exidium impositura cymbæ.*

Et par consequent, si elle nous fait peur, c'est un subject continuel de tourment, & qui ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne. Nous

7 *Omnis humani incommodi expers*, [dit Valere Maxime, L. VIII, c. 13. in Exterhis, §. 3.] *in summos perfectissimæ splendore doctrinæ extinctus est.*

8 Terminer tous autres inconveniens.

b Nous sommes tous sujets à la même nécessité: l'urne fatale remue pour tous, & nos billets en sortiront tôt ou tard pour nous faire passer de la barque fatale dans un exil éternel. *Horat.* L. II, Od. 3, vs. 25.

150 ESSAIS DE MONTAIGNE,
pouvons tourner sans cesse la teste çà &
là , comme en pays suspect c *quæ quasi
saxum Tantalò semper impendit*. Nos par-
lemens renvoyent souvent executer les
criminels au lieu où le crime est commis
durant le chemin , promenez-les par de
belles maisons , faictes-leur tant de bonne
chere qu'il vous plaira ,

d *Non Siculæ dapès
Dulcem elaborabunt saporē ;
Non a ium , cytharæque cantus
Somnum reducent.*

Pensez-vous qu'ils s'en puissent resjouir ?
& que la finale intention de leur voya-
ge leur estant ordinairement devant les
yeux , ne leur ait alteré & affadi le goust
à toutes ces commodités ?

c Elle nous pend sans cesse sur la tête , comme
le rocher sur celle de Tantale. *Cic. de Finib. Bonor.
& Malor. L. I , c. 18.*

d Les mets les plus exquis ne lui donneront au-
cun plaisir : le chant des oiseaux , & les instrumens
de musique les plus harmonieux ne lui feront pas
revenir le sommeil, *Horat. L. III, Od. 1, vs. 18 ,
&c.*

*e Audit iter , numeratque dies spatique viarum
Metitur vitam , torquetur peste futura.*

Le but de nostre carriere c'est la mort, c'est l'object neccessaire de nostre visée : si elle nous effraye, comme est-il possible d'aller un pas avant, sans fièvre ? Le remede du Vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement ? Il lui faut faire brider l'asne par la queue.

f Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.

Ce n'est pas de merveille, s'il est si souvent pris au piege, On fait peur à nos gens seulement de nommer la Mort, & la plupart s'en seignent comme du nom du Diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ait donné l'extresme sentence. Et Dieu

e Il s'enquiert du chemin. Il compte les jours, & mesure sa vie sur la longueur du chemin, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qu'il attend.
Claudian. in Rust. L. II, vs, 137, 138.

f Réduit par sa folie à retourner sur ses pas.
Lucret. L. IV, vs. 474.

ſçait lors, entre la douleur & la frayeur, de quel bon jugement ils vous le 9 patiffent. Parce que cette ſyllabe frapport trop rudement leurs oreilles, & que cette voix leur ſembloit malencontreuſe, les Romains avoient appris de l'amollir ou l'eſtendre en perifrizes. Au lieu de dire, il eſt mort, *il a ceſſé de vivre*, diſent-ils, *il a veſcu*. Pourveu que ce ſoit vie, ſoit-elle paſſée, ils ſe conſolent. Nous en avons emprunté noſtre 10 *ſeu Maître Jehan*. A l'adventure, eſtce, que comme on dict, le terme vaut l'argent. Je naquis entre onze heure & midi le dernier jour de Febvrier, mil cinq cent trente-trois,

9 On a mis *baſtiſſent* dans une édition in-12. Paris, 1669. & c'eſt comme on parleroit aujourd'hui. Mais dans toutes les plus anciennes éditions qui me ſont tombées entre les mains, j'ai trouvé *patiffent*. *Patifier*, c'eſt faire de la patiſſerie : & Montaigne emploie ici ce mot dans un ſens figuré, ce que perſonne n'avoit peut-être jamais fait avant lui. Cette eſpece de liberté qu'il prend aſſez ſouvent lui ſied toujours bien, & donne à ſon ſtile un air ſimple & naïf dont tout le monde eſt charmé, & que perſonne ne peut imiter.

10 *ſeu de ſuit*, il a été.

comme nous comptons à cette heure commençant l'an en Janvier. Il n'y a justement que quinze jours que j'ai franchi 36 ans, il m'en faut pour le moins encore autant, Cependant s'empêcher du pensément de chose si éloignée, ce seroit folie. Mais quoi ! les jeunes & les vieux laissent la vie de même condition. Nul n'en sort autrement que si tout presentement il y entroit : joint qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps, Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a establi les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des Medecins, Regarde plustost l'effect & l'experience. Par le commun train des choses, tu vis II pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumez de vivre, Et qu'il soit ainsi, compte de tes

11 Il y a long-temps, depuis long-temps. - Pieça, vieux mot, dit Menage dans son *Dictionnaire Etymologique*, pour *piece a*, où *piece* est dit pour *piece de temps*, comme en italie, *pezzo di tempo*,

134 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
connoissants , combien il en est mort
avant ton aage, plus qu'il n'y en a qui
qui l'aient atteint : Et de ceux mesmes
qui ont annobli leur vie par renommée,
fais-en registre ; & j'entrerais en ga-
geure d'en trouver plus qui sont morts ,
avant , qu'après trente-cinq ans. Il est
plein de raison , & de pitié de prendre
exemple de l'humanité même de Jesus-
Christ. Or il finit sa vie à trente-trois ans.
Le plus grand homme, simplement hom-
me, Alexandre , mourut aussi à ce terme.
Combien a la mort de façons de surprise.

g *Quid quisque vitet, nunquam homini satis. Cau-
tum est in horas.*

Je laisse à part les fievres & les pleure-
sies. Qui eust jamais pensé qu'un Duc de
Bretaigne deust estre estouffé de la presse,
comme fut 12 celui-là à l'entrée du Pape

g L'homme n'est jamais assuré contre les acci-
dens qui peuvent lui arriver à toute heure. *Horat.*
Od. 13 , L. II. vs. 13 ; 14.

12 En 1305 , sous le Regne de *Philippe le Bel.*

Clement mon voisin , à Lion ? N'as-tu pas
 veu tuer 13 un de nos Rois en se jouant ?
 Et 14 un de ses ancestres mourust-il pas
 choqué par un pourceau ? Aeschylus 15
 menassé de la cheute d'une maison , a beau
 se tenir à l'airte, le voila assommé d'un
 toict de tortuë, qui eschappa des pattes
 d'un Aigle en l'air : l'autre mourut 16 d'un
 grain de raisin : un Empereur de l'egrati-
 gneure d'un peigne en se testonnant :
 Æmilius Lepidus 17 pour avoir heurté
 du pied contre le seuil de son huis : Et
 Aufidius 18 pour avoir choqué en entrant
 contre la porte de la chambre du Conseil.

13 *Henri II* blessé à mort dans un tournoy , par
 le Comte de Montgommery l'un de ses Capitaines
 des Gardes.

14 *Philippe* fils aîné de *Louis le Gros* , & qui
 avoit été couronné du vivant de son père.

15 *Valer. Maxim. L. IX, c. 12 in Externis,*
 §. 2.

16 *Anacreon* , apud *Valer. Max. ibid. in Ex-*
ternis , §. 3.

17 *Plin. Nat. Histor. L. VII, c. 33. Æmilius*
Lepidus jam egrediens incusso pollice limini cubiculi.

18 *Id. ibid. Cum in Senatum ires, offenso pede*
in Comitio,

Et entre les cuisses des femmes 19 Cornelius Gallus Préteur, Tigillinus Capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonsague, Marquis de Mantouë. Et d'un encore pire exemple, 20 Speusippus Philosophe Platonicien, & l'un de nos Papes. Le pauvre Bebius, Juge, cependant qu'il donne delai de huitaine à une partie, 21 le voila faisi, le sien de vivre estant expiré; Et Caius 22 Julius greffant les yeux d'un patient, voila la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut meller, un mien frere le Capitaine S. Martin, aagé de vingt-trois ans, qui avoit

19 *Id. ibid. Cornelius Gallus Prætorius, & Hætorius Eques Romanus in Venere obiere.*

20 C'est Tertullien qui l'assure, mais sans grand fondement: *Audio*, dit-il, dans son Apologetique, c. 46. *& quemdam Speusippum de Platonis Scholâ in adulterio periisse.* Sur la mort de Speusippus voyez *Diogene Laërce*, qui dit que ce Philosophe, affoibli par une violente para'ysie, & accablé de chagrin & de vieillesse, prit enfin le parti de se donner la mort.

21 *Plin. Nat. Hist. L. VII, c. 53. Bebius Judex cum vadimonium differri jubet.*

22 *Id. ibid. Super omnes C. Julius Medicus, dum inungit, specillum per oculum trahens,*

desja faict assez bonne preuve de sa valeur , jouant à la paume , receut un coup 23 d'esteuf , qui l'assena un peu au-dessus de l'oreille droite , sans aucune apparence de contusion , ni de blessure : il ne s'en assit , ni reposa : mais cinq ou six heures après il mourut d'une Apoplexie que ce coup lui causa. Ces exemples si frequents & si ordinaires nous passant devant les yeux , comme est-il possible qu'on se puisse deffaire du pensément de la mort , & qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet ? Qu'importe t'il , me direz-vous , comment que ce soit , pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet advis : & en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups , fust-ce sous la peau d'un veau ,

29 *De ballo.* Le mot d'*esteuf* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage : mais il est assez vieux pour n'être pas entendu de tout le monde. Une personne d'esprit qui entend fort bien le françois , & qui se plaît à la lecture de Montagne , m'en a demandé l'explication , qu'elle auroit pu trouver dans le Dictionnaire de l'*Académie Française*.

Je ne suis pas homme qui y reculast, car il me suffit de passer à mon aise: & le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prens, si peu glorieux au reste & exemplaire que vous voudrez.

h --- *Prætulærim delirus inersque videri,*

Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm sapere & ringi.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau : mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans, & amis, les surprenant 24 en dessoude

h J'aime mieux passer pour fou & impertinent, pourvu que mes défauts me donnent du plaisir, ou que je ne m'en apperçoive pas, que d'être sage, & rongé de chagrin. *Horat. L. II, Epist. 2. vs. 126, &c.*

- 24 Il y a dans l'édition in-4to de 1588, *d' l'improveu*, ce que j'ai remarqué en faveur de ceux, qui comme moi, pourront ne pas savoir ce que c'est qu'*en dessoude*. --- C'est une expression, m'a-t-on dit depuis, qui se trouve assez souvent dans nos vieux romans, où elle signifie soudainement. Si cela est, de soudain on aura formé *dessoude*, de subito. Je viens de trouver *en dessoude* dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave, qui

& au desouvert , quels tourmens , quels cris , quelle rage & quel desespoir les accable ? Vistes-vous jamais rien si rabaislé , si changé , si confus ? Il y faut pourvoir de meilleure heure. Et cette nonchalance bestiale , quand elle pourroit loger en teste d'un homme d'entendement , (ce que je trouve entierement impossible) nous vend trop cher ses denrées. Si c'estoit ennemi qui se peust éviter , je conseillerois d'emprunter les armes de la couardise : mais puisqu'il ne se peut , puisqu'il vous attrappe fuyant & poltron aussi - bien qu'honneste homme.

L'explique par, à l'écart, en désordre. Mais j'aime mieux en croire Amyot, qui dans sa traduction de la vie de Jules César, par Plutarque, s'est servi de cette expression dans le premier sens. Parlant des Nerviens, peuple très-belliqueux, il dit, qu'ils vinrent un jour en desordre, courir sus à Cesar, ainsi comme il se logeoit, & qu'il entendoit à faire fortifier son camp, ne se doutant de rien moins que d'avoir la bataille ce jour-là. Les Nerviens ne firent pas cette attaque en désordre, mais si subitement que Cesar eut besoin de toute sa valeur pour sauver ses troupes d'une déroute entière. Vie de Cesar, ch. 6.

fervir. Il n'y a rien de mal en la vie , pour celuy qui a bien compris , que la privation de la vie n'est pas mal. Le sçavoir mourir nous affranchit de toute subjection & contraincte. Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable Roy de Macedoine son prisonnier luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triomphe , 27 *Qu'il en fasse la requeste soy-mesme.* A la verité en toutes choses si nature ne preste un peu , il est mal-aysé que l'art & l'industrie aille guere avant. Je suis de moy-mesme non melancholique , mais songe creux : il n'est rien de quoy je me soye dès tousjours plus entrete nu que des imaginations de la mort, voire en la saison la plus licentieuse de mon aage ,

m Jucundum cum ætas florida ver ageret,

27 Plutarque , dans la vie d'Emilius , ch. 17. de la traduction d'Amyot. ---- *Paulus Persæ deprecanti ; ne triumpho duceretur ; In tuâ id quidem potestatis est. Cic. Tus. Quart. L. V , c. 40.*

m Quand mon âge fleuri rauloit son gai printemps. Carull. Epigr. LXVI , vs. 16. Ce vers françois est de la Demoiselle de Gournay. Je le con-

Parmi

Parmy les dames & les jeux , tel me pensoit empesché à digerer à part moy quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque esperance , cependant que je m'entretenois de je ne sçay qui , surpris les jours precedens d'une fievre chaude , & de sa fin , au partir d'une feste pareille, & la teste pleine d'oïsveté , d'amour & de bon temps , comme moy , & qu'autant m'en pendoit à l'oreille.

n Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit,

Je ne ridois non plus le front de ce pensement-là , que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqueures de telles imaginations : mais en les maniant & repassant , au long aller , on les apprivoise sans acubte : autrement de ma part je fusse en continuelle frayeur & frenesie : Car jamais homme ne se defiant de sa vie , jamais homme ne fait moins

serve parce qu'il imite assez bien , à mon avis , la naïveté du vers latin.

n Qu'il soit une fois passé , il n'y aura plus moyen de le rappeler. *Lucret. L. III. vs. 928.*

d'estat de sa durée. Ni la santé, que j'ai joui jusques à présent très-vigoureuse & peu souvent interrompue, ne m'en allonge l'esperance, ni les maladies ne me l'acourcissent. A chaque minute il me semble que je m'eschappe. Et me rechant sans cesse: » Tout ce qui peut estre » faict un autre jour, le peut estre aujourd'hui. » De vrai les hazards & dangers nous approchent peu ou rien de nostre fin: Et si nous pensons, combien il en reste; sans cet accident qui semble nous menasser le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que gaillards & fievreux, en la mer & en nos maisons, en la bataille & en repos elle nous est également près. o *Nemo altero fragilior est: nemo in crastinum fuit certior.* Ce que j'ai à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fust-ce d'une heure. Quelcun feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un me-

o L'un n'est point plus fragile que l'autre: nul n'est plus assuré du lendemain. *Senec. Epist.* ♣

moire de quelque chose que je voulois estre faite après ma mort : je lui dis , comme il estoit vrai , que n'estant qu'à une lieue de ma maison , & sain & gaillard , je m'estois hasté de l'escrire là , pour ne m'affeur point d'arriver jusques chez moi. Comme celui qui continuellement me couve de mes pensées , & les couche en moi , je suis à toute heure préparé environ ce que je le puis être ; & ne m'avertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il faut estre tousjours botté & prest à partir , entant qu'en nous est , & sur tout se garder qu'on n'aie lors à faire qu'à soi.

p *Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa ?*

Car nous y aurons assez de besogne , sans autre surcroist. L'un se plaint plus que de la mort , dequoi elle lui rompt le train d'une belle victoire : l'autre qu'il lui faut ,

p Bornés à une vie très-courte , pourquoi formons-nous de si vastes projets ? *Horat. Od. 16 , L. II , vs. 17 , 18.*

166 ESSAIS DE MONTAIGNE,
desloger avant qu'avoir marié sa fille , ou
28 contrerolé l'institution de ses enfans :
l'un plaint la compagnie de sa femme ,
l'autre de son fils; comme commoditez
principales de son estre. Je suis pour
cette heure en tel estat, Dieu merci, que
je puis desloger quand il lui plaira, sans
regret de chose quelconque : Je me des-
nouë par tout : mes adieux sont tantost
pris de chacun, sauf de moi. Jamais hom-
me ne se preparera à quitter le monde
plus purement & pleinement, & ne s'en
desprit plus universellement que je m'at-
tens de faire. Les plus mortes 29 morts
sont les plus saines.

28 *Reglé.*

29 La Mort se prend ici pour l'acheminement
& le passage actuel à un état d'insensibilité qui ter-
mine notre vie. Plus nous arrivons soudainement &
rapidement à cet état, moins ce passage nous doit
faire de peine. Voilà à-peu-près ce qu'emporte
cette réflexion hardie & énigmatique de Mon-
taigne, que *les plus mortes morts sont les plus saines.*
J'ai cru devoir la paraphraser ici, parce qu'on m'en
a demandé l'explication.

q Miser! ô miser! (aiunt) omnia ademis
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ :

Et le bastisseur,

r manent (dit-il) opera interrupta , minæque
Murorum ingentes.

Il ne faut rien desirer de si longue haleine,
ou au moins avec telle intention de se pas-
sionner pour en voir la fin. Nous sommes
nés pour agir :

s Cùm moriar medium solvar & inter opus.

Je veux qu'on agisse , & qu'on allonge
les offices de la vie , tant qu'on peut : &
que la mort me treuve plantant mes choux;
mais nonchallant d'elle , & encore plus
de mon jardin imparfait. J'en vis mourir
un , qui estant à l'extremité se plaignoît

q Malheureux , ah malheureux que je suis , di-
sent-ils , un seul jour infortuné m'a ravi tous les
biens & tous les charmes de la vie ! *Lucret. Lib. III,*
vs. 911 , 912.

r Voilà des bâtimens , & de hautes murailles
Que je laisse imparfaits.

Virg. Æneid. L. IV , vs. 88 , 89.

s En mourant je veux fondre au milieu du tra-
vail. *Ovid. Amor. L. II , Eleg. 10. vs. 36.*

168 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
incessamment, dequoi sa destinée cou-
poit le fil de l'histoire qu'il avoit en main
sur le quinzième ou seizième de nos
Rois.

*c. Illud in his rebus non addunt , nec tibi earum
Jam desiderium rerum super infidet una.*

Il faut se descharger de ces humeurs vul-
gaires & nuisibles. Tout ainsi qu'on a
planté nos cimetières joignant les Eglises,
& aux lieux les plus fréquentez de la ville,
pour accoustumer, disoit Lycurgus, le
bas populaire, les femmes & les enfans à
ne s'effaroucher point 30 de voir un hom-
me mort, & afin que ce continuel spec-
tacle d'ossements, de tombeaux, & de
convois nous advertisse de nostre condi-
tion :

u Quia etiam exhibitare viris convivium cæde

c Mais il n'ajoute pas que la mort vous ôte le re-
gret de toutes ces choses. *Lucret. L. III, vs 913.*
914.

30 Plutarque dans la *Vie de Lycurgue*, ch. XX
de la Traduction d'Amyot.

u Jadis même les hommes avoient accoutumé
d'égayer leurs festins par des meurtres, mêlans à
leurs repas les cruels spectacles des Gladiateurs,

*Mos olim , & miscere epulis spectacula dira ,
Certandum ferro , sæpe & super ipsa cadendum*

Pocula , resperfis non parco sanguine mensis :

Et comme les Egyptiens après leurs festins faisoient presenter aux assistans une grande image de la Mort , par un qui leur crioit : *Boy , & t'esjouy , car mort tu seras tel* : Aussi ai-je pris en coustume , d'avoir non seulement en l'imagination , mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien de quoi je m'informe si volontiers , que de la mort des hommes : quelle parole , quel visage ; quelle contenance ils y ont eu : ni endroit des histoires , que je remarque si attentivement. Il y paroist à la farcissure de mes exemples : & que j'ai en particuliere affection cette matiere. Si j'estois faiseur de livres , je ferois un registre commenté des morts diverses : qui apprendroit les hommes à mourir , leur

qui bien souvent après avoir combattu de l'épée , bronchoient parmi les pots , couvrant les tables d'un ruisseau de sang. *Silius Ital. L. XI, vs 51, &c.*

170 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
apprendroit à vivre. Dicearchus en fait 32
un de pareil tiltre , mais d'autre & moins
utile fin.

On me dira que l'effect surmonte de si
loin la pensée , qu'il n'y a si belle escrime
qui ne se perde , quand on en vient là :
laissez-les dire ; le premediter donne sans
doubte grand avantage. Et puis , n'est-ce
rien , d'aller au moins ~~jusques~~ là sans at-
teration & sans fièvre ? Il y a plus : na-
ture mesme nous presse la main , & nous
donne courage. Si c'est une mort courte
& violente, nous n'avons pas loisir de la
craindre : si elle est autre, je m'aperçois
qu'à mesure que je m'engage dans la ma-
ladie, j'entre naturellement en quelque
desdain de la vie. Je trouve que j'ai bien
plus à faire, à digerer cette resolution de
mourir, quand je suis en santé, que je
n'ai quand je suis en fièvre; d'autant que
je ne tiens plus si fort aux commoditez de
la vie, à raison que je commence à en

32 Voyez les *Offices* de Cicéron , L. II, c. 6.

perdre l'usage & le plaisir, j'en vois la mort d'une vuë beaucoup moins effrayée. Cela me faict esperer, que plus je m'esloignerai de celle-là, & approcherai de cette-ci, plus aisement j'entrerai en composition de leur eschange. Tout ainsi que 33 j'ai essayé, en plusieurs autres occurrences, ce que dit Cesar, 34 *que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loin que de près* : j'ai trouvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lorsque je les ai senties. L'allegresse où je suis, le plaisir & la force, me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celui-là, que par imagination je grossis ces incommoditez de la moitié, & les conçois plus poissantes, que je ne les trouve, quand je les ai sur les épaules. J'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort. Voyons à ces mutations & déclinaisons

33 *J'ai éprouvé.*

34 *Omnia enim plerumque quæ absunt, vehementius hominum mentes perturbant. De Bello Gallo. VII. 34.*

172 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veuë de notre perte & empirement. Que reste-t'il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse & de sa vie passée ?

x *Heu ! senibus vitæ portio quanta manet !*

Cesar à un soldat de sa garde recreu & caslé, qui vint en la ruë, lui demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment
35 *Tu penjes donc estre en vie ?* Qui tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main d'une douce pente & comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, & nous y apprivoise, si que nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse

x *Ah ! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie ! Eleg. I. Maximiani, vs. 26.*

35 Cesar, cum eum --- unus ex custodiarum agmine, demissa usque in pectus vetere barbâ, rogaret, mortem : *Nunc enim, inquit, visis ? Senec. Epist. 77.*

meurt en nous : qui est en essence & en vérité une mort plus dure, que n'est la mort entière d'une vie languissante, & & que n'est la mort de la vieillesse : D'autant que le fault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux & fleurissant, à un estre pénible & douloureux. Le corps courbe & plié a moins de force à soutenir un fais ; aussi a nostre ame. Il la faut dresser & eslever contre l'effort de cet adversaire. Car comme il est impossible, qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint : si elle s'en assure aussi, elle se peut vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquiétude, le tourment, & la peur, non le moindre desplaisir loge en elle.

y *Non vultus instantis tyranni*

y Son courage n'est point abattu par les menaces d'un tyran, ni par les tempêtes qu'un Autan furieux excite sur le Golfe Adriatique, ni par la Foudre qui part de la puissante main de Jupiter
Horaz. Od. 3. L. III, vs. 4, &c.

Hvj

Mente quatit solida , neque Ausler

Dux inquieti turbidus Adriæ ,

Nec fulminantis magna Jovis manus.

Elle est renduë maistresse de ses passions & concupiscences , maistresse de l'indulgence , de la honte , de la pauvreté , & de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet avantage qui pourra. C'est ici la vraie & souveraine liberté qui nous donne dequoi faire la figue à la force , & à l'injustice , & nous mocquer des prisons & des fers.

et in manibus &

Compeditibus , fævo te sub custode tenebo.

Ipse Deus simul atque volam , me solvet opinor ,

Hoc sentit , moriar. Mors ultima linea rerum est.

Notre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain , que le mespris

Je te tiendrai les pieds & les mains aux fers , un geolier impitoyable. Un Dieu me delivra quand je voudrai. Je crois qu'il veut dire , Je mourrai ; car le trépas vient tout finir.
L. I, Epist. 16. vs. 76 , &c.

de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle ; car pourquoi craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peut estre regrettée ? mais aussi puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a-t'il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soutenir une ? Que chaut-il, quand ce soit, puisqu'elle est inevitable ? A celui qui disoit à Socrate, 36 les trente tyrans t'ont condamné à la mort ? *Et nature eux,* répondit-il. Quelle sottise de nous peiner sur le point du passage à l'exemption de toute peine ? Comme notre naissance nous apporta la naissance de toutes choses : aussi fera la mort de toutes choses, notre mort. Parquoi c'est pareille folie de pleurer de ce que d'ici à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne

36 Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente tyrans, mais par les Athéniens. *Quelqu'un ayant dit à Socrate, les Athéniens t'ont condamné à la mort ; & la Nature eux, répondit Socrate.* Diogene Laërce, L. II. *Ségn.* 35. --- Cic. *Tuscul. Quæst.* Lib. I. c. 40.

176 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie : ainsi pleurâmes-nous , & ainsi nous cousta-t'il d'entrer en cette-ci , ainsi nous despouillâmes-nous de nostre ancien voile , en y entrant. Rien ne peut estre grief , qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si long-temps , chose de si brief temps ? le long-temps vivre , & le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort. Car le long & le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit , 37 qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hispanis , qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à cinq heures du matin , elle meurt en jeunesse ; celle qui meurt à cinq heures du soir , meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considerati-

37 *Apud Hypanim fluvium , qui ab Europæ parte in Pontum influit , Aristoteles ait bestiolas quasdam nasci , quæ unum diem vivant. Ex his igitur , horâ octavâ quæ mortuæ est , provectâ ætate mortuæ est : quæ verò occidente sole , decrepita. Confer nostram longissimam ætatem cum æternitate , in eadem propemodum brevitate , quâ illæ bestiolæ , reperimur. Cicer. Tusc. Quæst. L. I , c. 29.*

on d'heur ou de malheur, ce moment de durée ? Le plus & le moins en la nostre, si nous la comparons à l'éternité, ou encores à la durée des montaignes, des rivières, des estoiles, des arbres, & mesme d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais Nature nous y force. « Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous fistes de la mort à la vie, sans passion & sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de l'Univers, une piece de la vie du monde.

aa ----- *Inter se mortales mutua vivunt,*

.....

Et quasi cursores vitæ lampada trudent.

» Changerai-je pas pour vous cette belle
» contexture des choses ? C'est la condi-
» tion de votre création ; c'est une partie

aa Des Mortels partagent entr'eux la vie dont
ils s'entredonnent le flambeau comme ceux qui
soulèvent aux jeux sacrés. *Lucret. L. II, vs. 75, 78*

» de vous que la mort : vous vous fuyez
 » vous-mêmes. Cettui vostre estre, que
 » vous jouissez, est également parti à la
 » mort & à la vie. Le premier jour de
 » vostre naissance vous achemine à mou-
 » rir comme à vivre.

bb *Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit.*

cc *Nascentes moritur, finisque ab origine pendet.*

» Tout ce que vous vivez, vous le des-
 » robez à la vie : c'est à ses despens. Le
 » continuel ouvrage de vostre vie, c'est
 » bastir la mort. Vous estes en la mort,
 » pendant que vous estes en la vie : car
 » vous estes après la mort, quand vous
 » n'estes plus en vie. Ou, si vous l'ai-
 » mez mieux ainsi, vous estes mort après
 » la vie : mais pendant la vie, vous estes
 » mourant : & la mort touche bien plus
 » rudement le mourant que le mort, &
 » plus vivement & essentiellement. Si

bb La premiere heure qui nous a donné la
 vie, vous l'a enlevée. *Senec. Hercul. fur. Act.*
III. Chor. vs. 874.

cc La fin tient à la source : en naissant nous
 mourons. *Manill. L. IV, vs. 16.*

» vous avez fait vostre profit de la vie,
 » vous en estes repeu, allez - vous - en
 » satisfait.

dd Cur non ut plenus vitæ conviva recedis ?

» Si vous n'en avez sçeu user ; si elle
 » vous estoit inutile, que vous chaut-il
 » de l'avoir perduë ? à quoi faire la
 » voulez-vous encores ?

ee ----- Cur ampliùs addere quæris

*Rursum quod pereat malè , & ingratum occidit
 omne ?*

» La vie n'est de soi ny bien ny mal :
 » c'est la place du bien & du mal , selon
 » que vous la leur faictes. Et si vous avez
 » vescu un jour, vous avez tout veu :
 » un jour est égal à tousjours. Il n'y à
 » point d'autre lumiere ny d'autre nuit.
 » Ce Soleil, cette Lune, ces Estloiles,

*dd Pourquoi ne fors - tu de la vie, comme on
 fors d'un festin ? Lucret. L. III, vs. 951.*

*ee Pourquoi cherches-tu de multiplier des
 jours qui doivent couler avec le même désagre-
 ment, & s'évanouir entièrement sans te donner
 aucun plaisir ? Lucret. L. III, vs. 954, 955.*

» cette disposition , c'est celle mesme que
 » vos Ayeuls ont jouye , & qui entre-
 » tiendra vos arriere-nepveux.

ff *Non alium videre patres , aliumve nepotes
 Aspiciunt.*

» Et au pis aller , la distribution & va-
 » riété de tous les actes de ma comedie ,
 » se parfournit en un an. Si vous avez
 » pris garde au branle de mes quatre
 » Saisons , elles embrassent l'enfance ,
 » l'adolescence , la virilité , & la vieil-
 » lesse du monde. Il a joié son jeu : il
 » n'y sçait autre finesse que de recom-
 » mencer ; ce sera tousjours cela mesme.

gg ---- *versamur ibidem , atque infumus
 usque.*

hh *Atque in se sua per vestigia volvitur annus.*

» Je ne suis pas 38 deliberée de vous
 » forger autres nouveaux passe-temps.

ff *Vos Neveux ne verront que ce qu'on a vu vos
 Peres , Manill. L. I , vs. 522 , 523.*

gg *Nous sommes pour tousjours dans ce Cercle
 enfermés. Lucret. L. III. vs. 1093.*

hh *Et l'An sur soi roulant se retrace lui-même
 Virg. Georg. L. II , vs. 402.*

22 *C'est la Nature qui parle encore.*

ii *Nam tibi præterea quod machinet, inveniamque*

Quod placeat, nihil est: eadem sunt omnia semper.

» Faites place aux autres, comme d'au-
 » très vous l'ont faite. L'égalité 39 est
 » la première pièce de l'équité. Qui se
 » peut plaindre d'être compris où tous
 » sont compris ? Aussi avez-vous beau
 » vivre, vous n'en rabattrez rien du
 » temps que vous avez à être mort :
 » c'est pour néant ; aussi long-temps se-
 » rez-vous en cet estat-là que vous crai-
 » gnez, comme si vous étiez mort en
 » nourrisse.

kk *Licet quotvis vivenda cedere sæcla,*

Mors æterna tamen nihilominus illa manebit,

ii Car enfin ma fécondité ne peut rien pro-
 duire de nouveau en sa faveur : je n'ai toujours
 à t'offrir que les mêmes choses, *Lucret, L. III,*
vs. 957, 958.

39 *Mors necessitatem habet æquam & invictam.*
Quis queri potest in eâ conditione se esse, in quâ
nemo non est ? Prima enim pars æquitatis, est
æqualitas. Senec.

kk Vis autant de siècles que tu voudras, la
 mort ne laissera pourtant pas d'être éternelle après,
Lucret, L. III, vs. 1104.

» Et si vous mettray en tel point , at-
 » quel vous n'aurez aucun mescontente-
 » ment :

*Il In verâ nescis nullum fore morte alium te ,
 Qui possit vivus tibi te lugere peremptum ,
 Stansque jacentem.*

» Ny ne desirerez la vie que vous plai-
 » gnez tant.

*mm Nec sibi enim quisquam tum se vitamque
 requirit.*

.....

Nec desiderium nostri nos afficit ullum.

» La mort est moins à crâindre que rien,
 » s'il y avoit quelque chose de moins
 » que rien.

nn Multo mortem minus ad nos esse putandum ,

Il Ne fais-tu pas bien que dans l'anéantissement du trépas il ne restera pas un autre toi-même , qui puisse vif & sur pieds te pleurer mort & couché dans le tombeau ? *Id. ibid. vs. 898 , &c.*

mm Car alors on ne s'intéresse point pour soi, ni pour la vie ; & nous ne sommes plus touchés d'aucun regret sur nous-mêmes. *id. ibid. vs 932 , 935.*

nn S'il y a quelque chose qui soit moins que ce qui nous paroît n'être rien , nous devons croire que la mort nous est encore moins que cela. *Lucret. L. III. vs. 839 , 840.*

Si minus esse potest quàm quod nihil esse videmus.

« Elle ne vous concerne ny mort ny vif :
 » Vif, parce que vous estes : Mort parce
 » que vous n'estes plus. Davantage nul
 » ne meurt avant son heure. Ce que
 » vous laissez de temps, n'estoit non
 » plus vostre, que celui qui s'est passé
 » avant vostre naissance, & ne vous
 » touche non plus.

*oo Respice enim quàm nil ad nos ante ada
 vetustas*

Temporis aeterni fuerit.

« Où que vostre vie finisse, elle y est
 » toute. L'utilité du vivre n'est pas en
 » l'espace : elle est en l'usage. Tel a vescu
 » long-temps, qui a peu vescu. Attendez-
 » vous y pendant que vous y estes Il
 » gist en vostre volonté, non au nombre
 » des ans, que vous ayez assez vescu.
 » Pensez-vous jamais n'arriver là, où
 » vous alliez sans cesse ? encore n'y-a-t'il

*oo Considérez que tous les siècles passés, bien
 qu'éternels en durée, ne nous ont rien été. Id.
 ibid. 17. 985, 986.*

» en avoir privé. J'ai à escient meslé
 » quelque peu d'amertume, pour vous
 » empêcher, voyant la commodité de
 » son usage, de l'embrasser trop avide-
 » ment & indiscretement. Pour vous
 » loger en cette moderation, ni de fuir
 » la vie, ni de 42 refuir à la mort,
 » que je demande de vous, j'ai temperé
 » l'une & l'autre entre la douceur &
 » l'aigreur. J'appris à Thales le premier
 » de vos sages, que le vivre & le mourir
 » estoit indifferent : par où, à celui qui
 » lui demanda pourquoi donc il ne mou-
 » roit, il respondit très-sagement, 43
 » pour ce qui est indifferent. L'eau, la
 » terre, l'air & le feu, & autres mem-
 » bres de ce mien bastiment, ne sont
 » non plus instruments de ta vie, qu'ins-
 » truments de ta mort. Pourquoi crains-

42 Ou comme on a mis dans les dernières éditions . *de fuir la mort. Les dangiers, dit Panurge, se réfuyent de moi, quelque part que je soye, sept lieues à la ronde.* Rabelais. L. III. c. 45.

43 Diogene Laërt. in *Vita Thaletis*, Lib. I. segm. 35.

» tu 44 ton dernier jour ? Il ne confere
 » non plus à ta mort que chascun des
 » autres. Le dernier pas ne faict pas la
 » lassitude , il la declare. Tous les jours
 » vont à la mort : le dernier y arrive »
 Voila les bons advertissemens de nostre
 mere Nature.

Or j'ai pensé souvent d'où venoit cela ,
 qu'aux Guerres le visage de la mort ,
 soit que nous la voyons en nous ou en
 autrui , nous semble sans comparai-
 son moins effroyable qu'en nos maisons : au-
 trement ce seroit une armée de medecins
 & de pleurars : & elle estant tousjours
 une , qu'il y ait toutesfois beaucoup
 plus d'assurance parmi les gens de vil-
 lage & de basse condition qu'ès autres.
 Je croi à la verité que ce sont ces mines
 & appareils effroyables , dequoi nous
 l'entourons , qui nous font plus de peur

44 Erramus qui ultimum timemus diem ; cum
 tantumdem in mortem singuli conferant. Non ille
 gradus lassitudinem facit in quo deficiamus , sed
 ille profiterur. Ad mortem dies extremus perve-
 nit , accedit omnis. *Senec. Epist. 120.*

qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre : les cris des meres , des femmes , & des enfans , la vifitation des perfonnes eftonnées , & tranfies : l'affiftance d'un nombre de valets paffes & éplorés : une chambre fans jour : des cierges allumez : notre chevet affiegé de medecins & de prefcheurs : fomme , tout horreur & tout effroi autour de nous. Nous voila desja enfevelis & enterrez. Les enfans ont peur de leurs amis mefmes 45 quand ils les voyent masquez : auffi avons-nous. Il faut oster le masque auffi bien des chofes que des perfonnes. Oſté qu'il fera, nous ne trouverons au deffous, que cette mefme mort, 46 qu'un valet ou ſimple chambriere paſſerent dernièrement fans peur. Heureuſe la mort qui oſte le loisir aux apprests de tel équipage !

45. Quod videt accidere pueris , hoc nobis quoque majusculis pueris evenit. Illi quos amant , quibus aſſueverunt , cum quibus ludunt , ſi Perſonatos vident , expaveſcunt. Non hominibus tantum , ſed & rebus perſona demenda eſt. *Senec. Epiſt. 24.*

46. Mors eſt , quam nuper ſervus meus , quam ancilla contempſit , *Id. ibid.,*

CHAPITRE XX.

De la force de l'imagination.

FORTIS a imaginatio generat casum ,
disent les Ciers.

Je suis de ceux qui sentent très-grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce ; & mon art est de lui eschapper, par faute de force à lui resister. Je vivrois de la seule assistance des personnes saines & gayer. La veüe des angoisses d'autrui m'angoisse materiellement : & a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers. Un touffeur continuel irrite mon poulmon & mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades , ausquels le devoir m'intereffe , quë ceux ausquels je m'attens

a Une imagination forte produit des accidens extraordinaires., disent les savans de profession,

190 ESSAIS DE MONTAIGNE,
moins & que je considere moins. Je saisis
le mal que j'estudie, & le couche en moi.
Je ne trouve pas estrange 1 qu'elle donne
& les fievres & la mort, à ceux qui
la laissent faire, & qui lui applaudissent.
Simon Thomas estoit un grand medecin
de son temps. Il me souvient que me
rencontrant un jour à Toulouse chez un
riche veillard pulmonique, & traitant
avec lui des moyens de sa guerison, il
lui dist, que c'en estoit l'un de me donner
occasion de me plaire en la compagnie:
& que fichant ses yeux sur la frescheur
de mon visage, & sa pensée sur cette
allegresse & vigueur, qui regorgeoit
de mon adolescence; & remplissant
tous ses sens de cet état florissant en
quoi j'estois lors, son habitude s'en
pourroit amender: Mais oublioit à dire,
que la miene s'en pourroit empirer aussi.
Gallus Vibius banda si bien son ame, 2 à

1 Que l'imagination donne, &c.

2 *Senèque* le Rheteur, de qui Montagne doit
avoir pris ce fait, ne dit point que *Gallus Vibius*

comprendre l'essence & les-mouvemens de la folie , qu'il emporta son jugement hors de son siege , si qu'onques puis il ne l'y peut remettre : & se pouvoit vanter d'estre devenu fou par sagesse. Il y en a qui , de frayeur , anticipent la main du bourreau : & celui qu'on debandoit pour lui lire sa grace , se trouva roide mort sur l'eschaffaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons , nous tremblons , nous passissons , & rougissons aux secousses de nos imaginations ; & renversez dans la plume sentons nostre corps agité à leur bransle , quelquefois jusques à en expirer. Et la jeunesse bouillante s'es-

perdit la raison en tâchant de comprendre l'essence de la Folie , mais en s'appliquant avec trop de contention d'esprit à en imiter les mouvemens. Comme ce Gallus étoit Rhétoricien de profession , il s'imagina que les emportemens de la Folie , représentés vivement par le discours , charmeroient l'esprit de ses auditeurs : & par le soin qu'il prit de bien contrefaire le fou , il le devint effectivement. *C'est le seul homme que je sache* , dit Seneque , *à qui il soit arrivé de devenir fou , non par accident , mais par un acte de jugement* , Huic accidisse uni scio ut in insaniam non casu incideret , sed judicio perveniret , Controv. IX , L. II.

chauffe si avant en son harnois toute endormie , 3 qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

b *Ut quasi transactis sæpe omnibus rebus profundant*

Fluminis ingentes fluctus , vestemque cruentant.

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre la nuit des cornes à tel , qui ne les avoit pas en se couchant : toutesfois l'evenement de Cippus Roi d'Italie est memorable , lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux , & avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste , 4 les produisit en son front par la force

3 C'est ce que *Lucrece* dit un peu trop ouvertement dans les deux vers suivans.

b *Lucret. L. IV, vs. 1029, 1030.*

4 *Pline* met ce conte dans le même rang que celui qu'on fait d'*Actéon*. *Acteonem* , dit-il , & *Cippum etiam in Latinâ Historiâ , fabulosos reor. Natur. Hist. L. XI, c. 38.* Au reste je ne sais où *Montaigne* a trouvé que ce *Cippus* étoit *Roi d'Italie*. *Vallere Maxime* lui donne la qualité de *Préteur* , & dit qu'étant sorti de Rome en habit de Général , *paludatus* , & l'accident , dont parle ici *Montaigne* , lui étant arrivé , les Devins déclarerent que *Cippus* seroit Roi , s'il retournoit à Rome. Sur quoi il se

de l'imagination. La passion donna au fils de Crœsus 5 la voix que nature lui avoit refusée. Et Antiochus 6 prit la fièvre , par la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son ame. Plin dit avoir veu Lucius Cossicius , de femme 7 changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus & d'autres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siècles passez : Et par vehement desir de lui & de sa mere ,

c Vota puer solvit , quæ fœmina voverat Iphis.

Passant à Vitry le François je peus voir

condamna volontairement lui-même à un exil perpétuel. *Genucio Cippo Prætori paludato Portam egredienti , novi & inaudati generis prodigium incidit : namque in caput ejus subito veluti cornua emergerunt : responsumque est , Regem eum fore , si in Urbem revertisset. Quod ne accideret , voluntarium sibi mei ac perpetuum indixit exilium. Valer. Max. L. V , c. 6.*

5 Hérodote. L. I , p. 39.

6 Voyez le Traité , *De la Déesse de Syrie* ; dans Lucien.

7 Natural. Hist. L. VII , c. 4. Ipse in Africâ mutatum in matrem nuptiarum die , L. Cossicius.

c Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle Ovid. *Metamorph.* L. IV , Fab. 12 vs. 129.

194 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
un homme que l'Evesque de Soissons
avoit nommé Germain en confirmation,
lequel tous les habitans delà ont cogneu
& veu fille jusques à l'aage de vingt-
deux ans, nommée Marie. Il estoit à cet-
te heure-là fort barbu, & vieil & point
marié. Faisant, dit-il, quelque effort en
fautant, ses membres virils se produi-
sirent : & est encore en usage entre les
filles de là, une chançon par laquelle
elles s'entr'advertissent de ne point faire
de grandes enjambées de peur de deve-
nir garçons, comme Marie Germain. Ce
n'est pas tant de merveille que cette sorte
d'accident se rencontre frequent : car si
l'imagination peut en telles choses, elle
est si continuellement & si vigoureuse-
ment attachée à ce subiect, que pour
n'avoir si souvent à recheoir en mesme
pensée & aspreté de desir, elle a meil-
leur compte & d'incorporer, une fois

* Fausse & extravagante pensée. Je ne suis pas
surpris qu'elle soit venue dans l'esprit de Monta-
gne, car qui ne songe quelquefois en veillant ?
Mais je m'étonne qu'il ait pu se déterminer à la
mettre en œuvre.

pour toutes , cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du Roi Dagobert & de Saint François. On dit que les corps s'en enlevent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un Prestre , qui ravissoit son ame en telle extase , que le corps en demouroit longue espace sans respiration & sans sentiment. Saint Augustin en nomme 9 un autre , à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables & plaintifs : soudain il defailloit , & s'emportoit si vivement hors de soi , qu'on avoit beau le tempester & le hurler , & le pincer , & le griller , jusqu'à ce qu'il fust ressuscité : Lors il disoit avoir ouï des voix , mais comme venant de loin : & s'apercevoit de ses eschaudures & meurtrissures. Et que ce ne fust une obstination apostée contre son sentiment , cela le monstroït , qu'il n'avoit cependant ni pouls ni haleine.

9 C'est *Refinitus* , De Civit. Del. L. XIV, ch.
24.

Il est vrai-semblable , que le principal credit des visions , des enchantemens , & tels effects extraordinaires , vienne de la puissance de l'imagination , agissant principalement contre les ames du Vulgaire , plus molles. On leur a si fort faisi la creance , qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas.

Je suis encore en ce doubte , que ces plaisantes 10 liaisons dequoi nostre monde se voit si entravé qu'il ne se parle d'autre chose , ce sont volontiers des impressions de l'apprehension & de la crainte. Car je sçay par experience , que tel de qui je pui respondre , comme de moi-mesme , en qui il ne pouvoit cheoir aucun soupçon de foiblesse , & aussi peu d'enchantement , ayant oui faire le conte à un sien compaignon d'une defaillance extraordinaire , en quoi il estoit tombé sur le point qu'il en avoit le moins de

10 C'est-à-dire , nouemens d'éguillettes , comme cela paroît par la suite du discours. Il y a dans l'édition in-4to de 1588 , ces plaisantes liaisons des mariages.

besoin , se trouvant en pareille occasion , l'horreur de ce conte lui vint à coup si rudement frapper l'imagination , qu'il encourut une fortune pareille. Et de là en hors fut subject à y recheoir : ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant & tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie , par une autre resverie. C'est qu'advouant lui-mesme , & preschant avant la main , cette si-
enne subjection , la contention de son ame se soulageoit , sur ce qu'apportant ce mal comme attendu , son obligation en amoindriffoit , & lui en poisoit moins. Quand il a eu loi a son choix (sa pensée desbrouillée & desbandée , son corps se trouvant en son deu) de le faire lors premierement tenter , saisir , & surprendre à la connoissance d'autrui , il s'est gueri tout net. A qui on a esté une fois capable , on n'est plus incapable , sinon par juste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises , où nostre ame se trouve outre mesure tenduë de desir &

198 ESSAIS DE MONTAIGNE,
de respect ; & notamment où les com-
moditez le rencontrent improuveues &
pressantes. On n'a pas moyen de se ravo-
ir de ce trouble. J'en fçai , à qui il a ser-
vi d'y apporter le corps mesme , demi ras-
fassié d'ailleurs , pour endormir l'ardeur
de cette fureur ; & qui par l'aage se trou-
ve moins impuissant , de ce qu'il est moins
puissant : Et tel autre , à qui il a servi
aussi qu'un ami II l'ait asseuré d'estre
fourni d'une contre-batterie d'enchan-
tements certains , à le preserver. Il vaut
mieux , que je die comment ce fut.

Un Comte de très-bon lieu , de qui
j'estois fort privé , se mariant avec une
belle Dame , qui avoit été poursuivie de
tel qui assistoit à la feste , mettoit en gran-
de peine ses amis ; & nommément une
vieille Dame sa parente , qui présidoit à

II Dans l'édition in-4to de 1588 , où Mon-
tagne n'avoit pas trouvé à propos d'insérer l'histoi-
re de son ami qu'il guerit par cette contrebatte-
rie, il s'étoit contenté de dire , *Et à celui qui sera
en attente des liaisons , qu'on lui persuade hors
de là , qu'on lui fournira des contr'enchantemens
d'un effect merveilleux & certain.*

ces nopces , & les faisoit chez elle, craintive de ses forcelleries ; ce qu'elle me fit entendre. Je la priai de s'en reposer sur moi. J'avois de fortune en mes coffres , certaine petite piece d'or platte, où estoient gravées quelques figures célestes contre le coup du Soleil , & pour oster la douleur de teste , la logeant à point , sur la cousture du test : & pour l'y tenir, elle estoit cousuë à un ruban propre à rattacher sous le menton : Réservez la germaine à celle dequoi nous parlons. *Jacques Peletier* , vivant chez moi , m'avoit fait ce present singulier. J'avisai d'en tirer quelque usage , & dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prester une ; mais que hardiment il s'allast coucher : Que je lui ferois un tour d'amis ; & n'espargnerois à son besoin, un miracle , qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur, il me promist de le tenir très-fidèlement secret. Seulement , comme sur la nuit on iroit lui

porter le resveillon, s'il lui estoit mal allé, il me fist un tel signe. Il avoit eu l'ame & les oreilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination : & me fit son signe à l'heure susdite. Je lui dis lors à l'oreille, qu'il se levast, sous couleur de nous chasser, prinst en se jouant la robe de nuict, que j'avois sur moi (nous estions de taille fort voisine) & s'en vestit, tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui fut, Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à 12 tomber de l'eau : dist trois fois telles parolles; & fist tels mouvements. Qu'à chacune de ces trois fois il ceignist le ruban, que je lui mettois en main, & couchast bien soigneusement la medaille qui estoit attachée, sur ses roignons : la figure en telle posture : Cela fait, ayant à la dernière fois bien estreint ce ruban, pour qu'il ne se peust ni desnouer, ni mouvoir de sa place; qu'en toute assurance il s'en retour-

naît à son prix fait : & n'oubliait de rejeter ma robe sur son lit , en maniere qu'elle les 13 abriast tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect : notre pensée ne se pouvant desmesler , que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science. Leur innanité leur donne poids & reverence. Somme , il fut certain que mes caracteres se trouverent plus Veneriens que Solaires , plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte & curieuse , qui me convia à tel effect , esloigné de ma nature. Je suis ennemi des actions subtiles & feintes : & hai la finesse , en mes mains , non seulement recreative , mais aussi profitable.

13 Couvrir. — Abri est encore en usage. Pourquoi perdre *abri* qui en vient naturellement & dont le son est très-agréable ? --- Cotgrave l'a mis dans son Dictionnaire : & selon Menage *abrier* est un vieux mot qui signifie *couvrir*. --- *Abrier* n'est pas encore tout-à-fait proscrit. Dans le langage des Jardiniers , *abrier une plante* , c'est la mettre à couvert du mauvais temps. Je ne crois pas que cette expression , placée à propos dans des vers , choquant l'oreille de nos plus délicats pu-
ristes.

Si l'action n'est vicieuse, la route l'est. Amasis Roi d'Egypte, epousa Laodice très-belle fille Grecque: & lui, qui se mon-
troit gentil compagnon par tout ailleurs,
se trouva court 14 à jouir d'elle & menaça
de la tuer, estimant que ce fust quelque
forcie. Comme ès choses qui consistent
en fantaisie, elle le rejetta à la devotion:
& ayant faict ses vœux & promesses à Ve-
nus, il se trouva divinément remis, dès
la premiere nuit d'après ses oblations &
sacrifices 15. Or elles ont tort de nous
recueillir de ces contenance mineuses,
querelleuses & fuyardes, qui nous res-

14 *Herodot. L. II, p. 120, où l'on voit que ce ne fut pas Amasis, mais Laodice, ou Ladice qui s'avisa de faire à Venus un vœu dont elle s'acquitta très-fidèlement; car dit Herod. Ladice lui érigea une Statue comme elle l'avoit promis: & cette Statue subsistoit encore de mon temps.*

15 *Dans l'édition id. de 1558, Montaigne avoit dit ici, Mais il faut aussi que celles à qui légitimement on le peut demander, ostent ces façons cèrémonieuses & affectées de rigueur & de refus, & qu'elles se contraignent un peu pour s'accoutumer à la nécessité de ce siècle malheureux.*

treignent en nous allumant. La 16 bru de Pythagoras , disoit 17 que la femme qui se couche avec un homme , doit avec sa cotte laisser quant & quant la honte , & la reprendre avec sa cotte. L'ame de l'assaillant troublée de plusieurs diverses allarmes , se perd aisement : Et à qui l'imagination a fait une fois souffrir cette honte (& elle ne la fait souffrir qu'aux premieres accointances , d'autant qu'elles sont plus ardentes & aspres ; & aussi qu'en cette premiere connoissance qu'on donne de soi , on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commencé , il entre en fièvre & despit de cet accident , qui lui dure aux occasions suivantes.

16 Montagne a voulu parler de *Theano* , fameuse Pythagoricienne , qui étoit la femme , & non la belle-fille de Pythagore. *La femme de Pythagore s'appelloit Theano.* Diogene Laërce dans la Vie de Pythagore , L. VIII. Segm. 42. C'est Menage qui dans son *Histoire des Femmes Philosophes* a relevé cette petite méprise de Montagne. *Diog. Laërt.* Tom.^e II. p. 500. col. 2.

17 *Diog. Laërt.* dans la vie de Pythagore ; Liv. VIII. Segm. 43.

Les Mariez ; le temps estant tout leur, ne doivent ni presser ni taster leur entreprise, s'ils ne sont prest. Et vault mieux faillir indeçemment, à estreiner la couche nuptiale, pleine d'agitation & de fièvre, attendant une & une autre commodité plus privée & moins allarmée, que de tomber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné & desesperé du premier refus. Avant la possession prise, le patient se doit à faillies & divers temps, legerement essayer & offrir, sans se piquer & opiniastrer, à se convaincre definitivement soi-même. Ceux qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contrepipper leur fantaisie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importunement lors que nous en avons le plus affaire : & contestant de l'autorité si impérieusement avec nostre volonté, refusant avec tant de fierté & d'obstination nos sollicitations & mentales & manuelles. Si toutesfois en ce qu'on gourmande sa re-

bellion, & qu'on en tire preuve de sa condamnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'aventure mettrois-je en soupçon nos autres membres ses compagnons, de lui estre allé dresser par belle envie de l'importance & douceur de son usage, cette querelle apostée; & avoir par complot, armé le monde à l'encontre de lui, le chargeant malignement seul de leur faute commune. Car je vous donne à penser, s'il y a une seule des parties de nostre corps, qui ne refusa à nostre volonté souvent son operation. & qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Ellez ont chacune des passions propres qui les esveillent & endorment, sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensées que nous tenions secretes, & nous trahissent aux assistants? Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi sans nostre sceu, le cœur, le poulmon, & le poul: la veue d'un object agreable res-pendant imperceptiblement en nous la

206 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
flamme d'une emotion fievreuse. N'y a-t'il
que ces muscles & ces veines, qui s'e-
levent & se couchent, sans l'aveu non
seulement de nostre volonté, mais aussi de
nostre pensée? Nous ne commandons pas
à nos cheveux de se herisser, & à nostre
peau de fremir de desir ou de crainte. La
main se porte souvent où nous ne l'en-
voyons pas. La langue se transite, & la
voix se fige 18 à son heure. Lors mesme
que n'ayants de quoi frire, nous le lui def-
fendrons volontiers, l'appetit de manger
& de boire ne laisse pas d'esmouvoir les
parties, qui lui sont subiettes, ni plus ni
moins que cet autre appetit: & nous aban-
donne de mesme, hors de propos, quand
bon lui semble. Les outils qui servent à
descharger le ventre, ont leurs propres di-
latations & compressions, outre & contre
nostre advis, comme ceux-ci destinés à
descharger les roignons. Et ce que pour
autorizer la puissance de nostre volonté,

18 *En un certain temps malgré notre volonté.*

Saint Augustin allegue avoir veu quelqu'un 19 qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit : & que Vives encherit d'un autre exemple de son temps , de pets organizez, suivans le ton des voix qu'on leur prononçoit , ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre. Car en est-il ordinairement de plus indiscret & tumultuaire ? Joint que j'en cognois un si turbulent & revefche, qu'il y a qua-ante ans, qu'il tient son maistre à peter d'une haleine & d'une obligation constante & irremittente, & le meine ainsi à la mort. Et pleust à Dieu que je ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre par le refus d'un seul pet, nous meine jusques aux portes

19 Nonnulli ab imo sine pudore ullō ita numerosos pro arbitrio sonitus edunt, ut ex illā etiam parte cantare videantur. *August. de Civitate Dei, L. XIV, c. 25.* Sur quoi voici ce que Vives ajoute en forme de Commentaire : --- *Talis fuit memoria nostra Germanus quidam in Comitatu Maximiliani Cesaris & Philippi ejus filii; nec ullum erat carmen, quod non ille crepitibus podicis redderet.*

208 ESSAIS DE MONTAIGNE,
d'une mort très-angoisseuse : & que 20
l'Empereur qui nous donna la liberté de
peter par tout, nous en eust donné le
pouvoir : Mais nostre volonté, pour les
droits de qui nous mettons en avant ce
reproche, combien plus vraisemblable-
ment la pouvons-nous marquer de rebel-
lion & sedition, par son desfreiglement &
desobeissance ? Veut-elle tousjours ce que
nous voudrions 21 qu'elle voulût ? Ne
veut-elle pas souvent ce que nous lui
prohibons de vouloir ; & à nostre évident
dommage ? se laisse-t'elle non plus mener
aux conclusions de nostre raison ? Enfin,
je dirois pour monsieur ma Partie, que
plaise à considerer qu'en ce fait la cause
estant inseparablement conjointe 22 à un
confort, & indistinctement, on ne s'ad-

20 *Claude*, cinquieme Empereur Romain. Mais
Suetone rapporte seulement qu'on disoit que l'Em-
pereur Claude avoit eu dessein d'autoriser cette li-
berté par un Edit: *Dicitur etiam meditatus Edictum*
quo veniam daret, statum crepitumque ventris in con-
vivio emittendi. In vitâ Claudii, c. 32.

21 *Qu'elle voulût.*

22 *A un compagnon.*

dressé pourtant qu'à lui , & par les arguments & charges qui ne peuvent appartenir à fondit consort. Car l'effect d'icelui est bien de convier inopportunément par fois, mais refuser, jamais: & de convier encore tacitement & quietement. Partant se void l'animosité & illegalité manifeste des acsateurs. Quoiqu'il en soit, protestant, que les Advocats & Juges ont beau querreller & sentencier, Nature tirera cependant son train : Qui n'auroit fait que raison, quand elle auroit doüé ce membre de quelque particulier privilege : Autheur du seul ouvrage immortel, des mortels : Ouvrage divin selon Socrates : & Amour, desir d'immortalité, & Demon immortel lui-mesme.

Tel à l'aventure par cet effect de l'imagination, laisse ici les escrouelles, que son compagnon reporte en Espagne. Voilà pourquoi en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparée. Pourquoi pratiquent les Medecins avant main, la creance de leur patient,

avec tant de fausses promesses de guérison : si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apotême ? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veuë de la medecine faisoit l'operation : Et tout ce caprice m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homme simple & Souysse, nation peu vaine & mensongiere : d'avoir cogneu long-temps un marchand à Toulouse maladiſ & subiect à la pierre, qui avoit souvent besoin de clysteres, & se les faisoit diversement ordonner aux Medecins, selon l'occurence de son mal : apportez qu'ils estoient, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumées : souvent il tastoit s'ils estoient trop chauds : le voila couché, renversé, & toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aucune injection. L'apotiquaire retiré après cette ceremonie, le patient accom-

modé

modé, comme s'il avoit veritablement pris le clystere, il en sentoit pareil effect à ceux qui les prennent. Et si le Medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il lui en redonnoit deux ou trois autres, de mesme forme. Mon tesmoin jure, que pour espaigner la despence (car il les payoit, comme s'il les eust receus) la femme de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe ; & pour avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'il 23 faulsit revenir à la premiere façon.

Une femme pensant avoir avalé une espingle avec son pain, crioit & se tourmentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestée : mais parce qu'il n'y avoit ni enfleure ni alteration par le dehors, un habil'homme ayant jugé que ce n'estoit que fantasie & opinion, prise

de quelque morceau de pain qui l'avoit picquée en passant, la fit vomir & jetta à la desrobée dans ce qu'elle rendit, une espingle tortue. Cette femme cuissant l'avoir rendue, se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je scai qu'un Gentil-homme ayant traité chez lui une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours après par maniere de jeu (car il n'en estoit rien) de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une Damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tombée en un grand desvoyement d'estomac & fièvre, il fut impossible de la sauver.

Les bestes mesmes se voyent comme nous, subjectes à la force de l'imagination : tesmoins les chiens, qui se laissent mourir de deuil de la perte de leurs maistres : nous les voyons aussi japper & tremousser en songe, hannir les chevaux & se debatre : mais tout ceci se peut rapporter à l'estroite cousture de l'esprit & du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes.

C'est autre chose , que l'imagination agisse quelquefois , non contre son corps seulement , mais contre le corps d'autrui. Et tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin , comme il se voit en la peste , en la verolle , & au mal des yeux qui se chargent de l'un à l'autre :

*d Dum spectant oculi læsos , læduntur & ipsi ,
Multaque corporibus transitione nocent :*

Pareillement l'imagination esbranlée avecques vehemence , eslance des traits , qui puissent offenser l'objet estrangier. L'Anticienneté a tenu de certaines femmes en Scythie , qu'animées & courroullées contre quelqu'un , elles le tuoient du seul regard. Les tortues , & les autruches couvent leurs œufs de la seule veuë , signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux forciers , on les dit avoir des yeux offensifs & nuisans :

d Des yeux sont incommodés en regardant des yeux malades ; & bien des choses nuisibles passent imperceptiblement d'un corps dans un autre. Ovid. De Remedio Amor. L. II, c. 25. 320.

*e Nescio quis teneros oculus mihi fascinat ag-
nos.*

Ce sont pour moi mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience, les femmes envoyer aux corps des enfans, qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantaisies: telmoin celle qui engendra le More. Et il fut présenté à Charles Roi de Boheme & Empereur, une fille d'auprès de Pise toute velue & herissée, que sa mere disoit avoir esté ainsi conçue, à cause d'une image de Saint Jean Baptiste pendue en son lit.

Des animaux il en est de mesme: telmoin les brebis de Jacob & les perdrix & lievres, que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernièrement chez moi un chat guesant un oiseau au hault d'un arbre, & s'estans fichez la veüe ferme l'un contre l'autre, quelque es-

*e Je ne sçai quel faux œil mes Agneaux enser-
cille. Virg. Ecl. III, 103.*

pace de temps , l'oiseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates du chat , ou enivré par sa propre imagination ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui aiment la volerie ont ouï faire le conte du fauconnier , qui arrestant obstinément sa veuë contre un milan en l'air , gageoit , de la seule force de sa veuë le ramener contrebàs : & le faisoit à ce qu'on dit. Car les Histoires que j'emprunte , je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les prends. Les discours sont à moi , & se tiennent par la preuve de la raison , non de l'experience ; chacun y peut joindre ses exemples : & qui n'en a point , qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez , veu le nombre & variété des accidents. Si je ne 24 comme

24 J'ai trouvé dans une des dernières éditions de Montagne : *Si je ne conte bien ; qu'un autre conte pour moi* : Mais dans toutes les plus anciennes il y a , *Si je ne comme bien , qu'un autre comme pour moi* ; c'est-à-dire , *Si j'employe des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que j'ai en main , qu'un autre y en substitue de plus conve-*

bien, qu'un autre comme pour moi. Aussi en l'estude que je traite, de nos mœurs & mouvements, les temoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'est tousjours un tour de l'humaine capacité: duquel je suis utilement advisé par recit. Je le voi, & en fai mon profit, également en ombre qu'en corps. Et aux diverses leçons, qu'ont souvent les histoires, je prends à me servir de celle qui est la plus rare & memorable. Il y a des Autheurs, desquels la fin c'est dire les événements: La mienne, si j'y sçavois advenir, seroit dire sur ce qui peut advenir. Il est justement permis aux Escolles, de supposer des similitudes,

nables. Le verbe *Commer* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage, & il faudroit le conserver si l'on n'en a point d'autre à mettre à la place. Nos peres étoient plus sages que nous sur cet article. Ils faisoient des mots, quand ils en avoient besoin pour pouvoir exprimer leurs pensées d'une manière vive & courte, & ils ne se dégoûtoient point de ceux dont ils avoient actuellement besoin.

quand ils n'en ont point. Je n'en fais pas ainsi, pourtant, & surpasse de ce côté-là, en religion superstitieuse, toute foi historique. Aux exemples que je tire ceans de ce que j'ai leu, oui, fait, ou dict, je me suis defendu d'oser alterer jusques aux plus legeres & inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota, mon inscience je ne sçai.

Sur ce propos, j'entre par fois en pensée qu'il puisse assez bien convenir à un Theologien, à un Philosophe, & telles gens d'exquise & exacte conscience & prudence, d'escrire l'histoire. Comment peuvent-ils engager leur foi sur une foi populaire ? comment répondre des pensées de personnes incognues, & donner pour argent comptant leurs conjectures ? Des actions à divers membres, qui passent en leur présence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignages, assermentez par un Juge. Et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement répondre. Je tiens moins ha-

218 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
zardeux d'escrire les choses passées , que
presentes : d'autant que l'escrivain n'a à
rendre compte que d'une verité emprun-
tée.

Aucuns me convient d'escrire les af-
faires de mon temps : estimants que je
les voi d'une veue moins blessée de pas-
sion qu'un autre , & de plus près , pour
l'accès que fortune m'a donné aux chefs
partis. Mais ils ne disent pas , que pour la
gloire de Salluste je n'en prendrois pas la
peine : ennemi juré d'obligation , d'assi-
duité , de constance , qu'il n'est rien si
contraire à mon stile , qu'une narration es-
tendue. Je me recoupe si souvent , à faute
d'haleine. Je n'ai ni composition ni expli-
cation , qui vaille. Ignorant au delà d'un
enfant , des frases & vocables , qui ser-
vent aux choses plus communes. Pourtant
ai je pris à dire ce que je scai dire : accom-
modant la matiere à ma force. Si j'en prenois
qui me guidaist , ma mesure pourroit faillir
à la sienne. 25 Que ma liberté , estant si

25 *Rapportez ce Que , à ces mots qui sont à deux*

libre , j'eusse publié des jugemens , à mon gré même , & selon raison , illegitimes & punissables. Plutarche nous diroit volontiers de ce qu'il en a fait , que c'est l'ouvrage d'autrui , que ses exemples soient en tout & partout veritables : qu'ils soient utiles à la posterité , & presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu , que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux , comme en une drogue medicinale , en un Conte ancien , qu'il soit ainsi ou ainsi.

C H A P I T R E X X I.

Le profit de l'un est dommage de l'autre.

DEMADES Athenien condamna I un homme de sa ville , qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterre-

ou treize lignes d'ici. Mais ils ne disent pas , &c. Ce rapport est assez éloigné : mais on peut le découvrir aisément avec un peu d'application. Dans quelques éditions on a mis ou par ignorance , ou pour soulager le Lecteur , Outre que ma liberté , &c.

1 Senec. de Beneficiis , L. VI , c. 38. d'où presque tout ce chapitre a été pris.

220 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 mens, sous titre de ce qu'il en demandoit
 trop de profit, & que ce profit ne lui pou-
 voit venir sans la mort de beaucoup de
 gens. Ce jugement semble estre mal pris ;
 2 d'autant qu'il ne se fait aucun profit
 qu'au dommage d'autrui, & qu'à ce compte
 il faudroit condamner toute sorte de gain.
 Le marchand ne faict bien ses affaires, qu'à
 la debeauche de la jeunesse : le laboureur
 à la cherté des bleds : l'architecte à la ruine
 des maisons : les officiers, la justice aux
 procez & querelles des hommes : l'hon-
 neur mesme & pratique des Ministres de
 la Religion se tire de nostre mort & de nos
 vices. Nul medecin ne prend plaisir à la
 santé de ses amis mesmes, dit l'ancien Co-
 mique Grec ; ni soldat à la paix de sa ville :
 ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun
 se fonde au dedans, il trouvera que nos

2 Cui enim non ex alieno incommodo lucrum ?
 Miles bellum optat. Agricola annona caritas eri-
 git. Eloquens captat pretium ex litium numero.
 Medicis gravis annus in quaestu est. Institutores de-
 beatarum mercium Juventus corrupta locupletat.
 Nulla tempestate, nullo igne laedantur cetera, jace-
 rebis opera fabrilis. *Id. ibid.*

souhaits intérieurs pour la plupart naissent & se nourrissent aux despens d'autrui. Ce que considérant, il m'est venu en fantaisie, comme Nature ne se dement point en cela de sa générale police : car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement & augmentation de chaque chose, est l'alteration & corruption d'une autre :

a *Nam quodcumque suis mutatum finibus exit ;
Continuò hoc mors est illius , quod fuit ante.*

CHAPITRE XXII.

De la Coustume , & de ne changer aisément une loi reçue.

CELUI me semble avoir très-bien conçu la force de la coustume, qui premier forgea ce 1 Conté, qu'une femme de

a Dès qu'une chose sort de ses limites par voie de transmutation, ce nouvel-état est la mort de ce qu'elle étoit auparavant. *Lucret. Li. II, vs. 752, 753.*

1 On en a fait une espèce de Proverbe, que *Pétrone* a exprimé ainsi,

----- *Tollere taurum*

222 ESSAIS DE MONTAIGNE,
village ayant appris de caresser & porter
entre ses bras un veau dès l'heure de sa
naissance, & continuant tousjours à ce
faire, gagna par l'accoustumance que tout
grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit en-
core. Car c'est à la vérité une violente &
traistresse maistresse d'eschole, que la cou-
sume. Elle establit en nous peu à peu, à
la desrobée, le pied de son autorité: mais
par ce doux & humble commencement,
l'ayant rassis & planté avec l'aide du temps,
elle nous descouvre tantost un furieux &
tyrannique usage, contre lequel nous n'a-
vons plus la liberté de hausser seulement
les yeux. Nous lui voyons forcer tous les
coups les reigles de Nature: a *Usus effi-*
acissimus rerum omnium magister. J'en
crois l'Antre de Platon en la Republique,
& les Medecins, qui quittent si souvent à
son autorité les raisons de leur art: & ce

Qui tulerit vitulum, illa potest.

vous le trouverez aussi parmi les Adages d'*Erasmus*.
Cail. I. Cent. 2. Adag. 51.

a L'usage est l'instructeur le plus efficace de toutes
choses. *Plin. Nat. Hist. L. XXVI, c. 2.*

Roi qui par son moyen rangea son estomac à se nourrir de poison : & la fille qu'Albert recite s'estre accoustumée à vivre d'araignées : & en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands Peuples , & en fort divers climats , qui en vivoient , en faisoient provision , & les appaistoient , comme aussi des sauterelles , fourmis , lézards , chauvesouris ; & fut un crapaut vendu six escus en une nécessité de vivres : ils les cuisent & apprestent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres auxquels nos chairs & nos viandes estoient mortelles & venimeuses. *b Consuetudinis magna vis est. Pernoctant venatores in nive , in montibus uri se patiuntur : Pugiles , caestibus contusi , ne ingemiscunt quidem.* Ces exemples estrangers ne sont pas estranges , si nous

b La force de la Coutume est grande. C'est elle qui est cause que les Chasseurs passent des nuits entières dans la neige , que de jour ils se laissent brûler de chaleur sur les montagnes , & que les Athletes meurtris à coups de gantelets , ne poussent pas le moindre gémissement. *Cic. Tulc. Quæst. L. II, c. 17.*

224 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
considérons ce que 2 nous essayons ordinairement ; combien l'accoustumance hebeete nos sens. Il ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil : & ce que les Philosophes estiment de la musique celeste ; que les corps de ces cercles , estant solides , polis & venants à se lescher & frotter l'un à l'autre en roulant , ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie , aux couppures & 3 muances de laquelle se mirent les contours & changemens 4 des caroles des astres : mais qu'universellement les ouïes des creatures de ça bas , endormies , comme celles des Ægyptiens , par la continuation de ce son , ne le peu-

2 *Nous éprouvons.* Montagne employe souvent le mot d'essayer dans ce sens-là. Comme estoient les voisins des clochers , dit-il un peu plus bas : c'est-à-dire comme éprouvent les voisins des Cloches,

3 *Muance, changement.* Borel dans son *Tresor des Recherches* ----- *Gauloises & Françoises.*

4 C'est-à-dire , de la danse , des révolutions des Astres. *Carole*, vieux mot qui signifie *danse*. Voyez Borel , & le Dictionnaire Etymologique de Menage.

vent appercevoir pour grand qu'il soit. Les mareschaux, meulniers, armuriers, ne scauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perçoit comme nous. Mon *collet de fleurs* sert à mon nez : mais après que je m'en suis vestu trois jours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Ceci est plus estrange, que nonobstant les longs intervalles & intermissions, l'accoutumance puisse joindre & establir l'effect de son impression sur nos sens : comme essayent les voisins des clochers, Je loge chez moi en une tour, où à la diane & à la retraite une fort grosse cloche sonne tous les jours l'Avé Maria. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : & aux premiers jours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise de maniere que je loy sans offense, & souvent sans m'en esveiller.

4. C'est apparemment ce qu'on nomme plus proprement aujourd'hui *Collet de senteur*, espece de *pourpoint de peau parfumée*, à petites basques, & sans manche, comme l'ont décrit Meilleurs de l'Académie dans leur Dictionnaire.

Platon tança un enfant , qui jouoit aux noix. Il lui répondit : Tu me tanças de peu de chose. *L'accoustumance* 6 repliqua Platon , *n'est pas chose de peu.* Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply dès nostre plus tendre enfance ; & que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est pasetemps aux meres de voir un enfant tordre le col a un poulet , & s'esbattre à bleffer un chien & un chat, Et tel pere est si sot , de prendre à bon augure d'une ame martiale , quand il voit son fils goumer injurieusement un païsant , ou un laquai , qui ne se defend point : & à gentillesse , quand il le void affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté , & tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences & racines de la cruauté , de la tyrannie de

6 *Diog. Laërt.* dans la vie de Platon. Liv. III , Segm. 38, Mais Diogène Laërce ne dit pas que la personne que Platon tança fût un enfant , & qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il jouoit aux dez , ce qui rend la réponse de Platon bien plus importante.

la trahison Elles se germent là, & s'élèvent après gaillardement, & profitent à force entre les mains de la coustume. Et est une très-dangereuse institution, d'excuser ces vilaines inclinations, par la foiblesse de l'aage, & legereté du sujet. Premièrement c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure & plus naïfve qu'elle est plus gresse & plus neufve. Secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la différence des escus aux espingles : elle depend de soi. Je trouve bien plus juste de conclure ainsi : Pourquoi ne tromperoit-il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles ? que comme ils font : Ce n'est qu'aux espingles : il n'auroit garde de le faire aux escus. Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre texture & leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent, non en leur action seulement, mais surtout en leur cœur : que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque

228 ESSAIS DE MONTAIGNE,
masque qu'ils portent. Je sçai bien , que
pour m'estre duiſt en ma puerilité , de
marcher tousjours mon grand & plain
chemin, & avoir eu à contrecœur de meſ-
ler ni tricoterie ni fineſſe à mes jeux en-
fantins , (comme de vrai il faut noter ,
que les jeux des enfans ne ſont pas
jeux : & les faut juger en eux , comme
leurs plus ſerieuſes actions) il n'eſt paſ-
ſetemps ſi leger , où je n'apporte , 7 du
dedans , & d'une propenſion naturelle
& ſans eſtude , une extreſme contradic-
tion à tromper. Je manie les cartes pour
les doubles , & tiens compte , comme
pour doubles doublons , lors que le gai-
gner & perdre , contre ma femme & ma
fille , m'eſt indifferent , comme lors qu'il
va de bon. En tout & partout , il y a af-
ſez de mes yeux à me tenir en office :
il n'y en a point, qui me veillent de ſi près
ni que je reſpecte plus.

7 *Du fond du cœur & d'une inclination natu-
relle.*

Je viens de voir chez moi un petit homme natif de Nantes , né sans bras , qui a si bien façonné ses pieds , au service que lui devoient les mains , qu'il en ont à la verité à demi oublié leur office naturel. Au demeurant il les nomme ses mains , il trenche , il charge un pistolet & le lâche , il enfille son eguille , il coud , il escrit , il tire le bonnet , il se peigne , il jouë aux cartes & aux dez , & les remue avec autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'autre : l'argent que je lui ai donné , il l'a emporté en son pied , comme nous faisons en nostre main.

J'en vis un autre estant enfant , qui manioit une espée à deux mains , & une hallebarde , du pli du col à faute de mains , les jettoit en l'air & les reprenoit , lançoit une dague , & faisoit craqueter un fouët aussi bien que charretier de France. Mais on descouvre bien mieux & ses effets aux estranges impressions , qu'elle faict en

8 *Les effets de la Coutume , par les étranges impressions , &c.*

nos ames, où elle ne trouve pas tant de resistance. Que ne peut-elle en nos jugemens & en nos creances ? y a-t'il opinion si bizarre (je laisse à part la grossiere imposture des religions, de quoi tant de grandes nations, & tant de suffisants personages se sont veus enivrez : Car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine) mais d'autres opinions y en a-t'il de si estranges, qu'elle n'aie planté & establi pour loix ès regions que bon lui a semblé ? Et est très-juste cette ancienne exclamation : *c Non pudet physicum, id est speculatorem veneratoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis ?*

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantasie si forcenée

c Quelle honte a un physicien, qui doit fouiller dans les secrets de la Nature, d'alleguer pour des preuves de la vérité ce qui n'est que prévention & que coutume ! *Cic. de Nat. Deor. L. 1, c. 30. De la Traduction de M. l'Abbé d'Olivet.*

qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, & par conséquent que nostre raison n'estaye & ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, & ne regarde-t'on jamais celui qu'on veut honorer ; il en est où quand le Roi crache, la plus favorite des Dames de sa Cour tend la main : & en autre nation les plus apparents qui sont autour de lui, se baissent à terre, pour amasser en du linge son orduce. Desrobons ici la place d'un conte. Un Gentil-homme François se mouchoit toujours de sa main (chose très-ennemie de nostre usage) defendant là-dessus son faict & estoit fameux en bonnes rencontres : Il me demanda, quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allâsions lui apprestant un beau linge delicat à le recevoir : & puis, qui plus est, à l'empaqueter & ferrer soigneusement sur nous : que cela devoit faire plus de mal au cœur, que de le voir verser où que ce fust, comme nous fai-

232 **ESSAIS DE MONTAIGNE ;**
sons toutes nos autres ordures. Je trou-
vai qu'il ne parloit pas du tout sans rai-
son : & m'avoit la coustume osté l'ap-
perceance de cette estrangeté, laquelle
pourtant nous trouvons si hideuse, quand
elle est recitée d'un autre Païs. Les mi-
racles sont selon l'ignorance en quib
nous sommes de la nature, non selon
l'estre de la nature. L'assuefaction endort
la veue de nostre jugement. Les Barbares
ne nous sont de rien plus merveilleux
que nous sommes à eux : ni avec 9 plus
d'occasion, comme chascun sçavoit, après
s'estre promené par ces loingtains exem-
ples, 10 se coucher sur les propres ; &
les conferer sainement. La raison humaine
est une teinture infuse environ de pareil
poids à toutes nos opinions & mœurs, de
quelque forme qu'elles soient : infinie en
matiere, infinie en diversité. Je m'en re-

9 Ny avec plus de raison.

10 C'est-à-dire, si je ne me trompe, réfléchir sur
les exemples qu'il donne lui-même, sur ses propres
coutumes, & les comparer sincèrement avec les exem-
ples & les coutumes des autres Nations.

tourne. Il est des Peuples, où faut sa femme & ses enfans aucun ne parle au Roi que par sarbatane. En une mesme Nation & les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses, & les mariées les couvrent & cachent soigneusement. A quoi cette autre coustume qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage : car les filles se peuvent abandonner à leur poste, & engroissées se faire avorter par medicaments propres, au veu d'un chacun. Et ailleurs si c'est un Marchand qui se marie, tous les Marchands conviez à la nopce, couchent avec l'espousée avant lui : & plus il y en a, plus a-t'elle d'honneur & de recommandation de fermeté & de capacité : si un Officier se marie, il en va de mesme ; de mesme si c'est un Noble ; & ainsi des autres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple : car lors c'est au Seigneur à faire : & si on ne laisse pas d'y recommander estroitement la loyauté, pendant le mariage. Il en est

où il se void des bordeaux publics de masles , voire & des mariages : où les femmes vont à la guerre quant & leurs maris , & ont rang , non au combat seulement , mais aussi au commandement : Où non seulement les bagues se portent au nez , aux levres , aux joues , & aux ongles des pieds : mais des verges d'or bien poissantes au travers des tetins & des fesses : Où en mangeant on s'effuye les doigts aux cuisses , & à la bourse des genitoires , & à la plante des pieds : Où les enfans ne sont pas heritiers , ce sont les freres & neveux : & ailleurs les neveux seulement , sauf en la succession du Prince ; Où pour reigler la communauté des biens , qui s'y observe , certains Magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres , & de la distribution des fruits , selon le besoin d'un chacun : Où l'on pleure II la mort des.

II Je crois que Montaigne a pris ceci d'*Herodote*, L. V, p. 330. où cet Historien dit que certains peuples de Thrace pleurent à la naissance de leurs enfans , & enterrent leurs morts avec de grands témoignage de joie.

enfans , & festoye-l'on celle des vieillards :
 Où ils couchent en des lits dix ou douze
 ensemble avec leurs femmes , se peuvent
 marier , les autres non : Où l'on estime
 si mal de la condition des femmes , que
 l'on y tuë les femelles qui y naissent &
 achete-l'on des voisins des femmes pour
 le besoin : Où les maris peuvent repudier
 sans alleguer aucune cause , les femmes
 non pour cause quelconque : Où les maris
 ont loy de les vendre , si elles sont steriles :
 Où ils font cuire le corps du trespasé , &
 puis piler , jusques à ce qu'il se forme
 comme en bouillie , laquelle ils meslent à
 leur vin , & la boivent : Où la plus desi-
 rable sepulture ¹² est d'estre mangé des
 chiens ; ailleurs des oiseaux : Où l'on croit
 que les ames heureuses vivent en toute
 liberté , en des champs plaisans , fournis
 de toutes commoditez , & que ce sont
 elles qui font cet écho que nous oyons :

¹² *Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. III, c.*
 24. p. 157.

Où ils combattent en l'eau, & tirent seurement de leurs arcs en nageant : Où pour signe de subjection il faut hauffer les espaulles, & baiffer la teste : & deschauffer les foubiers quand on entre au logis du Roi : Où les Eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez & levres à dire, pour ne pouvoir estre aimez ; & les Prestres se crevent les yeux pour ~~accointer~~ ^{accointer} les Demons, & prendre les Oracles : Où chascun * fait un Dieu de ce qu'il lui plaist, le chasseur d'un Lion ou d'un Renard, le pesheteur de certain poisson, & des Idoles de chaque action ou passion humaine ; le Soleil, la Lune, & la Terre, sont les Dieux principaux ; la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le Soleil, & y mange-l'on la chair & le poisson crud : Où le grand serment,

* Dans le Commentaire Royal de l'Inca Garcilasso de la Vega, cet auteur nous apprend qu'il n'y a point d'Indien qui ne se dise descendu de la premiere chose qui lui vient en fantaisie, d'une Fontaine, d'une Riviere, d'un Lion, &c. p. 89.

13 c'est jurer le nom de quelque homme trepassé, qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tombe; Où les estrenes que le Roi envoie aux princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu, lequel apporté, tout le vieil feu est esteint; & de ce nouveau sont tenus les peuples voisins venir puiser chascun pour soi, sur peine de crime de leze majesté: Où, quand le Roi pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, (ce qui avient souvent) son premier successeur est obligé d'en faire autant: & passe le droit du Royaume au troisieme successeur: Où l'on diversifie la forme de la police, selon que les affaires semblent le requérir; on depose le Roi quand il semble bon: & l'on substitue des anciens à prendre le gouvernail de l'estat, & le laisse-l'on par fois aussi es mains de la Commune: Où hommes & femmes sont circoncis, & pareillement baptisés: Où le

soldat, qui en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son Roi sept testes d'ennemis, est faict noble: Où l'on vit sous cette opinion si rare & insociable de la mortalité des ames: Où les femmes s'accouchent sans plaincte & sans effroi: Où les femmes 14 en l'une & l'autre jambe portent des 15 greves de cuivre: & si un pouil les mort, sont tenues par devoir de magnanimité de les remordre: & n'osent épouser, qu'elles n'aient offert à leur Roi, s'il le veut, leur pucelage: Où l'on saluë mettant le doigt à terre, & puis le haussant vers le Ciel: Où les hommes 16 portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules; elles pissent debout, les hommes accroupis: Où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, & encensent comme les Dieux, les hommes qu'ils veulent honorer: Où non seulement jusques au quatriesme degré, mais en aucun

14 *Hérodote. L. IV p. 317.*

15 *C'est-à-dire, Botes, botines: Nicot.*

16 *Nymphodorus, L. XIII. RERUM BARBARICARUM.*

plus esloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages : Où les enfans sont quatre ans à nourrisse , & souvent douze ; & là-mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier jour : Où les peres ont charge du chastiment des masles, & les meres à part des femmelles ; & est le chastiment de les fumer pendus par les pieds : Où on fait circoncire les femmes : Où l'on mange toutes sortes d'herbes sans autre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur : Où est tout ouvert ; les maisons pour belles, & riches qu'elles soient , sans porte , sans fenestre , sans coffre qui ferme , & sont les larrons doublement punis qu'ailleurs : Où ils ruent les pouils avec les dents comme les Magots , & trouvent horrible de les voir escacher sous les ongles : Où l'on ne coupe en toute la vie ni poil ni ongle ; ailleurs où l'on ne coupe que les ongles de la droite , celles de la gauche se nourrissent par gentillesse : Où 17 ils

17 *Herodot. L. IV, p. 324.*

240 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
nourrissent tout le poil du costé droict ;
tant qu'il peut croistre ; & tiennent raz le
poil de l'autre costé ; & en voisines pro-
vinces celle ici nourrit le poil de devant ,
celle là le poil de derriete , & rasent l'op-
posite : Où les peres prestent leurs enfans ,
les maris leurs femmes , à jouir aux hostes ,
en payant : Où on peut honnestement faire
des enfans à sa mere , les peres se meller
à leurs filles & à leurs fils : Où aux af-
semblées des festins ils s'entreprennent ,
sans distinction de parenté les enfans les
uns aux autres. Ici on vit de chair hu-
maine : là c'est office de pieté 18. de tuer
son pere en certain aage : ailleurs les peres
ordonnent des enfans encore au ventre
des meres , ceux qu'ils veulent estre
nourris & conservez , & ceux qu'ils veu-
lent estre abandonnez & tuez : ailleurs les
vieux maris prestent leurs femmes à la
jeunesse pour s'en servir : & ailleurs elles
sont communes sans peché : voir en tel

18 Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* L. III,
C. 34. p. 153.

païs portent pour marque d'honneur 19
 autant de belles houppes frangées au bord
 de leurs robes , qu'elles ont accointé de
 masses. N'a pas fait la coustume encore
 une chose publique des femmes à part ?
 leur a-t'elle pas mis les armes à la main ,
 fait dresser des armées , & livrer des ba-
 tailles ? Et ce que toute la philosophie ne
 peut planter en la teste des plus sages , ne
 l'apprend-elle pas de sa seule ordonnance
 au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons
 des nations entieres , 20 où non seule-
 ment la mort estoit mesprisée , mais fes-
 toyée : où les enfans de sept ans 21 souf-
 froient à estre fouettez jusques à la mort ,
 sans changer de visage : où la richesse estoit
 en tel mespris que le plus chetif citoyen
 de la ville n'eust daigné baisser le bras

19 Herodot. L. IV, p. 312.

20 Les Thraces. *Valer. Maxim. L. II, c. VI, §. 12. Thracia. --- Natio merito sibi sapientiæ lau-
 dem vindicaverit, quæ natales hominum flebiliter,
 exsequias cum hilaritate celebrans, sine ullis docto-
 rum præceptis, verum conditionis nostræ habitum
 pervidit.*

21 A Lacédémone,

242. ESSAIS DE MONTAIGNE,
pour ramasser une bourse d'escus. Et sça-
vons des regions très fertiles en toutes
façons de vivres, 22 où toutefois les
plus ordinaires mets & les plus favou-
reux, c'estoient du pain, du nasitort &
de l'eau. Fit-elle pas encore ce miracle en
Cio 23 qu'il s'y passa sept cent ans, sans
memoire que femme ni fille y eust fait
faute à son honneur ? Et somme, à ma
fantaisie, il n'est rien qu'elle ne face, ou
qu'elle ne puisse : & avec raison l'appelle
Pindarus, à ce qu'on m'a dict, *la Roynne*
& *Emperiere du monde*. Celui qu'on ren-
contra battant son pere, respondit, que
c'estoit la coustume de sa maison : que son
pere avoit ainsi battu son ayeul : lui son
bisayeul ; & montrant son fils : Cettui-ci
me battra quand il sera venu au terme de
l'aage où je suis. Et le pere que le fils ti-

22 En Perse du temps de Cyrus ; Xenophon
dans sa Cyropédie, Liv. I, c, 8 & Edit. Oxon.
an. 1703.

23 Plutarque dans son Traité des vertueux Faits
des femmes, à l'article DES CIENTS.

raffoit & 24 sabouloit emmi la ruë, lui commanda de s'arrester à certain huis ; car lui , n'avoit trainé son pere que jusques-là : que c'estoit la borne des injurieux traitemens hereditaires , que les enfans avoient en usage faire aux peres en leur famille. Par coustume , dit 2, Aristote , aüssi souvent que par maladie , des femmes s'arrachent le poil , rongent leurs ongles , mangent des charbons & de la terre : & plus par coustume que par nature les masles se meslent aux masles.

Les loix de la conscience , que nous disons naistre de nature , naissent de la coustume : chacun ayant en veneration interne les opinions & mœurs approuvées & receuës autour de lui , ne s'en peut desprendre sans remors , ni s'y appliquer sans applaudissement.

Quand ceux de Crete vouloient au

24 Fouloit aux pieds. --- *Sabouter* , proculcare *Nicot*.

25 *Ethic. Nicom. lib. VII, c. 6.*

244 ESSAIS DE MONTAIGNE,
temps passé maudire quelqu'un , 27 ils
prioient les Dieux de l'engager en quel-
que mauvaise coustume. Mais le principal
effect de sa puissance . c'est de nous saisir
& empieter de telle forte, qu'à peine soit-
il en nous de nous r'avoir de sa prise ,
& de r'entrer en nous, pour discourir &
raisonner de ses ordonnances. De vrai ,
parce que nous les humons avec le lait
de nostre naissance , & que le visage du
monde se presente en cet estat à nostre
premiere veüe, il semble que nous soyons
nais à la condition de suivre ce train. Et
les communes imaginations , que nous
trouvons en credit autour de nous & in-
fuses en nostre ame par la semence de
nos peres , il semble que ce soient les
generalles & naturelles. Par où il ad-
vient, que ce qui est hors les gonds de
la coustume, on le croid hors les gonds
de la raison : Dieu sçait combien desrai-

27 *Cretenses cum acerbissimâ execratione adver-*
sus eos quos vehementer oderunt, uti volunt; ut malo
consuetudine delectentur, optant, Valer. Max. L. VII
In Externis, §. 15.

sonnablement le plus souvent. Si comme nous , qui nous estudions , avons appris de faire , chascun qui oïd une juste sentence , regardoit incontinent par où elle lui appartient en son propre : chascun trouveroit , que cette-ci n'est pas tant un bon mot comme un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les advis de la verité & les preceptes , comme adressés au peuple , non jamais à soi : & au lieu de les coucher sur ses mœurs , chacun les couche en la memoire , très-fotement & très-inutilement. Revenons à l'Empire de la coutume.

Les peuples nourris à la liberté & à se commander eux-mesmes , estiment toute autre forme de police monstrueuse & contre nature. Ceux qui sont duits à la Monarchie en font de mesme. Et quelque facilité que leur presse fortune au changement , lors mesme qu'ils se font avec grandes difficultez deffaitz de l'importunité d'un maistre , ils courent à en re-

246 ESSAIS DE MONTAIGNE,
planter un nouveau avec pareilles diffi-
cultez , pour ne se pouvoir résoudre de
prendre en haine la maistrise.

C'est par l'entremise de la coustume
que chacun est content du lieu où natu-
re l'a planté ; & 28 les sauvages d'Escoffe
n'ont que faire de la Touraine , ni les Scy-
thes de la Theffalie ;

Darius demandoit à quelques Grecs ,
pour combien ils voudroient prendre la
coustume des Indes , 29 de manger leurs
peres trespassez (car c'estoit leur forme ,
estimans ne leur pouvoir donner plus fa-
vorable sepulture , que dans eux-mesmes)
ils lui respondirent que pour chose du
monde ils ne le feroient ; mais s'estant aus-

28 Qu'on nomme autrement les *Montagnards*
d'*Escoffe* , gens grossiers , qui , dit-on , ne vivent
gueres que de rapine. Ceux qui ne connoissent
point le Pays de ces Montagnards , n'ont qu'à con-
sulter *Froissart* , Vol. II , c. 160 , 169 & 174 , pour
voir ce qui peut avoir engagé Montaigne à le met-
tre en opposition avec la Touraine.

29 *Herodot.* L. III , p. 200. --- Touchant la
coustume que les Indiens avoient de manger leurs
Peres trespassez , voyez *Sextus Empiricus* , *Pyrrh.*
hypot. L. III , c. 25. p. 157.

si essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, & prendre celle de Grece, qui estoit de bruler les corps de leurs peres; il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi; d'autant que l'usage nous desfrobbé le vrai visage des choses.

d Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam

Principio, quod non minuant mirarier omnes Paulatim.

Autrefois ayant à faire valoir quelque-une de nos observations, & receuë avec resoluë autorité bien loin autour de nous: & ne voulant point, comme il se fait, l'establiir seulement par la force des loix & des exemples, mais qu'estant tousjours justes à son origine, j'y trouvai le fondement si foible, qu'à peine que je ne m'en dégoustasse, moi, qui avois à la confirmer en autrui. C'est cette recepte, par

d Il n'y a rien de si grand & de si merveilleux dans son commencement, que peu - à - peu tous les hommes ne s'habituent à regarder avec moins d'admiration. Lucret. L. II: vj. 1027, &c.

248 ESSAIS DE MONTAIGNE,
laquelle Platon entreprend 30 de chasser
les des-naturées & preposteres amours de
son temps : qu'il estime souveraine &
principale , Affavoir , que l'opinion pu-
blique les condamne , que les Poëtes ,
que chascun en face de mauvais contes :
Recepte , par le moyen de laquelle les
plus belles filles n'attirent plus l'amour
des peres ; ni les freres plus excellents en
beauté , l'amour des sœurs : les fables
mesmes de Thyestes , d'Oedipus , de
Macareus , ayant , avec le plaisir de leur
chant , infus cette utile creance , en la
rendre cervelle des enfans. De vrai , la
pudicité est une belle vertu , & de la-
quelle l'utilité est assez connuë : mais de la
traitter & faire valoir selon nature , il est
autant mal-aisé , comme il est aisé de la
faire valoir selon l'usage , les loix , & les
preceptes. Les premieres & universelles
raisons sont de difficile perscrutation. Et
les passent nos maistres en escumant , ou

en ne les osant pas seulement taster, se jettent d'abordée dans la franchise de la coutume : là ils s'enflent, & triomphent à bon compte. Ceux qui ne veulent laisser tirer hors cette originelle source, faillent encore plus : & s'obligent à des opinions sauvages, telmoin Chrysippus, 31 qui fema en tant de lieux de ses Escrits, le peu de compte en quoi il tenoit les conjonctions incestueuses, quelles qu'elles fussent.

Qui voudra se desfaire de ce violent prejudice de la coutume, il trouvera plusieurs choses receuës d'une resolution indubitable, qui n'ont appui qu'en la barbe chenuë & rides de l'usage, qui les accompagne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité & à la raison, il sentira son jugement, comme tout bouleversé, & remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, je lui demanderai lors, quelle chose peut

31 *Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. I, c. 13, p. 316*

250 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
estre plus estrange, que de voir un peuple obligé à suivre des loix qu'il n'entendit oncques : attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes & achapts, à des reigles qu'il ne peut sçavoir, n'estant écrites ni publiées en sa langue, & desquelles par nécessité il lui faille acheter l'interpretation & l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son Roi de rendre 32 les trafiques & negociations de ses Subjects libres, franches, & lucratives ; & leurs débats & querelles, onereuses, chargées de poisons subfides : mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en trafique la raison mesme, & donner aux loix cours de marchandise. Je sçai bon gré à la fortune, dequoi (comme disent nos Historiens) ce fut un Gentil - homme Gascon & de mon país qui le premier s'opposa à Charlemagne, ne voulant donner les loix Latines & Imperiales.

Qu'est-il plus farouche que de voir 33
 une Nation, où par legitime coustume
 la charge de juger se vende ; & les juge-
 ments soient payez à purs deniers comp-
 tants ; & où légitimement la justice soit
 refusée à qui n'a dequoi la payer : & aye
 cette marchandise si grand credit, qu'il se
 face en une police un quatriesme estat , de
 gens manians les procès , pour le joindre
 aux 3 anciens, de l'Eglise , de la Noblesse,
 & du peuple : lequel estat ayant la charge
 des loix & souveraine autorité des biens
 & des vices , face un corps à part de celui
 de la Noblesse : d'où il advienne qu'il y
 ait doubles loix , celles de l'honneur , &
 celles de la justice , en plusieurs choses
 fort contraires : aussi rigoureusement con-
 damnent celles-là un dementi souffert,
 comme celles ici un dementi revanché,
 par le devoir des armes : celui-là soit de-
 gradé d'honneur & de noblesse qui souffre

33 *La France où ce désordre est allé en aug-
 mentant depuis Montagne , & où selon toutes les
 apparences il régnera-aussi long-temps que la Mo-
 narchie.*

252 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
un' injure , & par le devoir civil , celui
qui s'en venge , encoure une peine capi-
tale : (qui s'adrefse aux loix pour avoir rai-
fon d'une offence faiçte à fon honneur ,
il fe deshonore : & qui ne s'y adrefse , il
en eft puni & chaflié par les loix.) Et de
ces deux pieces fi diverfes , fe rapportants
toutes-fois à un feul chef , ceux-là ayent
la paix , ceux-ci la guerre en charge : ceux-
là aient le gain , ceux-ci l'honneur : ceux-
là le fçavoir , ceux-ci la vertu : ceux-là la
parole , ceux-ci l'action : ceux-là la juftice,
ceux-ci la force : ceux-là la robe longue ,
ceux-ci la courte en partage ?

Quant aux chofes indifférentes , comme
veftemens , qui les voudra ramener à leur
vraie fin , qui eft le fervice & commodi-
té du corps , d'où depend leur grace &
bienfeance originelle , pour les plus fan-
taftiques à mon gré qui fe puiſſent imagi-
ner , je lui donnerai entre autres nos bon-
nets carrez : cette longue queuë de veloux
pliſſé , qui pend aux teſtes de nos femmes
avec fon attirail bigarré : & ce vain modèle

& inutile, d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre & parade en public.

Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le stile commun : Ains au rebours, il me semble que toutes façons écartées & particulieres partent plustost de folie, ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison : & que le Sage doit au dedans retirer son ame de la presse, & la tenir en liberté & puissance de juger librement des choses : mais quant au dehors, qu'il doit suivre entierement les façons & formes receuës. La société publique n'a que faite de nos pensées : mais se demeurant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes & nostre vie, il la faut prester & abandonner à son service & aux opinions communes : comme ce bon & grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeissance d'un Magistrat, voire d'un Magistrat très-ini-

254 ESSAIS DE MONTAIGNE,
que. Car c'est la reigle des reigles, &
generale loi des loix, que chascun ob-
serve celles du lieu où il est.

En voici d'une autre cuvée. Il y a grand
doute, s'il se peut trouver si evident
profit au changement d'une loi receüe
telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la
remuer : d'autant qu'une police, c'est
comme un bastiment de diverses pieces,
joinct ensemble d'une telle liaison, qu'il
est impossible d'en esbranler une que,
tout le corps ne s'en sente. Le 34 Le-
gislateur des Turiens ordonna, que qui-
conque voudroit ou abolir une des vieil-
les loix, ou en establir une nouvelle
il presenteroit au Peuple la corde au
col : afin que si la nouvelleté n'estoit ap-
prouvée d'un chascun, il fust inconti-
nent estranglé. Et celui de Lacedemone
35 employa sa vie pour tirer des citoyens
une promesse asseurée, de n'enfreindre.

34 *Charondas*, dans *Diodore de Sicile*, L.
XII, c. 4.

35 *Lycurgue*. Voyez sa vie par *Plutarque*, 22.

aucune de ses ordonnances. L'Ephore
 36 qui coupa si rudement les deux cor-
 des que Phrinys avoit adjousté à la mu-
 sique, 37 ne s'esmoye pas, si elle en
 vaut mieux, ou si les accords en sont
 mieux remplis : il lui suffit pour les con-
 damner, que ce soit une alteration de la
 vieille façon. C'est ce que signifioit cette
 38 Espée rouillée de la justice de Mar-
 seille. Je suis desgouté de la nouvelleté,
 quelque visage qu'elle porte, & ai raison,
 car j'en ai veu des effets très-dommagea-
 bles. Celle qui nous presse depuis tant
 d'ans, elle n'a pas tant exploicté : mais on
 peut dire avec apparence, que par acci-
 dent, elle a tout produict & engendré ;

36 Plutarque dans les *Dits notables des Lace-
 démoniens*, nomme cet Ephore Emerepès.

37 Ne se met point en peine. ---- S'esmoy ou
 esmay, qui veut dire, souci, tristesse, on a fait
 s'esmayer, ou s'esinoyër, se soucier. *La Fontaine
 des Amoureux :*

Ce fut au temps du mois de May

Qu'on doit chasser deuil & esmay

Borel.

38 *Valer. Maxim. L. II, c. 6. §. 7.*

256 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
voire & les maux & ruines , qui se font
depuis sans elle , & contre elle : c'est à
39 à s'en prendre au nez :

e Heu ! patior telis vulnera facta meis !

Ceux qui donne le branle à un estat ,
font volontiers les premiers absorbez en
sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure
guere à celui qui l'a esmeu : il bat &
brouille l'eau pour d'autres pescheurs. La
liaison & contexture de cette Monarchie
& ce grand bastiment , ayant esté definis
& dissous , notamment sur ses vieux ans ,
par elle , donne tant qu'on veut d'ouver-
ture & d'entrée à pareilles injures. La
majesté Royale 40 s'avale plus difficile-

39 *A mettre tout cela sur son compte, ---- Se
prendre par le nez, signifie se reconnoistre soy-mesme
entaché de quelque vice qu'on reproche à un autre ,
dit l'Auteur d'un explication morale d'aucuns Pro-
verbes communs en la Langue Françoisse, qu'on
trouve dans NICOT in-folio ; imprimé à Paris en
1606.*

*e Ah ! c'est de moi que vient tout le mal que j'en-
dure. Ovid. Epist. Phillidis Demophooni, vs. 48.*

40 *Tombe, descend. S'avaller, subside, pes-
sum ire, Nicot. ---- Il en est tout autrement ,
selon Montaigne, de ceux à qui l'ambition a fait*

ment du sommet au milieu , qu'elle ne se précipite du milieu à fonds. Mais si les inventeurs sont plus dommageables , les imitateurs sont plus vicieux , de se jeter en des exemples , desquels ils ont senti & puni l'horreur & le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur , mesmes au mal faire , ceux-ci doivent aux autres , la gloire de l'invention , & le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches 41 puissent en cette premiere & fé-

maître l'envie de déposséder un Roi pour prendre sa place. Ce qu'il dit un jour à cette occasion mérite d'être conservé. Le voici mot pour mot , comme le rapporte d'Aubigné dans son Histoire Universelle, Tom. III. Liv. 3. ch. 28. --- cc Et comme il
 » n'y eust aucun des Princes de la Ligue à qui il
 » ne fust arrivé quelque deffaveur par les combats,
 » le peuple qui n'a rien de médiocre en sa bouche,
 » exagetoit leurs deffauts. Enfin la plus part en
 » vindrent là , que ceux qu'ils trouvoient fort
 » beaux pour Princes , ne l'estoient pas pour Rois:
 » suivant ce que me dit un jour Michel Montagne,
 » à sçavoir , Que les prétendans à la Couronne trou-
 » vent tous les échelons jusques au marchepied du
 » Throsne , & petits & aisez : mais que le dernier ne
 » se pouvoit franchir , pour sa hauteur. -- Cromwel
 » lui-même n'osa se parer du titre de Roy. »

41 J'ai trouvé dans plusieurs éditions, puissent heureusement en cette premiere & seconde source.

258 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 conde source les images & patrons à trou-
 bler nostre police. On lit en nos loix mes-
 mes, faictes pour le remede de ce premier
 mal, l'apprentissage & l'excuse de routes
 sortes de mauvaises entreprises : Et nous
 advient ce que Thucydides dit des guerres
 civiles de son temps, qu'en faveur des
 vices publics, 42 on les baptisoit de mots
 nouveaux, plus doux pour leur excuse,
 abastardissant & amolissant leurs vrais
 titres. C'est pourtant, pour reformer nos
 consciences & nos creances. *g honesta
 oratio est.* Mais le meilleur pretexte de
 nouvelleté est très dangereux. 43 *Adeo
 nihil motum ex antiquo probabile est.* Si

Le mot *heureusement* fait ici un fort mauvais sens.
 Le dernier Traducteur Anglois qui s'en est apperçu,
 l'a rendu par un mot qui veut dire *aisément*. Pour
 moi, j'ai cru devoir le proscrire, parce qu'il n'est
 point dans l'édition in-4to 1588. Edition très-cor-
 recte, & qui a paru du vivant de Montagne.

42 Lib III. §. 52. Edit. Oxon.

g Le pretexte est honnête. Terent. Andr. Act. I.
 sc. 1. vs. 114.

43 *Tant il est vrai que nul changement introduit
 dans un ancien établissement n'est louable. C'est une
 reflexion que Tite-Live fait [L. XXXIV. c. 54.] à
 me*

me semble-t'il , à le dire franchement , qu'il y a grand amour de soi & presumption , d'estimer ses opinions jusques-là , que pour les establir , il faille renverser une paix publique . & introduire tant de maux inevitables , & une si horrible cor-

l'occasion d'un nouveau règlement , par lequel dans certains spectacles le peuple devoit être séparé des sénateurs , qui jusqu'alors avoient été assis avec le peuple sans aucune distinction. Et de peur qu'on ne prit droit d'en conclurre , qu'il faudroit conserver les usages les plus bizarres auxquels leur ancienneté donnera toujours des défenseurs , ce sage Historien ajoute , *Veteribus , nisi quæ usus evidenter arguit , stari malunt.* » Les hommes aiment mieux qu'on » s'en tienne aux anciennes pratiques , si l'on en » excepte celles où l'expérience fait voir des incon- » vénients palpables. » --- Au reste , ce passage de Tite-Live , *Adeo nihil motum ex antiquo probabile est* , ne se trouve , ni dans l'édition in-4to d'Abel l'Angelier , de 1588 , ni dans une autre du même Libraire in-8vo. de 1602 , quicqu'il soit dans sa belle édition in-folio de 1595. Il ne se trouve pas non plus dans une bonne édition in-8vo faite à Paris en 1608 , ni dans la version angloise imprimée à Londres en 1700. Je le conserve pourtant pour ne pas donner lieu à des soupçons injustes. Dans un sujet comme celui que Montaigne traite ici , ce n'est pas la raison ni les regles de la critique qui déterminent le jugement de la plupart des hommes , & , en mon particulier , je me défie autant de moi-même que des autres sur un article si chatouilleux.

ruption de mœurs que les guerres civiles apportent, & les mutations d'estat en chose de tel poids, & les introduire en son pays propre. Est-ce pas mal mesnagé, d'avancer tant de vices certains & connus pour combattre des erreurs contestées & debatables? Est-il quelque pire espece de vices, que ceux qui choquent la propre conscience & naturelle cognoissance? Le Senat osa donner en paiement cette défaite, sur le differend d'entre lui & le peuple, pour le ministère de leur religion: *e Ad Deos, id magis quam ad se pertinere: ipsos visuros ne sacra sua polluantur*, conformément à ce que respondit l'Oracle à ceux de Delphes, en la guerre Medoise, craignant l'invasion des Perfes. Ils demanderent au Dieu, ce qu'ils avoient à faire

h Que cette affaire concernoit plutôt les Dieux qu'eux: & que leur providence sçautoit bien prendre soin que la Religion ne fût point profanée. Tite-Live L. X, c. 6. L'application que Montagne fait ici des paroles de Tite-Live, ne convient en aucune maniere au sens qu'elles ont dans cet historien, comme s'en appercevront tous ceux qui voudront prendre la peine de le consulter.

des tresors sacrez de son temple , ou les tacher , ou les emporter : Il leur respondit, 44 qu'ils ne bougeassent rien , qu'ils se souciaissent d'eux : qu'il estoit suffisant pour prouvoir à ce qu'il lui estoit propre. La Religion Chrestienne a toutes les marques d'extreme justice & utilité : mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obeissance du Magistrat : & manutention des polices. Quel merueilleux exemple nous en a laissé la Sapience Divine , qui pour establir le salut du genre humain , & conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort & le péché , ne l'a voulu faire qu'à la merci de nostre ordre politique : & a soumis son progres & la conduicte d'un si haut effet si salutaire , à l'aveuglement & injustice de nos observations & usances , y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris , & souffrant une longue perte d'années à meurir ce fruct inestimable ? Il

y a grand à dire entre la cause de celui qui suit les formes & les loix de son pays , & celui qui entreprend de les regenter & changer. Celui-là allegue pour son excuse, la simplicité, l'obeïssance & l'exemple : quoiqu'il face , ce ne peut estre malice , c'est pour le plus malheur : i *Quis est enim non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas ?* Outre ce que dit Isocrates , que la defectuosité a plus de part à la moderation , que n'a l'excès. L'autre est en bien plus rude parti. Car 45 qui se mesle de choisir & de chan-

i *Car qui n'est point touché de respect pour une antiquité scellée & confirmée par les plus fameux témoignages ?* Cic. de Divinat. L. I , c. 40. Le frere de Ciceron prétend confirmer par-là la vérité de la divination par le vol des oiseaux , par l'inspection des entrailles , par les songes , &c. Ces différens moyens de connoître l'avenir étoient effectivement autorisés depuis long-temps dans le monde ; & si le principe sur quoi le frere de Ciceron se fonde , est raisonnable , il n'est pas facile de voir pourquoi l'on méprise si fort aujourd'hui ces différentes especes de divination.

45 Ce qui suit ici , depuis ces mots , *Car qui se mesle* , &c. jusqu'au passage de Ciceron inclusivement qui finit ainsi , *non Zenonem , aut Cleanthem , aut Chrysippum sequor* , ne se trouve point

ger, usurpe l'autorité de juger; & se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse, & le bien de ce qu'il introduit. Cette si vulgaire considération m'a fermé en mon siège? & tenu ma jeunesse même, plus temeraire, en bride de ne charger mes espauls d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance; & oser en cette-ci, ce qu'en sain jugement je ne pourrois oser en la plus facile de celles auxquelles on m'avoit instruit, & auxquelles la temerité de juger est de nul prejudice: me semblant très

dans l'édition d'*Abel l'Angelier* in-folio, imprimée à Paris en 1595, trois ans après la mort de l'Auteur, & dans une autre édition in-folio, imprimée à Paris chez *Michel Blageart* en 1640. Dans ces deux éditions, immédiatement après ces mots, *L'autre est en bien plus rude parti*, il y a *Dieu le sçache en nostre presente querelle*, &c. Sans prétendre décider si ce qu'il y a de plus ici, est de Montagne (sur quoi chacun est libre de penser ce qu'il voudra) je me crois obligé de le mettre dans cette édition, parce que je le trouve, non-seulement dans des éditions de Paris imprimées depuis l'an 1640, mais encore dans trois éditions qui ont paru l'une à Paris en 1602, & imprimée (ce qui est assez remarquable) chez *Abel l'Angelier*; l'autre aussi à Paris en 1608, & la troisième à Leyde en 1609.

inique, de vouloir soumettre les consti-
tutions & observances publiques & im-
mobiles, à l'instabilité d'une privée fan-
tasie (la raison privée n'a qu'une jurisdic-
tion privée) & entreprendre sur les loix
divines, ce que nulle police ne suppor-
teroit aux civiles : auxquelles, encore que
l'humaine raison ait beaucoup plus de
commerce, si sont-elles souverainement
juges de leurs juges : & l'extreme suffi-
sance sert à expliquer & estendre l'usage
qui en est receu, non à le détourner &
innover. Si quelque fois la Providence di-
vine a passé par dessus les reigles, aus-
quelles elle nous a nécessairement astreints
ce n'est pas pour nous en dispenser. Ce
sont coups de sa main divine, qu'il nous
faut non pas imiter, mais admirer : &
exemples extraordinaires, marque d'un
exprès & particulier adveu, du gente des
miracles, qu'elle nous offre pour tesmoi-
gnage de sa route-puissance, au dessus de
nos ordres & de nos forces, qu'il est fo-
lie & impieté d'essayer 47 à représenter :

& que nous ne devons pas suivre, mais contempler avec estonnement : Actes de son personnage, non pas du nôtre. Cotta proteste bien opportunement : *k Quum de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævola, Pontifices maximos, non Zenonem aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor.* Dieu le sçache en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster & remettre, grands & profonds articles, combien ils font qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons & fondements de l'un & l'autre parti. C'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre presse où va-t'elle ? sous quelle enseigne se jette-t'elle à quartier ? Il advient de la leur, comme des autres medecines foibles & mal appliquées : les humeurs qu'elle vouloit

k Quand il s'agit de la Religion, j'écoute T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scevola, souverains pontifes. & non pas Zenon, Cleanthe, ou Chrysippe. *Cic. de Nat. Deor. L. III. c. 2.*

purger en nous, elle les a eschauffées, exasperées & aigries par le conflit, & si nous est demeurée dans le corps. Elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, & nous a cependant affoiblis; en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, & ne recevons de son operation que des douleurs longues & intestines.

Si est-ce que la fortune reservant toujours son autorité au dessus de nos discours, nous presente aucunes fois la necessité si urgente, qu'il est besoin que les loix lui facent quelque place: Et quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout & par tout en bride & en reigle contre ceux qui ont la clef des champs, auxquels tout cela est loisible qui peut avancer leur dessein, qui n'ont ni loi ni ordre que de suivre leur avantage, c'est une dangereuse obligation & inequalité.

1 Aditum nocendi perfido præstat fides.

1 En nous fiant à un perfide, nous lui fournis-

D'autant que la discipline ordinaire d'un Etat qui est en sa santé, ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires, elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres & offices, & un commun consentement à son observation & obeïssance. L'aller legitime, est un aller froid, poissant & contraint : & n'est pas pour tenir bon, à un aller licencieux & effrené. On sçait qu'il est encore reproché à ces deux grands personnages, Octavius & Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de César, d'avoir plustost laissé encourir toutes les extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, & que de rien remuer. Car à la verité en ces dernieres nécessitez, ou il n'y a plus que tenir, il seroit à l'avanture plus sagement fait, de baisser la teste & presser un peu au coup, que s'ahurtant outre la possibilité à ne rien relâcher, donner occasion à la violence de fouler

sons le moyen de nous trahir, *Senec. Oedip. Act. III, vs. 686.*

tout aux pieds : & vaudroit mieux faire
 vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis
 qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent.
 Ainsi fit celui 48 qui ordonna qu'elles
 dormissent vingt & quatre heures : Et
 celui qui remua pour cette fois un jour
 du Calandrier : Et cet autre qui du mois
 de Juin 49 fit un second Mai. Les Lace-
 demoniens mesmes, tant religieux obser-
 vateurs des ordonnances de leur Pais,
 estants pressez de leur loy, qui deffen-
 doit d'esslire par deux fois Admiral un
 mesme personnage, & de l'autre part leurs
 affaires requerans de toute necessité, que
 Lyfander prist de rechef cette charge, ils
 firent un Aracus Admiral, mais 50 Ly-
 sandre Surintendant de la Marine. Et de
 mesme subtilité, un de leurs Ambassadeurs
 estant envoyé vers les Atheniens, pour
 obtenir le changement de quelque ordon-

48 C'est *Agésilas*, Plutarch. *Apophth. Laced.*
 pag. 214. & *Agésil.* Vit. p. 612, 613.

49 *Alexandre le Grand*. Voyez sa vie écrite par
 Plutarque, chap. 5, de la version d'Amyot.

50 Plutarque dans la Vie de *Lyfander*, ch. 4.

nance , Pericles lui alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loi estoit une fois posée, lui conseilla 51 de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu. C'est ce dequoi Plutarque loue Philopœmen, qu'estant né pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, 52 mais aux loix mesmes, quand la necessité publique le requeroit.

CHAPITRE XXIII.

Divers événemens de mesme Conseil.

JAcques I Antiot, grand Aumosnier de France, me recita un jour cette histoire à l'honneur d'un Prince des nostres, (& nostre estoit-il à très-bonnes enseignes.) 2 encore que son origine fust es-

51 *Id.* dans la Vie de Pericles, ch. 13.

52 Dans la Comparaison des Titius Q. Flaminius avec Philopœmen, vers la fin.

1 Le célèbre traducteur de Plutarque.

2 Le Duc de Guise, de la Maison de Lorraine.

trangere) que durant nos premiers troubles au siege de Roüan , ce Prince ayant esté adverti par la Roine mere du Roi d'une entreprise qu'on faisoit sur sa vie , & instruit particulièrement par ses lettres , de celui qui la devoit conduire à chef , qui estoit un Gentil-homme Angevin ou Manceau , frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce Prince , il ne communiqua à personne cet advertissement , mais se promenant le lendemain au mont sainte Catherine , d'où se faisoit nostre batterie à Roüan (car c'estoit 3 au temps que nous la tenions assiegée) ayant à ses costez ledit Seigneur grand Aumosnier & un autre Evesque , il apperceut ce Gentil-homme , qui lui avoit esté remarqué , & le fit appeller. Comme il fut en sa présence , il lui dit ainsi , le voyant desja palir & fremir des allarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu , vous vous doutez bien de ce que je vous veux , & vos-

» tre visage le monstre. Vous n'avez rien
 » à me cacher ; car je suis instruit de vos-
 » tre affaire si avant , que vous ne feriez
 » qu'empirer vostre marché , d'essayer à le
 » couvrir. Vous sçavez bien telle chose &
 » telle (qui estoient les tenants & abou-
 » tissants des plus secretes pieces de cette
 » année) » ne faillez sur votre vie à me
 » confesser la verité de tout ce dessein. »
 Quand ce pauvre homme se trouva prins &
 convaincu (car le tout avoit esté descou-
 vert à la Roine par l'un des complices) il
 n'eust qu'à joindre les mains & requerir
 la grace & misericorde de ce Prince , aux
 pieds duquel il se voulut jetter : mais il
 l'en garda , suivant ainsi son propos : 4
 » Venez ça , vous ai-je autrefois fait des-
 » plaisir ? ai-je offensé quelqu'un des
 » vostres par haine particuliere ? Il n'y a

4. Tout ceci se trouve dans un Livre intitulé *La Fortune de la Cour*, composé par le sieur de *Dampmartin*, ancien courtisan du regne de Henri III, Liv. II, p. 139. L'Auteur raconte ce fait ar-
 rivé de son temps, plus simplement & en moins
 de mots que Montagne.

» pas trois semaines que je vous cognois ,
 » quelle raison vous a peu mouvoir à en-
 » treprendre ma mort ? Le Gentil homme
 répondit à cela d'une voix tremblante, que
 ce n'estoit aucune occasion particuliere
 qu'il en eust, mais l'interest de la cause
 generale de son parti, & qu'aucuns lui
 avoient persuadé que ce seroit une execu-
 tion pleine de pieté, d'extirper en quelque
 maniere que ce fust, un si puissant enne-
 mi de leur religion. « Or (suivit ce Prin-
 » cé) je vous veux montrer combien la
 » religion que je tiens, est plus douce
 » que celle de quoi vous faictes profes-
 » sion. La vostre vous a conseillé de me
 » tuer sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi
 » aucune offense ; & la mienne me com-
 » mande que je vous pardonne, tout
 » convaincu que vous estes de m'avoir
 » voulu tuer sans raison. Allez-vous-en,
 » retirez-vous, que je ne vous voye plus
 » ici : & si vous estes sage, prenez doref-
 » navant en vos entreprises des conseillers
 » plus gens de bien que ceux-là. »

L'Empereur Auguste estant en la Gaule, receut certain advertissement ; d'une conjuration que lui brassoit *L. Cinna* : il delibera de s'en venger , & manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis : mais la nuit d'entre deux il la passa avec grande inquietude , considerant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maison , & neveu du grand Pompeius : & produisoit en se plaignant plusieurs divers discours. » Quoi donc , fais-
 » soit-il , fera-t'il dict que je demeurerai
 » en crainte & en alarme , que je laisserai mon meurtrier se pourmener ce-
 » pendant à son aise ? S'en ira-t'il quitte ,
 » ayant assailli ma teste , que j'ai sauvée de
 » tant de guerres civiles , de tant de ba-
 » tailles , par mer & par terre , & après
 » avoir establi la paix universelle du mon-
 » de ? fera-t'il absous , ayant deliberé , non
 » de me mourir seulement , mais de me

— 5. Voyez, Seneque dans son *Traité de la Clemen-*
ce, L. I, ch. 9. d'où toute cette histoire a été trans-
 portée ici mot pour mot.

» sacrifier ? » Car la conjuration estoit faicte de le tuer , comme il feroit quelque sacrifice. Après cela s'estant tenu coi quelque espace de temps , il recommençoit d'une voix plus forte , & s'en prenoit à soi-même : « Pourquoi vis-tu, s'il im-
 » porte à tant de gens que tu meures ?
 » n'y aura-t'il point de fin à tes vengean-
 » ces & à tes cruautés ? Ta vie vaut-elle
 » que tant de dommage se fasse pour la
 » conserver ? »

Livia la femme le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y
 » seront-ils receus , lui dit-elle ? Fais ce
 » que font les Medecins : quand les re-
 » ceptes accoustumées ne peuvent servir ,
 » ils en essayent de contraires. Par severité :
 » tu n'as jusques à cette heure rien profité :
 » Lepidus a suivi Savidienus , Murena Le-
 » pidus , Cæpio Murena , Egnatius Cæ-
 » pio. Commence à experimenter com-
 » ment te succederont la douceur & la
 » clemence. Cirina est convaincu , par-
 » donne-lui : de te nuire désormais , il
 » ne pourra & profitera à ta gloire. »

Auguste fut bien aise d'avoir trouvé un
 Avocat de son humeur, & ayant remer-
 cié sa femme & contremandé ses amis,
 qu'il avoit assignez au Conseil, commanda
 qu'on fit venir à lui Cinna tout seul. Et
 ayant fait sortir tout le monde de sa cham-
 bre, & fait donner un siege à Cinna,
 il lui parla en cette maniere, « En pre-
 » mier lieu je te demande, Cinna, paisible
 » audience : n'interromps pas mon parler,
 » je te donrai temps & loisir d'y respon-
 » dre, Tu sçais, Cinna, que t'ayant
 » pris au camp de mes ennemis, non seu-
 » lement t'estant fait mon ennemi, mais

6 Cette circonstance, marquée expressément par
 Seneque, n'est point inutile; parce qu'elle nous ap-
 prend les mœurs de ce temps-là: & par cette raison
 je crois que le célèbre *Corneille* a bien fait de l'em-
 ployer dans sa Tragédie de CINNA : *Cinnam unum
 ad se accersit*, dit Seneque, *dimissisque omnibus &
 cubicula, cum alteram Cinnae poni cathedram jussis-
 set*, &c. Un Roi qui feroit consister une partie de
 sa majesté à ne voir jamais ses sujets assis devant lui,
 n'auroit qu'une très-petite idée de la grandeur.
 Elle ne dépend point de ces sortes de distinctions.
 Un Roi véritablement respectable peut s'en passer
 hardiment, sans risquer de rien perdre de sa dignité,
 non plus qu'*Auguste*, *Trejan*, ou *Marc-Aurele*.

» estant né tel, je te sauvai, je te mis en-
 » tre mains tous tes biens, & t'ai enfin
 » rendu si accommodé & si aisé, que les
 » victorieux sont envieux de la condition
 » du vaincu : l'office du Sacerdoce que tu
 » me demandas, je te l'octroyai, l'ayant
 » refusé à d'autres, desquelz les peres
 » avoient tousjours combattu avec moi :
 » t'ayant si fort obligé, tu as entrepris de
 » me tuer. » A quoi Cinna s'estant escrié
 qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante
 pensée : « Tu ne me tiens pas, Cinna,
 » ce que tu m'avois promis, suivit Au-
 » guste : tu m'avois assuré que je ne se-
 » rois pas interrompu : oui, tu as entre-
 » pris de me tuer : en tel lieu, tel jour,
 » en telle compagnie, & de telle façon. »
 Et le voyant transi de ces nouvelles, &
 en silence, non plus pour tenir le marché
 de se taire, mais de la presse de la con-
 science : » Pourquoi, *adjouste-t'il*, le
 » fais-tu ? Est-ce pour estre Empereur ?
 » Vraiment il va bien à la chose publique,
 » s'il n'y a que moi, qui t'empesche d'ar-

» rivet à l'Empire. Tu ne peux pas seule-
 » ment deffendre ta maison, & perdis
 » dernièrement un procès par la faveur
 » d'un simple libertin. Quoi n'as-tu
 » moyen ni pouvoir en autre chose qu'à
 » entreprendre Cesar? Je le quitte, s'il
 » n'y a que moi qui empesche tes espe-
 » rances. Penses-tu que Paulus, que Ra-
 » bius, que les Colléens & les Servi-
 » liens te souffrent; & une si grande
 » troupe de Nobles, non seulement no-
 » bles de nom; mais qui par leur vertu
 » honorent leur noblesse? » Après plu-
 » sieurs autres propos (car il parla à lui plus
 » de deux heures entieres) Or va, lui dit-il,
 » je te donne, Cinna, la vie à traistre & à
 » parricide, que je te donnay autrefois à en-
 » nemy; que l'amitié commence de ce jour-
 » d'huy entre nous: essayons qui de nous
 » deux de meilleure foy, moy t'aye donné
 » ta vie, ou tu l'aye receüe. Et se despartit
 » d'avec lui en cette maniere. Quelque temps
 » après, il lui donna le Consulat, se plai-
 » gnant de quoy il ne le lui avoit osé deman-

der. Il l'eut depuis pour fort ami, & fut seul fait par lui heritier de tous ses biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantième an de son âge, il n'y eut jamais de conjuration ni d'entreprise contre lui, & reçut une juste récompense de cette sienne clemence. Mais il n'en advint pas de même 7 au nostre : car la douceur ne le sceut garantir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison, tant c'est chose vaine & frivole que l'humaine prudence : & au travers de tous nos projets, de nos conseils & precautions, la fortune maintenant sousjourn la possession des evenemens.

Nous appellons les Medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art, qui ne

7 Le même *Duc de Guise* dont Montaigne venoit de parler au commencement de ce Chapitre : car ce Duc assiégeant en 1563, fut assassiné par un Gentil-homme d'Angoumois, nommé *Poltrot*, poussé à cette action infame par le même motif qui avoit déjà inspiré un dessein tout pareil au Gentil-homme *Manceau*, mentionné ci-dessus, & désigné positivement ainsi par le sieur de Danipmartin.

se peut maintenir & elle-mesme , & qui eust les fondements trop frailes , pour s'appuyer de sa propre force : & comme s'il n'y avoit qu'elle , qui ayt besoin que la fortune preste la main à ses operations. Je croi d'elle tout le pis , ou le mieux qu'on voudra : car nous n'avons , Dieu merci , nul commerce ensemble. Je suis au rebours des autres ; car je la mesprise bien tousjours ; mais quand je suis malade ; au lieu d'entrer en composition , je commence encore à la haïr & à la craindre : & respons à ceux qui me pressent de prendre medecine , qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces & à ma

- 8 Le mot, *art* qui est aujourd'hui masculin , étoit féminin du temps de Montagne. Dans quelques nouvelles éditions des *Essais* on a mis ici *luy-mesme* : mais je me suis fait une loi de donner le Livre de Montagne tel qu'il l'a laissé lui-même , en suivant exactement les plus anciennes éditions , & surtout d'*Abel l'Angelier* in-folio , publiée à Paris après le décès de l'Auteur en 1595. --- Il est certain que dans les derneres éditions on a souvent gâté les pensées & les expressions de Montagne en voulant les corriger. J'en donnerai quelques exemples incontestables.

fanté, pour avoir plus de moyen de soutenir l'effort & le hazard de leur breuvage. Je laisse faire nature, & presuppõe qu'elle se soit pourvue de dents & de griffes, pour se deffendre des assauts qui lui viennent, & pour maintenir cette contexture, dequoi elle fuit la dissolution. Je crains au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien estroites & bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, & qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or je di que non en la Medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part. Les faillies Poëtiques, qui emportent leur auteur, & le ravissent hors de soi, pourquoy ne les attribuerons-nous à son bonheur, puisqu'il confesse lui-mesme qu'elles surpassent sa suffisance & ses forces, & les recognoit venir d'ailleurs que de soi, & ne les avoir aucunement en sa puissance : non plus que les Orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements & agi-

tations extraordinaires , qui les pouffent au delà de leur deſſein ?

Il en eſt de meſmes en la Peinture, qu'il eſchappe par fois des traits de la main du Peintre ſurpaſſans ſa conception & ſa ſcience , qui le tient lui-meſme en admiration , & qui l'eſtonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment , la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces & beautez qui s'y treuvent, non ſeulement ſans l'intenrion, mais ſans la cognoiſſance meſme de l'ouvrier. Un ſuffiſant Lecteur deſcouvre ſouvent ès Eſcrits d'autrui , dès perfections autres que celles que l'auteur y a miſes & apperçues , & y preſte des ſens & des viſages plus riches.

Quant aux entrepriſes militaires , chacun void comment la fortune y a bonne part. En nos conſeils meſmes & en nos deliberations, il faut certes qu'il y ait du fort & du bonheur meſlé parmi : car tout ce que noſtre ſageſſe peut , ce n'eſt pas grand' choſe. Plus elle eſt aiguë & vive ,

plus elle trouve en soi de foiblesse, & se deffie d'autant plus d'elle-mesme. Je suis de l'advis 9 de Sylla : & quand je me prens garde de près aux plus glorieux exploits de la guerre, je voy, ce me semble, que ceux qui les conduisent, n'y employent la deliberation & le conseil, que par acquit ; & que la meilleure part de l'entreprise, ils l'abandonnent à la fortune ; & sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des allegresses fortuites, & des fureurs estrangeres parmi leurs deliberations, qui les poussent le plus souvent à prendre le parti le moins fondé en apparence, & qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands Capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils teme-

9 Qui ôstat l'envie, à ses faits, en louant son veue sa bonne fortune, & finalement en se surnommant Faustus ; la Fortune, &c. Plutarque : Comment on se peut louer soi-mesme, &c. Chap. IX version d'Amyot.

raires

me semble-t'il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soi & presumption, d'estimer ses opinions jusques-là, que pour les établir, il faille renverser une paix publique, & introduire tant de maux inevitables, & une si horrible cor-

l'occasion d'un nouveau règlement, par lequel dans certains spectacles le peuple devoit être séparé des senateurs, qui jusqu'alors avoient été assis avec le peuple sans aucune distinction. Et de peur qu'on ne prit droit d'en conclurre, qu'il faudroit conserver les usages les plus bizarres auxquels leur ancienneté donnera toujours des défenseurs, ce sage Historien ajoute, *Veteribus, nisi quæ usus evidenter arguit, stari malunt.* » Les hommes aiment mieux qu'on s'en tienne aux anciennes pratiques, si l'on en excepte celles où l'expérience fait voir des inconvéniens palpables. » --- Au reste, ce passage de Tite-Live, *Ad eo nihil motum ex antiquo probabile est*, ne se trouve, ni dans l'édition in-4to d'Abel l'Angelier, de 1589, ni dans une autre du même Libraire in-8vo. de 1692, quoiqu'il soit dans sa belle édition in-folio de 1595. Il ne se trouve pas non plus dans une bonne édition in-8vo faite à Paris en 1608, ni dans la version angloise imprimée à Londres en 1700. Je le conserve pourtant pour ne pas donner lieu à des soupçons injustes. Dans un sujet comme celui que Montagne traite ici, ce n'est pas la raison ni les règles de la critique qui déterminent le jugement de la plupart des hommes, & en mon particulier, je me défie autant de moi-même que des autres sur un article si charcuté.

MON
plus de
hazard
nature
reveue
ffendr
ur mai
lle fu
le l'alk
ix pris
c la ma
eau lie
aveaux
on en l
olusieu
y a b
qui em
ent hor
terons-
nfesse lu
affiance
enir d'ai
aucunen
les Orat
l mouve

de tout le monde ;
 un merveilleux tour-
 son estant adverti
 et les moyens de le
 jamais le cœur d'en
 qu'il aimoit mieux
 en cette misere , d'a-
 ie ses ennemis seu-
 ses amis. Ce qu'A-
 ien plus vivement
 oidement, quand ;
 Lettre de Parme-
 on plus cher Me-
 par l'argent de Da-
 ; en mesme temps
 ettre à Philippus ;
 qu'il lui avoit pre-
 ner cette resolution
 sient tuer, il' con-

is notables des anciens

II, c. 6. *Epistolam a
 à manu temens, accipit
 cum Epistolam Philip-*

286 ESSAIS DE MONTAIGNE,
sentoit qu'ils le puissent faire ? Ce Prince
est le souverain patron des actions hazardeux,
mais je ne sçai s'il y a trait en sa vie , qui
ait plus de fermeté que cestui-ci, ni une
beauté illustre par tant de visages. Ceux
qui preschent aux Princes la desffiance , si
attentive , sous couleur de leur prescher
leur seureté, leur preschent leur ruine &
leur honte. Rien de noble ne se fait sans
hazard. J'en sçai un de courage très-mar-
tial de sa complexion & entreprenant , de
qui tous les jours on corrompt la bonne
fortune par telles persuasions : Qu'il se
reflerre entre les siens , qu'il n'entende à
aucune reconciliation de ses anciens enne-
mis , se tienne à part , & ne se commette
entre mains plus fortes, quelque promesse
qu'on lui face, quelque utilité qu'il y voye.
J'en sçai un autre , qui a inespéremment
avancé sa fortune , pour avoir pris con-
seil tout contraire.

La hardiesse de quoi ils cherchent si avi-
dement la gloire, 13 se represente , quand

13 *Eclatée , se fait voir. Dans l'édition in-4to
1586 , il y a , se presente.*

il est besoin , aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes : en un cabinet ; qu'un camp : le bras pendant que le bras levé. La prudence si tendre & circonspecte est mortelle ennemie des hautes exécutions [* Scipion sceut , 14 pour pratique la volonté de Syphax , quittant son armée , & abandonnant l'Espagne , douteuse encore sous sa nouvelle conquête , passer en Afrique , dans deux simples vaisseaux , pour se commettre en terre ennemie à la puissance d'un Roi barbare . à une foi incognue , sans obligation , sans hostage , sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage , de son bonheur , & de la promesse de ses hautes esperances a

* Depuis Scipion sceut , &c. jusqu'à ces mots : *fidem obligat* : j'enferme tout entre deux Crochets & l'on verra dans la note suivante pourquoi je me suis avisé de cet expedient , qui sauve un grand embarras au Lecteur , & une espèce de contradiction à Montagne.

14 Pour gagner Syphax , pour l'attirer dans les intérêts des Romains.

a La confiance que nous prenons en autrui , nous gagne souvent la sienne. *Tit-Live* L. XXII , c. 22.

Habita fides ipsam plerumque fidem obligat.] A une vie ambitieuse & fameuse , il faut 15 au rebours prester peu , & porter la bride courte aux soupçons. La crainte & la deffiance attirent l'offense & la convient. Le plus deffiant 16 de nos Rois établit ses affaires , principalement pour avoir volontairement abandonné & commis sa vie & sa liberté , entre les mains

15 Cette maxime, qu'à une vie ambitieuse & fameuse , il faut prêter peu aux soupçons , & leur tenir la bride courte , paroît mal placée ici , surtout à cause du mot au rebours qui semble la mettre en opposition avec ce qui précède immédiatement. Mais Montagne n'emploie ici ce mot , que pour lier cette maxime avec ce qu'il avoit dit , avant de parler de Scipion , *Que la prudence si tendre & circonspecte , est mortelle ennemie des hautes exécutions.* C'est ce qui paroît à l'œil dans l'édition in-4to de 1588, où immédiatement après ces derniers mots Montagne avoit dit , *A une vie ambitieuse & fameuse , il faut au rebours , prester peu , & porter la bride courte aux soupçons.* Ce qu'il a mis depuis entre deux , touchant Scipion , n'a servi qu'à gêner la liaison du discours , en séparant ces deux propositions qui étoient jointes fort naturellement ensemble.

16 Louis XI. — Mémoires de Philippe de Commines , Liv. II. ch. 5 & 6 où l'Historien blâme fort cette action de Louis XI , qui se mit par là en grand danger , ch. 7 & 8.

de ses ennemis : montrant avoir entière fiance d'eux , afin qu'ils la prissent de lui. A ses Legions mutinées & armées contre lui , Cesar opposoit seulement l'autorité de son visage , & la fierté de ses paroles ; & se fioit tant à soi & à sa fortune qu'il ne craignoit point de l'abandonner & commettre à une armée seditionneuse & rebelle.

b. *segit aggers fultus*

Cespitis intrepidus vultu , meruitque timeri

Nil metuens.

Mais il est bien vrai , que cette forte assurance ne se peut représenter bien entière , & naïve , que par ceux auxquels l'imagination de la mort , & du pis qui peut advenir après tout , ne donne point d'effroi : car de la présenter tremblante encore , douteuse & incertaine , pour le service d'une importante reconciliation , ce n'est rien faire qui vaille. C'est un ex-

b D'un air intrépide il parut debout sur le haut du rempart , & mérita d'être craint en ne craignant rien lui même. *Lucan. L. V. vs. 316 &c.*

plus de
hazard
e nature,
pourveue
se deffendre
, & pour main
dequoi elle fuit
au lieu de l'aller
elle est aux prises
en jointes avec la mala
de son adversaire au lieu
recharge de nouveaux
Or je di que non en la
lement, mais en plusieurs
taines, la fortune y a be
saillies Poëtiques, qui em
heur, & le ravissent hon
quoi ne les attribuerons-
heur, puisqu'il confesse
les surpassent sa suffisance
& les recognoit venir de
soi, & ne les avoir aucun
sance: non plus que les C
avoir en la leur ces mo

EXIII. 29

lein de fect
venable à se
arge , lui eu
ec plus d'ho
est rien moir
si agité , qu
recevra bie
trainte. Je li
pris une re
n gré , que t
& en pour
tempestueu
voit 18 ava
e personnage
r recogneu l
du nez , &
e contenan
it entreprin
: chargeant l
nt & de pe
niller & à f

*sa premiere r
nnage.*

dérôber , comme

N v

292 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
desrober, il les enflamma & appella sur
soi.

On deliberoit de faire une monstre generale de diverses troupes en armes, (c'est le lieu de vengeancees secrettes; & n'est point où en plus grande seurete on les puisse exercer) il y avoit publiques & notoires apparences, qu'il n'y feroit pas fort bon pour aucuns, auxquels touchoit la principale & necessaire charge de les reconnoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, & qui avoit beaucoup de poids & de suite. Le mien fut qu'on evitast surtout de donner aucun tesmoignage de ce doute, & qu'on s'y trouvast & meslast parmi les files, la teste droite & le visage ouvert; & qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoi les

Montaigne l'explique lui-même. ---- A propos d'un autre passage des *Essais*, Liv. II. ch. 12. p. 339, où ce mot est encore employé, Menage remarque dans son Dictionnaire Etymologique, que cette façon de parler, qui est fort en usage dans l'Anjou, a pris son origine des Lapereaux que nous appellions autrefois *Connits*, lesquels vont se cachant dans les haies.

autres opinions visioient le plus) au contraire, l'on sollicitast les Capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles & gaillardes en l'honneur des assistans, & n'espargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, & engendra dès-lors en avant une mutuelle & utile confidence.

La voie qu'y tint Julius Cesar, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement il essaya par clemence, à se faire aimer de ses ennemis mesmes, se contentant aux conjurations qui lui estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverti. Cela fait il prit une très-noble resolution, d'attendre sans effroi & sans sollicitude, ce qui lui en pourroit advenir, s'abandonnant & se remettant à la garde des Dieux & de la fortune. Car certainement c'est l'estat où il estoit quand il fut tué.

Un estrangier ayant dict & publié par tout qu'il pourroit instruire Dionysius Tiran de Siracuse, d'un moyen de sentir &

descouvrir en toute certitude, les parties que ses subjects machineroient contre lui, s'il lui vouloit donner une bonne piece d'argent, Dionysius en estant adverti, le fit appeller à soi, pour s'esclaircir d'un art si necessaire à sa conservation : cet estranger lui dict, qu'il n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il lui fit delivrer un talent, & se vanta d'avoir appris de lui un singulier secret. Dionysius ²⁰ trouva cette invention bonne, & lui fit compter six cent escus. Il n'estoit pas vrai-semblable, qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un très-utile apprentissage ; & servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. *

Pourtant les Princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis, & qu'il ne se

²⁰ Plutarque dans *les dits notables des anciens Roys*, &c.

* Montagne dit ici *pourtant* au lieu de *partant*, pourquoy : il a fait encore ailleurs la même fautes.

peut rien entendre de quoi ils ne sentent le vent. Le Duc d'Athènes fit plusieurs sottises en l'establisement de sa fresche tyrannie sur Florence : mais cette-ci est la plus notable, qu'ayant receu le premier avis des 21 monopoles que ce Peuple dressoit contre lui, par Mattheo dit Monozo, complice d'icelles, il le fit mourir, pour supprimer cet advertissement, & ne faire sentir, qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du Triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour, qu'une troupe de gens de cheval,

21 C'est-à-dire, conspirations. Rabelais s'est servi du mot de *Monopole* dans ce sens-là. *Pteust & Dieu*, dit-il, parlant des mutineries du peuple de Paris, que je sceusse l'officine en laquelle sont forgés ces *Schismes & Monopoles*, pour les mettre en évidence es confrairies de ma paroisse, L. I. ch. 17. p. 207. Edit. d'Amst. d'Henri Desbordes, sous le nom feint d'Henri Bordefius, --- *Monopole*, conspiration, conjuration, *Nicot*.

qui avoit charge de le prendre, passa tout joignant un halier, où il s'estoit tapy, & faillit de le descouvrir : mais lui sur ce point-là considérant la peine & les difficultez, auxquelles il avoit desja si longtemps duré, pour se sauver des continuelles & curieuses recherches qu'on faisoit de lui par tout; le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, & combien il lui valoit mieux passer une fois le pas, que demeurer tousjours en cette transe, lui-mesme les r'appella, & leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eux & lui d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croisje, qu'encore vaudroit-il mieux le prendre que de demeurer en la fièvre continuelle d'un accident, qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude, & d'incertitude, il vaut mieux d'une belle assurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir; & tirer

quelque consolation de ce qu'on n'est pas
assuré qu'il advienne.

Fin du Tome premier.

... ..

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le Tome I.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. <i>P</i> AR divers moyens, on arrive à pareille fin.	page 1
CHAP. II. De la tristesse,	13
CHAP. III. Nos affections s'emportent au-delà de nous.	22
CHAP. IV. Comme l'ame descharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais lui deffailent.	42
CHAP. V. Si le Chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer.	49
CHAP. VI. L'heure des Parlements dangereuse.	56
CHAP. VII. Que l'intention juge nos actions.	63
CHAP. VIII. De l'oisiveté.	67
CHAP. IX. Des Menteurs.	70

300 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. X. <i>Du parler prompt ou tardif.</i>	84
CHAP. XI. <i>Des Prognostications.</i>	90
CHAP. XII. <i>De la Constance.</i>	102
CHAP. XIII. <i>Cérémonie de l'entrevue des Rois.</i>	108
CHAP. XIV. <i>On est puni pour s'opiniâ- trer en une Place sans raison.</i>	112
CHAP. XV. <i>De la punition de la couar- dise.</i>	115
CHAP. XVI. <i>Un trait de quelques Am- bassadeurs.</i>	119
CHAP. XVII. <i>De la peur.</i>	128
CHAP. XVIII. <i>Qu'il ne faut juger de no- tre heure qu'après la mort.</i>	136
CHAP. XIX. <i>Que philosopher, c'est ap- prendre à mourir.</i>	144
CHAP. XX. <i>De la force de l'imagina- tion.</i>	189
CHAP. XXI. <i>Le profit de l'un est domma- ge de l'autre.</i>	219
CHAP. XXII. <i>De la Coustume, & de ne changer aysément une Loy reçue.</i>	221
CHAP. XXIII. <i>Divers événemens de mê- me conseil.</i>	269
Fin de la Table des Chap. du Tom. I.	

ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

TOME II.

10241

102

10241

10241

10241

10241

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. COSTE,
SUIVIS DE SON ÉLOGE.

NOUVELLE ÉDITION,

TOME SECONDE.

A GENÈVE,
ET A PARIS.
Chez VOLLAND, Libraire, Quai des
Augustins, N° 25.

M. DCC. LXXXIX.

V. S.



ESSAIS DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXIV.

Du Pedantisme.

JE me suis souvent despité en mon enfance, de voir es Comedies Italiennes, tousjours un pedante pour badin, & le surnom de *magister*, n'avoir guere plus honorable signification parmy nous. Car leur es-
tant donné en gouvernement, que pou-
vois-je moins faire que d'estre jaloux de
leur reputation? Je cherchois bien de les
excuser par la disconvenance naturelle qu'il
y a entre la vulgaire, & les personnes rares

1 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
& excellentes en jugement , & en sçavoir ; d'autant qu'ils vont un train entièrement contraire les uns des autres. Mais en cecy perdois-je mon latin , que les plus galans hommes-c'estoient ceux qui les avoyent le plus à mépris , témoin nostre bon du Bellay :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.
Et est cette coutume ancienne : car Plutarque dit (1) que *Grec & Escolier* estoient mots de reproche entre les Romains , & de mespris. Depuis avec l'aage j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison , & que (2) *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses , n'en devienne pas plus vive , & plus esveillée ; & qu'un esprit

(1) Dans la vie de Cicéron , ch. 2 de la traduction d'Amyot.

(2) Espèce de proverbe qu'on n'a exprimé de cette manière barbare que pour rendre les faux savants plus ridicules. Vous le trouverez dans Rabelais , L. I , c. 29. Le poëte Regnier l'a traduit ainsi , *les plus grands ebetes ne sont pas les plus fins* , Sat. III ; & c'est comme on parle encore aujourd'hui.

LIVRE I. CHAP. XXIV. 3

grossier & vulgaire puisse loger en soy , sans s'amender , les discours & les jugemens des plus excellens Esprits que le monde ait porté , j'en suis encore en doute. A recevoir tant de cervelles étrangères , & si fortes , & si grandes , il est nécessaire (me disoit une fille , la premiere de nos Princesses , parlant de quelqu'un) que la sienne se foule , se contraigne & rappetisse , pour faire place aux autres. Je dirois volontiers , que comme les plantes s'estrouffent de trop d'humour , & les lampes de trop d'huile , aussi faict l'action de l'Esprit par trop d'estude & de matiere , lequel occupé & embarrassé d'une grande diversité de choses , perde le moyen de se demesler , & que cette charge le tiennne courbe & croupy. Mais il en va autrement , car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit. Et aux exemples des vieux temps il se voit tout au rebours , des suffisans hommes aux manimens des choses publiques , des grands Capitaines , & grands Conseillers aux affaires d'Es-

4 ESSAIS DE MONTAIGNE,

tat, avoir esté ensemble très-sçavans.

Et quant aux Philosophes retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquefois à la vérité mesprizez, par la liberté Comique de leur temps, leurs opinions & façons les rendans ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme? Ils en sont bien prests! Ils cherchent encore, s'il y a vie, s'il y a mouvement, (3) si l'homme est autre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir & souffrir, quelles bestes ce sont que les loix & justice. Parlent-ils du Magistrat, ou parlent-ils à luy? c'est d'une liberté irreverente & incivile. (4) Oyent-ils louer un Prince ou un Roy; c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer &

(3) Si Montagne a copié ceci du *Theatete* de Platon, p. 127. F. comme il paroît par tout ce qu'il ajoute immédiatement après, qu'il a visiblement tiré de ce dialogue, il a fort mal pris la pensée de Platon, qui dit seulement ici: que le philosophe ignore à tel point ce que fait son voisin, qu'il fait à peine si c'est un homme ou quelque autre animal.

(4) *Id.* *ibid.* p. 128. A.

tondre ses bestes ; mais bien plus rudement. En estimez-vous quelqu'un plus grand , pour posséder deux mille arpents de terre ? (5) eux s'en moquent , accoutumés d'embrasser tout le monde , comme leur possession. Vous vantez-vous de votre noblesse , pour compter sept ayeux riches ? ils vous estiment (6) de peu , ne concevans l'image universelle de nature , & combien chacun de nous a eu de prédécesseurs , riches , pauvres , Roys , valets , Grecs , Barbares. Et quand vous seriez cinquantième descendant de Hercules , ils vous trouvent vain , de faire valoir ce présent de la fortune. Ainsi les desdai-
gnoit le Vulgaire , comme ignorants les premières choses & communes , & comme presomptueux & insolents.

(5) *Id. ibid.*

(6) *C'est-à-dire* , ils vous méprisent de ce que vous ne savez pas vous élever à la considération de l'image universelle de la Nature , & ne considérez pas combien chacun de nous a eu de prédécesseurs , &c. Tout le reste du paragraphe est encore pris mot pour mot du même dialogue de Platon , page 128. B. C.

Mais cette peinture Platonique est bien estoignée de celle (7) qu'il faut à nos hommes. On envioit ceux-là comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere & inimitable, réglée à certains discours hautains & hors d'usage: ceux-cy en les desdaigne, comme estans au-dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie & des mœurs basses & viles après le vulgaire. (a) *Odi homines ignavâ operâ, Philosophâ sententiâ.* Quant à ces Philosophes, dis-je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit (8) ce Geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de la contemplation, pour en mettre quelque

(7) *Qui convient à nos Pedans.*

(a) Je hais les hommes dont les discours sont philosophiques, & les actions lâches & frivoles. *Pacuvius*, apud *Aut. Gellium*, L. XIII, c. 8.

(8) *Archimede*, dans la vie de Marcellus par Plutarque, de la traduction d'Amyot, ch. 6.

chose en pratique , à la deffence de son pais , qu'il mit soudain en train des engins espouvantables , et des effects surpassans toute creance humaine ; desdaignant toutefois luy-mesme toute cette sienne manufacture , & pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art , de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage & le joiet : Aussi eux , quelquefois on les a mis à la preuve de l'action , on les a veu voler d'une aisse si haulte , qui paroissoit bien , leur cœur & leur ame s'estre merveilleusement grossie & enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns voyants la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables , s'en sont reculés. Et celuy qui demanda à Crates , jusques à quand il faudroit philosopher , en receut cette response : (9) *Jusques à tant que ce ne soient plus des asniers , qu'on conduisent nos armées.* He-

(9) *Diog. Laërt. in vitâ Cratonis, Lib. VI, Segm. 92.*

8 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
raclitus (10) resigna la Royauté à son frere. Et aux Ephesiens , qui luy reprochoient , qu'il passoit son temps à jouer avec les enfans devant le Temple : (11) *Vaut-il pas mieux faire cecy , que gouverner les affaires en vostre compagnie ?* D'autres ayans leur imagination logée au dessus de la fortune & du monde , trouverent les sieges de la justice , & les throsnes mesmes des Roys , bas & viles. Et refusa (12) Empedocles la Royauté , que les Agrigentins luy offrirent. Thales (13) accusant quelquefois le soin du mesnage & de s'enrichir , on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard , pour n'y pouvoir advenir. Il lui print envie par passeremps d'en montrer l'expérience , & ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit & du gain , (14) dressa une trafique qui dans un an

(10) *Diog. Laërt. in vitâ Heracliti, Lib. IX, Segm. 6.*

(11) *Id. ibid. Segm. 3.*

(12) *Diog. Laërt. in vitâ Empedoclis, L. VIII, Segm. 63.*

(13) *Blâmant.*

(14) *Cic. de Divinat. L. I, c. 49. Qui Thales*

LIVRE I. CHAP. XXIV.

rapporta telles richesses , qu'à peine en toute leur vie , les plus experimentez de ce mestier-là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'Aristote récite d'aucuns , qui appelloient & celuy-là , & Anaxogoras , & leurs semblables , sages , & non prudents , pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles : outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots , cela ne fera point d'excuse à mes gens : & à voir la basse necessiteuse fortune , dequoy ils se payent , nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux , qu'ils sont , & non sages , & non prudents.

Je quitte cette premiere raison , & croy qu'il vaut mieux dire , que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux Sciences : & qu'à la mode dequoy nous sommes instruits , il n'est pas merveille si ny les escoliers , ny les maistres n'en de-

ut objurgatores suos conviceret , ostenderetque etiam philosophum , si ei commodum esset , pecuniam facere posse , omnem oleam , antequam florere cœpisset , in agro Milefio cœmisse dicitur. *Vide Diog. Laërt. in vitâ Thaletis , L. I , Segm. 2^e*

10 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**

viennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soin & la despence de nos peres, ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple. *O le sçavant homme ! Et d'un autre, O le bon homme !* Il ne faudra pas à destourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : *O les lourdes testes !* Nous nous enquerons volontiers : Sçait-il du Grec ou du Latin ? escrit-il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, & laissons l'entendement & la conscience vuides. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la queste du grain, & le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits : ainsi nos pedants vont pillotans la Science dans les

livres, & ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la dégorger seulement, & mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme, ce que je fais en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escommiffant par-cy, par-là, des livres, les sentences qui me plaissent, non pour les garder, (car je n'ay point de gardoir) mais pour les transporter en cettuy-cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place.

Nous ne sommes, ce crois-je, sçavants, que de la science presente : non de la passée, aussi peu que de la future. Mais qu'il pis est, leurs escoliers & leurs petits ne s'en nourrissent & alimentent non plus : ains elle passe de main en main, pour cette seule fin, d'en faire parade, d'en entretenir auxuy, & d'en faire des comptes, comme une vaine monnoye inutile à tout autre usage & emploie, qu'à compter & jeter. *Apuđ alior loqui diliterant, non*

12 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ipsi secum (b). *Non est loquendum, sed gubernandum* (c). Nature pour montrer, qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent ès Nations moins cultivées par art, des productions d'esprit, qui luittent les plus artistes productions. Comme sur mon propos, le proverbe Gascon tiré d'une chalemie, est-il delicat, *Brouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* Souffler pour souffler, mais à remuer les doigts, nous en sommes là. Nous sçavons dire, Cicero dit ainsi, voilà les mœurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote : mais nous, que disons-nous nous-mêmes ? que faisons-nous ? que jugeons-nous ? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce (15)

(b) Ils ont appris à parler aux autres, & non pas à eux-mêmes. *Cic. Tusc. Quæst. L. V, c. 36.*

(c) Il ne s'agit pas de parler, mais de conquière le vaisseau. *Senec. Epist. 108.*

(15) *Clavissus Gabinus*. Il vivoit du temps de Sénèque, qui, outre ce que dit ici Montaigne, rapporte des traits encore plus ridicules de la sottise de ce riche impertinent. *Epist. XXVII.*

riche Romain , qui auroit esté soigneux à fort grande despence , de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de science , qu'il tenoit continuellement autour de luy , afin que quand il escheoit entre ses amis , quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre , ils suppléassent en sa place , & fussent tous prests à lui fournir , (16) quid d'un discours, quid d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier : & pensoit ce sçavoir estre sien , parce qu'il estoit en la teste de ses gens. Et comme font aussi ceux , desquels la suffisance loge en leurs somptueuses Librairies. J'en cognoy , à qui quand je demande ce qu'il sçait , il me demande un livre pour le monstrier : & n'o-

(16) Huius memoria tam mala erat , ut illi modò nomen Ulixis excideret , modò Achillis , modò Priami : quos tam benè noverat , quàm pædago nostro novimus. — Nihilominus eruditus volebat videri. Hanc itaque compendiariam excogitavit : magnâ summâ emit servos , unum qui Homerum teneret , alterum qui Hesiodum. Novem præterea Lyricis , singulos assignavit. — Habebat ad pedes hos , à quibus subinde cum peteret versus , quos referret , sæpe in medio versu excidebat. — Ille tamen in eâ opinione erat , ut putaret se scire , quod quisquam in domo sua sciret. *Senec. ibid.*

14 ESSAIS DE MONTAIGNE,

feroit me dire, qu'il a le derriere-gauleux, s'il ne va sur le champ étudier en son Lexicon que c'est galeux, & que c'est que derriere.

Nous prenons en garde les opinions & le sçavoir d'autrui, & puis c'est tout: il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy, qui ayant besoin de feu, (17) en iroit querir chez son voisin, & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente & fortifie? Pensons-nous que Lucullus, que les Lettres (18) rendirent & formerent

(17) Vous trouverez cette comparaison à la fin du traité de Plutarque, intitulé, *Comment il seut ouyr*. Et c'est de là sans doute que Montaigne l'a prise, puisqu'il l'exprime à peu près dans les mêmes termes qu'Amyot.

(18) *Cic. Acad. Quæst. L. IV, c. I. Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu, — cum totum iter & navigationem consumplisset partim in pericundando à peritis, partim in rebus gestis legendis, in Asiam perfectus Imperator venit, cum esset Romæ profectus rei militaris rudis.*

LIVRE I. CHAP. XXIV. 15

si grand Capitaine sans experience, les eust prises à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui, que nous anéantissons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux dépens de Seneza. Veux-je riser de la consolation pour moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme, si on m'y eust exercé. Je n'aime point cette suffisance relative & mendrée. Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autrui, au moins sages ne pouvons-nous estre que de nostre propre sagesse.

(19) Je hai le sage qui n'est pas sage pour soy-mesme. (c) *Ex quo Ennius: Ne- quidquam sapere sapientem, qui ipso sibi prodesse non quiret :*

(d) *si cupidus, si*

Vanus, & Euganeâ quantumvis mollior agnâ.

(19) Paroles d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *Epist.* 15, ad Cæsar. L. XIII.

(c) C'est pourquoi, dit Ennius, vaine est la sagesse du sage, s'il ne fait pas se faire du bien à lui-même. *Apud Cic. de Offic.* L. III, c. 15.

(d) S'il est avare, menteur & efféminé. *Juven.* Sat. VIII, vs. 14.

(e) *Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est.* (20) Dionisius se moquoit des Grammairiens, qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, & ignorent les propres : des Musiciens, qui accordent leurs flutes, & n'accordent pas leurs mœurs : des Orateurs, qui étudient à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerois aussi cher que mon escolier eust passé le tems à jouer à la paume : au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez-le revenir de là, après quinze ou seize ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besogne : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son Latin & son Grec l'ont

(e) Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en jouir. *Cic. de finib. L. I, c. 1.*

(20) Dans toutes les éditions de Montagne que j'ai vues, sans en excepter la dernière traduction angloise, j'ai trouvé *Dionisius*. Cependant, les sages réflexions que Montagne attribue ici à ce prétendu *Dionisius*, c'est *Diogene le Cynique* qui les a faites, comme on peut le voir dans la vie de ce philosophe, écrite par *Diogene Laërce*, Liv. VI, Segm. 27 & 28.

rendu plus sot & plus présomptueux qu'il n'estoit parry de la maison. Il en deyoit rapporter l'ame pleine , il ne l'en rapporte que bouffie : & l'a seulement enflée , en lieu de la grossir.

Ces maistres icy , comme Platon dit des Sophistes , leurs germaines , sont de tous les hommes , ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes ; & seuls entre tous les hommes , qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet , comme fait un charpentier & un maçon : mais l'empirent , & se font payer de l'avoir empiré. Si la loy (21) que Protagoras proposoit à ses disciples , estoit suivie : ou qu'ils le payassent selon son mot , ou qu'ils jurassent au temple , combien ils estimoient le profit qu'ils avoient reçu de sa discipline , & selon iceluy satisfissent sa peine ; mes pedagogues se trouveroient (22) chomez , s'estans remis au

(21) Plato in Protagorâ , Tom. I. p. 328. ed. H. Steph.

(22) *Frustrer , déçus de leur espérance. De chouer qui n'est pas en usage , est venu échouer.*

18 ESSAIS DE MONTAIGNE,
serment de mon experience. Mon vulgaire
Périgordin appelle fort plaisamment *Lettres-ferits*, ces sçaventeaux, comme si vous
disiez *Lettres-ferus*, auxquels les Lettres
ont donné un coup de marteau, comme
on dit. De vray le plus souvent ils sem-
blent être ravalez, même du sens com-
mun. Car le païsan & le cordonnier vous
les voyez aller simplement & naïvement
leur train, parlant de ce qu'ils sçavent :
ceux-cy, pour se vouloir eslever & gen-
darmier de ce sçavoir qui nage en la su-
perficie de leur cervelle, vont s'embarraf-
fant, & emprèstant sans cesse. Il leur es-
chappe de belles paroles, mais qu'un au-
tre les accommode : ils cognoissent
bien Gaius, mais nullement le malade ;
ils vous ont desjà rempli la teste de loix,
& si n'ont encore conceu le nœud de la
cause : ils sçavent la Theorique de toutes
choses, cherchez qui la mette en prati-
que.

J'ay veu chez moy un mien amy,
par maniere de passe-temps, ayant affaire

à un de ceux-cy contrefaire un jargon de Galimatias , propos sans suite , tissu de pieces rapportées , sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute , amuser ainsi tout un jour ce sot à débattre , pensant toujours répondre aux objections qu'on luy faisoit. Et si estoit homme de lettres & de réputation , & qui avoit une belle Robbe.

(f) *Vos, ô Patritius sanguis quos vivere par est Occipiti caco, postica occurrere saena.*

Qui regardera de bien près à ce genre de gens , qui , s'estend bien loin , il trouvera comme moy , que le plus souvent ils ne s'entendent , ny autrui ; & qu'ils ont la souvenance assez pleine , mais le jugement entierement creux : sinon que leur nature d'elle-mesme le leur ait autrement façonné , comme j'ay veu *Adrianus Turnebus* , qui n'ayant faict autre profession que de lettres , en laquelle c'estoit , à

(f) O nobles Patriciens , qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derriere vous , prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos , ne vous fassent la nique ! *Pers. Sat. I, vs. 61 & 62.*

mon opinion, le plus grand homme, qui fust il y a mil ans : n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robe, & quelque façon externe, qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisanne : qui sont choses de neant. Et hay nos gens qui supportent plus malaysément une robe qu'une ame de travers : & regardent à sa reverence, à son maintien, à ses bottes, quel homme il est. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ai souvent à mon escient jetté en propos esloigné de son usage : il y voyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eust jamais faict autre mestier que la guerre, & affaires d'Estat. Ce sont natures belles & fortes,

(g) *quels arte benignâ*

Et meliore luto finxit prœcordia Titan,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez

(g) Que Dieu a formées d'un meilleur limon, & gratifiées d'un plus excellent génie. *Juvénal. Sat. XIV, vs. 34 & 35.*

que nostre institution ne nous gaste pas ,
il faut qu'elle nous change en mieux.

Il y a aucun de nos Parlemens , quand ils ont à recevoir des Officiers , qui les examinent seulement sur la science : les autres y adjointent encores l'Essay du sens , en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux-cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile : Et encore que ces deux pieces soient necessaires , & qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux , si est-ce qu'à la vérité celle du sçavoir est moins prisable , que celle du jugement ; cette-cy se peut-passer de l'autre , & non l'autre de cette-cy. Car comme dict un vers Grec , (h) *A quoy faire la science , si l'entendement n'y est ?* Pleust à Dieu que pour le bien de notre justice ces Compagnies-là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement & de conscience , comme elles sont encore de science. (i) *Non vita ,*

(h) Apud Stob. Tit. III, p. 37.

(i) Nous n'apprenons point à vivre , mais à discuter. Senec. Epist. 106. *in fine.*

22 ESSAIS DE MONTAIGNE,
sed schola discimus. Or il ne faut pas at-
tacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incor-
porer : il ne l'en faut pas arrouser, il
l'en faut teindre ; & s'il ne la change, &
meliore son estat imparfaict, certaine-
ment il vaut beaucoup mieux le laisser là.
C'est un dangereux glaive, & qui empes-
che & offense son maistre, s'il est en main
foible, & qui n'en sache l'usage : (k)
Ut fuerit melius non didicisse. A l'adven-
ture est-ce la cause que nous, & la Théo-
logie, ne requérons pas beaucoup de
science aux Femmes, & que François
Duc de Bretagne fils de Jean V, comme
on luy parla de son mariage avec Ha-
beau fille d'Ecosse, & qu'on luy adjousta
qu'elle avoit esté nourrie simplement &
sans aucune instruction de lettres, répon-
dit, *qu'il l'en aymoit mieux ; qu'une
femme estoit assez sçavante, quand elle
sçavoit mettre difference entre la chemise &
le pourpoint de son mary.*

(k) De sorte qu'il auroit mieux valu n'avoir
rien appris. Cic. Tusc. Quæst. L. II, c. 4.

Aussi ce n'est pas si grande merveille , comme on crie , que nos ancêtres n'ayant pas fait grand estat des lettres , & qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : & si cette fin de s'en enrichir , qui seule nous est aujourd'huy proposée par le moyen de la Jurisprudence , de la Médecine , du Pedantisme , & de la Theologie encore , ne les tenoit en crédit , vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage , si elles ne nous apprennent ny à bien penser , ny à bien faire ? (1) *Postquam docti prodierunt , boni defuncti.* Toute autre science est dommageable à celuy qui n'a la science de bonté.

Mais la raison que je cherchois tantost , seroit-elle point aussi de-là , que nostre étude en France n'ayant quasi autre but que le profit , moins de ceux que nature a fait naistre à plus genereux of-

(1) Depuis que les doctes ont paru , l'on ne voit plus de gens de bien. Senec. Epist. 95.

24 ESSAIS DE MONTAIGNE,
fices que lucratifs, s'adonnants aux Let-
tres, ou s'y adonnants * courtement (re-
tirez avant que d'en avoir pris appetit, à
une profession qui n'a rien de commun
avec les livres) il ne reste plus ordinai-
rement, pour s'engager tout à fait à l'es-
tude, que les gens de basse fortune, qui
y questent des moyens à vivre. Et de ces
gens-là, les ames estant & par nature, &
par institution domestique & exemple, du
plus bas aloy, (23) rapportent faussement
le fruit de la science. Car elle n'est pas pour
donner jour à l'ame qui n'en a point, ny
pour faire voir un aveugle. Son mestier
est non de luy fournir de veue, mais de
la luy dresser, de luy regler ses allures,
pourveu qu'elle aye de soy les pieds & les
jambes droites & capables. C'est une bon-
ne drogue que la science : mais nulle dro-
gue n'est assez forte pour se préserver sans
altération & corruption, selon le vice du

** Fert peu de temps.*

(23) Fent un mauvais usage de la science.

vase (24) qui l'estuye. Tel a la veüe claire , qui ne l'a pas droïte , & par consequent void le bien , & ne le suit pas : & void la science , & ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa République , c'est donner à ses citoyens selon leur nature , leur charge. Nature peut tout , & fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps : & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Les bastar-des & vulgaires sont indignes de la Philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé , nous disons que ce n'est pas merveille , s'il est chaussetier. De mesme il semble , que l'expérience nous offre souvent , un Medecin plus mal medeciné , un Théologien moins reformé , & coustumierement un Sçavant moins suffisant qu'un autre. Aristo Chius avoit anciennement raison de dire , que les Philosophes nui-

(24) Où elle est renfermée. D'estuy on a fait estuyer qui signifie cacher , renfermer , mettre dans un estuy. On dit encore en Languedoc s'estuya pour dire rentrer dans sa maison. Voyez dans le Trésor des recherches gauloises de Borel , les mots estoyer & s'estuyer.

ou ce personnage, ou ce fait, [27] il falloit raisonner leur dire, & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, & apprenoient le Droit. Aftyages [28] en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon; C'est, dit-il, qu'en nostre Escole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand: nostre precepteur m'ayant fait juge de ce differend, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, & que l'un & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point: surquoy il me remontra que j'avois mal fait. Car je m'estois arresté à considerer la bienséance; & il falloit premierement avoir proveu à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dit [29] qu'il en fut fouërté, tout ainsi que nous

(27) C'est-à-dire, ils étoient obligés de rendre raison du parti qu'ils prenoient.

(28) Dans la Cyropédie de Xénophon, L. I, c. 3, §. 14.

(29) Je fus battu, dit le petit Cyrus, pour n'avoir pas jugé droitement.

hommes en nos villages , pour avoir oublié le premier Aoriste de *αἰτέω*. Mon Regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo* , avant qu'il me persuadast que son Escole vaut cette-là. Ils ont voulu couper chemin : & puisqu'il est ainsi que les sciences , lors mesme qu'on les prend de droit fil , ne peuvent nous enseigner la prudence , la prud'homie & la résolution , ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects , & les instruire non par oïi dire , mais par l'essay de l'action , en les formant & moulant vivement , non seulement de preceptes & paroles , mais principalement d'exemples & d'œuvres : afin que ce ne fust pas une science en leur ame , mais sa complexion & habitude : que ce ne fust pas un acquest , mais une naturelle possession. A ce propos , on demandoit à Agesilaus ce qu'il feroit d'avis , que les enfans apprinsent :
 (30) *Ce qu'ils doivent faire estant hommes ,*

(30) Plutarque , dans les *Dits notables Lacédémoniens*.

30 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
respondit-il. Ce n'est pas merveille, si une
telle institution a produit des effets si
admirables.

On alloit, dit-on, aux autres villes de
Grece chercher des Rhetoriciens, des Pein-
tres, & des Musiciens : mais en Lacede-
mone des Legislateurs, des Magistrats, &
Empereurs d'armée : à Athenes on appre-
noit à bien dire, & icy à bien faire : là à
se desmesler d'un argument sophistique,
& à rabattre l'imposture des mots cap-
tieusement entrelassez ; ici à se desmesler
des appats de la volupté, & à rabattre
d'un grand courage les menasses de la for-
tune & de la mort : ceux-là s'embeso-
gnoient après les paroles, ceux-cy après
les choses : là c'estoit une continuelle exer-
citation de la langue ; ici une continuelle
exercice de l'ame. Parquoy il n'est
pas estrange, si Antipater leur demandant
cinquante enfans pour ostages, ils respon-
dirent tout au rebours de ce que nous fe-
rions, (31) qu'ils aymoient mieux donner

(31) Plutarque, dans le même traité.

deux fois autant d'hommes faicts , tant ils estimoient la perte de l'éducation de leur pays. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte , ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique , ou Dialectique : mais [32] *pour apprendre [ce dit-il] la plus belle science qui soit , à sçavoir la science d'obéir & de commander.*

Il est très-plaisant , de voir Socrates , à sa mode se moquant de Hippias , [33] qui luy recite , comme il a gagné , spécialement en certaines petites villetes de la Sicile , bonne somme d'argent , à regenter : & qu'à Sparte il n'a gagné pas un fol : Que ce sont gens idiots , [34] qui ne sçavent ny mesurer ny compter : ne font estat n'y de Grammaire ny de rythme : s'amusants seulement à sçavoir [35] la fuite des Roys , establissemens & decadence des Estats , & tels fatras de compres. Et au bout de cela , Socrates luy faisant avouer

(32) Plutarque , dans la vie d'Agesilaus , c. 7.

(33) Platonis *Hippias Major* , p. 96.

(34) *Id. ibid.* p. 97.

(35) *Id. ibid.*

par le menu , l'excellence de leur forme de gouvernement public , l'heur & vertu de leur vie privée , luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité des ses arts.

Les exemples nous apprennent , & en cette martiale police , & en toutes les semblables , que l'étude des sciences amollit & effemine les courages , plus qu'il ne les [36] fermit & aguerrit. Le plus fort Estat , qui paroisse pour le present au monde , est celuy des Turcs ; peuples également duiçts à l'estimation des armes , & mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus bel-liqueuses nations en nos jours , sont les plus grossieres & ignorantes. Les Scythes , les Parthes , Tamburlan , nous servent à cette preuve. Quand les Goths [37] ravagerent la Grece , ce qui sauva toutes les Librairies d'estre passées au feu , ce fust un

(36) *Fortisse.*

(37) Plusieurs auteurs citent ce fait après *Philippe Camerarius*, *Medit. Hist. Cent. III*, ch. 51, où il cite lui-même *J. Baptist. Egnatius*. — Je tiens ceci de M. Barbeyrac

d'entre eux, qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis : propre à les destourner de l'exercice militaire, & amuser à des occupations sédentaires & oisives. Quand nostre Roy, *Charles huitième*, quasi sans tirer l'espée du fourreau, se veid maistre du Royaume de Naples, & d'une bonne partie de la Toscane, les Seigneurs de sa suite attribuerent cette inespérée facilité de conquête, à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & sçavans, que vigoureux & guerriers.

CHAPITRE XXV.

De l'institution des Enfans, à Madame Diane de Foix, Comtesse de Gurson.

JE ne vis jamais pere, pour bossu ou reigneux que fust son fils, qui laissast de l'advouer : non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cett'affection, qu'il ne s'aperçoive de sa défaillance : mais tant y a

jugement ne marchent qu'à tasts, chancelant, bronchant & choppan : & quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait. Je vois encore du pais au delà : mais d'une veue trouble, & en nuage, que je ne puis demesler : Et entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se presente à ma fantaisie, & n'y employant que mes propres & naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons Autheurs ces mêmes lieux, que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout présentement, son discours de la force de l'imagination à me recognoistre au prix de ces gens-là si foible & si chetif, si poissant & si endormy, je me fay pitié, ou desdain à moy-même. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, & que je vay au moins de loin après, (2) disant que voire : aussi.

(2) Disant qu'ils ont raison.

que j'ay cela , que chascun n'a pas , de cognoistre l'extrema difference d'entre eux & moy : Et laisse ce neanmois courir mes inventions ainsi foibles & basses , comme je les ay produites , sans en replâtrer & recoudre les deffauts que cette comparaison m'y a descouverts.

Il faut avoir les reins biens fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les Escrivains indiscrets de notre siecle , qui parmy leurs ouvrages de neant , vont semant des lieux entiers des anciens Autheurs pour se faire honneur , font le contraire. Car cert'infinie dissemblance de lustre rend un visage si passe , si terni & si laid à ce qui est leur , qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent. (3) [C'estoient deux contraires

(3) Dans l'édition in-4^o. de 1588, chez Abel l'Angelier, immédiatement après ces mots, *qu'ils n'y gagnent*; on trouve, *Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage, &c.* Ce que Monragné a mis, depuis, entre-deux, touchant la différente maniere d'écrire de Chryssippe & d'Epicure, quoiqu'assez curieux en soi-même, fait ici un fort mauvais effet: car le lecteur dépaycé par cette espece de parenthese, ne fait plus pourquoi Mon-

38 ESSAIS DE MONTAIGNE,
fantasies. (4) Le Philosophe Chrysippus
mesloit à ses livres, non des passages seule-
ment, [5] mais les ouvrages entiers d'au-
tres Auteurs : & en un la Medée d'Euri-
pides : & disoit Appollodorus, que, qui en
rerrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger,
son papier demeurerait en blanc. Epicurus
au rebours, en trois cens volumes qu'il
laisa, [6] n'avoit pas mis une seule alle-
gation.] Il m'advint l'autre jour de tom-
ber sur un tel passage ; j'avois trainé lan-
guissant après des paroles françoises, si
[7] exangues, si descharnées, si vuides
de matiere & de sens, que ce n'estoient
voirement que paroles françoises : au bout

tagne dit ensuite : *Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage, &c.* Ce que je viens de dire suffira pour faire voir à quoi il faut rapporter ces dernières paroles ; & je montrerai plus particulièrement dans la préface les inconvéniens de ces sortes d'additions qui sont très fréquentes dans Montagne.

(4) Ou *fantasies*, comme on a mis dans les dernières éditions & comme on parle aujourd'hui.

(5) Diog. Laërt. dans la vie de Chrysippe, L. VII, Segm. 181 & 182.

(6) *Id.* dans la vie d'Epicure, L. X, Segm. 26.

(7) Ce mot qui vient du latin *exsanguis*, sans sang, signifie *sec, maigre*, lorsqu'on l'applique à un discours.

d'un long & ennuyeux chemin, je vins à
 rencontrer une piece haute, riche, & elle-
 vée jusques aux nues : que j'eusse trouvé
 la pente douce, & la montée un peu allon-
 gée, cela eust esté excusable : c'estoit un
 précipice si droit & si coupé, que des six
 premieres paroles je cogneus que je m'en-
 volois en l'autre monde : de-là je def-
 couvris la fondriere d'où je venois, si
 basse & si profonde, que je n'eus oncques-
 puis le cœur de m'y ravalier. Si j'estofois
 l'un de mes discours de ces riches despouil-
 les, il esclaireroit par trop la bestise des
 autres. Reprendre en autrui mes propres
 fautes, ne me semble non plus incom-
 parible, que de reprendre comme je fay
 souvent, celle d'autrui en moy. Il les
 faut accuser par tout, & leur oster tout
 lieu de franchise. Si sçay-je combien au-
 dacieusement j'entreprends moy - même à
 tous coups, de m'esgaler à mes larre-
 cins, d'aller pair à pair quant & eux :
 non sans une temeraire esperance, [8]

(8) Ce que Montagne dit ici de lui-même est exac-

que je puisse tromper les yeux des Juges à les discerner. Mais c'est autant par le benefice de mon application , que par le benefice de mon invention & de ma force. Et puis je ne lutte point en gros ces vieux champions- là , & corps à corps : c'est par reprises , menues & légères atteintes. Je ne m'y aheurtes pas : je ne fâys que les taster : & ne vay point tant , comme je marchande d'aller. Si je leur pouvois [9] tenir palot , je ferois honneste homme : car je ne les entreprends , que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay descouvert d'aucuns , se couvrir des armes d'autuy , jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts : conduire son dessein [comme il

tement vrai. On en peut voir une preuve dans le chapitre XXI de ce premier Livre : & dans l'occasion j'en donnerai d'autres tout aussi palpables.

(9) C'est-à-dire, *si je pouvois aller de pair avec eux*. Je ne sai pourtant pas ce que veut dire ici le mot de *palot*. Cotterave l'a mis dans son dictionnaire François - Anglois , mais sans l'expliquer. *Palot*, dit-il, de là *tenir palot à*, ce qu'il explique par des expressions angloises, qui signifient: *aller de pair avec quelqu'un, être à deux de jeu avec lui*.

est aisé aux Sçavans en une matiere commune] sous les inventions anciennes , rappieçées par-cy par-là : à ceux qui les veulent cacher & faire propres , c'est premierement injustice & lascheté , que n'ayans rien en leur vallant par où se produire , ils cherchent à se présenter par une valeur purement estrangere : & puis , grande sottise , se contenant par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du Vulgaire , se descrier envers les gens d'entendement , qui hochent du nez cette incrustation empruntée : desquels seuls la loüange a dû poids. De ma part il n'est rien que je veuille moins faire. [10] Je ne dis les autres , sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas [11] les Centons qui se publient pour Cen-

(10) *Je ne parle des autres que pour pouvoir plus expressement parler de moi-même , & m'avertir de ce que je dois faire ou éviter en ce point. C'est-là , je crois le vrai sens de ces paroles de Montagne . Je ne dis les autres , sinon pour d'autant plus me dire.*

(11) *On appelle Centon un ouvrage de poésie composé de vers ou de bouts de vers , pris d'un ou de plusieurs auteurs , pour exprimer toute autre chose que ce que ces vers signifient dans les auteurs d'où ils ont été empruntés.*

tons : & j'en ay veu de très-ingénieux en mon temps : entre autres un , [12] sous le nom de *Capilupus* : outre [13] les anciens. Ce sont des Esprits , qui se font veoir , & par ailleurs , & par là , comme Lipsius en ce docte & laborieux tissu de ses Politiques.

Quoy qu'il en soit , veux-je dire , & quelles que soient ces inepties , je n'ay pas délibéré de les cacher , non plus qu'un mien portraict chauve & grisonnant , où le peintre auroit mis , non un

(12) *Lellus Capilupus* , natif de Mantoue , & qui fleurissoit dans le seizieme siecle , se rendit fameux par cette espee d'ouvrage , comme on le peut voir dans le *dictionnaire de Bayle* , à l'article *CAPILUPUS* , p. 793. Le *Centon* qu'il fit contre les moines , dit M. Bayle , est inimitable. On le trouve à la fin du *Regnum Papisticum* de Naageorgus. Il en fit un aussi contre les femmes. C'est , dit encore M. Bayle , *u e piece très-ingénieuse , mais trop satyrique* , qui a été inférée dans un recueil , intitulé *Baudis amores* , imprimé à Leyde en 1636. Ce *Lellus Capilupus* eut un neveu , nommé *Julius Capilupus* , qui se signala par des centons , & eut même pour cela un talent supérieur à celui de son oncle , si l'on en croit *Possévin* , *Bibliot. Select.* L. XVII , c. 24. Mais quoi qu'en disent Montagne , Bayle & *Possévin* , c'est un bonheur pour les lettres qu'on ait négligé ces sortes d'ouvrages dont le style ne peut qu'être plein d'expressions dures , impropres & énigmatiques.

(13) Comme les *Centons* d'Aufone , tout composés de vers de Virgile.

visage parfaict , mais le mien. Car aussi ce sont ici mes humeurs & opinions : Je les donne pour ce qui est en ma créance , non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à descouvrir moy-même , qui seray par adventure autre demain , si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'autorité d'estre creu , ny ne le desire , me sentant trop mal instruit pour instruire autrui.

Quelcun donc ayant veu l'article précédent , me disoit chez moy l'autre jour , que je me devois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfans. Or , Madame , si j'avois quelque suffisance en ce sujet , je ne pourrois la mieux employer que d'en faire un présent à ce petit homme , qui vous menasse de faire tantost une belle sortie de chez vous : (vous estes trop genereuse pour commencer autrement que par un masle.) Car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage , j'ay quelque droit & interest à la grandeur & prospérité de tout ce qui en viendra : outre ce que l'ancienne

44 ESSAIS DE MONTAIGNE,

possession que vous avez sur ma servitude, m'oblige assez à désirer honneur, bien & avantage à tout ce qui vous touche : Mais à la vérité je n'y entens finon cela, que la plus grande difficulté & importance de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traite de la nourriture & instruction des enfans. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons, qui vont devant le planter, sont certaines & aisées, & le planter mesme. Mais depuis que ce qui est planté, vient à prendre vie : à l'eslever, il y a une grande variété de façons & difficulté : (14) pareillement aux hommes, il y a peu d'in-

(14) Cette pensée qui semble se présenter si naturellement à l'esprit, est prise d'un dialogue de Platon, intitulé *Theagès*, où un pere qui avec son fils, vient consulter Socrate pour savoir à qui il doit confier l'éducation de ce fils, dit d'abord, comme Montagne, « que dans l'agriculture les façons qui vont devant le planter, n'ont rien de difficile, non plus que le planter ; & qu'à cet égard il en est des animaux, comme de toutes les plantes, mais qu'après que les plantes ont une fois pris racine, la culture en est fort variée & très-difficile. *Et ia me semble*, ajoute-t-il, *qu'il en est de même des hommes, autant que j'en puis juger par mon fils.* Plato in *Theage*, p. 88. C. *Francofurti* apud Claud. Marnium, &c. an. 1602.

duſtrie à les planter : mais depuis qu'ils ſont naiz , on ſe charge d'un ſoin divers , plein d'embefoignement & de craindre à les drefſer & nourrir.

La montre de leurs inclinations eſt ſi tendre en ce bas aage , & ſi obſcure , les promeſſes ſi incertaines & fauſſes , qu'il eſt mal-ayſé d'y eſtablir aucun ſolide jugement. Voyez Cimon , voyez Themiftocles & mille autres , combien ils ſe ſont diſconvenus à eux-mêmes. Les petits des ours & des chiens , montrent leur inclination naturelle : mais les hommes ſe jettans incontinent en des accoutumances , en des opinions , en des loix , ſe changent ou ſe déguifent facilement. Si eſt-il difficile de forcer les propenſions naturelles : d'où il advient que par faute d'avoir bien choiſi leur route , pour neant ſe travaille-t'on ſouvent , & employe-t'on beaucoup d'aage , à drefſer des enfans aux choſes auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois en cette difficulté mon opinion eſt , de les ache-

46 ESSAIS DE MONTAIGNE,

miner tousjours aux meilleures choses & plus profitables ; & qu'on se doit peu appliquer à ces legeres divinations & prognostiques , que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en sa Republique me semble leur donner trop d'autorité.

Madame , c'est un grand ornement que la Science , & un outil de merveilleux service , notamment aux personnes eslevées en tel degré de fortune , comme vous êtes. A la vérité elle n'a point son vray usage en mains viles & basses. Elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre , à commander un Peuple , à pratiquer l'amitié d'un Prince ou d'une Nation estrangere , qu'à dresser un argument dialectique , ou à plaider un appel , ou ordonner une masse de pillules. Ainsi , Madame , parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'instruction des vostres , vous qui en avez lavouré la douceur , & qui estes d'une race lettrée (car nous avons encoire les escripts

de ces anciens Comtes de Foix , d'où Monsieur le Comte votre mary & vous , êtes descendus ; & François Monsieur de Candale votre oncle , en fait naître tous les jours d'autres , qui estendront la cognoissance de cette qualité de vôtre famille , à plusieurs siècles) je vous veux dire là-dessus une seule fantaisie , que j'ay contraire au commun usage : C'est tout ce que je puis conferer à votre service en cela.

La charge du Gouverneur , que vous luy donnerez , du choix duquel dépend tout l'effect de son institution : elle a plusieurs autres grandes parties ; mais je n'y touche point , pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille : & de cet article , sur lequel je me mesle de lui donner avis , il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison , qui recherche les Lettres , non pour le gain [car une fin si abjecte est indigne de la grace & faveur des Muses , & puis elle regarde & dépend d'autrui] ny tant pour

48 ESSAIS DE MONTAIGNE,

les commoditez externes , que pour les
siennes propres , & pour s'en enrichir &
parer au-dedans , ayant plustost envie d'en
reussir habil'homme , qu'homme sçavant ;
je voudrois aussi qu'on fust soigneux de
luy choisir un conducteur , qui eut plus-
tost la teste bien faicte , que bien pleine :
& qu'on y requist tous les deux , mais
plus les mœurs & l'entendement que la
science : & qu'il se conduisit en sa charge
d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos oreilles ,
comme qui verseroit dans un entonnoir ;
& nostre charge ce n'est que redire ce qu'on
nous a dit. Je voudrois qu'il corrigeast
cette partie ; & que de belle arrivée ,
selon la portée de l'ame , qu'il a en main ;
il commençast à la mettre sur la mon-
tre , lui faisant goustier les choses , les
choisir & discerner d'elle-mesme : quel-
quefois luy ouvrant le chemin , quelque-
fois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas
qu'il invente , & parle seul : je veux qu'il
escoute son Disciple parler à son tour,
Socrates,

Socrates , & depuis Arcefilaus [15] faisoient premièrement parler leurs disciples , & puis ils parloient à eux. [a] *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent.* Il est bon qu'il le face trotter devant luy , pour juger de son train : & jusques à quel point il se doibt ravaller , pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion , nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir , & s'y conduire bien mesurément , c'est une des plus ardues besognes que je sçache : Et est l'effet d'une haute ame & bien forte , sçavoir condescendre à ces allures pueriles , & les guider. Je marche plus ferme , & plus seur , [16] à mont qu'à val. Ceux qui , comme nostre usage porte , entreprennent d'une mesme leçon & pareille mesure de conduite , révoque plusieurs esprits de si diverses me-

(15.) *Diog. Laërt. L. IV. Segm. 36.*

(a) L'autorité de ceux qui enseignent. nait souvent à ceux qui veulent apprendre. *Cic. de Nat. Deor. Liv. I, c. 5.*

(16) *En montant qu'en descendant.*

tures & formes : ce n'est pas merveille , si en tout un peuple d'enfans ils en rencontrent à peine deux ou trois , qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon , mais du sens & de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait , non par le témoignage de sa mémoire , mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre , il le luy face mettre en cent visages , & accommoder à autant de divers subjets , pour voir s'il l'a encore bien pris & bien faict sien , [17] prenant l'instruction à son progrez , des pedagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité & indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'estomach n'a pas faict son ope-

(17) C'est-à-dire , si je ne me trompe , *se servant pour l'avancer dans des connoissances utiles , d'interrogations simples & familières conduites avec cet art qu'on admire dans les dialogues de Platon.* Montaigne s'exprime ici d'une manière si concise , que je n'ose assurer que ce soit là précisément ce qu'il a voulu dire. Le traducteur Anglois qui a mis , *taking instruction by his progress from the institution of Plato* , me paroît encore plus obscur que Montaigne.

ration , s'il n'a fait changer la façon & la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne branle qu'à credit , liée & contrainte à l'appetit des fantasies d'autrui , serve & cartivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assubjectis aux cordes , que nous n'avons plus de franchises alleures : nostre vigueur & liberté est esteinte. (b) *Nunquam tutela sua fiunt.* Je vis privément à Pise un honneste homme , mais si Aristotelicien , que le plus général de ses dogmes est : Que la ruche & reigle de toutes imaginations solides & de toute verité , c'est la conformité à la doctrine d'Aristote. Que hors de là , ce ne sont que chimeres & inanité : Qu'il a tout veu & tout dict. Cetté sienne proposition , pour avoir esté un peu trop largement & iniquement interpretée , le mit autrefois & tint long-tems en grand (18) accessoire à l'inqui-

(b) Ils ne sortent jamais de tutela , pour jouir de leurs droits. *Senec. Epist. 33.*

(18) *Danger.*

32 ESSAIS DE MONTAIGNE,
fiction à Rome. Qu'il luy face tout passer par l'estamine, & ne loge rien en sa teste par simple authorité, & à credit. Les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens : Qu'on luy propose cette diversité de jugemens, il choisira s'il peut : sinon il en demeurera en doute :

(c) *Ce non mien che saver, dubbiar m'aggrada.*

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon & de Platon, par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. (d) *Non sumus sub Rege, sibi quisque se vindicet.* Qu'il sache, qu'il sçait au moins. Il faut qu'il (19) imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : Et qu'il ou-

(c) Car à mon sens,

Aussi bien que savoir, douter a son mérite.

Dante, inferno, Cant. XI, vs. 93.

[d] Nous ne vivons pas sous un roi : que chacun dispose librement de soi-même. Senec. Epist. 33.

[19] Soit imbu de leurs humeurs.

blie s'il veut d'où il les tient , mais qu'il se les sache approprier. La vérité & la raison sont communes à un chascun , & sont plus à qui les a dites premierement , qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus selon Platon , que selon moy : puisque luy & moy l'entendons & voyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs , mais elles en font après le miel , qui est tout leur , ce n'est plus thin , ny marjoraine : Ainsi les pieces empruntées d'autrui , il les transformera & confondra , pour en faire un ouvrage tout sien : (20) à sçavoir son jugement , son institution , son travail & estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté.

(20) C'est à dire , qu'il doit employer son jugement , son institution , son travail Et son estude , à former cet ouvrage. C'est-là , je crois , la pensée de Montagne , un peu plus clairement exprimée , mais qui dans le fond ne me paroît pas tout-à-fait exempte d'obscurité. Cet ouvrage consiste , si je ne me trompe , à pouvoir former sur les matieres dont on a pris soin de s'instruire , un jugement distinct & précis , dont on voie nettement les raisons , & qu'on puisse rappeler dans son esprit toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de réfléchir sur ces mêmes matieres.

54 ESSAIS DE MONTAIGNE,
secouru , & ne produise que ce qu'il en
faict. Les pilleurs , les emprunteurs , met-
tent en parade leurs bastiments , leurs
achapts , non pas ce qu'ils tirent d'autrui.
Vous ne voyez pas les espèces d'un hom-
me de Parlement : vous voyez les allian-
ces qu'il a gagnées , & honneurs à ses
enfants. Nul ne met en compte publi-
que sa recette : chacun y met son acquest.

Le gain de nostre estude , c'est en estre
devenu meilleur & plus sage. C'est (disoit
Epicharmus) l'entendement (21) qui voyt
& qui oyt : c'est l'entendement qui (22)
approfite tout , qui dispose tout , qui agit ,
qui domine & qui regne : toutes autres
choses sont aveugles , sourdes & sans ame.
Certes nous le rendons servile & couïard ,
pour ne luy laisser la liberté de rien faire.

(21) *Animus cernit , animus audit : reliqua surda
& caca sunt.* La plupart des savans croyent que
ce passage appartient à un livre qu'Epicharme
avoit composé sur la nature des choses , & dont il
ne reste que quelques fragmens. On le trouve dans
les *Stromates* de Clément Alexandrin , L. II , dans
Plutarque de *solertiâ Animalium* , p. 961 , A. Lut.
Paris. 1624 & ailleurs.

(22) *Met tout à profit.*

de foy. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy femble de la Rhetorique & de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron ? On nous les plaque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres & les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droittement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yetix vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement : suivant l'advîs de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye Philosophie : les autres Sciences, & qui visent ailleurs, n'estre que fard. Je voudrois que *le Paluël* ou *Pompée*, ces beaux danseurs de mon temps, nous apprissent des caprioies, à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler

qu'on nous apprist à manier un cheval ,
ou une pique , ou un Luth , ou la voix ,
sans nous y exercer : comme ceux icy ,
nous veulent apprendre à bien juger , &
à bien parler , sans nous exercer à parler
ny à juger. Or à cet apprentissage tout
ce qui se presente à nos yeux , sert de
livre suffisant : la malice d'un page , la
sottise d'un valet , un propos de table ,
ce sont autant de nouvelles matieres.

A. cette cause le commerce des hom-
mes y est merueilleusement propre , & la
visite des Pays estrangers : non pour en
rapporter seulement , à la mode de nostre
Noblesse Françoisë , combien de pas a
(23) *Sancta Rotonda* , ou la richesse des
calessons de la *Signora Livia* , ou comme
d'autres , combien le visage de Neron ,
de quelque vieille ruyne de là , est plus
long ou plus large , que celuy de quel-
que pareille medaille : mais pour en rap-

(23) Temple qu'Agrippa fit bâtir sous le regne
d'Auguste , & qu'il nomma *Pantheon*. Il subsiste
encore , consacré à la vierge , mais beaucoup moins
orné que du temps des Palens.

porter principalement les humeurs de ces Nations & leurs façons, & pour frotter & limer nostre cervelle contre celle d'autrui.

Je voudrois qu'on commençast à le promener dès sa tendre enfance : & premierement , pour faire d'une pierre deux coups , par les Nations voisines , où le langage est plus esloigné du nostre : & auquel si vous ne la formez de bonne heure , la langue ne se peut plier. Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun , que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens. Cette amour naturelle les attendrit trop , & relâche , voire les plus sages : ils ne sont capables ny de chastier ses fautes , ny de le voir nourry grossièrement comme il faut , & hasardeusement. Ils ne le scauroient souffrir revenir suant & poudreux de son exercice , boire chaud , boire froid , ny [24] le voir sur un cheval re-

(24) Dans l'édition in-4°. de 1588 , il y a ici ,
ny le voir hasarder tantost sur un cheval faroucha ,

bours ny contre un rude tireur de floret au poing , ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede , qui en veut faire un homme de bien , sans doute il ne le faut espargner en cette jeunesse : & faut souvent choquer les reigles de la medecine :

(e) *Vitamque sub dio & trepidis agat
In rebus.*

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame , il luy faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée , si elle n'est secondée : & a trop à faire , de seule fournir à deux offices. Je sçay combien [25] ahanne la mienne en compagnie d'un corps si tendre , si sensible , qui se laisse si fort aller sur elle. Et apperceoy souvent [26] en ma

tantost un floret au poing , tantost un harquebuse : ce qui peut servir de commentaire à l'autre tour que Montagne a pris dans la suite pour exprimer la même chose , & qui paroît plus obscur & plus embarrassé.

(e) Qu'exposé à l'air jour & nuit , il s'accoutume à essuyer les plus grands dangers. *Horat. L. III, Od. 2, vs. 5, 6.*

(25) Souffre , travaille.

(26) C'est-à-dire , dans mes lectures. *Leçon, esure, Nicot.*

féon, qu'en leurs efcrits, mes maiftres font valoir pour magnanimité & force de courage, des exemples, qui tiennent volontiers plus de l'efpeffiffure de la peau & dureté des os. J'ay veu des hommes, des femmes & des enfans, ainfi nays, qu'une baffonnade leur eft moins, qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny fourceil, aux coups qu'on leur donne. Quand les Athlètes contrefont les Philofophes en patience, c'eft pluftoft vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accouftumance à porter le travail, eft accouftumance à porter la douleur: [f] *labor callum obducit dolori*. Il le faut rompre à la peine, & afpreté des exercices pour le drefler à la peine & afpreté de la diflocation, de la colique, du cauf-tere: & de [27] la geaule auffi, & de la torture. [28] Car de ces derniers icy, en-

(f) Le travail nous enducit à la douleur. Cic. Tufc. Quæft. L. II. c. 15.

(27) La prifon, la torture.

(28) Car encore peut-il être expofé à ces dernier accidens, qui regardent les bons, &c.

core peut-il être en prise, qui regardent les bons, selon le temps, comme les méchants. Nous en sommes à l'espreuve. Quiconque combat les loix, menace les gens de bien d'escoutgées & de la corde. Et puis l'autorité du Gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt & s'empesche par la présence des parens. Joint que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens & grands de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas legeres incommoditez en cet aage.

En cette escole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : & sommes plus en peine [29], d'employer notre marchandise, que d'en acquérir de nouvelle. Le silence, & la modestie sont qualitez très-commodes à la conversation. On dressera cet enfant

(29) C'est-à-dire, de débiter, comme on a mis dans une des dernières éditions.

à estre espargnant & mefnager de sa suffisance, quand il l'aura acquise à ne se formaliser point des sottises qui se diront en sa présence : car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy-mesme : & ne semble pas reprocher à autrui tout ce qu'il refuse à faire; ny (30) contraster aux mœurs publiques. (g) *Licet sapere sine pompâ, sine invidiâ.* (31) Fnie ces images regenteuses du monde, & inciviles; & cette puerile ambition de vouloir paroître plus fin, pour estre autre; & comme-si ce fust marchandise malaisée, que reprehensions & nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque péculiere valeur. Comme (32).

(30) *Blâmer, contredire, censurer les mœurs publiques. Contraster*, qui n'a point d'autre sens dans Cotgrave que celui que lui donne ici Montagne, est présentement hors d'usage en ce sens-là. Ce n'est qu'un terme de peinture & de sculpture.

(g) On peut être sage sans faste, & sans se rendre odieux à personne. *Senec. Epist. 103. Cessant les dernières paroles de l'épître.*

(31) Ou, qu'il fuyt, comme nous parlons aujourd'hui.

(32) *Affiert*, c'est-à-dire, convient, appartient.

62 ESSAIS DE MONTAIGNE,

il n'affiert qu'aux grands Poëtes , d'user des licences de l'art : aussi n'est-il supportable qu'aux grandes ames & illustres, de se privilegier au-dessus de la coustume. (h) *Si quid Socrates & Aristippus contra morem & consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : Magnis illi enim & divinis bonis hanc licentiam assequebantur.* On lui apprendra de n'entrer en discours & contestation , que là où il verra un champion digne de sa lutte : & là-mesme à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir , mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au choix & triage de ses raisons , & ayant la pertinence , & par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre , & à quitter les armes à la vérité , tout aussi-

(h) S'il est échappé à Soorate & à Aristippe quelque mot ou quelque action contraire aux coutumes ou aux mœurs de leurs pays , il ne faut pas qu'ils se figurent de pouvoir se donner la même liberté : car ce que ces grands hommes avoient d'excellent & de divin , les autorisoit à prendre cette espece de licence. *Cic. de offic. L. I, c. 41.*

soit qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse
 ès mains de son adverfaire, soit qu'elle
 naisse en luy-mesme par quelque ravise-
 ment. Car il ne sera pas mis en chaise
 pour dire un rolle prescrit : il n'est en-
 gagé à aucune cause, que parce qu'il l'ap-
 preuve. Ny ne sera du mestier où se
 vend à puts deniers comptans, la liberté
 de se pouvoir [33] repentir & reconnois-
 tre. (i) *Neque, ut omnia quæ scripta
 & imperata sint defendat, necessitate
 ullâ cogitur.*

Si son gouvernement tient de mon hu-
 meur, il lui formera la volonté à estre
 très-loyal serviteur de son Prince, &
 très-affectionné, & très-courageux : mais
 il luy refroidira l'envie de s'y attacher
 autrement que par un devoir publique.
 Outre plusieurs autres inconveniens qui
 blessent notre liberté, par ces obligations.

(33) Ou, *raviser*, ou *reconnoître*, comme Mon-
 taigne avoit mis dans l'édition in-4°. de 1588, &
 dans les deux précédentes de 1580 & 1581.

(i) Nulle nécessité ne l'oblige de défendre toutes
 les choses qui lui ont été enseignées & prescrites.
Gic. Acad. Quæst. Lib. IV, c. 3.

64 ESSAIS DE MONTAIGNE,
particulieres, le jugement d'un homme
gagé & acheté, ou il est moins entier &
& moins libre, ou il est taché & d'im-
prudence & d'ingratitude. Un pur cour-
tisan ne peut avoir ny loy ny volonté,
de dire & pensér que favorablement d'un
Maître, qui parmi tant de milliers d'au-
tres sujets, l'a choisi pour le nourrir
& eslever de sa main. Cette faveur &
utilité corrompent non sans quelque rai-
son, sa franchise, & l'esblouissent. Pour-
tant void-on coustumierement, (34) le
langage de ces gens-là, divers à tout
autre langage, en un estat, & de peu de
foy en telle maniere.

Que la conscience & sa vertu relui-
sent en son parler, & n'ayent que la rai-
son pour conduite. Qu'on luy fasse en-
tendre, que de confesser la faute qu'il
descouvrira en son propre discours, en-

(34) C'est-à-dire, que le langage de ces gens-là
est tout différent du langage des autres personnes
du même pays, & qu'il ne mérite pas grande
créance lorsqu'il roule sur des choses qui con-
cernent la cour & le prince.

core qu'elle ne soit appercene que par luy, c'est un effet de jugement & de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniastrer & contester, sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames. Que se r'adviser & se corriger, abandonner un mauvais party, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes, & philosophiques.

On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout : car je trouve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouvent gueres meslées à la suffisance. J'ai veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un mason, un passant, il faut tout mettre en besogne, & emprunter de chacun selon

sa marchandise , car tout sert en ménage : la fortise mesme & foiblesse d'autrui lui sera instruction. (35) A contreroller les graces & façons d'un chascun , il s'engendrera envie des bonnes , & mepris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquérir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy , il le verra : un baptemment , une fontaine , un homme , le lieu d'une bataille ancienne , le passage de Cesar ou de Charlemagne :

(k) *Qua tellus fit lenta gelu, qua putris ab aestu
Ventus in Italiam quis bene vela ferat.*

Il s'enquerra des mœurs , des moyens & des alliances de ce Prince , & de celuy-là. Ce sont choses très-plaisantes à apprendre & très-utiles à sçavoir. En cette pratique des hommes , j'entends y com-

(35) C'est-à-dire , en examinant , en observant les graces & les manieres d'un chacun.

(k) Quel est le terroir que le froid rend plus pesant ; quel est celui que la chaleur rend plus léger ; & quel vent pousse les vaisseaux droit en Italie ? *Propert. L. IV. Eleg. 3., vs. 39, 40.*

prendre , & principalement , ceux qui ne
 vivent qu'en la memoire des livres. Il
 praricquera par le moyen des Histoires ,
 ces grandes ames des meilleurs siecles.
 C'est un vain estude qui veut : mais qui
 veut aussi c'est un estude de fruit inesti-
 mable ; & le seul estude , comme dit Pla-
 ton , (36) que les Lacedemoniens eus-
 sent reservé à leur part. Quel profit ne
 fera-t-il en cette part-là , à la lecture des
 Vies de nostre Plutarque ? Mais que mon
 guide se souviennne où vise sa charge ;
 & qu'il n'imprime pas tant à son Dis-
 ciple la date de la ruine de Carthage , que
 les mœurs de Hannibal & de Scipion :
 ny tant où mourut Marcellus , que pour-
 quoy il fut indigne de son devoir , qu'il
 mourust là. Qu'il ne luy apprenne tant
 les histoires , qu'à en juger. C'est à mon
 gré , entre toutes , la matiere à laquelle
 nos Esprits s'appliquent de plus diverse
 mesure. J'ai leu en Tite-Live cent cho-
 ses que tel n'y a pas leu. Plutarque y en-

(36) Dans le Grand Hippias , Tom. III. p.

a leu cent , outre ce que j'y ay sceu li-
re , & à l'adventure outre ce que l'Au-
theur y avoit mis. A d'auncs c'est un pur
estude grammairien : à d'autres , l'anato-
mie de la Philosophie , par laquelle les
plus abstreuses parties de nostre nature se
penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup
de discours estendus très-dignes d'estre
sceus : car à mon gré c'est le maistre ou-
vrier de telle besoigne : mais il y en a
mille qu'il n'a que touchés simplement :
il guigne seulement du doigt par où
nous irons , s'il nous plaist ; & se contente
quelquefois de ne donner qu'une atteinte
dans le plus vif d'un propos. Il les faut
arracher de là , & mettre en place mar-
chande. Comme ce sien mot , (37) *Que
les habitans d'Asie servoient à un seul, pour
ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui
est , Non ,* donna peut-estre la matiere &
l'occasion , à (38) *la Boétie , de sa Servi-*

(37) Dans son Traité , *De la mauvaise honte :*
ch. 7 , de la traduction d'Amyot.

(38) C'est le nom de l'ami de Montagne , dont
j'aurai l'occasion de parler encore , ailleurs. Il se

tude volontaire. Cela mesme de luy voir tirer une legere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble (39) ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement, ayment tant la briefveté : sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins : Plutarque ayme mieux que nous le ventions de son jugement, que de son sçavoir, il ayme mieux nous laisser desir de soy, que satiété. Il sçavoit qu'ès choses bonnes mesmes on peut trop dire ; & que Alexandridas reprocha justement, à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : (40) *O Estranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut.* Ceux qui ont le corps gresle, le grossissent d'em-

nommoit Etienne de la Boëtie, & composa le livre de la servitude volontaire que Montagne cite en cet endroit, & dont il nous entretiendra plus particulièrement au Chapitre XXVII. *De l'amitié.* L. I.

(39) *C'est-à-dire*, n'être pas d'une si grande importance, ne mériter pas d'être trié & remarqué.

(40) Plutarque dans les Dits notables des La-
cédémoniens.

70 ESSAIS DE MONTAIGNE,
bourrures : ceux qui ont la matiere (41)
exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour
le jugement humain, de la fréquentation
du monde. Nous sommes tous con-
traints & amoncellez en nous, & avons
la vue racourcie à la longueur de nos-
tre nez. On demandoit à Socrates d'où
il estoit ; il ne répondit pas, d'Athenes,
mais, (42) du monde. Luy qui avoit l'i-

(41) *Exile*, c'est à-dire *mince*.

(42) *Cic. Tusc. Quæst. L. V. c. 37. & Plutarque*
dans son traité du *Bannissement* ou de l'*exil*, c. 4.
Montagne remarque fort sagement ici, qu'on doit
inspirer de bonne heure aux enfans l'*humanité*, qui
avoit porté le bon Socrate à se lier d'affection avec
tout le genre humain. Il est d'autant plus nécessaire
de faire de cette affection universelle un article à
part dans l'éducation des enfans, que l'éducation
ordinaire tend à leur inculquer des sentimens direc-
tement opposés à cette vertu. En Espagne un jeune
enfant fait mépriser les François & les Portugais
dès qu'il commence à bégayer ; & en Portugal &
en France les enfans ne tardent pas plus long-
temps à maltraiter les Espagnols. Cette coutume
inhumaine a passé du continent dans les îles où
elle a été fort bien reçue. Et en cela les enfans ne
font qu'imiter leurs peres : car chaque peuple se
fait une habitude de haïr ses voisins, & de re-
garder avec mépris tous les peuples qui parlent
un autre langage, ou qui s'habillent autrement
que lui ; & presque par tout la politique & la
religion conspirent à entretenir & à fortifier ces

imagination plus pleine & plus étendue ,
embrassoit l'Univers , comme sa ville ;
jettoit ses connoissances , sa société &
ses affections à tout le genre humain :

beaux sentimens. Mais quoique dans les pays les plus civilisés , l'humanité soit fort peu connue par ses effets , elle est pourtant la base de toutes les vertus sociales , sans en excepter les plus chrétiennes : & sans elle , ces vertus ne sont que de vains fantômes. Car qu'est-ce que la justice , la bonté , la sincérité , la charité , si , renfermées dans un pays , & bornées par une montagne , une rivière , ou un bras de mer , elles se permettent toute sorte de duretés , d'injustices , de trahisons , de fourberies à l'égard des hommes qui vivent au-delà de ces limites ? Il est certain d'ailleurs que l'humanité seroit sur-tout nécessaire aux peuples les plus puissans , qui par cela même sont continuellement exposés à la tentation d'en violer les devoirs. Combien prévienendroit-elle de guerres visiblement injustes , de perfidies effrontées dans le commerce , & d'animosités mal fondées , qui privent les peuples de plusieurs secours réciproques ? c'est donc une vertu qu'on devroit recommander expressément aux enfans , & qu'il faudroit tâcher de leur rendre naturelle , d'aussi bonne heure & avec autant de soin qu'on leur inspire communément la passion contraire. Rien ne seroit plus propre à leur donner de grandes vues , & à leur remplir le cœur de sentimens de douceur & d'équité , que la considération de ce qu'ils doivent à tous les peuples de la terre , dont Dieu est le père , & qu'il prend également sous sa protection. — Ce n'est-là qu'une légère phrase de ce que Montagne a voulu nous faire entendre , lorsqu'il dit « que Socrate embrassoit l'univers » comme sa ville , qu'il jettoit ses connoissances , sa société & ses affections à tout le genre humain , » non pas comme nous qui ne regardons qu'à nos pieds.

non pas comme nous , qui ne regardons qu'a nos pieds. Quand les vignés gellent en mon village , mon Prestre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine , & juge (43) que la pepie en tienne desja les Cannibales. A voir nos guerres civiles , qui ne crie que cette machine se bouleverse , que le jour du Jugement nous prend au collet : sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues , & que les dix mille parts du monde ne laissent pas de (44) galer de bon temps cependant?

(43) *Que les Cannibales sont sur le point de mourir de soif.* Je fonde cette explication sur ce qui précède , que les vignes venant à geler dans un village du Périgord , le prêtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine ; d'où il conclut que les Cannibales en ont déjà la pépie , c'est-à-dire la langue toute brûlante de soif. — *Pépie de soif*, dit Cotgrave , c'est avoir la langue toute pelée en conséquence d'une soif extraordinaire. Les poules qui ont la pépie ne sauroient boire : tel va être le sort des Cannibales , selon ce pauvre curé , qui s'imagine qu'un petit accident arrivé dans son village doit intéresser tout le globe de la terre.

(44) *Galer*, c'est-à-dire , *se réjouir*. VILLON.
 Je plains le temps de ma jeunesse
 Auquel ay plus qu'en autre temps galé.
 Borel dans son *Trésor de Recherches Gauloises*, &c.
 où il faut voir que *gale* signifioit autrefois *réjouir*.
suiv. c. 2.

dant? Moy, selon leur licence & impunité, admire de les voir si douces & molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hémisphere semble estre en tempeste & orage : & disoit le Savoïard, que si ce for de Roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son Duc. Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur, que celle de son Maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite & préjudice. Mais qui se présente comme dans un Tableau, cette grande image de nostre mere Nature, en son entiere majesté : qui lit en son visage, une si générale & constante variété qui se remarque là dedans, & non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe très-délicate, certuy-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

source : témoin, entr'autres, ce passage d'Alain Chartier, au Livre des quatre Dames ;
 Soit l'avanture bonne ou male,
 Rire, plorer, courroux ou gale.

Ce grand Monde , que les ans multiplient encore comme especes sous un genre : c'est le miroir , où il nous fait regarder , pour nous cognoître de bon biaux. Somme , je veux que ce soit le Livre de mon escolier. Tant d'humours , de sectes , de jugemens , d'opinions , de loix & de coutumes , nous apprennent à juger sainement des nostres , & apprennent nostre jugement à reconnoître son imperfection & sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuemens d'Estat , changemens de fortune publique , nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre. Tant de noms , tant de victoires & conquestes ensevelies sous l'oubliance , rendent ridicule l'esperance d'éterniser nostre nom par la prise de dix * argoulots , & d'un pouiller , qui n'est connu que de sa chute.

* C'est-à-dire, *chétifs Soldats*. — Les *Argoulots* étoient des arquebusiers à cheval : & comme ils n'étoient pas considérables en comparaison des autres cavaliers , on a dit un *argoulet* pour un homme de néant. *Ménage dans son Dictionn. Etymologique.*

L'orgueil & la fierté de tant de pompes
 étrangères, la majesté si enflée de tant
 de Cours & de grandeurs, nous fermit
 & assure la vue, à soutenir l'esclat des
 nostres, sans siller les yeux. Tant de mil-
 liasses d'hommes enterrez avant nous,
 nous encouragent à ne craindre d'aller
 trouver si bonne compagnie en l'autre
 monde: ainsi du reste. Notre vie, disoit
 Pythagoras, (45) retire à la grande & po-
 puleuse assemblée des jeux Olympiques.
 Les uns exercent les corps, pour en ac-
 querir la gloire des jeux: d'autres y por-
 tent des marchandises à vendre, pour le
 gain. Il en est [& qui ne sont pas les pires]
 lesquels ne cherchent autre fruit que
 de regarder comment & pourquoy chas-
 que chose se fait, & estre spectateurs
 de la vie des autres hommes, pour en
 juger & reigler le leur.

Aux exemples le pourront proprement

(45) *Or. Tusc. Quest. L. V, c. 3.* — Notre vie
 retire à la grande assemblée des jeux Olympiques.
c'est-à-dire, notre vie ressemble à cette grande as-
semblée. Retirer à quelqu'un, lui ressembler. Nicot.

76 ESSAIS DE MONTAIGNE,
affortir tous les plus profitables discours
de la Philosophie, à laquelle se doivent
toucher les actions humaines, comme à
leur reigle. On luy dira,

(1) *quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet, patria charisque propinquis
Quantùm elargiri deceat, quem te Deus esse
Iussit, & humanâ quâ parte locatus es in re;
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur :*

Que c'est que sçavoir & ignorer, qui
doit estre le but de l'estude; que c'est que
vaillance, temperance, & justice : ce qu'il
y a à dire entre l'ambition & l'avarice,
la servitude, & la subjection, la licence
& la liberté : à quelle marque on cognoit
le vray & solide contentement : jusques
où il faut craindre la mort, la douleur
& la honte.

(m) *Et quo quemque modo fugiatque feratque laborum.*

(1) A quoy nous devons borner nos desirs; quel
est le véritable usage de l'argent; ce qu'on en doit
employer pour ses parens & pour sa patrie; le per-
sonnage que Dieu veut que nous fassions sur la ter-
re; le rang que nous y tenons; ce que nous som-
mes, & pourquoi nous venons dans ce monde. *Perf.*
Sat. III, vs. 69—72. — Montagne a trouvé à pro-
pos de déplacer ce vers, *Quid sumus, aut quidnam*
victuri gignimur, qui dans *Perse* va devant les
autres, & est le soixante-septieme.

(m) Et comment nous devons porter & fuir la
peine. *Virg. Æneid. L. III, vs. 452.*

Quels ressorts nous meuvent, & le moyen de tant de divers branlès en nous. Car il me semble que les premiers discours, dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reiglent ses mœurs & son sens, qui luy apprendront à se cognoistre, & à sçavoir bien mourir & bien vivre. Entre les arts libéraux, commençons (46) par l'art qui nous fait libres. (47) Elles seryent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie, & à son usage : comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celle qui y sert directement & professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs justes & naturels limites, nous trouverions, que la meil-

(46) Unum studium vere liberale est quod liberum facit. *Senec. Epist. 88.*

(47) Nous avons déjà vu que Montagne employe le mot d'art au féminin. Mais après avoir dit *les arts libéraux*, il est surprenant qu'il l'ait voulu faire féminin. Il est certain qu'on trouve ici *elles* dans deux ou trois des plus anciennes éditions. — *L'art n'est jamais si naïve que la nature* : Nicot, qui ayant cité ces paroles d'après un certain auteur, ajoute : *l'art est ici féminin.*

28 ESSAIS DE MONTAIGNE,

leur part des sciences, qui sont en usage, est hors de nostre usage. Et en celles-mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues & enfonceures très-inutiles, que nous ferions-mieux de laisser-là : & suivant (48) l'institution de Socrates, borner le cours de nostre étude en icelles, (49) où faut l'utilité.

(n) *Sapere aude,*

*Incipe : Vivendū qui rectè prerogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, & labetur in omne volubilis avum.*

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfans,

(o) *Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus & Hesperia quid Capricornus aqua.*

La science des astres & le mouvement de

(48) *Diag. Laërce*, dans la vie de Socrate, L. II, Segm. 21.

(49) *Là où l'utilité vient à faillir.*

(n) Ose être vertueux. Commence. Celui qui diffère de bien vivre, fait comme ce paysan qui ayant trouvé un fleuve sur son chemin, attendoit de le voir écouler pour passer au-delà :

Il attend ce moment; mais le fleuve rapide

Continue à suivre son cours,

Et le suivra toujours.

Horat. L. I. Epist. 2. v. 40-43.

(o) Quelle est l'influence des poissons, du lion & du capricorne, qui se plonge dans la mer d'Espagne. *Propert. L. IV. Eleg. 1, v. 85, 86.*

la huitième sphere, avant que (p) leurs propres.

Anaximenes (50) écrivant à Pythagoras : De quel sens puis-je m'amuser aux secrets des estoiles, avant la mort ou la servitude toujours présente aux yeux ? Car lors les Roys de Perse préparoient la guerre contre son pays. (51) Chascun doit dire ainsi : Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, & ayant au dedans tels autres ennemis de la vie, irai-je songer au branle du monde ?

Après qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage & meilleur, on l'entreprendra que c'est que Logique, Physique, Geometrie, Rhetorique, & la science qu'il choisira, ayant desja le jugement formé, il en viendra bientôt à bout. Sa leçon se fera tantost par devis,

(p) Leurs propres mouvemens. Et le moyen de les bien régler.

(50) Diog. Laërt. L. II, Segm. 4.

(51) Le même chascun doit dire : étant battu d'ambition, d'avarice, &c. — irai-je songer au branle du monde ?

tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'Autheur mesme propre à certe fin de son institution : tantost il luy en donnera la moëlle , & la substance toute maschée. Et si de soy-mesme il n'est assez familier des livres, pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein , on luy pourra joindre quelque homme de lettre , qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer & dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysée , & naturelle que celle de (52) Gaza , qui y peut faire doute ? Ce sont là préceptes espineux & mal plaisans , & des mots vains & descharnez , & où il n'y a point de prise , rien qui vous esveille l'esprit : en cette-cy l'ame trouve où mordre , où se

(52) Qui né à Theffalonique passa en Italie avec plusieurs autres savans de Grece , vers le milieu du quinzieme siecle. *Gaza* contribua beaucoup à faire revivre dans notre Europe l'étude des belles lettres. Sa grammaire grecque dont parle ici Montagne , fut estimée des savans : mais elle parut trop obscure pour ceux qui commencent & c'est à cela peut-être que Montagne fait allusion en cet endroit.

paître. Ce fruit est plus grand sans comparaison , & si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en foyent là en nostre siecle ; que la Philosophie soit jusques aux gens d'entendement , un nom vain & fantastique , qui se treuve de nul usage , & de nul prix par opinion & par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause ; qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans , & d'un visage renfroigné , sourcilteux & terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage passe & hideux ? Il n'est rien plus gay , plus gaillard , plus enjoué , & a peu que je ne die folastre. Elle ne pteche que feste & bon temps. Une mine triste & transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de Philosophes assis ensemble , il leur dit : (53) Ou je me trompe , ou à vous voir la contenance

(53) Plutarque , des oracles qui ont cessé , ch. 5 de la traduction d'Amoyot.

82 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 si paisible & si gaye, vous n'estes pas
 grand discours entre vous. A quoy l'
 deux, Heracleon le Megarien, respond
 C'est à faire à ceux qui cherchent le
 futur du verbe *hállô* a double, ou
 cherchent la derivation des comparat
cheiron & *béltion* & des superlatifs *cheirist*
 & *béleiston*, qu'il faut rider le front s'en
 tretien de leur science : mais quant
 aux discours de la Philosophie, ils ont ac
 coutumé d'esgayer & resjouir ceux qu'
 les tristes, non les refroigner & con
 trist

*is animi tormenta latentia in segre
 ndas & gaudia: sumit utrumque
 facies.*

si loge la Philosophie, doit
 rendre sain encore le corps :
 faire l'homme jusques au dehors,
 os, l'ame : doit former à
 l'extérieur, & l'armer.

l'inquiétude de l'ame se
 que sa joie par la disposi
 tion : ces deux passions op
 posées font un air tout différent.
 18, 19.

LIVRE I. CHAP. XXV. 83

par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif, & alligre, & d'une contenance contente & debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante : son estat est comme des choses au dessus de la Lune, tousjours serene. C'est *Baroco* & *Baralipson*, qui rendent leurs supposits ainsi errotez & enfamez ; ce n'est pas elle, ils ne la cognoissoit que par ouyr dire. Comment ? elle faict estat de serener les tempestes de l'ame, & d'apprendre la fin & les siebv'es à rire, non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles & palpables.

Elle a pour son but, la vertu : qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux & inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile & fleurissante : d'où elle voyd bien sous soy toutes choses, mais si peut-on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, ga-

34 ESSAIS DE MONTAIGNE,
zonnées, & doux fleurantes : plaisamment
& d'une pente facile & polie, comme est
celle des voutes celestes. Pour n'avoir
hanté cette Vertu supême, belle, triom-
phante, amoureuse, délicieuse pareille-
ment & courageuse, ennemie professe &
irreconcilliable d'aigreur, de desplaisir, de
crainte, & de contrainte, ayant pour
guide nature, fortune & volupté pour
compagnes : ils sont allez selon leur foi-
blesse, feindre cette sotte image, triste,
querelleuse, despite, menaceuse, mineu-
se, & la placer sur un rocher à l'escart
enmy de ronces, fantosme à estonner les
gens.

Mon gouverneur qui cognoist devoir
remplir la volonté de son disciple, au-
tant ou plus d'affection, que de reve-
rence envers la vertu, luy sçaura dire,
que les Poètes suivent les humeurs com-
munes : & luy faire toucher au doigt,
que les Dieux ont mis plustost la sueur
aux advenues des cabinets de Venus que
de Pallas. Et quand il commencera de se

sentir , luy presentant (54) *Bradamante* ou *Angelique* , pour maistresse à jouyr : & d'une beauté naïfve , active , genereuse , non hommasse , mais virile , au prix d'une beauté molle , affectée , delicate , artificielle ; l'une travestie en garçon , coiffée d'un morion luisant : l'autre vestue en grace , coiffée d'un attiffet emperlé : il jugera masse son amour mesme , s'il choisit tout diversement à cet effeminé Pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon , que le prix & hauteur de la vraye vertu , est en la facilité , utilité & plaisir de son exercice : si esloigné de difficulté , que les enfans y peuvent comme les hommes , les simples comme les subtils. Le Reglement c'est son outil , non pas la force. Socrates son premier mignon , quitte à escient sa force , pour glisser en la naïfveré & aisance de son progrès. C'est la mere nourrice des plaisirs humains.

(54). Deux héroïnes dans le poëme de l'Arioste , intitulé *Orlando furioso*.

26 ESTAIS DE MONTAIGNE,
 En les rendant justes, elle les rend seu-
 res & pures. Les moderant, elles les tiennent
 en haleine & en appetit. Retranchant
 ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise
 envers ceux qu'elle nous laisse, & nous
 laisse abondamment tous ceux que veut
 Nature, jusques à la satiété, sinon jus-
 ques à la * lassité, maternellement : si
 d'aventure nous ne voulons dire, que le
 regime, qui atteste le buveur avant l'y-
 vresse, le mangeur avant la crudité, le
 paillard avant la pelade, soit ennemy de
 nos plaisirs.

Si la fortune commune luy faut. (55 b)
 elle luy échappe, car elle s'en passe, &
 s'en forge une autre toute sienne : non.

* Lassitude. *Lassité*, entièrement hors d'usage
 aujourd'hui, étoit si usité du temps de Nicot,
 qu'on ne trouve point celui de *Lassitude* dans
 son dictionnaire.

(15) Je ne saurois voir l'opposition que Mon-
 tagne veut mettre ici entre *échapper à la fortune*,
 & *se passer de la fortune*. Il me semble que la vertu
 n'échappe à la fortune qu'en se passant d'elle. Mais
 peut-être que je m'embarrassé ici moi-même,
 faute d'entendre ce que Montagne a voulu dire
 par *échapper à la fortune*. J'en fais ma déclaration
 avec plaisir, dans l'espérance que quelqu'un prendra
 la peine d'expliquer cette énigme.

plus flottante & roulante. Elle sçait estre risbe, & puissante, & sçavante, & coucher en des matelats musquez. Elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire, & la santé. Mais son office propre & particulier, c'est sçavoir user de ces biens-là reglement, & les sçavoir perdre constamment: office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnature, turbulent & difforme: & y peur-on justement attacher ces escueils, ces haliers, & ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra: Qui au son du tambouin, qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre qui l'appelle au jeu des battelleurs: Qui par souhait ne trouve plus plaissant & plus doux, revenit poudreux & victorieux d'un combat, que de la paume ou du bal, avec le prix de cet exercice: je n'y trouve autre re-

38' ESSAIS DE MONTAIGNE,

mede , sinon qu'on le mette patissier dans quelque bonne ville , fust - il fils d'un Duc ; suivant le précepte de Platon , *qu'il faut colloquer les enfans , non selon les facultez de leur pere , mais selon les faeultez de leur ame.*

Puis que la Philosophie est celle qui nous instruit à vivre , & que l'enfance y a sa leçon comme les autres aages , pour quoy ne la luy communique-t'on ?

[r] *Udum & molle lutum est , nunc nunc propandus , & acri*

Fingendus sine rotâ.

On nous apprend à vivre , quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris la verolle avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote de la tempérance. Ciceron disoit , (56) que quand il vivroit la vie de deux hommes , il ne prendroit pas le loisir d'estudier les Poëtes Lyriques. Et je trouve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien

[r] C'est une argille molle & humide. Il faut se hâter de la façonner sur la roue , sans perdre un-moment de temps. *Perf. Sat. III , vs. 23 , 24.*
(56) *Senec. Epist. 49.*

plus pressé : il ne doit au pédagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions nécessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amander ; prenez les simples discours de la Philosophie ; sachez les choisir & traicter à point : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Bocace. Un enfant en est capable au partir de la nourisse ; beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La Philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Je suis de l'advis de Plutarque , qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes , ou aux principes de Geometrie , comme à l'instruire de bons préceptes, touchant la vaillance , la prouesse , la magnanimité & temperance , & l'assurance de ne rien craindre : & avec cette munition , il l'en-

voya encore enfant subjuguier l'Empire du monde à tout 30000 hommes de pied, 4000 chevaulx, & quarante-deux mille esclaves seulement. Les autres Arts & Sciences, dit-il, Alexandre les honoroit bien, & louïoit leur excellence & gentillesse : mais pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

[5] *Petite hinc juvenesque senesque*

Finem animo certum, miserisque viatica sanis.

C'est ce que disoit Epicurus au commencement de sa Lettre à Meniceus; (57) *Ny le plus jeune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse.* Qui fait autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encore saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon : je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere & humeur melancholique d'un furieux maif-

[5] Jeunes & vieux, tirez de là les résolutions qui doivent régler votre conduite, & des provisions qui puissent vous servir à passer doucement les tristes années de la vieillesse. *Perf. Sat. V, vs. 64, 65.*

(57) Diog. Laërt. L. X., Segm. 122.

tre d'eschole : je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne & au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix : Ny ne trouveroy bon, quand par quelque complexion solitaire & melancholique, on le verroix adonné d'une application trop indiscrete à l'estude des livres, qu'on la luy nourrit. Cela les rend ineptes à la conversation civile, & les destourne de meilleures occupations. Et combien ay-je veu de mon temps, d'hommes abestis, par temeraire avidité de sciences ? Carneades s'en trouva si affollé, (58) qu'il n'eust plus loisir de se faire le poil & les ongles. Ny ne veut gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité & barbarie d'autrui. La sagesse Françoisse a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonn'heure, & n'avoit gueres de tenue. A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil :

(58) Diog. Laërce, dans la vie de Carneade, liv. IV, Segm. 62.

que les petits enfans en France : mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue : & hommes faits on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à des gens d'entendement , que ces colleges où on les envoie , de quoy ils ont foison , les abrutissent ainsi.

Au nostre , un cabinet , un jardin , la table , & le liét , la solitude , la compagnie , le matin & (59) le vespre , toutes heures luy seront unes , toutes places luy seront estude : car la Philosophie , qui comme formatrice des jugemens & des mœurs , fera sa principale leçon , a ce privilege , de se mesler par tout. Isocrates l'Orateur estant prié en un festin de parler de son art , chascun trouve qu'il eust raison de respondre : (60) *Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire , & ce de quoy il est maintenant temps , je ne le sçais pas faire.* Car de présenter des

(59) Le soir. — *Vépre* , quoique fort usité dans les provinces , n'est plus reconnu pour françois au singulier.

• (60) Plutarque dans ses Propos de Table, L. I, Question premiere.

harangues ou des disputes de rhétorique , à une compagnie assemblée pour rire & faire bonne chère , ce seroit un mélange de trop mauvais accord. Et autant en pourroit-on dire de toutes les autres Sciences : Mais quant à la Philosophie , en la partie où elle traite de l'homme & de ses devoirs & offices , ça esté le jugement commun de tous les sages , que pour la douceur de sa conversation , (61) elle ne devoit être refusée , ny aux festins , ny aux jeux ? & Platon l'ayant invité à son (62) convive , nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle , & accommodée au temps & au lieu , quoy que ce soit de ses plus hauts discours & plus salutaires.

(61) *Id. ibid.*

(62) Ici *convive* signifie *festin*, *repas*. Amyot emploie souvent ce mot en ce sens-là dans son Plutarque. Parlant des Lacédémoniens que la loi de Lycurgue obligeoit à manger en public, « ils estoient, dit-il, contraints de se trouver tous es sales des *convives* — Les enfans mesmes alloient à ces *convives* ne plus ne moins qu'à des escholes d'honneur & de temperance, là où ils entendoient de bons & graves devis, touchant le gouvernement de la chose publique, &c. » Vie de Lycurgue, ch. 9.

[1] *Atque pauperibus prodest, locupletibus nequæ,
Et neglecta nequæ pueris senibusque nocebit.*

Ainsi sans doute (63) il chourmera moins que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin dessigné; aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps & de lieu, & se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir.

Les jeux mesmes & les exercices feront une bonne partie de l'estude : la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux & des armes. Je veux que la bien-séance extérieure, & l'entregent & la disposition de la personne se façonne quant & quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas

[1] Elle est également utile aux pauvres & aux riches, & les vieillards & les jeunes gens ne peuvent la négliger impunément. *Horat. Epist. I, Liv. I, vs. 25 & 26.*

(63) Ainsi l'enfant dressé à la recherche & à l'amour de la vertu, sera sans doute moins désœuvré que les autres.

un corps qu'on dresse ; c'est un homme : il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon (64), il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre , mais les conduire également , comme une couple de chevaux attelés à même timon. Et à l'ouïr semblable-t'il pas presser plus de temps & de sollicitude , aux exercices du corps : & estimer que l'esprits'en exerce quant & quant, & non au contraire ?

Au demeurant , cette institution se doit conduire par une severe douceur , non comme il se fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres , on ne leur présente à la verité , qu'horreur & crainte. Otez-moi la violence & la force ; il n'est rien à mon avis qui abatardisse & estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chastiment , ne l'y endurcissez pas : Endurcissez-le à la chaleur & au froid , au vent , au soleil & aux hazards qu'il lui faut mes-

(64.) Montagne a pris ceci de Plutarque , dans le traité des moyens de conserver la santé , à la fin.

priser : Ostez-luy toute mollesse & delicateſſe au veſtir & coucher , au manger & au boire : accouſtumez-le à tout : que ce ne ſoit pas un beau garçon & dameret , mais un garçon vert & vigoureux. Enfant, homme, vieil , j'ay toujours creu & jugé de meſme. Mais entre autres choſes , cette police de la plus part de nos Colleges m'a toujours depleu. On euſt failly à l'aventure moins dommageablement , s'inclinant vers l'indulgence. C'eſt une vraye (65) geaule de jeunelle captive. On la rend desbauchée , l'en puniſſant avant qu'elle le ſoit. Arrivez-y ſur le point de leur office , vous n'oyez que cris , & d'enſans ſuppliez , & de maîtres enyvrez en leur cholere. Quelle manière , pour eſveiller l'appetit envers leur leçon , à ces tendres ames , & craintives , de les y guider d'une troigne effroyable , les mains armées de fouets ! Inique & pernicieuſe forme. Joint

(65) Priſon , de *gabiota*, cage. — Botel dans ſon Tréſor de Recherches, &c.

ce que Quintilian (66) en a très-bien remarqué : que cette impérieuse autorité tire des suites perilleuses , & nommément à nostre façon de châtiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchées de fleurs & de feuillées , que de tronçons d'osiers sanglants ! J'y feroï pourtraire la joye , l'allegresse , & Flora , & les Graces , comme fit (67) en son eschole le Philosophe Speusippus. Où est leur profit , que là fust aussi leur esbat. On doit ensucret les viandes salubres à l'enfant , & ensuclier celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses Loix , de la gayeté & passetemps de la jeunesse de sa cité : & combien il s'arreste à leurs courses , jeux , chansons , faults & danses : desquelles il dit , que l'antiquité a donné la conduite & le patronage aux Dieux mesmes , Apollon , aux Muses & Miner-

(66) Inst. Orat. L. I. c. 3.

(67) Diag. Laërce, dans la vie de Speusippe, L. IV, Segm. 1.

98 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ve. Il s'estend à mille preceptes pour les gymnases. Pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu : & semble ne recommander particulièrement la Poësie, que pour la musique.

Toute 'estrangeté & particularité en nos mœurs & conditions [68] est évitable, comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion [69] de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, & trembloit au Soleil ? J'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebusades : d'autres s'effrayer pour une souris : d'autres rendre la gorge à voir de la cresse : d'autres à voir brasser un lit de plume : comme Germanicus ne pouvoit souffrir ni la veue ny le chant des coqs [70]. Il y peut avoir à l'aventure à cela quelque propriété occulte ; mais on l'esteime

[68] Doit être évitée.

[69] Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. l. 1, c. 14, pag. 17.

[70] Ceci est tiré de Plutarque, au traité de l'Envie & de la Haine, vers le commencement.

droit , à mon advis , qui s'y prendroit de bonn'heure. L'institution a gagné cela sur moy , il est vrai que ce n'a point esté sans quelque soing : que sauf la biere , mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses , de quoy on se paist.

Le corps est encore souple , on le doit à cette cause plier à toutes façons & coustumes : & pourvu qu'on puisse tenir l'appetit & la volonté sous boucle , qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations & compagnies , voire au desreglement & aux excès , si besoing est. Son exercitation suive l'usage. Qu'il puisse faire toutes choses , & n'ayme à faire que les bonnes. Les Philosophes mesmes ne trouvent pas louable en Callisthenes , d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maître , pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il ri-a , il follastre-ra , il se desbauchera avec son Prince. Je veux qu'en la desbauche mesme , il

surpasse en vigueur & en fermeté les compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ny à force de faute ny science, mais à faute de volonté. [u] *Multum interest, utrum peccare quis nolit, aut nesciat.* Je pensois faire honneur à un Seigneur aussi esloigné de ces debordemens qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvtré, pour la nécessité des affaires du Roi en Allemagne : il le print de cette façon, & me répondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay, qui à faute de cette faculté se sont mis en grand' peine, ayans à pratiquer cette Nation. J'ay souvent remarqué avec grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades [71], de se transformer si aisement à façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la somptuosité & pompe Persienne, tantost l'aut-

[u] Il y a grande différence entre ne vouloir pas ou ne savoir pas mal faire. *Senec. Epist. 50.*
 (71) Plutarque, en sa vie, p. 203.

terité & frugalité Lacedemonienne ; autant reformé en Sparte , comme voluptueux en Ionie.

x Omnis Aristippum decuit calor , & status , & res.

Tel voudrois-je former mon disciple ;

y Quem duplici panno patientia velat ,

Mirator , vitæ via si conversa decebit ,

Personamque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons : Celuy-là y a mieux profité , qui les fait , que qui les sçait. Si vous le voyez , vous l'oyez : si vous l'oyez , vous le vöyez. Ja à Dieu ne plaise , dit quelqu'un en Platon , que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses , & traiter les arts. [z] *Hanc amplissimam omnium artium benè vivendi disci-*

x Toutes sortes d'états & de caracteres seyoient bien à Aristippe. *Horat. Ep. 17. L. I, vs. 23,*

y J'admirerai celui qui d'un esprit tranquille se voit habillé de méchans haillons , si venant à passer dans un genre de vie tout opposé , il le fait décevement , & fait jouer avec grace l'un & l'autre personnage. *Id. ibid. vs. 25, 26, 29.* — Montagne fait ici une application très-ingénieuse des paroles d'Horace , en les employant dans un sens directement opposé à celui que leur a donné ce Poëte.

z C'est plutôt par leurs mœurs que par leur savoir , qu'ils se sont dévoués à cette souveraine directrice de l'art de bien vivre. *Cic. Tusc. Quæst. L. IV, ch. 3.*

plinam, vitâ magis quàm litteris perfecti sunt. Leon Prince des Philiatiens, s'enquerant à [72] Heraclides Ponticus, de quelle science, de quelle art il faisoit profession : *Je ne sçay, dit-il, ny art, ny science : mais je suis Philosophie.* On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la Philosophie : *Je m'en mesle, dit-il, d'autant mieux à propos.* Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : *Vous estes plaisant, [73] luy respondit-il : vous choisissez les figues vrayes & naturelles, non peintes : que ne choisissez-vous aussi les exercices naturels, vrayes, & non escrites ?*

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entre-

(72) Ce n'est pas Heraclide, mais Pythagore qui fit cette réponse à Leon, Prince des Philiatiens ; & c'est d'un livre d'Heraclide, auditeur de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses Tusculanes, *ut scribit auditor Platonis Ponticus Heraclides* : L. V. ch. 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore.

(73) Diogene Laërce dans la vie de Diogene le Cynique, L. VI., Segm. 48.

prises, s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportemens, s'il a du jugement & de la grace en son parler : de la vigueur en ses maladies : de la modestie en ses jeux : de la tempérance en ses voluptez : de l'ordre en son économie : de l'indifférence en son goût, soit chair, poisson, vin ou eau : [aa] *Qui disciplinam suam non ostentationem scientia, sed legem vita putet : quique obtemperet ipse sibi, & decretis pareat.* Le vray miroir de nos discours, est le cours de nos vies. Xénocrate répondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedémoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la prouesse, & ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens ; que c'estoit, (74) parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux paroles. Comparez au

aa De sorte qu'il ne considère pas sa discipline, comme une vaine montre de science, mais comme une regle de conduite, se respectant lui-même, & vivant conformément à ses principes. Cic. Tusc. Quæst. L. II, c. 4.

(74) Plutarque, dans les Dits notables des Lacedémoniens.

bout, de 15 ou 16 ans, à certuy - cy ; un de ces latineurs de College, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, & ne vis jamais homme, qui ne die plustot plus, que moins qu'il ne doit : toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots & les coudre en clauses, encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, autres cinq pour le moins à les sçavoir brevement meller & enrelacer de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine au deçà de Clery, deux Regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre : plus loing derriere eux, je voyois une troupe, & un maistre en teste, qui estoit feu Monsieur le Comte de la Rochefoucaut : un de mes gens

s'enquit au premier de ces Regents , qui estoit ce Gentil-homme qui venoit après luy : luy qui n'avoit pas vu ce train qui le suivoit, & qui pensoit qu'on luy parlât de son compagnon , répondit plaisamment, *il n'est pas Gentil-homme : c'est un Grammairien , & je suis Logicien.*

Or nous qui cherchons ici au rebours , de former non un Grammairien ou Logicien , mais un Gentil-homme , laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que notre disciple soit bien pourveu de choses , les paroles ne suivront que trop : il les trainera , si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer ; & font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses , mais à faute d'éloquence , ne les pourvoir mettre en évidence : c'est une * baye. Sçavez-vous à mon advis que c'est que cela ? Ce sont des ombrages , qui leur viennent de

* Baliverne , discours frivole.

quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent demesler & esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors. Ils ne s'entendent pas encore eux-mêmes : & voyez-les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, & qu'ils ne font que lescher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens, & Socrates ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination & claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mine, s'il est muet :

bb *Verbaque prævisam rem non invita sequentur.*

Et comme disoit celuy-la, aussi poëtiquement en sa prose, [cc] *cùm res animum occupavere, verba ambiunt* : & cet autre : [dd] *ipsa res verba rapiunt*. Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la

bb Voit-il nettement la chose, les mots propres à l'exprimer lui viendront sans peine. Horat. De Arte Poët. vs. 311.

cc Quand l'esprit a une fois saisi la chose, les mots se présentent d'eux-mêmes. Senec. Controv. L. III, in præmio.

dd Les choses entraînent les paroles. Cic. de Senib. L. III, c. 5.

grammaire : ne faict pas son laquais, ou
 une harangere de Petit pont : * & si ,
 vous entretiendront tout vostre soul , si
 vous en avez envie , & se deferreront aussi
 peu , à l'aventure , aux reigles de leur
 langage , que le meilleur maistre ès arts
 de France. Il ne sçait pas la rhetorique ,
 ny pour avant-jeu capter la benevolence
 du candide lecteur , ny ne luy chaut
 de le sçavoir. De vray , toute cette belle
 peinture s'efface aysément par le lustre
 d'une verité simple & naïve : Ces gen-
 tillesses ne servent que pour amuser le
 vulgaire , incapable de prendre la viande
 plus massive & plus ferme , comme Afer-
 montre bien clairement chez (75) Ta-
 citus. Les Ambassadeurs de Samos estoient
 venus à Cleomenes Roy de Sparte , pre-
 parez d'une belle & longue oraison , pour
 l'esmouvoir a la guerre contre le tyran :

* Et cependant, ils vous entretiendront, &c.
 (75) Dans un dialogue intitulé : De causis cor-
 ruptæ eloquentiæ, de m l'auteur n'est pas fort con-
 nu. Plusieurs s'avan- le donnent à Tacite, d'au-
 tre à Montaigne, d'autres à Quintilien. &c Voyez
 la préface qui est au-devant des *œuvres posthumes* de
 M. de Maucroix, imprimées à Paris en 1710. On y
 trouve à la tête la traduction de ce dialogue.

108 ESSAIS DE MONTAIGNE,
Polycrates : après qu'il les eust bien laissez dire , il leur respondit : [76]. Quant à vostre commencement & exorde , il ne m'en souvient plus , ny par consequent du milieu , & quant à votre conclusion je n'en veux rien faire. Voilà une bonne response , ce me semble , & des harangueurs bien camus. Et quoy cet autre ? Les Athéniens estoient à choisir de deux Architectes , à conduire une grande fabrique : le premier plus affecté , se présenta avec un beau discours premedité sur le sujet de cette besoigne , & tiroit le jugement du Peuple à sa faveur ; mais l'autre en trois mots : (77) *Seigneurs Athéniens , ce que cettuy a dit , je le feray.* Au fort de l'éloquence de Cicero , plusieurs en entroient en admiration , mais Caton n'en faisant que rire : *Nous avons ,* [78] *disoit-il , un plaisant Consul. Aille.*

(76) Plutarque , dans les Dits notables des Lacédémoniens.

(77) Plutarque : Instruction pour ceux qui manient affaires d'Etat , ch. 4 , vers la fin.

(78) Montaigne donne un sens trop ridicule à la réflexion de Caton ; & peut-être l'a-t-il fait tout exprès. Caton ne se moquoit point de l'éloquence de Ciceron en général , mais de l'abus qu'il en fit dans

devant ou après ; une utile sentence , un beau trait est toujours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant , ny à ce qui vient après , il est bien en soy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bon Poëme : laissez-luy allonger une courte syllabe s'il veut , [79] pour cela non forcé : si les inventions y rient , si l'esprit & le jugement y ont bien faict leur office : voilà un bon Poëte , diray-je , mais un mauvais versificateur.

ec Emanētē naris , durus componere versus.

Le temps de son Consulat , un jour que plaidant pour Murena contre Caton , il se mit à tourner en ridicule les principes les plus graves de la Philosophie Stoïcienne , d'une maniere trop comique , & par conséquent indigne du rang auguste qu'il occupoit alors. C'est ce qui lui attira cette réponse de Caton , plus piquante que tous les traits que Cicéron venoit de lancer contre ce grand homme , beaucoup plus Stoïcien par ses mœurs que par ses discours. Voyez *Plutarque* , dans la vie de Caton , c. 6 de la traduction d'Amyot.

(79. *N'importe* : c'est comme qui diroit , *il ne faut pas s'opposer à cela*. L'expression est un peu bizarre , mais assez autorisée par le principe même que Montagne inculque ici.

ec Ses vers sont durs , mais il a l'esprit fin. *Horat. Sat. IV, L. I, v. 8.*

MO ESSAIS DE MONTAIGNE,
Qu'on face , dit Horace , perdre [80] l'a-
son ouvrage toutes les coustures & me-
sures ,

*ff Tempera certa modoque , Et quod prius ordine
verbum est ,*

Posteriùs facias , præponens ultima primis ;

Invenies etiam disjecti membra Poëtæ :

Il ne se démentira point pour cela : les
pieces mesme en seront belles. C'est ce
que respondit Menander , comme on le
tansast , approchant le jour auquel il
avoit promis une Comedie , dequoy il
n'y avoit encore mis la main : *Elle est*
[81] *composée & preste , il ne reste qu'à y*
adjouster les vers. Ayant les choses & la
matiere disposée en l'ame , il mettoit en-
peu de compte le demeurant.

Depuis que Ronfard & du Bellay ont
donné credit à nostre poésie Françoise ,

(80) *A l'ouvrage d'un tel poëte , comme vous diriez
d'Ennius dont Horace a voulu parler en cet endroit.*

*ff Otez-en le nombre & la mesure , en changeant
l'ordre des mots , & vous y trouverez encore de
bons morceaux de poésie. Id. ibid. vs. 58. 59. 62.*

(81) Plutarque , dans son traité intitulé : Si les
héniens ont été plus excellens en armes qu'en-
es. ch. 4. de la traduction d'Amrot.

je ne vois si petit apprenti, qui n'enfile des mots, qui ne range les cadences à peu près comme eux : [gg] *Plus sonat quàm valet.* Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes : Mais comme il leur a esté bien aisé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi courts à imiter les riches descriptions de l'un, & délicates inventions de l'autre.

Voire mais [82] que fera-t'il, si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ! Le jambon fait boire, le boire de la terre, parquoy le jambon de la terre. Qu'il s'en mocque. Il est [83] plus subtil de s'en mocquer que d'y répondre. Qu'il emprunte d'Aristippe cette plaisante contrefinesse : Pourquoi [84]

gg Tout cela sonne plus qu'il ne vaut. *Senece.* Epist. 40

(82) Mais que fera notre jeune élève, si on le presse, &c. — Montagne revient à son principal sujet qu'il sembloit avoir entièrement perdu de vue.

(83) *Subtilius est contempnissse quàm solvere*, dit Seneque en parlant de ces vaines sophistiqueries. Epist. 49.

[84] Diogene Laërce, dans la vie d'Aristippe. l. II, Segm. 70.

112 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
 le deslieraï - je , puisque tout lié il
 n'empesche ? Quelqu'un proposoit con-
 tre Cleanthes des finesse dialectiques :
 à qui Chrysippus dit : [85] Jouë-toy
 de ces battelages avec les enfans , & ne
 destourne à cela les pensées serieuses d'un
 homme d'aage. Si ces sortes arguties ,
 (hh) *contorta & aculeata sophismata* , luy
 doivent persuader un mensonge , cela
 est dange-reux : mais si elles demeurent
 sans effect , ne l'esmeuvent qu'à rire , je
 ne vois pas pourquoy il s'en doive don-
 ner garde. Il en est de si fots , qu'ils se
 destournent de leur voye un quart de
 lieue , pour courir après un beau mot :
 (ii) *aut qui non verba rebus aptant , sed*
res extrinsecus arcessunt , quibus verba
convenient, Et l'autre [kk] *Qui alicujus*

[85] Id dans la vie de Chrysippe. L. 7. Seg. 183.
 hh Sophismes embarrassés & épineux. Cicero.
 Acad. Quæst. Lib. IV, c. 24.

ii Ou qui ne font pas quadrer les mots avec
 les choses , mais vont chercher hors du sujet des
 choses auxquelles les mots puissent convenir.
 Quintil. L. VIII, c. 3.

kk Qui par l'attrait d'un mot qui leur plait

verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerunt scribere. Je tors bien plus volontiers une belle sentence , pour la coudre sur moi , que je ne destors mon fil , pour l'aller querir. Au rebours , c'est aux paroles à servir , & à suivre ; & que le Gascon y arrive , si le Français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent , & qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute , qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'aime , c'est un parler simple & naïf , tel sur le papier qu'à la bouche : un parler succulent & nerveux , court & ferré , non tant delicat & peigné , comme vehement & brusque ;

Il *Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet ;*
 plustost difficile qu'ennuyeux , esloigné d'affectation ; desreglé , descoufu & har-

s'engagent dans une matiere qu'ils n'avoient pas dessein de traiter. *Senec. Epist. 59.*

« L'expression dont l'esprit sera frappé , lui plaira infailliblement. — Ce vers latin est pris d'une espece d'Epitaphe de Lucain , que vous trouverez toute entiere dans le supplément de la bibliotheque latine de *Fabricius*, p. 160. où il y a : *Hæc verò sapiet dictio quæ feriet.*

114 ESSAIS DE MONTAIGNE,
dy : (chaque loppin y fasse son corps)
non pedantesque (86) non fratesque ,
non plaide-esque , mais plustost soldates-
que , comme Suetone appelle celuy de Ju-
lius Cesar : (87) Et si ne sens pas bien ,
pourquoy il l'en appelle.

J'ay volontiers imité cette desbauche
qui se voit en nostre jeunesse , au port-
de leurs vestemens. Un manteau en char-
pe , la cape sur un espaule , un bas mal-
rendu , qui represente une fierté desdai-
gneuse de ces paremens estrangers , &
non-challante de l'art : mais je la trou-
ve encore mieux employée en la forme
du parler. Toute affectation , nommé-
ment en la gayeté & liberté-Françoise ,
est mesadvenante au Courtisan : & en
une Monarchie , tout Gentilhomme doit

[86] *Non monacal.* — Fratesque , de l'italien
Frata qui signifie *moine*.

(87) C'est dans sa vie , ch. 55 , au commence-
ment. Mais Montaigne a été trompé par les édi-
tions vulgaires , où on lisoit : *Eloquentia mili-*
tari , qua re aut æquavit , &c. au lieu que , dans
les dernières & meilleures éditions , on lit aujour-
d'hui : *Eloquentiâ , militarique re , aut æquavit* ,
&c. Ainsi ce qui lui faisoit de la peine , dispa-
roit avec la fausse leçon.

estre dressé au port d'un courtisan. Parquoy nous faisons bien de gauchir un peu le naïf & mesprisant. Je n'ayme point de tiffure, où les liaisons & les coustures paroissent: tout ainsi qu'en un beau corps, il ne faut qu'on y puisse compter les os & les veines. (mm) *Qua veritati operam dat oratio, incompofita fit & simplex. — Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putide loqui?* L'éloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustremens, c'est pu- fillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulière & inusitée: de- mesme au langage, la recherche des fra- ses nouvelles, & des mots peu congrus, vient d'une ambition scholastique & pue- rile. Peuffé-je ne me servir que de ceux qui servent aux haies à Paris! Aristophanes le Grammairien n'y entendoit

mm Un discours destiné à représenter la vérité, doit être simple & sans art. *Senac. Epist. 40. — Il n'y a que des gens affectés dans leur langage, qui s'avisent de parler avec une entière exacti- tude. Id. Epist. 75, ab initio.*

rien (88) de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots ; & la fin de son art oratoire , qui estoit perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler , par sa facilité , suit incontinent tout un peuple. L'imitation du juger , de l'inventer , ne va pas si viste. La plus part des Lecteurs , pour avoir trouvé une pareille robbe , pensent très-faussement tenir un pareil corps. La force & les nerfs ne s'empruntent point : les atours & le manteau s'empruntent. La plus part de ceux qui me hantent , parlent de mesme les Essais : mais je ne sçay , s'ils pensent de mesmé. Les Atheniens (dit Platon) ont pour leur part , (89) le soing de l'abondance & elegance du parler , les Lacédémoniens de la briefveté , & ceux de Crete , de la fecondité des conceptions , plus que du langage : ceux-cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns

(88) Diogene Laërce , dans la vie d'Epicure , L. X. Segm. 13.

(89) De legibus , L. I , p. 582.

(90) qu'il nommoit *philologos*, cu ieux d'apprendre les choses, qui estoient les mignons : les autres *logophilos*, qui n'avoient soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle & bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict, & suis despit dequoy nostre vie s'embesoigne route à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma Langue & celle de mes voisins, où j'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel & grand [91] agencement sans doute, que le Grec & Latin, mais on l'achete trop cher. Je diray icy une façon d'en avoïr meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy - mesme : s'en servira qui voudra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une

(90) Stobée, Serm. 34.

[91] Ornement. — *Adjencer*, dit Nicot : semble doit écrire *agencer* pour *agenter*, c'est-à-dire, faire gent, decorare, componere, concinnare. Adjancement, *concinnitas*. C'est dans ce sens absolu que ce mot est employé par Montagne.

418 ESSAIS DE MONTAIGNE,
forme d'institution exquise, fut advisé
de cet inconvenient, qui estoit en usa-
ge : & luy disoit-on que cétte longueur
que nous mettions à apprendre les Lan-
gues qui ne leur coûtoient rien, est la
seule cause, pourquoy nous ne pouvons
arriver à la grandeur d'ame & de cog-
noissance [92] des anciens Grecs &
Romains; je ne croy pas que c'en soit
la seule cause. Tant y a que l'expédient
que mon pere y trouva, ce fut qu'en
nourrice, & avant le premier desnoue-
ment de ma langue, il me donna en char-
ge à un Allemand, qui depuis est mort
fameux Medecin en France, du tout
ignorant de nostre langue, & très-bien
versé en la Latine.

Cettuy-cy, qu'il avoit fait venir ex-
près, & qui estoit bien chèrement ga-

[92] Les anciens grecs, plus heureux ou plus
àge que les Romains, n'apprennent que leur
langue. Les Romains joignent communément
l'étude du grec à celle du latin, & tiroient
presque toutes leurs idées des livres grecs. Leur
poésie & leur philosophie n'étoient gueres au-
tre chose que des traductions du grec.

g   , m'avoit continuellement entre les bras. Il en eust aussi avec luy deux autres moind es en sçavoir pour me suivre , & soulager le premier : ceux-cy ne m'entendoient d'autre langue que Latine.

Quant au reste de sa maison , c'estoit une reigle inviolable , que ry luy-mesme , ny ma mere , ny vallet , ny chambriere , ne parloient en ma compagnie , qu'autant de mots de Latin , que chascun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chacun y fist : mon pere & ma mere y apprirent assez de Latin pour l'entendre , & en acquirent    suffisance , pour s'en servir    la necessit   , comme firent aussi les autres domestiques , qui estoient plus attach  z    mon service. Somme , nous nous latinis  mes tant , qu'il en regorgea jusques    nos Villages tout autour , où il y a encores , & ont pris pied par l'usage , plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant    moy , j'avois plus de six ans , avant que j'entendisse

130 ESSAIS DE MONTAIGNE,
non plus de François ou de Perigordin,
que d'Arabesque : & sans art, sans li-
re, sans grammaire ou précepte, sans foïet,
& sans larmes, j'avois appris du Latin
tout aussi pur que mon maistre d'eschole
le sçavoit : car je ne le pouvois avoir
mellé ny alteré. Si par essay on me vou-
loit donner un theme, à la mode des
Colleges : on le donne aux autres en
François, mais à moy il me le falloit
donner en mauvais Latin, pour le tour-
ner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a
escript *de Comitiis Romanorum*, Guil-
laume Guerente, qui a commenté Aristote,
George Buchanan, ce grand Poëte Es-
cossois, Marc-Antoine Muret [93],
[que la France & l'Italie recognoist pour
le meilleur Orateur du temps] mes pre-
cepteurs domestiques, m'ont dit souvent,

[93] Dans la premiere édition des Essais, laquelle fut faite à Bourdeaux en 1580, Montaigne avoit dit, sans faire mention de Muret : « & Nicolas » Grouchi, qui a escript *de Comitiis Romanorum*, » Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, » George Buchanan ce grand poëte Ecossois, qui » m'ont été précepteurs, m'ont dit souvent, &c.

que j'avois ce langage en mon enfance , si prest & si à main , qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan , que je vis depuis à la suite de feu Monsieur le Maréchal de Brissac , me dit , qu'il estoit après à escrire de l'institution des enfans , & qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne , car il avoit lors en charge ce Comte de Brissac , que nous avons vu depuis si valeureux & si brave.

Quant au Grec duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence , mon pere designa me le faire apprendre par art. Mais d'une voye nouvelle , par forme d'esbat & d'exercice , nous pelotions nos déclinaisons , à la maniere de ceux qui par certains jeux de rablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses , il avoit esté conseillé de me faire gonfler la science & le devoir par une volonté non forcée , & de mon propre desir ; & d'eslever mon ame en toute douceur & liberté , sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle su-

122 ESSAIS DE MONTAIGNE,
perdition que parce qu'aucuns tiennent,
que cela trouble la cervelle tendre des
enfans, de les esveiller le matin en sur-
saut & de les arracher du sommeil (au-
quel ils sont plongez beaucoup plus que
nous ne sommes) tout à coup & par vio-
lence, il me faisoit esveiller par le son de
quelqu'instrument, & ne fus jamais sans
homme qui m'en servist. Cet exemple
suffira pour en juger le reste, & pour re-
commander aussi la prudence & l'affec-
tion d'un si bon pere : Auquel il ne se
faut prendre, s'il n'a recueilly aucuns
fruits respondans à une si exquise cul-
ture. Deux choses en furent cause : en
premier, le champ sterile & incommode.
Car quoy que j'eusse la santé ferme &
entière, & quant & quant un naturel
doux & traitable, j'estois parmy cela si
poissant, moi, & endormy, qu'on ne me
pouvoit arracher de l'oïveté, non pas
* pour me faire jouer. Ce que je voyois,
je le voyois bien ; & sous cette com-

* Même.

plexion lourde , nourrissois des imaginations hardies , & des opinions au-dessus de mon aage. L'esprit je l'avois lent ; & qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit ; l'apprehension tardive , l'invention lasche , & après tout , un incroyable défaut de memoire. De tout cela il n'est pas merveille , s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement , comme ceux que presse un furieux desir de guerison , se laissent aller à toute sorte de conseil , le bon homme , ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur , se laissa enfin emporter à l'opinion commune , qui suit toujours ceux qui vont devant comme les grues , & se rangea à la coutume , n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres (94) instructions , qu'il avoit apportées d'Italie , & m'envoya environ mes six ans au College de Guienne , très-florissant pour lors , & le meilleur de France. Et là , il n'est possible de rien adjouster au

loing qu'il eust à me choisir de precepteurs de chambre suffisans , & à toutes les autres circonstances de ma nourriture : en laquelle il reserva plusieurs façons particulières , contre l'usage des Colleges : mais tant y a que c'estoit toujours College. Mon Latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance j'ay perdu tout usage : & ne me servit cette mienne inaccoustumée institution , que de me faire enjamber d'arrivée aux premières classes : Car à treize ans , que je sortis du College , j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) & à la vérité sans aucun fruit , que je peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que j'eus aux Livres , il me vint du plaisir des fables de la *Metamorphose d'Ovide*. Car environ l'age de sept ou huit ans , je me desrobois de tout autre plaisir , pour les lire : d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle ; & que c'estoit le plus aisé livre , que je cogneusse , & le plus accommodé à la foiblesse de mon aage , à

cause de la matiere : Car des *Lancelots du Lac* , des *Amadis* , des *Huons de Bordeaux* , & tels fatras de livres , à quoy l'enfance s'amuse , je n'en cognoissois pas seulement le nom , ny ne fais encore le corps , tant exacte estoit ma discipline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescrites. Là il me vint singulierement à propos , d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur , qui sceust dextrement conniver à cette mienne desbauche , & autres pareilles. Car par là , j'enfilay tout d'un train *Virgile* en l'*Æneide* , & puis *Terence* , & puis *Plaute* , & des Comedies Italiennes , leurré toujours par la douceur du subject. S'il eust été si fol de rompre ce train , j'estime que je n'eusse rapporté du College que la haine des livres , comme fait quasi toute nostre Noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement , faisant semblant de n'en voir rien : il aiguisoit ma faim , ne me laissant qu'à la desrobée gourmander ces Livres , & me tenant dou-

126 ESSAIS DE MONTAIGNE,
cement en office pour les autres études
de la regle. Car les principales parties
que mon pere cherchoit à ceux à qui il
donnoit charge de moy, c'estoit la de-
bonnaireté & facilité de complexion:
Aussi n'avoit la mienne autre vice, que
langueur & paresse. Le danger n'estoit pas
que je fisse mal, mais que je ne fisse rien.
Nul ne prognostiquoit que je deusse de-
venir mauvais, mais inutile: on y pré-
voyoit de la fainéantise, non pas de la
malice. Je sens qu'il en est advenu com-
me cela. Les plaintes qui me corrent aux
oreilles, sont telles: il est oisif, froid
aux offices d'amitié & de parenté; &
aux offices publiques, trop particulier,
trop desdaigneux. Les plus injurieux
mesmes ne disent pas, Pourquoi a-t-il
pris, pour-quoi n'a-t-il payé, mais, Pour-
quoy ne quitte-t'il, pourquoy ne donne-
t'il? Je recevrois à faveur, qu'on ne de-
siraist en moy que tels effets de supere-
rogation. Mais ils sont injustes, d'exi-
ger ce que je ne doy pas, plus rigou-

reusement (95) beaucoup , qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant , ils effacent la gratification de l'action , & la gratitude qui m'en seroit due. (96) Là où le bien faire actif devroit plus peser de ma main , en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune , qu'elle est plus mienne : & de moy , que je suis plus mien. Toutesfois si j'estoy grand enlumineur de mes actions , à l'aventure embarrorerois-je bien ces reproches ; & à quelques-uns apprendrois , qu'ils ne sont pas si offensez que je ne fasse pas assez , que dequoy je puisse faire assez plus que je ne fay. Mon ame ne laissoit pourtant

(95) Avec beaucoup plus de rigueur , qu'ils ne s'imposent à eux-mêmes la nécessité de payer ce qu'ils doivent. — Parce que ce passage a été omis dans la dernière traduction angloise , j'ai cru qu'il étoit nécessaire de l'expliquer.

(96) *C'est-à-dire*, au lieu que le bien faire actif devroit être d'un plus grand prix, venant de ma part, par la raison que nul bienfait passif ne peut être mis sur mon compte, *ou pour dire la même chose en d'autres termes*, par la raison que je n'ai jamais rien reçu de personne.

en mesme temps d'avoir à part soy des remuemens fermes , & (97) des jugemens fers & ouverts autour des objets qu'elle cognoissoit : & les digeroit seule , sans aucune communication. Et entre autres choses je croy à la verité qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force & violence. Mettrai-je en compte cette faculté de mon enfance , une assurance de visage , & souplesse de voix & de geste , à m'appliquer aux rolles que j'entreprendois ? Car avant l'aage ,

non (*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus.*) j'ai soustenu les premiers personnages , ès Tragedies Latines de Bucanan , de Gue-

(97) Ces jugemens fers & ouverts que Montagne formoit en lui-même sur les objets dont il avoit quelque connoissance , nous expliquent ce qu'il faut entendre ici par des *remuemens fermes* : expression énergique , mais dure , & qui n'auroit pas été assez claire sans cette addition qui nous apprend en termes plus simples ce qu'emporte le mot figuré de *remuement*. Montagne n'avoit pas pris d'abord cette précaution : car dans l'édition in-4^o. de 1488 , il s'étoit contenté de dire , *mon ame ne laissoit pourtant en même temps d'avoir à part soy de remuement fermes , qu'elle digeroit seule & sans aucune communication.*

non A peine étois je alors dans ma douzieme année. *Virg. Eclog. 8, vs. 39.*

rente, & de Muret, qui se représenterent en nostre College de Guienne avec dignité. Encela, (98) Andreas Goveanus nostre Principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand Principal de France; & m'en tenoit-on maistre ouvrier. C'est un exercice, que je ne mesloue point aux jeunes enfans de maison; & ay veu nos Princes s'y addonner depuis, en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement & louablement. Il estoit loysible, mesme d'en faire mestier, aux gens d'honneur & (99) en Grèce: [100] *Ariston* tra-

(98) Bayle qui nomme *André Govea*, remarque expressément, que cet habile homme ayant été appelé à Bourdeaux en 1534. pour y exercer la charge de principal du college de Guienne. il y remplit ses devoirs avec une exactitude qui fut très-utile à la jeunesse. Voyez dans son dictionnaire l'article *ANDRÉ GOVÉA*, en latin *Goveanus*, oncle de ce principal dont parle ici Montague.

(99) En Grèce, encore alors le vrai siege de la politesse.

100 Il découvrit l'affaire à *Ariston*, joueur de tragédies. C'étoit un homme accommodé des biens de la fortune, & de honneur. mille: qualités qui n'étoient point dé honorées par son art, parce que cet exercice n'a rien de honteux parmi les Grecs. *Tit. Liv. L. XXIV, c. 24, n. 2, 3.*

230 ESSAIS DE MONTAIGNE,
*gico aſtori rem aperit : huic & genus &
fortuna honeſta erant : nec ars , quia nihil
tale apud Græcos pudori eſt , ea deforma-
bat.* Car j'ay toujours accusé d'imperti-
nence , ceux qui condamnent ces eſbate-
mens : & d'injuſtice , ceux qui refusent
l'entrée de nos bonnes villes aux Come-
diens (100) qui le valent , & envient au
Peuple ces plaisirs publics. Les bonnes
polices prennent ſoing d'aſſembler les Ci-
toyens , & les r'allier , comme aux offices
ſerieux de la devotion , auſſi aux exercices &
jeux. La ſociété & amitié ſ'en augmente ; &
puis on ne leur ſçauroit conceder des paſ-
ſetemps plus reglez , que ceux qui ſe font
en preſence d'un chacun , & à la vue meſ-
me du Magiſtrat ; & trouveroit raifonnable
que le Prince à ſes dépens en gratifiât quel-
quefois la Commune , d'une affection &
bonté comme paternelle : & qu'aux villes
populeuſes il y euſt des lieux deſtinez &
diſpoſez pour ces ſpectacles : (101) quel-

(100) Qui méritent d'y être admis.

(101) Des amusemens qui ſervissent à détour-

que divertissement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel, que d'allecher l'appetit & l'affection : autrement on ne fait que des ânes chargez de livres : on leur donne à coups de fouët en garde leur pochette pleine de Science : Laquelle pour bien faire il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

CHAPITRE XXVI.

C'est folie (1) de rapporter le purg & le faux à nostre suffisance.

CE n'est pas à l'aventure sans raison, que nous attribuons à simplicité & ignorance, la facilité de croire & de se laisser persuader : Car il me semble avoir appris autrefois, que la créance est ^{une} comme une impression, qui se faisoit en

ner le peuple de faire en secret des actions mauvaises en elles-mêmes.

(1) C'est-à-dire, d'établir notre supériorité pour la mesure du vrai & du faux.

132 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
nostre ame ; & à mesure qu'elle se trou-
voit plus molle & de moindre résistan-
ce, il estoit plus aysé à y empreindre quel-
que chose. (a) *Ut necesse est lancem in li-
brâ ponderibus impositis deprimi ; sic ani-
mum perspicuis cedere.* D'autant que l'a-
me est plus vuide , & sans contrepoids ,
elle se baisse plus facilement sous la char-
ge de la première persuasion. Voylà pour-
quoy les enfans , le vulgaire , les fem-
mes , & les malades sont plus sujets à
estre menez par les oreilles. Mais aussi
de l'autre part , c'est une sorte presom-
ption , d'aller desdaignant & condamnant
pour faux , ce qui ne nous semble pas
vray-semblable : qui est un vice ordi-
naire de ceux qui pensent avoir quelque
suffisance , outre la commune. J'en fai-
sois ainsi autrefois : & si j'oyois parler
on des Esprits qui reviennent , ou du

• Comme il est nécessaire qu'un des bassins de
la balance soit poussé en bas par le poids qu'on
met dedans, il faut de même que notre esprit se
rende à l'évidence des choses. *Cic. Acad. Quæst.*
Dei, qui inscribitur Lucullus, c. 12.

prognostique des choses futures , des enchantemens , des sorcelleries , ou faire quelque autre conte , où je ne puisse pas mordre ,

b Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,

Nocturnos lemures , portentaque Theffala :

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à présent je treuve , que j'estois pour le moins autant à plaindre moy-même : Non que l'expérience m'aye depuis rien faict voir , au dessus de mes premieres creances ; & si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruit , que de condamner ainsi resolument une chose pour fausse , & impossible , c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste les bornes & limites de la volonté de Dieu & de la puissance de nostre mere Nature : & qu'il n'y a point de plus notable folie au monde , que de les ramener à la mesure de nostre capacité & suffisance. Si nous appellons

b De songes , de visions magiques , de miracles , de forcieres , d'apparitions nocturnes , & d'autres effets prodigieux. Her. L. II, Ep. 2, v. 208, 209.

274 ESSAIS DE MONTAIGNE,
monstres ou miracles , ce où nostre raison ne peut aller , combien s'en presente-t'il continuellement à nostre veue ? Considerons au travers de quels nuages , & comment à tastons on nous meine à la cognoissance de la plupart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons , que c'est plustost accoustumance , que science , qui nous en oste l'estrangeté :

c Jam nemo fessus saturusque videndi ,

Susplicere in cœli dignatur lucida templa :

& que ces choses-là , si elles nous estoient présentées de nouveau , nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres.

d Si nunc primum mortalibus adsint

Ex improvise , ceu sint objecta repente ,

Nil magis his rebus poterat mirabile dici ,

Aut minus ante quod auderent fore credere gentes

c Fatigués & rassasiés de la vue du ciel , nous ne daignons plus lever les yeux vers cette voûte toute brillante de lumière *Lucr. L. II, vs. 1037. 1038.* Il y a dans *Lucret fessus satiatu veniens* : *Satiare* nom substantif à l'ablatif , de *Satias* , qui se trouve aussi dans *Térence : ubi satias caput fers , commuto locum.* *Eunuch. Act. V, Sc. 6*

d Si présentement ces objets se montroient tout d'un-coup aux hommes comme venant d'être formés , rien ne pourroit leur paroître plus admira-

Celuy qui n'avoit jamais veu de Riviere , à la premiere qu'il rencontra , il pensa que ce ne fust l'Ocean : & les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes , nous les jugeons estre les extremes que Nature face en ce genre.

e Scilicet & fluvius qui non est maximus , ei est Qui non antè aliquem majorem vidit , & ingens Arbor homoque videtur , & omnia de genere omni Maxima qua vidit quisque , hac ingentia fingit.

(f) *Consuetudine oculorum assuescunt animi ; neque admirantur , neque requirunt rationes earum rerum , quas semper vident.*

La nouvelleté des choses nous incite plus que leur grandeur , à en rechercher les causes. Il faut juger avec plus de reverence de cette infinie puissance de nature , & plus de recognoissance de nostre

ble ; & par avance ils n'auroient jamais pu se figurer rien de pareil. *Lucret. L. I , vs. 1032—1035.*

e Un fleuve médiocre paroît très grand à qui n'en a point vu de plus grand. Il en est de même d'un arbre , d'un homme , & de tout autre objet , quand ce sont les plus grands qu'on ait vus de cette espece. *Id. L. VI , vs. 675—677.*

f Notre esprit familiarisé aux objets de la vne , n'admire point les choses qu'il voit continuellement , & ne songe pas à en rechercher les causes. *Cic. de Nat. Deor. L. II , c. 38.*

136 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ignorance & foiblesse. Combien y a-t-il de
choses peu vraysemblables , tesmoignées
par gens dignes de foy , desquelles si nous
ne pouvons estre pe suadez , au moins
les faut-il laisser en suspens : car de les
condamner impossibles , c'est se faire fort
par une temérai e presumption , de sça-
voir jusques où va la possibilité. Si l'on
entendoit bien la différence qu'il y a en-
tre l'impossible & l'inusité ; & entre ce
qui est contre l'ordre du cours de nature ,
& contre la commune opinion des hom-
mes , en ne croyant pas temerairement ,
ny aussi ne descroyant pas facilement ,
on observeroit la reigle de (2) *Rien trop* ,
commandée par Chilon.

Quand on trouve dans Froissard , que
le Comte de Foix sceut en Bearn (3) la

(2) Aristote dans sa Rhétorique , L. II, c. 12,
& Plin (Nat. Hist. L. VII , c. 32.) donnent ce
mot à *Chilon*. Diogene Laërce le lui donne aussi
dans la vie de Thalès , L. I , Segm. 41 ; mais il le
donne ensuite à Solon dans la vie de Solon , L. I,
Segm. 63. On le donne encore à d'autres. Voyez
les observations de Ménage sur Diogene Laërce ,
vie de Thalès . L. I , Segm. 41.

(3) En 1385.

défaite du Roy Jean de Castille à Juberoth (4), le lendemain qu'elle fust advenue, & les moyens qu'il en allegue, on s'en peut moquer : & de ce mesme que nos Annales disent, que le Pape Honorius le propre jour que le Roy Philippe Auguste mourut à Mante, fit faire ses funerailles publiques, & les manda faire par toute l'Italie : Car l'autorité de ces tesmoins (5) n'a pas à l'aventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoi ! si Plutarque outre plusieurs exemples, qu'il allegue de l'Antiquité, dit sçavoir de certaine science, que du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemagne (6) à plusieurs journées de là, fut publiée à Rome, & [7] semée par tout le monde le mesme jour qu'elle avoit esté perdue :

(4) *Froissart*, Vol. III, c. 17, p. 63, &c. Le conte est fort long, & du dernier ridicule.

(5) N'est peut-être pas assez considerable pour nous tenir en bride.

(6) *A plus de huit cent quarante lieues*, dit Plutarque dans la vie de Pautus Æmilius.

(7) Il n'y a personne de notre temps, ajoute Plutarque, qui ne sache cela.

138 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
& si Cesar tient [8] , qu'il est souvent
advenu que la renommée a devancé l'ac-
cident : dirons-nous pas que ces simples
gens-là se sont laissez piper après le Vul-
gaire , pour n'estre pas clairvoyants com-
me nous ? Est-il rien plus delicat , plus
net , & plus vif , que le jugement de
Pline , quand il lui plaist de le mettre
en jeu ? rien plus esloigné de vanité ? je
laisse à part l'excellence de son sçavoir ,
duquel je fais moins de compte : en quelle
partie de ces deux-là le surpassons-nous ?
Toutesfois il n'est si petit escholier , qui
ne le convainque de mensonge , & qui
ne lui veuille faire leçon sur le progres
des ouvrages de Nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les
miracles des reliques de Saint Hilaire ,
passe ; son credit n'est pas assez grand
pour nous oster la licence d'y contredire ;
mais de condamner d'un train toutes pa-
reilles histoires , me semble singuliere im-

(8) César s'exprime ainsi lui-même : *Nam plerumque in novitate fama antecedit.* De bell. civ. L. II, c. 36.

pudence. Ce grand Saint Augustin témoigne avoir vu (9) sur les reliques Saint Gervais & Protaise à Milan, un enfant aveugle (10) recouvrer la vue : une femme à Carthage estre guérie d'un cancer (11) par le signe de la croix, qu'une femme nouvellement baptisée lui fit : Hesperius, un sien familier, avoit chas-

(9) Sur les reliques S. Gervais & Protaise : c'est constamment ainsi qu'il y a dans les plus anciennes éditions ; & non pas, comme dans les dernières, sur les reliques de S. Gervais & Protaise. J'ai conservé aussi un peu plus bas, *La chasse S. Etienne* que je trouve dans toutes les anciennes éditions, & non *La chasse de S. Etienne*, qu'on a mis dans quelques-unes des dernières éditions. Le *de* est sous-entendu dans ces deux expressions, conformément à l'ancien usage qui supprimoit fort souvent cet article, témoin *Pathelin* qui dit :

Je mourray de la mort Roland,
Et l'auteur du roman de la Rose,

La mort ne me graverait mie
Si je mourrois es bras m'amie,
pour dire, *de m'amie* Ainsi on disoit, *La Bible Guyot*, pour dire, *de Guyot* : & l'on dit encore, *l'Hôtel-Dieu*, pour dire, *de Dieu* ; & les quatre fils *Aymon*, pour *d'Aymon*. — Borel dans son *Trésor de Recherches Gauloises*, &c.

(10) August. de civit. Dei, L. XXII, c. 8.

(11) *Id. ibid.* Admonetur in somnis, ut in parte seminarum observanti ad baptisterium quæcumque illi baptizata primitus occurrisset, eundem locum signo Christi signaret : fecit, & confestim sanitas secuta est,

fé les esprits qui infestoient sa maison , (12) avec un peu de terre du Sepulchre de nostre Seigneur : & cette terre depuis transportée à l'Eglise , (13) un Paralytique en avoit esté soudain guéri : une femme en une procession ayant touché la chasle Sainct Estienne , d'un bouquet , (14) & de ce bouquet s'estant frotté les yeux , avoit reconvré la veue (15) pièce per-

(12) Montagne est tombé ici dans une petite méprise. S. Augustin n'attribue pas cette expulsion des mauvais esprits à ce peu de terre du sépulcre de Notre-Seigneur qu'Hesperius avoit dans sa maison : selon S. Augustin , un de ses prêtres , étant allé offrir dans cette maison , à la priere d'Hesperius , le sacrifice du corps de Christ , & ayant prié Dieu avec beaucoup d'ardeur de faire cesser ce désordre , Dieu le fit cesser tout aussi - tôt. *Unus (ex nostris Presbyteris) obtulit ibi sacrificium Corporis Christi , orans quantum potuit , ut cessaret illa vexatio : Deo protinus miserante , cessavit.* A l'égard de la terre prise du sépulcre de Jesus-Christ , Hesperius la gardoit suspendue dans la chambre où il couchoit lui même , pour se mettre à couvert des insultes des demons qui maltraitoient les bêtes & les esclaves , *ne quid mali etiam ipse pateretur* , dit expressément S. Augustin. La terre du saint Sépulcre l'avoit protégé contre ces malins esprits : mais son influence ne s'étoit point répandue sur le reste de la maison.

(13) *Id. ibid.*

(14) *Ibi circa mulier , ut ad episcopum portantem [reliquias martyris Stephani] duceretur , oravit : flores quos ferebat , dedit : recepit , oculis admovit , protinus vidit. Id. ibid.*

(15) *Dès long-temps* , comme on a mis dans les dernières éditions.

due : & plusieurs autres miracles , où il dit luy-mesme avoir assisté. Dequoy accuserons-nous & luy & deux S. Evêques Aurelius & Maximus , qu'il appelle pour les (16) recors ? sera-ce d'ignorance , simplessé , facilité , ou de malice & imposture ? Est-il homme en nostre siècle si impudent , qui pense leur estre comparable , soit en vertu & piété , soit en sçavoir , jugement & suffisance ? (g) *Qui ut rationem nullam afferrent , ipsa auctoritate se frangerent.* C'est une hardiesse dangereuse & de consequence , outre l'absurde temerité qu'elle traîne quant & foy , de mespriser ce que nous ne concevons pas. Car après que selon vostre bel entendement , vous avez estably les limites de la vérité & de la mensonge , & qu'il se treuve que vous avez neces-

(16) Ou témoins. On appelle *recors* , dit M. de Caseneuve dans ses *Origines Françaises* , ceux qui assistent les sergens pour leur servir de témoins , du verbe latin *recordari* , qui signifie *se ressouvenir*.
 g Lesquels , quand même ils n'apporteroient aucune raison , me persuaderoient par leur seule autorité. *Cic. Tusc. Quæst. L. I , c. 21.*

142 ESSAIS DE MONTAIGNE,
Sairement à croire des choses où il y a
encores plus d'estrangeté qu'en ce que
vous niez, vous vous estes déjà obligé
de les abandonner. Or ce qui me sem-
ble apporter autant de desordre en nos
consciencies, en ces troubles où nous
sommes (17) de la Religion, c'est cette
dispensation que les Catholiques font de
leur creance. Il leur semble faire bien
les moderez & les entendus, quand ils
quittent aux adversaires aucuns articles
de ceux qui sont en debat. Mais ouere
ce, qu'ils ne voyent pas quel avantage
c'est à celui qui vous charge de com-
mencer à lui ceder, & vous tirer ar-
riere, & combien cela l'anime à pour-
suivre la pointe : ces articles là qu'ils
choisissent pour les plus legers, sont au-
cune fois très-importans. Ou il faut
se submettre du tout à l'autorité de nos-
tre police Ecclesiastique, ou du tout s'en
dispenser ; Ce n'est pas à nous à esta-
blir la part que nous luy devons d'obeis-

(17) Au sujet de la religion.

sance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix & triage particulier, mettant à non-chaloir certains points de l'observance de nostre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain, ou plus estrange, venant à en communiquer aux hommes sçavans, j'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif & très-solide: & que ce n'est que bestise & ignorance qui nous faict les recevoir avec moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient-il combien nous faisons de contradiction en nostre jugement mesme? combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'huy? La gloire & la curiosité sont les fleaux de nostre ame. Cette - cy nous conduit à mettre le nez par-tout, & celle-là nous défend de rien laisser irrésolu & indecis.



CHAPITRE XXVII.

De l'Amitié.

CONSIDERANT la conduite de la be-
soigne d'un Peintre que j'ay, -il m'a pris
envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel
endroit & milieu de chaque paroy, pour
y loger un Tableau élaboré de route sa
suffisance ; & le vuide tout autour , il le
remplit de crotelques , qui sont pein-
tures fantasques , n'ayant grace qu'en la
varieté & estrangeté. Que sont-ce ici aussi
à la verité que crotelques & corps mon-
strueux ; rappez de divers membres
sans certaine figure, n'ayants ordre, suite,
ny proportion que fortuite ?

a Desinit in piscem mulier formosa superne.

Je vay bien jusques à ce second point,
avec mon Peintre : mais je demeure
court en l'autre, & meilleure partie : car

*a Figure dont le haut est une belle femme,
Et le reste un poisson.*

Horat. de Arte Poëtica, vs. 4.

ma suffisance ne va pas si avant, que d'oser entreprendre un tableau riche, poly & formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'*Etienne de la Boëtie*, (1) qui honorera tout le reste de cette besogne. C'est un Discours auquel il donna nom, *La Servitude volontaire* : mais ceux (2) qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebatisé, le (3) *Contreun*. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça es mains des gens d'entendement, non sans bien grande & meritée recommandation : car il est gentil, & plein ce qu'il est possi-

(1) Il n'est pourtant pas ici : & Montagne nous dira à la fin de ce chapitre les raisons qui l'ont empêché de l'y mettre. Mais comme cet ouvrage est fort rare, bien des gens ont été fâchés de ne le trouver pas dans l'édition de Londres, & c'est ce qui nous a déterminé à l'ajouter au dernier volume de celle-ci.

(2) Qui n'ont pas su qu'il avoit été désigné par ce titre.

(3) C'est-à-dire, si je ne me trompe, *Contre le gouvernement d'un seul*, conformément à ce que dit Montagne sur la fin de ce chapitre, que si la Boëtie eust eu à choisir, il eust mieux aimé estre né à Venise qu'à Sarlat.

ble. Si y a-t'il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il peust faire : & si en l'aage que je l'ay cogneu plus avancé, il eust pris un tel desseing que le mien, de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, & qui nous approcheroient bien près de l'honneur de l'Antiquité : car notamment en cette partie des dons de la nature, je n'en cognois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encore par rencontre, & croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa ; & quelques Memoires sur cet Edict de Janvier (4) fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encorés ailleurs peut-estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses repliques (moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, (5) la mort entre les dents,

(4) Donné en 1582, sous le regne de Charles IX, encore mineur.

(5) Voyez le discours sur la mort d'Estienne de la Boétie, composé par Montaigne, & publié à la fin de cette édition.

par son testament , heritier de sa Bibliothèque , & de ses papiers) outre [6] le Livret de ses œuvres que j'ay fait mettre en lumiere : Et si suis obligé particulièrement à cette piece , d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere acointance. Car elle me fust montrée long espace avant que je l'eusse veu ; & me donna la premiere cognoissance de son nom , acheminant cette amitié , que nous avons nourrie , tant que Dieu a voulu , entre nous , si entiere & parfaicte , que certainement il ne s'en lit guere de pareilles : & entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontre à la bastir , que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

Il n'est rien à quoy il semble que Nature nous aye plus acheminés qu'à la societé. Et dit Aristote , [7] que les bons

(6) Imprimé à Paris chez Frédéric Morel en 1571. J'en parlerai plus particulièrement ailleurs.

(7) Ethic. Nicom. L. VIII, c. 1.

148 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Legislateurs ont eu plus de soing de l'amitié que de la Justice. Or le dernier point de sa perfection est certui-ci. Car en general toutes celles que la volupté, ou le profit, le besoin publique, ou privé, forge & nourrit, en sont d'autant moins belles & genereuses; & d'autant moins amitez, qu'elles melent a nostre cause & but & fruit en l'amitié qu'elle-mesme.

Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulièrement n'y conviennent, ny conjointement. Des enfans aux peres, c'est plustost respect: L'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eux, pour la trop grande disparité, & offenserait à l'aventure les devoirs de nature: car ny toutes les secretes pensées des peres ne se peuvent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer une mesleante privauté: ny les advertissemens & corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfans aux peres. Il

s'est trouvé des Nations où par usage les enfans tuoyent leurs peres , & d'autres , où les peres tuoyent leurs enfans , pour éviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelques-fois entreporter : & naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des Philosophes desdaignans cette cousture naturelle , testmoing Aristippus , (8) qui quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans pour estre sortis de luy , il se mist à cracher , disant , que cela en estoit aussi bien sorty : que nous engendrions bien des poux & des vers. Et cette autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : Je n'en fais pas , (9) dit-il , plus grand estat , pour estre sorty de mesme trou. C'est à la verité un beau nom , & plein de dilection que le nom de *frere* , & à cette cause en fis-

(8) Diog. Laërce, dans la vie d'Aristippe, L. II, Segm. 81.

(9) Dans le traité de Plutarque intitulé: *de l'amitié fraternelle*, c. 4 de la traduction d'Amyot.

150 ESSAIS DE MONTAIGNE,
mes-nous luy & moy (10) nostre al-
liance : mais ce meslange de biens , ces
partages , & que la richesse de l'un soit
la pauvreté de l'autre , cela detrempe
merveilleusement & relasche cette soudure
fraternelle : Les freres ayants à conduire
le progres de leur advancement , en mes-
me sentier & mesme train , il est force
qu'ils se heurtent & choquent souvent.
Davantage , la correspondance & rela-
tion qui engendre ces vraies & parfaic-

(10) C'est-à-dire , que suivant un usage établi du
temps de Montagne , ils se donnerent l'un à l'autre
le nom de *frere* , qui devoit être la marque & le gage
de l'amitié qu'ils contractoient ensemble. C'est sur
un pareil fondement que Mademoiselle de Gournay
se disoit *la fille d'alliance* de Montagne , & non pas
parce que Montagne avoit épousé la mere de Made-
moiselle de Gournay , comme je l'ai oui soutenir en
bonne compagnie. Il y a dans Marot plusieurs
exemples de cette espece de galanterie , témoin en-
tr'autres l'Epigramme intitulée , *de sa mere par al-*
liance , où après avoir dit , que , s'il commence à
grisonner , ce ne peut être de vieillesse , parce que
sa mere est dans la fleur de son âge ; il ajoute :

Et n'est au monde un si beau teint ,
Car le sien tous autres éteint.
De la voir faites-moy la grace :
Mais ne contemplez trop sa face ,
Que d'aimer n'entriez en esmoy ,
Et que sa rigueur ne vous face
Viellir de langueur comme moy.

tes amitez , pourquoy se trouvera-t'elle en ceux-cy ? Le pere & le fils peuvent estre de complexion entièrement esloignée , & les freres aussi : C'est mon fils , c'est mon parent ; mais c'est un homme farouche , un meschant ou un sot. Et puis à mesure que ce ne sont amitez que la loy & l'obligation naturelle nous commande , il y a d'autant moins de nostre choix & liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne , que celle de l'affection & amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé-là , tout ce qui en peut estre , ayant eu le meilleur pere qui fut onques , & le plus indulgent , jusques à son extrême vieillesse : & estant d'une famille fameuse de pere en fils , & exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

b *Et ipse*

Notus in fratres animi paterni.

b Et remarquable moi-même par une affection paternelle envers mes freres. *Horat. L. II, Od. 2, vs. 6.*

152 ESSAIS DE MONTAIGNE,
D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut, ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse,

*c (neque enim est Dea nescia nostri
Qua dulcem curis miscet amantissimo.)*

est plus actif, plus cuisant, & plus aspre. Mais c'est un feu temeraire & volage, ondoyant & divers, feu de fiebvre, subject à accez & remise, & qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale & universelle, temperée au demeurant & égale, une chaleur constante & rassize, toute douceur & polissure, qui n'a rien d'aspre & de poignant. Qui plus est, en l'amour ce n'est qu'un desir forcené après ce qui nous fuit :

*à Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito;
Ne più l'estima poi, che presa vede,
E fol dietro a chi fugge affretta il piede,*

*c Car je ne suis point inconnu à la Déesse qui mêle une douce amertume aux chagrins qu'elle use. Catull. Epigr. LXVI, vs. 17, 18.
Semblable au chasseur qui poursuit le lievre*

Aussi-tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est-à-dire en la convenance des volontez, il s'esvanouit & s'alanguit : la jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle & sujette à la satiété. L'amitié au rebours, est jouye à mesme qu'elle est désirée ; ne s'esleve, se nourrir, ny ne prend accroissance qu'en la jouissance, comme estant spirituelle, & l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaite amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, [11] afin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses Vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais : la première maintenant sa route d'un vol hain & superbe, & regardant desdaigneu-

malgré le froid & le chaud, sur les montagnes & dans les plaines, & n'en fait aucun cas dès qu'il le voit pris, ne se hâtant de courir qu'après celui qui fuit. *Ariosto*, Cant. X, Stanz. 7.

(11) Pour ne pas parler de mon ami la Bête, qui, &c.

sement cette-cy passer les pointes bien loing au deffous d'elle.

Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estant contrainte & forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, & marché qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille fusées estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection: là où en l'amirié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle-mesme.

Joint qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference & communication, nourrisse de cette sainte cousture: ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un nœud si pressé, & si durable. Et certes sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle acointance libre & volontaire, où non-seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encore où les corps

eussent part à l'alliance , où l'homme fust engagé tout entier , il est certain que l'amitié en seroit plus pleine & plus comble : mais ce Sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver , & par les Escholes anciennes en est rejeté.

Et cette autre licence Grecque est justement abhorrée par nos mœurs : Laquelle pourtant , pour avoir selon leur usage , une si nécessaire disparité d'aages , & difference d'offices entre les amants , ne respondoit non plus assez à la parfaite union & convenance qu'icy nous demandons. (e) *Quis enim iste amor amicitia ? cur neque deformem adolescentem quisquam amat , neque formosum senem ?* Car la peinture mesme qu'en faisoit l'Academie ne me desadvoquera pas , comme je pense , de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur , inspirée par le fil

e Car que signifie cet amour d'amitié ? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid , ni un beau vieillard ? Cic. Tusc. Quest. I. IV, c. 32.

de Venus au cœur de l'amanr, sur l'object de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents & passionnez efforts que peut produire une ardeur immodérée, estoit simplement fondée en une beauté externe : fausse image de la generation corporelle : Car (12) en l'Esprit elle ne pouvoit, duquel la monstre estoit encore cachée ; qui n'estoit qu'en sa naissance, & avant l'age de germer. Que si cette fureur faisoit un bas courage, les moyens de la poursuite c'estoient richesses, presents, faveur à l'advancement des dignitez ; & telle autre basse marchandise, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesme : Instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeir aux loix, mourir pour le bien de son pays, exemples de vaillance, prudence, justice : s'estudiant l'a-

(12) Car elle ne pouvoit être fondée sur l'esprit dont la montre, &c.

mant de se rendre acceptable par la bonne grace & beauté de son ame , celle de son corps estant pieça fanée : & esperant par cette société mentale , establir un marché plus ferme & durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effect , en la faison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant , qu'il apportast loysir & discretion en son entreprise ; ils requierent exactement en l'aymé : d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne , de difficile cognoissance , & abstruse descoverte) lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle , par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette-cy estoit ici principale : la corporelle , accidentale & seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause préferent-ils l'aymé , & verifient , que les Dieux aussi le préferent : & tantent grandement le Poëte Æschylus , d'ayoir en l'amour d'Achiles & de Patroclus , donné la part de l'amant à Achiles , qui estoit en la premiere & imberbe verueur de son adolescence ,

158 ESSAIS DE MONTAIGNE,

& le plus beau des Grecs. Après cette communauté générale, la maîtresse & plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, & predominans ; ils disent, qu'il en provenoit des fruits très-utiles, au privé, & au Public : que c'estoit la force des pays, qui en recevoient l'usage, & la principale défense de l'équité & de la liberté ; Telsmoin les salutaires amours de Hermodins & d'Aristogiton. Pourtant la nomment-ils sacrée & divine, & n'est à leur compte, que la violence des tyrans, & l'asservissement des peuples, qui luy soit adversaire. Enfin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'académie, c'est dire, que c'estoit un amour se terminant en amitié ; chose qui ne se rapporte pas mal à la définition Stoïque de l'amour : (f) *Amorem conatum esse amicitia faciendam ex pulchritudinis specie.*

Je reviens à ma description (13) de

f Que l'amour est un effort de faire naître l'amitié par l'éclat de la beauté. Cic. Tullius. Quæst. L. IV, c. 34.

(13) D'une espèce d'amitié plus juste, & plus égale, que celle dont il vient de parler.

façon plus équitable & plus équable.

(g) *omnino amicitia, corroboratis jam, confirmatisque ingeniis & etatibus, judicanda sunt.* Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis & amitez, ce ne sont qu'accointances & familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent & confondent l'une & l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent, & ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a au delà de tout mon discours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçay quelle force inexplicable & fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que

g On ne peut juger de l'amitié qu'après que l'esprit & l'âge sont parvenus à leur maturité. *Cic. de amicitia, ch. 20.*

160 ESSAIS DE MONTAIGNE,
de nous estre vens , & par des rapports
que nous oïons l'un de l'autre qui fai-
soient en nostre affection plus d'effort,
que ne porte la raison des rapports , je
croy , par quelque ordonnance du Ciel.
Nous nous embrassions par nos noms.
Et à nostre premiere rencontre , qui fut
par hazard en une grande feste & com-
pagnie de ville , nous nous trouvasmes si
pris , si cognus , si obligez entre nous ,
que rien dès lors ne nous fut si proche ;
que l'un à l'autre. Il escrivit une Satyre
Latine excellente , qui est (14) publiée :
par laquelle il excuse & explique (15)

(14) Dans le recueil des piéces posthumes d'Etienne de la Boétie , publié par Montaigne , & imprimé à Paris , chez Frédéric Morel , en 1578.

(15) C'est ce qu'il fait dès le commencement de cette piece par une vingtaine de vers qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici.

Prudentum bona pars vulgò malè credula , nulli
Fidit amicitiae , nisi quam exploraverit ætas ,
Et vario casus luctantem exercuit usu.
At nos iungit amor paulò magis annuus , & qui
Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit amorem :
Forte inconsultò : sed nec fas dicere , nec sit
Quamvis morosè sapiens , cùm noverit ambos ,
Et studia , & mores , qui nostri inquirat in annos
Fœderis , & tanto gratus non plaudeat amori.

la précipitation de nostre intelligence , si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer , & ayant si tard commencé [car nous estions tous deux hommes faits , & luy plus de quelque année] elle n'avoit point à perdre tems ; & n'avoit à se reigler au patron des amitez molles & regulieres , auxquelles il faut tant de précautions de longue & préalable conversation.

Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme , & ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale considération , ny deux , ny trois , ny quatre , ny mille : c'est je ne sçay quelle

*Nec metus in celebres ne nostrum nomen amicos.
Invideant inferre , finant modò fata , nepotes,
Infita ferre negat malum cerasus , nec adoptat
Pruna pyrus.*

*Arboribus mox idem aliis haud segnis adhæsit
Surculus , occulto naturæ fœdere : jamque
Turgentes coeunt oculi , & communibus ambo
Educunt fœtum studiis , viget advena ramus.*

*Haud dispar vis est animorum : hos nulla revincta
Tempora diffociant : hos null' adjunxeris arte.
Te , Montane , mihi casus sociavit in omnes
Et natura potens , & amoris gratior illex
Virtus.*

quinte-essence de tout ce meslange , qui ayant saisi toute ma volonté , l'amena se plonger & se perdre dans la sienne ; qui ayant saisi toute sa volonté , l'amena se plonger & se perdre en la mienne , d'une f.i.m , d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la vérité , ne nous réservant rien qui nous fust propre , ny qui fust ou sien ou mien. Quand Lelius en présence des Consuls Romains , lesquels après la condamnation de Tiberius Gracchus , poursuivoient tous ceux qui avoient été de son intelligence , vint à s'enquérir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy , & qu'il eust respondu : (16) *Toutes choses.* Comment toutes choses ? suivit-il : & quoy ? s'il r'eust commandé de mettre le feu en nos Temples ? *Il ne me l'eust jamais commandé* , repliqua Blossius. Mais s'il l'eust fait ? adjousta

(16) Voyez *Plutarque* , dans la vie de Tiberius , & de Caius Gracchus , ch. 5. & *Valere Maxime* , L. IV , c. 7. in exemplis Romanis , §. I.

Lelius. *J'y eusse obéy ?* respondit-il. S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus , comme disent les histoires , il n'avoit que faire d'offenser les Consuls par cette derniere & hardie confession : & ne se devoit departir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutes-fois ceux qui accusent cette responce comme seditieuse , n'entendent pas bien ce mystere , & ne presupposent pas comme il est , qu'il tencit la volonté de Gracchus en sa manche , & par puissance & par cognoissance. Ils estoient plus amis que citoyens , plus amis , qu'amis ou qu'ennemis de leur país , qu'amis d'ambition & de trouble. S'estants parfaitement commis l'un à l'autre , ils tenoient parfaitement les reines de l'inclination l'un de l'autre : & faictes guider ce harnois , par la vertu & conduite de la raison (comme aussi est-il du tout impossible de l'atteller sans cela) la responce de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent , ils n'estoient

ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mêmes. Au demeurant cette réponse ne sonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon : Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous ? & que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire : parce que je ne suis point en doute de ma volonté, & tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la certitude que j'ay des intentions & jugemens du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre présentée quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charité si uniment ensemble : elles se sont considérées d'une si ardente affection : & de pareille affection desouvertes jusque au fin fond des entrailles l'une à l'autre : que non seulement je connoisloy la sienne comme la mienne,

mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy , qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitez communes : j'en ay autant de cognoissance qu'un autre , & des plus parfaites de leur genre : Mais je ne confeille pas qu'on confonde leurs reigles : on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitez , la bride à la main , avec prudence & précaution : la liaison n'est pas nouée en maniere , qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. Aimez-le (disoit (17) Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr ; haïſſez-le , comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine &

(17) Dans Aulu-Gelle, L. I, c. 3. Diogene Laërce donne ce mot à Bias, dans la vie de ce sage, L. I, Segm. 87, comme avoit fait Aristote dans sa Rhétorique, L. II, c. 13. où se trouve le second article, *Qu'il faut haïr une personne, comme si quelque jour on devoit l'aimer*, ce qui n'est point dans Diogene Laërce. Pour le premier article, qu'il faut aimer comme si l'on devoit haïr un jour, *ita amare oportere, ut si aliquando esset odurus*. Cicéron dit qu'il ne sauroit se figurer qu'une telle parole soit sortie, comme on le croit, de la bouche de Bias, l'un des sept Sages. *De amicitia*, cap. 16.

166 ESSAIS DE MONTAIGNE,
maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitez ordinaires & coustumieres : A l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit très-familier, [18] *O mes amys, il n'y a nuls amys.*

En ce noble commerce, les offices & les bienfaits nourrisriers des autres amitez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion pleine de nos volonteés en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoing, quoy que disent les Stoïciens : & comme je ne me sçay aucun gré de service que je me fay : aussi l'union de tels amys estant véritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, & haïr & chasser d'entre eux, ces mots de division & de difference, *bien-faict, obligation, recog-*

(18) Diog. Laërt. in vitâ Aristotelis, L. V. S. 21.

noissance, priere, remerciement, & leurs
 pareils. Tout estant par effect commun
 entre eux, volontez, pensemens, juge-
 mens, biens, femmes, enfans, hon-
 neur & vie : & leur convenance n'es-
 tant qu'une ame en deux corps, (19)
 selon la très-propre definition d'Aristote,
 ils ne se peuvent ni prester ni donner
 rien. Voylà pourquoy les faiseurs de loix,
 pour honorer le mariage de quelque
 imaginaire ressemblance de cette divine
 liaison, defendent les donations entre
 le mary & la femme : Voulans inferer
 par là, que tout doit estre à chascun
 d'eux, & qu'ils n'ont rien à diviser & par-
 tir ensemble.

Si en l'amitié de quoi je parle, l'un
 pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui-
 ci qui recevroit le bienfaict, qui obli-
 geroit son compagnon. Car cherchant
 l'un & l'autre, plus que toute autre chose,
 de s'entre-bien faire, celui qui en
 preste la matiere & l'occasion, est celui-

là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son ami, d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le Philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit, [20] *qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit.* Et pour montrer comment cela se pratique par effect, j'en reciterai un ancien [21] exemple singulier. *Eudamidas* Corinthien avoit deux amis, *Charixenus* Sycionien, & *Aretheus* Corinthien : venant à mourir estant pauvre, & ses deux amis riches, il fit ainsi son testament :
 « Je legue à *Aretheus* de nourrir ma
 » mere, & l'entretenir en sa vieillesse :
 » à *Charixenus* de marier ma fille & lui
 » donner le doüaire le plus grand qu'il

(20) Diogene Laërce, dans la vie de Diogene le Cynique, L. VI, Segm. 46.

(21) Cet exemple tiré d'un dialogue de Lucien, intitulé *Toxares*, n'est peut-être qu'une fiction sortie du cerveau de Lucien. Montaigne a pu s'en donner, & ne pas laisser d'en faire usage, conformément à ce qu'il nous dit ailleurs : En l'estude que je traite de nos mœurs & mouvemens, les témoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais, L. I, c. 20. vers la fin.

» pourra : & au cas que l'un d'eux vien-
 » ne à défaillir , je substitue en sa part
 » celui qui survivra. » Ceux qui pre-
 miers virent ce testament , s'en moque-
 rent : mais ses héritiers en ayant esté ad-
 vertis , l'accepterent avec un singulier
 contentement. Et l'un d'eux , Charixe-
 nus , estant trepassé cinq jours après , la
 substitution estant ouverte en faveur d'A-
 retheus , il nourrit curieusement cette
 mere ; & de cinq talents qu'il avoit en ses
 biens , il en donna les deux & demi en
 mariage à une sienne fille unique , & deux
 & demi pour le mariage de la fille d'E-
 damidas , desquelles il fit les nopces en
 même jour.

Cet exemple est bien plein , si une con-
 dition en estoit à dire , qui est la multitu-
 de d'amis. Car cette parfaicte amitié , de-
 quoi je parle , est indivisible : chacun se
 donne si entier à son ami , qu'il ne lui
 reste rien à départir ailleurs : au rebours il
 est marri qu'il ne soit double , triple , ou
 quadruple , & qu'il n'ait plusieurs ame

170 ESSAIS DE MONTAIGNE,
& plusieurs volentez, pour les conferer
toutes à ce subject.

Les amitez communes on les peut départir : on peut aymer en celui-ci la beauté, en cet autre la facilité de ses mœurs, en l'autre la libéralité, en celui-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié, qui possède l'ame, & la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez-vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en demesleriez - vous ?

L'unique & principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis sans parjure, communiquer à celui, qui n'est pas autre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler : & n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent

de se tripler. Rien n'est extrême , qui a son pareil. Et qui présupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre , & qu'ils s'entre-aiment , & même autant que je les aime : il multiplie en confrairie , la chose la plus une & unie , & dequoy une seule est encore plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette histoire convient très-bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ses amis de les employer à son besoin : il les laisse héritiers de cette sienne libéralité , qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien faire. Et sans doute , la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait qu'en celui d'Arrheus. Somme , ce sont effets inimaginables à qui n'en a goûté : & qui me font honorer à merveille la réponse de ce jeune soldat à Cyrus , s'enquerant à luy , [22] pour combien il voudroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de

(22) *Cyropédie* , L. VIII , ch. 3. §. 11 , 12.

172 ESSAIS DE MONTAIGNE,
gagner le prix de la course , & s'il le vouldroit eschanger à un Royaume : *Non certes , Sire : mais bien le tairrois-je volontiers , pour en acquérir un amy , si je trouvois homme digne de telle alliance. Il ne disoit pas mal , si je trouvois. Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette-cy , en laquelle on negocie du fin fonds de son courage , [23] qui ne fait rien de reste , il est besoing que tous les ressorts soyent nets & seurs parfaictement.*

Aux confederations , qui ne tiennent que par un bout , on n'a à prouvoir qu'aux imperfections , qui particulièrement interessent ce bout-là. Il ne peut chaloir de quelle Religion soit mon Medecin , & mon Advocat ; cette consideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils me doivent.

Et en l'accointance domestique , que dressent avec moy ceux qui me servent ,

(23) *C'est-à-dire , sans exception , ni restriction quelconque.*

j'en fay de mesme : & m'enquiers peu d'un laquay , s'il est chaste , Je cherche s'il est diligent , & ne crains pas tant un mulierier joueur qu'imbecile : ny un cuisinier jureur , qu'ignorant. (Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres assez s'en meslant : mais ce que j'y fay ,

h Mihi sic usus est : tibi , ut opus est facto , face ,)

A la familiarité de la table , j'associe le plaisant , non le prudent : au liët , la beauté avant la bonté : & en la société du discours , la suffisance : voire sans la prud'hommie ; pareillement ailleurs. Tout ainsi que (24) cil qui fust rencontré à chevauchòns sur un baston , se jouant avec ses enfans , pria l'homme qui l'y surprist de n'en rien dire , jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme , esti-

h C'est ainsi que j'en use. Pour toi , prends le parti qui t'accommode le mieux. *Terent. Heaut. Act. I , Sc. 1 , vs. 28.*

(24) Ou *celui* , comme on a mis dans les dernieres éditions. *Cil* est un joli mot , qu'on auroit dû conserver , quand ce n'eût été qu'à cause des services qu'il pouvoit rendre à la poésie. — Au reste , c'est Agésilas qui fut trouvé se jouant ainsi avec ses enfans. *Plutarque* , vie d'Agésilas , c. 9. de la traduction d'Amyot.

mant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame , le rendroit juge équitable d'une telle action : je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, & combien elle est rare , je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que l'Antiquité nous a laissé sur ce subject , me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay : Et en ce point les effects surpassent les preceptes mesmes de la Philosophie.

i *Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

L'ancien Menander disoit (25) celuy-là heureux qui avoit peu rencontrer seulement *l'ombre d'un amy* : il avoit certes raison de le dire , mesme s'il en avoit tasté. Car à la verité si je compare tout le reste de ma vie , quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce , aysée , & sans la

i Je ne trouverai rien de comparable à un agréable ami . tant que je serai en mon bon sent.
Horat. L. I, Sat. V, vs. 44.

(25) Plutarque dans son traité , *De l'amitié fraternelle*, ch. 3.

perte d'un tel amy , exempte d'affliction poissante , pleine de tranquillité d'esprit , ayant pris en payement mes commoditez naturelles & originelles sans en rechercher d'autres : si je la compare , dis-je , toute , aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouir de la douce compagnie & société de ce personnage , ce n'est que fumée , ce n'est qu'une nuit obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis ,

k quem semper acerbum

Semper honoratum (sic Dî voluistis) habeto.

je ne fais que traîner languissant : & les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy , au lieu de me consoler , me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je luy desrobe sa part.

l Nec fas esse ullâ me voluptate hîc frui

k Jour qui sera toujours triste pour moi , & que toujours (puisque tel a été , ô Dieux , votre bon plaisir) j'honorerai d'un tendre respect. *Virg. Æneid. L. V, vs. 49, 50.*

l Et je ne pense pas qu'il me soit permis de jouir d'aucun plaisir, tandis qu'il est séparé de moi, lui qui étoit mon adjoint en toutes choses. *Terent. Heautont. Act. I, Sc. I, vs. 97, 95.* — Montagne a fait quelque petit changement aux paroles de Térence, pour pouvoir les appliquer à son sujet.

Hiv

Decrevi , tantisper dum ille abest meus particeps.

J'estois desjà si faict & accoustumé à estre deuxiesme partout , qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

m Illam mea si partem anima tulit

Maturior vis , quid moror altera ,

Nec charus aque , nec superstes

Integer ? Ille dies utramque

Duxit ruinam.

Il n'est action ou imagination , où je ne le trouve à dire , (26) comme si eust-il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu , aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

n Quis desiderio fit pudor aut modus

Tam chari capitis ?

o O misero frater adempte mihi !

m Un sort prématuré m'ayant ravi cette douce moitié de mon ame , pourquoi survit en moi l'autre moitié séparée de celle qui m'étoit beaucoup plus chere ? Ce jour nous a été funeste à tous deux. *Horat. L. II, Od. 17, vs. 5, &c.*

(26) Comme il n'auroit pas manqué de faire à mon égard.

n Puis-je rougir de pleurer ? puis-je trop regretter un si cher ami ? *Horat. L. I, Od. 24, vs. 1, 2.*

o O mon frere , que je suis malheureux de t'avoir perdu ! Tous mes plaisirs , doux fruit de ton amitié pendant ta vie , se sont évanouis avec toi. Par ta mort tu as dissipé mon bonheur. Mon ame

Omnia tecum unâ perierunt gaudia nostra,

Quæ tuus in vitâ dulcis aiebat amor.

Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater,

Tecum unâ tota est nostra sepulta anima :

Ejus ego interitu totâ de mente fugavi

Hæc studio, atque omnes delicias animi.

Alloquar ? audiero nunquam tua verba ? loquentem

Nunquam ego te, vitâ frater amabilior,

Aspiciam posthac ? at certè semper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans.

« Parce que j'ay trouvé que cet Ou-
vrage a été depuis mis en lumiere, &
à mauvaise fin, par ceux qui cherchent
à troubler & changer l'estat de nostre
police, sans se soucier s'ils l'amende-
ront, qu'ils ont meslé à d'autres escrits
de leur farine, je me suis cedit de loger
icy. Et afin que la memoire de l'Au-
theur n'en soit interessée en l'endroit de
ceux qui n'ont peu cognoistre de près

est toute ensevelie avec toi. Ton trépas m'a rendu insensible aux douceurs des Muses, & à tous les amusemens de l'esprit. Ne pourrai-je donc plus t'entretenir ? Ne t'entendrai-je plus parler ? Ah mon frere, qui m'es plus cher que la vie, je ne te verrai plus ! mais certainement je t'aimerai toujours. *Catull. Eclog LXVI, vs. 20—26, — Eclog. LXIII, vs. 9, 10, 11.*

„ ses opinions & ses actions , je les advise
 „ que ce subject fut traicté par luy en son
 „ enfance , par maniere d'exercitation
 „ seulement , comme subject vulgaire &
 „ tracassé en mille endroits des Livres. Je
 „ ne fay nul doute qu'il ne creust ce qu'il
 „ escrivoit : car il estoit assez conscien-
 „ tieux , pour ne mentir pas mesme en se
 „ joüant : & sçay davantage que s'il eust
 „ eu à choisir , il eust mieux aymé estre
 „ nay à Venise qu'à Sarlat ; & avec raison.
 „ Mais il avoit un'autre maxime souve-
 „ reinement empreinte en son ame , d'o-
 „ beyr & de soubmettre très-religieuse-
 „ ment aux loix , sous lesquelles il estoit
 „ nay. Il ne fust jamais un meilleur Ci-
 „ toyen , ny plus affectionné au repos de
 „ son Pais , ny plus ennemy des remuë-
 „ mens & nouvelletez de son temps : il
 „ eust bien plustost employé sa suffisance
 „ à les esteindre , qu'à leur fournir de-
 „ quoy les emouvoir davantage : il avoit
 „ son esprit moulé au patron d'autres sie-
 „ cles que ceux-cy. Or en eschange de ces

« Ouvrage sérieux , j'en substitueray un au-
 « tre , produit en cette même saison de son
 « aage , plus gaillard & plus enjoué. »

CHAPITRE XXVIII.

*Vingt & neuf Sonnets d'Estienne de la
 Boëtie , à Madame de Grammont ,
 Comtesse de Guiffen.*

MADAME , je ne vous offre rien du
 mien , ou parce qu'il est déjà vostre ,
 ou parce que je n'y trouve rien digne
 de vous. Mais j'ay voulu que ces Vers
 en quelque lieu qu'ils se vissent , por-
 tassent vostre nom en reste , pour l'hon-
 neur que ce leur sera d'avoir pour gui-
 de cette grande Corisande d'Andoins.
 Ce present m'a semblé vous estre propre ,
 d'autant qu'il est peu de Dames en
 France , qui jugent mieux , & se servent
 plus à propos que vous de la poésie : &
 puisqu'il n'en est point qui la puissent
 rendre vive & animée , comme vous faites

180 ESSAIS DE MONTAIGNE,
par ces beaux & riches accords, dequoy
parmy un million d'autres beautez, Na-
ture vous a estrenée, Madame, ces Vers
meritent que vous les cherissiez : car vous
serez de mon advis qu'il n'en est point
forty de Gascogne, qui eussent plus d'in-
vention & de gentillesse, & qui resmoi-
gnent estre sortis d'une plus riche main.
Et n'entrez pas en jalousie, de quoy vous
n'avez que le reste de ce que pieça j'en
ay faict imprimer sous le nom de Mon-
sieur de Foix, votre bon parent : car cer-
tes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus
vif & de plus bouillant : comme il les
fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé
d'un belle & noble ardeur que je vous di-
ray, Madame, unjour à l'oreille. Les au-
tres furent faits depuis, comme il estoit
à la poursuite de son mariage, en faveur
de sa femme, & sentant desja je ne sçay
quelle froideur maritale. Et moy je suis
de ceux qui tiennent, que la Poësie ne rid
point ailleurs, comme elle faict dans un
subject folastre & desreiglé.

S O N N E T S.

I.

PARDON, Amour, pardon, ô Seigneur je te vouë
Le reste de mes ans, ma voix & mes escrits,
Mes sanglots, mes soupirs, mes larmes & mes cris :
Rien, rien tenir d'aucun que de toy, je n'advouë.

Helas ! comment de moy ma fortune se joue !
De toy n'a pas long-temps, amour, je me suis ris,
J'ai failli, je le voy, je me rends, je suis pris.
J'ai trop gardé mon cœur, or je le desadvouë.

Si j'ai pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traite plus mal, plus grande en est ta gloire,
Et si du premier coup tu ne m'as abattu,

Pense qu'un bon vainqueur & nai pour estre grand
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise & l'ayme mieux, s'il a bien combattu,

II.

C'est amour, c'est amour, c'est lui seul, je le
sens :

Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
A qui onc pauvre cœur ait ouverte la porte.

Ce cruel n'a pas mis un de ses traits perçans,

Mais arc, traits & carquois, & luy tout dans
mes sens.

Encor un mois n'a pas que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines se porte,
Et des ja j'ay perdu & le cœur & le sens.

182 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Et quoy ! si cet amour à mesure croissoit ,
Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit ?
O croistz si tu peux croistre & amende en croissant.
Tu te nourris de pleurs , des pleurs je te prometz ,
Et pour te refreschir , des soupirs pour jamais.
Mais que le plus grand mal soit au moins en
naissant.

I I I.

C'est fait , mon cœur , quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffence ,
Que d'agrandir & la peine & l'offense ?
Plus ne suis fort , ainsi que j'ay esté.
La raison fut un temps de mon costé ,
Or revolté elle veut que je pense
Qu'il faut servir , & prendre en récompense.
Qu'oncq d'un tel nœud nul ne fut arresté.
S'il se faut rendre , alors il est saison ,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Je voy qu'amour , sans que je le deserve ,
Sans aucun droict , se vient saisir de moy :
Et voy qu'ensor il faut à ce grand Roy
Quand il a tort , que la raison lui serve.

I V.

C'estoit alors , quand les chaleurs passées ,
Le sale Automne aux cuves va foulant ,
Le raisin gras dessoubz le pied coulant ,
Que mes douleurs furent en commençées.
Le païsan bat les herbes amassées ,

Et aux caveaux ses bouillans muis roulant,
Et des fruitiers son automne croulant,
Se vange lors des peines advencées.

Seroit-ce point un présage donné
Que mon espoir est des-jà moissonné?
Non certes, non : mais pour certain je pense,
J'auray, si bien à deviner j'entends,
Si l'on peut rien pronostiquer du temps,
Quelque grand fruit de ma longue espérance.

V.

J'ay vu ses yeux perçans, j'ay vu sa face claire :
(Nul jamais sans son dam ne regarde les Dieux)
Froid, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumière.

Comme un surpris de nuit aux champs quand il
esclaire,

Estonné, se pallist si la fleche des cieux
Sifflant lui passe contre, & lui serre les yeux ;
Il tremble, & voit, transi, Jupiter en colere.

Dy moi, Madame, au vrai, dy moi si tes yeux vertz-
Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient cou-
vertz ?

Tu les avois, je croy, la fois que je t'ai vene :
Au moins il me souvient, qu'il me fut lors advis
Qu'amour tout à un coup quand premier je te vis,
Desbanda dessus moi, & son arc & sa vue.

VI.

Ce dit maint un de moy, dequoy se plaint-il tant

184 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere ?
Qu'a-t'il tant à crier , si encore il espere ?
Et s'il n'espere rien , pourquoy n'est-il content ?
Quand j'estois libre & sain j'en disois bien autant.
Mais certes celui-là n'a la raison entiere ,
Ains a le cœur gasté de quelque rigneur fiere ,
S'il se plaint de ma plainte, & mon mal il n'entent.
Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
Et puis l'on m'advertit que je ne crie point.
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse
A force de parler : s'on m'en peut exempter ,
Je quitte les sonnetz , je quitte le chanter.
Qui me deffend le deuil , celui-là me guerisse.

V I L

Quant à chanter ton los, par fois je m'aventure,
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer ,
Sondant le moins profond de cette large mer ,
Je tremble de m'y perdre , & aux rives m'assure.
Je crains en louant mal , que je te fasse injure.
Mais le peuple estonné d'oïr tant t'estimer ,
Ardent de te cognoistre , essaye à te nommer ;
Et cherche ton saint nom ainsi à l'aventure ;
Esbloui n'atteint pas à voir chose si claire,
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui n'ayant qu'un moyen , ne voit pas celui-là :
C'est que s'il peut trier , la comparaison faicte
Des parfaites du monde , une la plus parfaite,
Lont, s'il a voix, qu'il crie hardiment la voylà.

Quand viendra ce jour là , que ton nom au vray-
passe

Par France, dans mes vèrs ? combien & quantes-
fois

S'en empresse mon cœur , s'en demangent mes
doits ?

Souvent dans mes escrits de foy - mesme il prend
place.

Maugré moy je t'escriis , maugré moy je t'efface ,

Quand Astrée viendrait & la foy & le droit ,

Alors joyeux ton nom au monde se rendrait.

Ores c'est à ce temps que cacher il te face ,

C'est à ce temps malin une grande vergoigne.

Donc , Madame , tandis tu seras ma Dourdoigne,

Toutesfois laisse-moy , laisse-moy ton nom mettre.

Aye pitié du temps , si au jour je te metz ;

Si le temps se cognoist , lors je te le prometz ,

Lors il sera doré , s'il le doit jamais estre.

I X.

O entre tes beautés , que ta constance est belle !

C'est ce cœur asseuré , ce courage constant ,

C'est parmy tes vertus ce que l'on prise tant ;

Aussi qu'est-il plus beau qu'une amitié fidelle ?

Or ne charge donc rien de ta sœur infidelle ,

De Vefere ta sœur : elle va s'escartant

Toujours flottant mal sure en son cœur inconstant.

Voy-tu comme à leur gré les vents se jouent d'elle ?

186 ESSAIS DE MONTAIGNE ,

Et ne te repens point pour droict de ton ainsage
D'avoir des-ja choisi la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine

Des bons jumeaux , desquels l'un à l'autre despart
Du ciel & de l'enfer la moitié de sa part ,
Et l'amour diffamé de la trop belle Helene.

X.

Je vois bien , ma Dourdouigne , encore humble tu vas :

De te montrer Gasconne en France , tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte ,
Si a-t'il bien esté quelquefois aussi bas.

Voy-tu le petit Ioir comme il haste le pas ?
Comme des-ja parmi les plus grands il se compte ?
Comme il marche soudain d'une course plus prompte ,

Tout à costé du Mince , & il ne s'en plaint pas ?

Un seul Olivier d'Arne enté au bord de Loire ,
Le fait courir plus brave & luy donne sa gloire.
Laisse, laisse-moi faire. Et un jour ma Dourdoigne,

Si je devine bien , on te cogndistra mieux :
Et Garonne & le Rhosne & ces autres grands Dieux
En auront quelque envie , & possible vergoigne.

XI.

Toy qui oys mes souspirs , ne me sois rigoureux :
Si mes larmes à part toutes miennes je verse ,
Si mon amour ne suis en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets langoureux ,

Ny de Catulle aussi , le folâtre amoureux ,
 Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce ,
 Ny le savant amour du migregeois Properce :
 Ils n'aiment pas pour moi , je n'aime pas pour eux.
 Qui pourra sur autrui ses douleurs limiter ,
 Celuy pourra d'autrui les plaintes imiter :
 Chacun sent son tourment, & sçait ce qu'il endure.
 Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
 Je dis ce que mon cœur , ce que mon mal me dict
 Que celui ayme peu , qui ayme à la mesure.

X I L

Quoi ! qu'est-ce ? ô vens , ô nues , ô l'orage ?
 A point nommé , quand d'elle m'approchant
 Les bois , les monts , les baissés vois tranchant
 Sur moy d'aguest vous poussez votre rage.
 Ores mon cœur s'embrase davantage.
 Allez , allez faire peur au marchant
 Qui dans la mer les thresors va cherchant ;
 Ce n'est ainsi , qu'on m'abbat le courage.
 Quand j'oy les vents , leur tempeste & leurs cris ,
 De leur malice en mon cœur je me ris.
 Me pensent-ils pour cela faire rendre ?
 Face le ciel du pire , & l'air aussi :
 Je veux , je veux , & le déclare ainsi ,
 S'il faut mourir , mourir comme Leandre.

X I I I

Vous qui aimer encore ne sçavez ,
 Ores m'oyant parler de mon Leandre,

188 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Ou jamais non; vous y devez apprendre ,
Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il oza bien , branlant ses bras lavez ,
Armé d'amour , contre l'eau se deffendre ,
Qui pour tribut la fille voulut prendre ,
Ayant le frere & le mouton sauvez.

Un soir vaincu par les flots rigoureux ,
Voyant des-ja , ce vaillant amoureux ,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne :
Parlant aux flots , leur jecta cette voix :
Pardonnez-moy maintenant que j'y veoïs ,
Et gardez-moy la mort quand je retourne.

X I V.

O cœur leger , ô courage mal seur ,
Penfes-tu plus que souffrir je te puisse ?
O bonté creuze , ô couverte malice ,
Traistre beauté , venimeuse douceur ;

Tu estois donc tousjurs seur de ta seur ?
Et moi trop simple il falloit que j'en fisse
L'essay sur moy ? & que tard j'entendisse
Ton parler double & tes chants de chasseur ?

Depuis le jour que j'ay prins à t'aimer ,
J'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est-ce meshui que je pourrois attendre ?

Comment de toi pourrois-j'estre content ?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant ,
Puisque le mien ne le luy peut apprendre ?

X V.

Ce n'est pas moi que l'on abuse ainsi ,
Qu'à quelque enfant ces ruses on employe ,
Qui n'a nul goût , qui n'entend rien qu'il oye :
Je sçay aimer , je sçay haïr aussi.

Contente-toy de m'avoir jusqu'icy
Fermé les yeux , il est temps que j'y voye
Et que meshty , las & honteux je soye
D'avoir mal pris mon temps & mon soucy.

Oserois-tu , m'ayant ainsi traité ,
Parler à moi jamais de fermeté ?
Tu prends plaisir à ma douleur extreme :
Tu me deffends de sentir mon tourment :
Et si veux bien que je meure en t'aimant.
Si je ne sens , comment veux-tu que j'aime ?

X V I.

O l'ai-je di&t ? Hélas ! l'ai-je songé ?
Ou si pour vray j'ai di&t blasphême telle ?
S'a fauce langue , il faut que l'honneur d'elle
De moy , par moy , dessus moy , soit vengé.

Mon cœur chez toy , ô ma dame , est logé :
Là donne-lui quelque géenne nouvelle :
Fay-luy souffrir quelque peine cruelle :
Fay , fay-luy tout , fors luy donner congé.

Or seras-tu , je le sçay , trop humaine ,
Et ne pourras longuement voir ma peine.
Mais un tel fait , faut-il qu'il se pardonne ?

A tout le moins haut je me desdiray

190 ESSAIS DE MONTAIGNE,

De mes fennetz , & me desmentiray :

Pour ces deux faux, cinq cent vrais je t'en donne.

X V I I.

Si ma raison en moy s'est peu remettre ,

Si recouvrer astheure je me puis ,

Si j'ay du sens, si plus homme je suis ,

Je t'en mercie, ô bienheureuse lettre.

Qui m'eust, hélas ! qui m'eust sceu recognoistre

Lorsqu'enragé, vaincu de mes ennuis ,

En blasphémant ma dame je poursuis ?

De loing , honteux, je te vis lors paroistre.

O saint papier, a'ors je me revins ,

Et devers toy devotement je vins.

Je te donnois un autel pour ce faict.

Qu'on vist les traits de cette main divine.

Mais de les voir aucun homme n'est digne ,

Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

X V I I I.

J'estois prest d'encourir pour jamais quelque
blasme.

De colere eschauffé mon courage brusloit ,

Ma fole voix au gré de ma fureur branloit ,

Je despitais les dieux, & encore ma dame ;

Lorsqu'elle de loin jete un brevet dans ma flamme.

Je le sentis soudain comme il me rabilloit ,

Qu'aussi-tost devant lui ma fureur s'en alloit ,

Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame

Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez ,

Que me dites-vous d'elle ? & je vous prie voyez ,
S'ainfi , comme je fais , adorer je la dois ?

Quels miracles en moy pensez vous qu'elle face ,
De son œil tout-puissant , ou d'un ray de sa face ,
Puisqu'en moy firent tant les traces de ses doigts ?

X I X.

Je tremblois devant elle , & attendois , transi ,
Pour venger mon forfait quelque juste sentence ,
A moy-mesme consent du poids de mon offence ,
Lors qu'elle me dict , va , je te prends à mercy.

Que mon loz désormais partout soit esclaircy :
Employe-là tes ans ; & sans plus , mes huy pense
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France ,
Ouvre de vers ta faute , & paye moy ainfi.

Sus donc , ma plume , il faut , pour joüyr de
ma peine ,

Courir par sa grandeur d'une plus large veine ,
Mais regarde à son œil , qu'il ne nous abandonne.

Sans ses yeux nos esprits se mourroient languissans ,
Ils nous donnent le cœur , ils nous donnent le sens ,
Pour se payer de moy , il faut qu'elle me donne.

X X.

O vous , maudits sonnetz , vous qui printes
l'audace

De toucher à ma dame , ô malins & pervers ,
Des muses le reproche , & honte de mes vers !
Si je vous feis jamais , s'il faut que je me face
Ce tort de confesser vous tenir de ma race ,

192 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Lors, pour vous les ruisseaux ne furent pas ov-
verts,

D'Apollon le doré, des Muses aux yeux verts ;
Mais vous reçut naissants Tisiphone en leur place

Si j'ai oncq quelque part à la postérité,

Je veux que l'un & l'autre en soit deshérité.

Et si au feu vengeur dès or je ne vous donne,

C'est pour vous diffamer : vivez chetifs, vivez,

Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privez ;

Car c'est pour vous punir, qu'ores je vous pardonne.

X X I.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que je cesse d'aimer : laissez-moy obstiné,

Vivre & mourir ainsi, puisqu'il est ordonné.

Mon amour c'est le fil, auquel se tient ma vie.

Ainsi me dit la Fée, ainsi en Mégare,

Elle fait Meïagre à l'amour destiné,

Elle alluma sa foughe à l'heure qu'il fust né,

Et dict, tóy & ce feu, tenez-vous compaignie.

Elle le dict ainsi, & la fin ordonnée

Suivit après le fil de cette destinée.

La foughe, ce dict-l'on, au feu fust consommée ;

Et deslors (grand miracle) en un mesme moment

On veïd tout à un coup, du miserable amant

La vie & le tison, s'en aller en fumée.

X X I I.

Quand tes yeux conquerans estonné je regarde,
J'y voy dedans à clair tout mon espoir escript,

LIVRE I. CHAP. XXVIII. 193

**J'y voy dedans amour , luy-mesme qui me rit ,
Et me montre mignard le bon heur qu'il me garde.**

**Mais quand de te parler par fois je me hazarde ,
C'est lors que mon espoir desseiché se tarit.
Et d'advouer jamais ton œil , qui me nourrit ,
D'un seul mot de faveur , cruelle , tu n'as garde.**

**Si tes yeux sont pour moy , or voy ce que je dis ,
Ce sont ceux-là sans plus , à qui je me rendis.
Mon Dieu , quelle querelle en toy-mesme se dresse ,
Si ta bouche & tes yeux se veulent desmentir !
Mieux vaut , mon doux tourment , mieux vaut
les departir ,**

Et que je prenne au mot de tes yeux la promesse.

X X I I I

**Ce sont tes yeux tranchans qui me font le cou-
rage :**

**Je voy sauter dedans la gaye liberté ,
Et mon petit archer , qui mene à son costé
La belle gaillardise & le plaisir vólage.**

**Mais après , la rigueur de ton triste langage
Me montre dans ton cœur la fiere honnêteté ?
Et condamné je voy la dure chasteté ,
Là gravement assise , & la vertu sauvage.**

**Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe ,
Ores son œil m'appelle , or sa bouche me chasse :
Hélas , en cet estrif , combien ay-j'enduré !**

**Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque as-
surance.**

194 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Sans ceste nuit & jour à la servir je pense,
Ny encor de mon mal ne puis estre assuré.

XXIV.

Or dis-je bien, mon espérance est morte.
Or est-ce fait de mon ayse & mon bien.

Mon mal est clair : maintenant je voy bien,
J'ay espousé la douleur que je porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,
Tout m'abandonne, & d'elle je n'ai rien,
Sinon toujours quelque nouveau soutien,
Qui rend ma peine & ma douleur plus forte.

Ce que j'attends, c'est un jour d'obtenir
Quelques soupirs des gens de l'advenir :
Quelqu'un dira dessus moy par pitié :

Sa dame & toy nasquirent destinez,
Egalement de mourir obstinez,
L'une en rigueur & l'autre en amitié.

XXV.

J'ay tant vescu chetif, en ma langueur,
Qu'or j'ay veu rompre & suis encore en vie,
Mon esperance avant mes yeux ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servi de tant d'ans la longueur ?
Elle n'est pas de ma peine assouvie :
Elle s'en rid, & n'a point d'autre envie,
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Donques j'auray, malheureux en aimant
Toujours un cœur, toujours nouveau tourment.

Je me sens bien que j'en suis hors d'haleine.

Prest à laisser la vie sous le faix :

Qu'y feroit-on sinon ce que je fais ?

Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinées,

J'en saouleray, si je puis, mon foudroy.

Si j'ay du mal, elle le veut aussi.

J'accompliray mes peines ordonnées.

Nymphes des bois, qui avez, étonnées

De mes douleurs, je crois, quelque mercy,

Qu'en pensez-vous ? puis je durer ainsi,

Si à mes maux trefves ne sont données ?

Or si quelqu'une à m'escouter s'encline,

Oyez pour Dieu, ce qu'ores je devine,

Le jour est près que mes forces ja vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.

C'est mon espoir si je meurs en ayant.

A donc, je croy, failliray-je à mes peines.

XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,

Amour d'un bien mon mal refreschissant,

Flate au cœur mort ma playe languissant,

Nourrit mon mal, & lui fait prendre haleine.

Lors je conçois quelque esperance vaine :

Mais aussi tost, ce dur tyran, s'il sent

Que mon espoir se renforce en croissant,

Pour l'estouffer, cent tourmens il m'ameine.

196 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Encor tout frez : lors je me vais blasmant
D'avoir esté rebelle à mon tourment.
Vive le mal , ô Dieux , qui me devore ,
Vive à son gré mon tourment rigoureux.
O bien-heureux , & bien-heureux encore
Qui sans relasche est tousjours mal'heureux.

XXVII.

Si contre amour je n'ay autre deffence
Je m'en plaindray , mes vers le maudiront ,
Et après moy les roches rediront
Le tort qu'il faict à ma dure constance.
Puis que de lui j'endure cette offence ,
Au moins tout haut , mes rythmes le diront ,
Et nos neveux , alors qu'ils me liront ,
En l'outrageant , m'en feront la vengeance.
Ayant perdu tout l'aïse que j'avois ,
Ce sera peu que de perdre ma voix.
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy ,
Et fut celuy qui m'a faict cette playe ,
Il en aura , pour si dur cœur qu'il aye ,
Quelque pitié , mais non pas de mercy.

XXIX.

Ja reluisoit la benoïste journée
Que la nature au monde te devoit ,
Quand des thresors qu'elle te reservoit
Sa grande clef te fust abandonnée.
Tu pris la grace à toy seule ordonnée ,
Tu pillas tant de beautés qu'elle avoit :

Tant qu'elle , fiere , alors qu'elle te veoit ,
En est par fois elle-mesme estonnée.

Ta main de prendre enfin se contenta ,
Mais la nature encor te presenta ,
Pour t'enrichir , cette terre où nous sommes.

Tu n'en prins rien : mais en toy tu t'en ris ,
Te sentant bien en avoir assez pris ,
Pour estre ici royne du cœur des hommes.



N. B. Nous avons jugé à propos de placer ci-dessus ces vingt-neuf Sonnets , comme ils le sont dans l'Edition in-quarto de 1588 , afin de rendre la nôtre la plus complete qu'il est possible , & pour ne rien omettre de ce qui a paru dans les précédentes. C'est pour la même raison que nous ne supprimons point la note de l'Éditeur de Londres sur les deux lignes suivantes , qui se trouvent dans toutes les autres Editions de Montagne , à la place des Sonnets supprimés. « Ces vingt-neuf » Sonnets d'Estienne de la Bbétie qui

198 ESSAIS DE MONTAIGNE,
» étoient mis * en ce lieu , ont été
» depuis imprimés avec les Œuvres ».

CHAPITRE XXIX.

De la Moderation.

COMME si nous avons l'attouche-
ment infect , nous corrompons par nostre
maniement les choses qui d'elles-mêmes
sont belles & bonnes. Nous pouvons saisir
la Vertu , de façon qu'elle en deviendra
vicieuse , si nous l'embrassons d'un desir
trop aspre & violent. Ceux qui disent
qu'il n'y a jamais d'excès en la Vertu ,
d'autant que ce n'est plus vertu , si l'excès
y est , se jouent des paroles.

(a) *Infani sapiens nomen ferat, aqius iniqui,*

* Ils sont dans l'édition in-4. d'Abel l'Angelier, imprimée à Paris en 1588. Je n'y trouve rien de fort intéressant. Ces vingt-neuf sonnets ne contiennent presque autre chose que des plaintes amoureuses, exprimées d'un style assez rude, où éclatent les foiblesses & les emportemens d'une passion inquiète qui se nourrit de soupçons, de craintes & de défiances, dont elle paroît accablée. Chacun en peut juger par lui-même.

(a) L'homme le plus sage & le plus juste mérite

Utro quàm satis est , virtutem si petat ipsam.

C'est une subtile considération de la Philosophie. On peut & trop aymer la Vertu , & se porter excessivement en une action juste. A ce biais s'accommode la Voix divine. (1) *Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut , mais soyez sobrement sages.* J'ay veu (2) tel Grand , blesser la reputation de sa religion , pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte. J'ayme des natures tempérées & moyennes.

L'immoderation vers le bien mesme , si elle ne m'offense , elle m'estonne , &

de passer pour injuste, s'il recherche la vertu même avec trop d'ardeur. *Horat. L. I, Ep. VI, vs. 15, 16.*

(1) S. Paul aux Romains , ch. 12, vs. 3.

(2) *Il y a apparence , dit le traducteur Anglois , que Montagne veut parler ici de Henri III , Roi de France.* Je crois qu'il a raison. Le bon Cardinal d'Offat écrivant à la Reine Louise, veuve de Henri III , lui dit franchement à sa maniere, *que ce Prince avoit vécu une vie autant ou plus religieuse que royale,* Lettre XXIII. Et un jour Sixte V , parlant de ce Prince au Cardinal de Joyeuse , protecteur des affaires de France , lui dit plaisamment : *Il n'y a rien que votre Roi n'ait fait , & ne fasse pour être moine : ni que je n'aye fait moi , pour ne l'être point.* Tiré d'une note d'Amelot de la Houffaye sur les paroles du Cardinal d'Offat , qu'on vient de voir. p. 74. Tome I. des Lettres du Cardinal d'Offat , publiées à Paris , 1697.

200 ESSAIS DE MONTAGNE,
me met en peine de la baptizer. Ny la
mere de Pausanias , qui donna (3) la pre-
miere instruction , & porta la premiere
pierre à la mort de son fils : Ny le Dicta-
teur (4) Postumius , qui fit mourir le

(3) Montagne veut nous apprendre ici , sur le rapport de *Diodore de Sicile* , que la mere de Pausanias donna la premiere idée du supplice qu'on devoit infliger à son fils. « Pausanias, dit cet historien, s'étant apperçu que les Ephores accompagnés de quelques autres Lacédémoniens , lui vouloient mettre la main sur le collet, gagna le devant & s'enfuit en franchise dans le temple de Minerve. — Et estans les Lacédémoniens en doute s'ils le devoient tirer de là pour le faire mourir , quelque franchise qu'il y eust , l'on dit que sa mere propre vint elle-mesme au temple , là où elle ne dit autre chose sinon qu'elle posa sur le seuil de la porte du temple une piece de brique qu'elle avoit apportée , & cela fait s'en retourna en la maison. Les Lacédémoniens suivant le jugement & la sentence de la mere , feirent murer la porte du temple , & par ce moyen contraignirent Pausanias à mourir de faim , &c. » L. XI , ch. 10 de la traduction d'Amyot. La mere de Pausanias se nommoit *Alcithée* , comme nous l'apprend le Scholiaste de Thucydide , qui s'est contenté d'écrire : qu'on disoit que dès qu'on vint à murer les portes de la chapelle où Pausanias s'étoit réfugié , sa mere Alcithée posa la premiere pierre.

(4) Les sentimens étant partagés sur la vérité de ce fait , Tite-Live se croit en droit de le rejeter , parce qu'on ne voit pas dans l'Histoire , que *Postumius* ait été noté pour cela , comme *T. Manlius* le fut , environ cent ans après. Car *Manlius* ayant fait mourir son fils pour un pareil sujet , on lui donna un nom odieux d'*Imperiosus* : & depuis ce temps-

sien , que l'ardeur de jeunesse avoit heureusement poussé sur les ennemis , un peu avant son rang , ne me semblent si justes , comme estranges. Et n'ayme ny à conseiller , ny à suivre une vertu si sauvage & si chere. L'archer qui outrepasse le blanc , faut comme celuy qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter (5) à coup vers une grande lumiere , égale-

là , pour désigner des ordres trop séveres on dit *Manliana imperia*. — *Manliana imperia*, dit Tite-Live, *non in presentiâ modo horrenda, sed exempli etiam tristis in posterum fuerunt*. Et cet historien ne doute point qu'on ne les eût déjà nommés *Posthumia imperia*, si Posthumius eût été le premier auteur d'un exemple si barbare : *quam qui primus auctor tam sævi exempli foret, occupaturus insignem titulum crudelitatis fuerit*. Tit. Liv. L. IV, c. 29 & L. VIII, c. 7. Montagne a pour lui *Valere Maxime*, qui dit expressément que Posthumius fit mourir son fils, L. II, c. 7, §. 6. & *Diodore de Sicile*, qui assure la même chose, L. XII, c. 19. — Au reste , le raisonnement de *Tite-Live* n'est pas des plus concluans : car il peut fort bien être qu'un événement extraordinaire, arrivé dans un certain temps, ne fasse pas sur l'esprit du peuple la même impression qu'il y fera dans un autre temps.

(5) Tout à coup. Marot dans son *Histoire de Léandre & Ero*.

Mais par sus tout (hélas ma chere Dame)
Si tu ne veux qu'à coup je perde l'ame ,
Prend garde aux vents ; veuilles avoir le soing
Que trop esmeüs n'esteignent au besoing
Le cler flambeau conducteur de ma vie.

202 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ment comme à dévaler à l'ombre. Callicles en Platon (6) dit l'extremité de la Philosophie estre dommageable : & conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit : que prise avec moderation, elle est plaisante & commode; mais qu'enfin elle rend un homme sauvage & vicieux desdaigneux des Religions, & Loix communes : ennemy de la conversation civile : ennemy des voluptez humaines : incapable de toute administration politique, & de secourir autrui, & de se secourir soy-mesme : propre à estre impunement souffletté. Il dit vray : car en son excès, elle (7) esclave nostre naturelle franchise : & nous desvoye, par une importune subtilité du beau & plain chemin, que Nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes elle est très-legitime : la Theologie

(6) Dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, vers le milieu.

(7) Escaver aucun, c'est, dit Nicot, le rendre serf & esclave, l'affervir. — *Esclavet ma liberté* Ronfard. *Servam reddere*.

ne laisse pas de la brider pourtant , & de la restreindre. Il me semble avoir leu autrefois chez S. Thomas (8) , en un endroit où il condamne les mariages des parens és degrés deffendus , cette raison parmy les autres , qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée : car si l'affection maritale s'y trouve entiere & parfaicte , comme elle doit ; & qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentele , il n'y a point de doute , que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Les sciences qui reiglent les mœurs des hommes , comme la Theologie & la Philosophie , elles se meslent de tout. Il n'est action si privée & secreete , qui se desrobe de leur cognoissance & jurisdiction (9). Bien apprentis sont ceux qui

(8) Dans la Secunda Secundæ, Quæst. 154. Art. 9.

(9) C'est-à-dire , Il n'y a que des ignorans & de petits génies qui s'avisent de trouver mauvais que la philosophie & la théologie prennent cette liberté. En quoi ils ressemblent aux femmes qui com-

204 ESSAIS DE MONTAIGNE,
syndiquent leur liberté. Ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pieces à (10) garçonner : à medeciner, la honte la deffend. Je veux donc (11) de leur part apprendre cecy aux maris, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes, sont reprouvez, si la moderation n'y est observée : & qu'il y a de quoy faillir en licence & desbordement en ce subject-là, comme en un subject illegitime.

muniquent, &c. mais qui par pudeur refusent de les laisser voir au Médecin. Si c'est-là le sens des paroles de Montagne, comme je le crois, le traducteur Anglois a fort mal pris sa pensée, qui lui fait dire ici, « que les personnes les mieux instruites » sont les plus capables de censurer & de dompter » leur propre liberté : » *But they are best taught, who are best able to censure and curb their own Liberty* : ce qui ne quadre guere avec ce qui précède & encore moins avec ce qui suit.

(10) Garçonner la femme d'autrui, *attractare uxorem alterius* : Nicot.

(11) C'est-à-dire, de la part de la philosophie & de la théologie. Le traducteur Anglois s'y est mépris, qui dit : *I will therefore in their behalf teach the Husbands*, « Je veux donc pour l'amour d'elles, (c'est-à-dire, des femmes) apprendre aux maris, &c. » Peu de femmes se croiroient obligées de remercier Montagne d'une telle faveur.

Ces (12) encheriments deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce jeu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement-employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles sont toujours assez esveillées pour nostre besoing. Je ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle & simple.

C'est une religieuse liaison & devote que le mariage : voilà pourquoy le plaisir qu'on en tire, ce doit estre un plaisir retenu, serieux & meslé à quelque severité : ce doit estre une volupté aucunement prudente & consciencieuse.

Et parce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doute, si lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruit, comme quand elles sont hors d'aage, ou enceintes, il est

(12) Caresses effrontées. *cherer*, ou *cherir*, blâmer alicui, *Nicot*. — De *cherer*, on a fait *encheriment*, caresse. *Marot* à une qui lui fait chere par maniere d'acquit, *Epigr.*

Ne vous forcez de me *cherer*,
Chere ne quiert point violence.

permis d'en rechercher l'embrassement. C'est un homicide (13) à la mode de Platon. Certaines Nations (& entre autres la Mahumetane) abominent la conjonction avec les femmes enceintes : Plusieurs aussi avec celles qui * ont leurs flueurs.

Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge ; & cela fait , elle le laissoit courir tout le temps de sa conception , luy donnant (14) lors seulement loy de

(13) *De legibus*. Lib VIII , p. 912. C. Francofurti , apud Claudium Marnium , &c. an. 1602.

* Ce mot si expressif a été banni de la langue , fort mal à propos , si je ne me trompe. — *Flueurs des femmes* , id est *fluores menstruæ* , vulgè *les fleurs* , dit Nicot , qui peut-être a voulu nous apprendre par-là , que ce n'est que par l'ignorance du vulgaire que le mot de *fleurs* a été substitué à celui de *fluors*. Les savans , & sur-tout les médecins n'auroient peut-être pas mal fait de conserver ce dernier mot , du moins dans leurs écrits , d'où bien des gens auroient conclu que le peuple prononçoit mal ce mot , & que ceux qui écrivoient *fleurs* en ignoroient la vraie orthographe.

(14) Après ce temps là seulement , c'est-à-dire , après qu'elle avoit enfanté. *Trebellius Pollio* de qui Montagne a pris ce fait , l'a exprimé si nettement qu'il n'a aucun besoin de commentaire. Voici ses propres termes : * *Zenobia eâ castitate fuisse dici-tur , ut ne virum suum quidem sciret nisi tentatis conceptionibus. Nam quum semel concubuisse , expectatis menstruis continebat se , si præguans es-*

recommencer : (15) brave & genereux exemple de mariage. C'est de quelque Poète disetteux & affamé de ce déduit, (16) que Platon emprunta cette narration : Que Jupiter fit à sa femme une si cha-leureuse charge un jour , que ne pouvant avoir patience qu'elle eust gagné son liét, il la versa sur le plancher : & par la ve-hemence du plaisir, oublia les résolu-tions grandes & importantes , qu'il ve-noit de prendre avec les autres Dieux en sa cour céleste , se vantant qu'il l'a-voit trouvé aussi bon ce coup-là , que lors que premierement il la depucella à cachette de leurs parents.

set : sin minus, iterum potestatem quærendis libe-nis dabat. » *Treb. Poll. Zenobia.* p. 199. *Hist. Aug.*

(15) Ou , noble & généreux exemple de mariage, comme il y a dans l'édition in-4. de 1588.

(16) Montagne donne ici un soufflet à Homere sans y penser : car cette fiction est sans doute prise de l'Iliade , L. XIV , vs. 294—353. Voyez Platon dans sa *République* , l. III , p. 433. *Legd. apud Gu. Lemærium* , 1590. Si Montagne eût consulté Ho-mere , il ne se seroit pas mépris , comme il a fait , dans quelques circonstances de cette affaire. Ceux qui sont curieux de savoir en quoi Montagne & Pla-ton ont altéré le conte d'Homere , n'ont qu'à con-sulter , dans le *Dictionnaire de Bayle* , la remarque (1) de l'article JUNON , p. 1593 , édit. de 1720

Les Rois de Perse appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins : mais quand le vin venoit à les eschauffer à bon escient , & qu'il falloit tout à fait lâcher la bride à la volupté , (17) ils les renvoyoient en leur privé , pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; & faisoient venir en leur lieu , des femmes auxquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Tous plaisirs & toutes gratifications ne sont pas bien logées en toutes gens. Epaminondas avoit fait emprisonner un garçon desbauché : Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : (18) il l'en refusa , & l'accorda à une sienne garce qui aussi l'en pria : disant que *c'estoit une gratification deuë à une amie , non à un capitaine.*

Sophocles estant compagnon en la Preture avec Pericles , voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau gar-

(17) Plut. dans les *Préceptes de Mariage* , §. 14.

(18) Plut dans son traité intitulé : *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Etat* , ch. IX, de la Version d'Amyot.

son que voilà ! fit-il à Pericles. Cela seroit bon à un autre qu'à un Preteur , luy dit Pericles , (19) qui doit avoir non les mains seulement , mais aussi les yeux chastes.

Ælius Verus l'Empereur répondit à sa femme comme elle se plaignoit , dequoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes ; qu'il le faisoit par occasion conscientieuse , d'autant que le mariage estoit (20) un nom d'honneur & dignité , non de folastre & lascive concupiscence. Et nostre histoire Ecclésiastique a conservé avec honneur la memoire de cette femme , qui répudia son mary , pour ne vouloir seconder & soustenir ses attouchemens trop insolens & desbordez. Il n'est en somme aucune si juste volupté , en laquelle l'excez & l'intemperance ne nous soit reprochable.

(19) *At enim Prætozem , Sophocle , decet non solum manus , sed etiam oculos abstinentes habere. Cic. de Offic. L. I, c. 40.*

(20) *Uxor enim dignitatis nomen est , non voluptatis. Ælii Spartiani Ælius Verus , p. 15 , 16 Hist. August. in-folio , Parisiis , an. 1620.*

Mais à parler à bon escient , est-ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est-il en son pouvoir par sa condition naturelle , de goustier un seul plaisir entier & pur , encore se met-il en peine de le retrancher par discours : il n'est pas assez chetif , si par art & par estude il n'augmente sa misere :

(b) *Fortunæ miseras auximus arte vias.*

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse , de s'exercer à rabattre le nombre & la douceur des voluptez , qui nous appartiennent : comme elle faict favorablement & industrieusement , d'employer ses artifices à nous peigner & farder les mots , & en allegier le sentiment. Si j'eusse éré chef (21) de part , j'eusse prins autre voye plus naturelle , qui est à dire vraye , commode & saincte : & me fusse peut-estre rendu assez fort pour la borner : quoy que nos Medecins spiri-

(b) *Nous étendons par art les tristes droits du Sort.*
 Propert. L. III, Eleg. vij, vs. 32.

(21) Ou de parti , comme on trouve dans les dernières éditions.

tuels & corporels , comme par complot faict entre eux , ne trouvent aucune voie à la guerison , ni remede aux maladies du corps & de l'ame , que par le tourment , la douleur & la peine. Les veilles , les jeunes , les haïres , les exils lointains & solitaires , les prisons perpetuelles , les verges & autres afflictions , ont esté introduites pour cela : mais en telle condition , que ce soyent veritablement afflictions , & qu'il y ait de l'aigreur poignante : qu'il n'en advienne point comme à un (22) Gallio , lequel ayant esté envoyé en exil en l'Isle de Lesbos , on fut adverti à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps , & que ce qu'on luy avoit enjoint pour peine , luy tournoit à commodité : parquoy ils se raviserent de le rappeler près de sa femme , (23) & en sa maison ; & luy

(22) Sénateur Romain , exilé pour avoir déplu à *Tibere* , comme on peut voir dans Tacite qui le nomme *Junius Gallio*. Annal. Liv. VI , chap. 3.

(23) Selon Tacite , il fut rappelé à Rome pour y être sous la garde du Magistrat. « *Italiâ exactus : & quia inculpabatur facile toleraturus exilium , delectâ Lesbo , insulâ nobili et amœnâ , retrahitur in urbem , custoditurque domibus Magistratum.* »

212 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ordonnerent de s'y tenir , pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le jeusne aiguiferoit la santé & l'allegresse , à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair , ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'autre medecine , les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celui qui les prend avec appetit & plaisir. L'amertume & la difficulté sont circonstances servant à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere , en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir : & icy (24) faut la reigle commune , que les choses guerissent par leurs contraires : car le mal y guerit le mal.

Cette impression se rapporte aucunement à cette autre si ancienne , de penser gratifier au Ciel & à la nature par nostre massacre & homicide , qui fut universellement embrassée en toutes Religions. Encore du tems de nos peres ,

Amurat en la prise de l'isthme , immola six cent jeunes hommes Grecs à l'ame de son pere : afin que ce sang servist de propiciation à l'expiation des péchés du trespassé.

Et en ces nouvelles Terres decouvertes en nostre aage , pures encore & vierges au prix des nostres , l'usage en est (25) aucunement receu par tout. Toutes leurs Idoles s'abreuvent de sang humain , non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brulle vifs , & demi rostis on les retire du brasier , pour leur arracher le cœur & les entrailles. A d'autres , voire aux femmes , on les escorche vivres , & de leur peau ainsi sanglante en revest-on & masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance & resolution. Car ces pauvres gens sacrificables , vieillards , femmes , enfans , vont quelques jours avant , questans eux-mêmes les ausmones pour l'offrande de leur sacrifice , & se présentent à la boucherie

(25) En quelque sorte , à peu près.

214 ESSAIS DE MONTAIGNE,
chantans & dançans avec les assistans.

Les Ambassadeurs du Roy de Mexico ,
faisans entendre à Fernand Cortez la
grandeur de leur maistre ; après lui avoir
dict , qu'il avoit trente vaisseaux , desquels
chacun pouvoit assembler cent mille
combattans , & qu'il se tenoit en la plus
belle & forte ville qui fust sous le Ciel ,
luy adjousterent , qu'il avoit à sacrifier
aux Dieux cinquante mille hommes par
an. De vray , ils disent qu'il nourrissoit
la guerre avec certains grands peuples
voisins , non-seulement pour l'exercice de
la jeunesse du pais , mais principalement
pour avoir dequoy fournir à ses sacrifi-
ces , par des prisonniers de guerre.

Ailleurs , en certain bourg , pour la
bien-venue dudit Cortez , ils sacrifierent
cinquante hommes tout à la fois. Je di-
ray encore ce conte. Aucuns de ces Peu-
ples ayants esté battus par luy , envoye-
rent le recognoistre & rechercher d'ami-
tié : les messagers luy présenterent trois
sortes de presens , en cette maniere : Sei-

gneur , voyla cinq esclaves ; si tu es un Dieu fier , qui te païsse de chair & de sang , mange-les & nous t'en (26) amenerons davantage : si tu es un Dieu débonnaire , voyla de l'encens & des plumes : si tu es homme , prens les oïseaux & les fructs que voicy.

CHAPITRE XXX.

Des Cannibales.

QUAND le Roy Pyrrhus passa en Italie après qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoïoient au-devant ; *je ne sçay*, (1) dit-il, *quels barbares sont ceux-cy*, (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangeres) *mais la disposition de cette armée*

(26) Au lieu d'*amenerons*, qu'on a mis dans les dernières éditions. J'ai trouvé *amierrons* dans quatre des plus anciennes éditions, à compter depuis celle de 1588 ; & c'est apparemment ainsi qu'avoit écrit Montagne, puisqu'on a dit autrefois *amesroy* pour *j'ameneroy*, comme l'assure Borel dans son *Thésor de Recherches Gauloises*, &c.

(1) Plutarque, dans la vie de Pyrrhus, c. 2.

216 ESSAIS DE MONTAIGNE,
que je voy n'est aucunement barbare. Au-
tant en dirent les Grecs de celle que
Flaminius (2) fit passer en leur pays : &
(3) Philippus voyant d'un tertre , l'ordre
& distribution du camp Romain , en son
Royaume , sous Publius Sulpicius Galba.
Voilà comment il se faut garder de s'at-
tacher aux opinions vulgaires ; & les
faire juger par la voix de la raison , non
par la voix commune.

J'ay eu long temps avec moy un hom-
me qui avoit demeuré dix ou douze ans

(2) Si Montagne a voulu nous donner ce fait ,
comme il le semble, sur la foi de Plutarque , vie de
Flaminius , c. 3 de la version d'Amyot , il a mal
pris la pensée de son auteur : car Plutarque ne parle
point là de l'armée , mais de la personne de Flami-
nius ; il ne dit point que les Grecs eussent été sur-
pris de voir la belle ordonnance des troupes que
Flaminius avoit fait passer dans leur pays ; mais
que ceux qui n'ayant jamais vu ce Consul Ro-
main , vinrent à parler pour la première fois avec
lui , furent contraints d'en dire à peu près ce que
Pyrrhus avoit dit de la première armée des Ro-
mains qu'il vit rangée en bataille , &c.

(3) *Tit. Liv. L. XXXI , c. 34* Ac subiecta cer-
nens Romana castra , admiratus esse dicitur , &
universam speciem castrorum , & descripta suis
quæque partibus , tum tendentium ordine , tum
itinerum intervallis : negasse barbarorum ea cas-
tra ulli videre posse.

en cet autre Monde , qui a esté descouvert en noste siecle , (4) en l'endroit où Villegaignon print terre qu'il surnomma *la France Antartique*. Cette decouverte d'un pays infiny , semble de grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre , qu'il ne s'en fasse à l'advenir quelqu'autre , tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette-cy. J'ay peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre , & plus de curiosité , que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout , mais nous n'estreignons que du vent.

Platon introduit Solon racontant avoir appris des Prestres de la ville de Says en Égypte , (5) que jadis & avant le deluge , il y avoit une grande Isle nommée *Atlantide* , droit à la bouche du destroit de (6) Gilbratar , qui tenoit plus de pays que

(4) Au Bresil , où il arriva en 1557.

(5) Dans le Dial. intitulé *Timée* , p. 524 , 525.

(6) Ou *Gibraltar* , comme nous parlons aujourd'hui. — Nicot met l'un & l'autre.

218 ESSAIS DE MONTAIGNE,
l'Afrique & l'Asie toutes deux ensemble : & que les Roys de cette contrée là , qui ne possédoient pas seulement cette Isle , mais s'estoient estendus dans la terre ferme si avant , qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique , jusques en Ægypte , & de la longueur de l'Europe , jusques en la Toscane ; entreprindrent d'enjamber jusques sur l'Asie , & subjuguier les Nations qui bordent la mer Mediterrannée , jusques au golfe de (7) la mer Majour : & pour cet effect , traverserent les Espagnes , la Gaule , l'Italie jusques en la Grece , où les Arhèniens les soustindrent : mais que quelque temps après , & les Atheniens & eux & leur Isle furent engloutis par le deluge.

Il est bien vraysemblable , que cet extrême ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la Terre : comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie :

(7) Qu'on nomme à présent la Mer noire.

a (*Hæc loca vi quondam, & vastâ convulsa ruinâ.*

*Dissiluisse ferunt, cum proximus utraque tellus
Una foret.*)

Chypre d'avec la Surie ; l'Isle de Negrepon,
de la terre ferme de la Bœœce : & joint
ailleurs les terres qui estoient divisées,
comblant de limon & de sable les fosses
d'entre-deux...

b *Sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum.*

Mais il n'y a pas grande apparence, que
cette Isle soit ce Monde nouveau que
nous venons de découvrir : car elle tou-
choit quasi l'Espagne, & ce seroit un
effect incroyable d'inondation, de l'en
avoir reculée comme elle est, de plus de
douze cent lieues : Outre ce que les na-

a On dit qu'autrefois ces terres, qui jointes en-
semble ne faisoient d'abord qu'un seul continent,
furent séparées par les violentes secousses d'un
tremblement de terre. *Virg. Æneid. L. III, vs.
414, 416, 417.*

b Un marais, autrefois stérile, & portant ba-
teau, se trouve maintenant changé en terres la-
bourables, & qui nourrissent les villes voisines.
Horat. de Arte Poët. vs. 65, 66.

210 ESSAIS DE MONTAIGNE,
vigations des modernes ont desja presque
desouvert ; que ce n'est point une isle ,
ains terre ferme , & continente avec l'In-
de Orientale d'un costé , & avec les ter-
res , qui sont sous les deux poles d'autre
part : ou si elle en est separée , que c'est
d'un si petit destroit & intervalle , qu'elle
ne merite pas d'estre nommée Isle ,
pour cela. Il semble qu'il y aye des mou-
vemens naturels les uns , les autres fie-
vreux , en ces grands corps , comme aux
nostres. Quand je considere l'impression
que ma riviere de Dordogne faict de mon
temps , vers la rive droicte de sa descente ;
& qu'en vingt ans elle a tant gagné , &
desrobé le fondement à plusieurs basti-
mens , je vois bien que c'est une agita-
tion extraordinaire : car si elle fust tous-
jours allé ce train , ou deust aller à l'ad-
venir , la figure du Monde seroit renver-
sée : Mais il leur prend des change-
mens : Tantost elles s'espandent d'un
costé , tantost d'un autre , tantost elles se
contiennent. Je ne parle pas des soudai-

nes inondations (8) dequoy nous manions les causes. En Medoc , le long de la mer , mon frere Sieur d'Arfac , voit une sienne terre , ensevelie sous les sables que la mer vomit devant elle : le faiste d'aucuns bastimens paroist encore : ses rentes & domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitans disent que depuis quelque temps , la mer se pousse si fort vers eux , qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers. Et voyons de grandes montjoies d'arenes mourantes , qui marchent une demi lieue devant elle & gagnent pays.

L'autre tesmoignage de l'antiquité auquel on veut rapporter cette descouverte , est dans Aristote , au moins si ce petit livret de merveilles inouyes est à luy. Il raconte là , que certains Carthaginois s'estans jettez au travers de la mer Atlantique , hors le destroit de Gilbratar , & na-

(8) Dont nous connoissons évidemment les causes.

222 ESSAIS DE MONTAIGNE,
vigé long-temps, avoient desouvert enfin
une grande Isle fertile, toute revestue de
bois, & arroulée de grandes & profondes
rivieres, fort esloignées de toutes terres
fermes: & qu'eux & autres depuis, attiré
par la bonté & fertilité du terroir,
s'y en allerent avec leurs femmes & enfans,
& commencerent à s'y habiter. Les Sei-
gneurs de Carthage voyans que leur pays
se dépeuploit peu à peu, firent deffense
expresse sur peine de mort que nul n'eust
plus à aller là, & en chasserent ces nou-
veaux habitans; craignants, à ce qu'on
dit, que par succession des temps ils ne vins-
sent à multiplier tellement qu'ils les sup-
plantaissent eux-mesmes, & ruinaissent leur
Estat. Cette narration d'Aristote n'a non
plus d'accord avec nos terres neufves.

Cet homme que j'avoy, estoit homme
simple & grossier; qui est une condi-
tion propre à rendre véritable resmoignage.
Car les fines gens remarquent bien plus
curieusement, & plus de choses, mais ils
les glosent: & pour faire valoir leur in-
terpretation, & la persuader, ils ne se

peuvent garder d'alterer un peu l'histoire. Ils ne vous representent jamais les choses pures ; ils les inclinent & masquent selon le visage qu'ils leur ont veu : & pour donner credit à leur jugement , & vous y attirer , prestent volontiers de ce costé-là à la matiere , l'allongent & amplifient. Ou il faut un homme très-fidele ; ou si simple , qu'il n'ait pas de quoy bastir & donner de la vraysemblance à des inventions fauces , & qui n'ait rien espoufé. Le mien estoit tel ; & outre cela il m'a fait voir à diverses fois plusieurs Matelots & Marchands , qu'il avoit cogneus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information , sans m'enquerir de ce que les Cosmographes en disent.

Ils nous faudroit des Topographes , qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont estez. Mais pour avoir cet avantage sur nous , d'avoir veu la Palestine , ils veulent jouir du privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du Monde. Je voudrois que chacun

escrivist ce qu'il sçait , & autant qu'il en sçait , non en cela seulement , mais en tous autres subjects : Car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere , ou d'une fontaine , qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait : Il entreprendra toutes fois , pour faire courir ce petit loppin , d'escrire toute la Physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or je trouve , pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare & de sauvage en cette Nation , à ce qu'on m'en a rapporté , sinon que chascun appelle *Barbarie*, ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons autre mire de la verité & de la raison , que l'exemple & idées des opinions & usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion , la parfaite police , parfait & accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages , de mesme que nous appellons *sauvages* les fruiçts que Nature de soy & de son progrez ordinai-

se a produicts : là où à la verité ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice , & destournez de l'ordre commun , que nous devrions appeller plüstoſt *sauvages*. En ceux-là sont vives & vigoureuses , les vrayes , & plus utiles & naturelles vertus & propriétés , lesquelles nous avons abaſtardies en ceux-cy , les accommodant au plaisir de nostre gouſt corrompu . Et si pourrant la ſaveur meſme & delicateſſe ſe trouve à nostre gouſt meſme , excellente à l'envi des nôtres , en divers fruits de ces contrées-là , ſans culture.

Ce n'eſt pas raiſon que l'Art gaigne le point d'honneur ſur notre grande & puisſante mere Nature. Nous avons tant rechargé la beauté & ri cheſſe de ſes ouvrages par nos inventions , que nous l'avons du tout eſtouffée. Si eſt-ce que par tout où ſa pureté reluit , elle fait une merveilleuſe honre à nos vaines & frivoles entrepriſes :

o Et veniunt hederæ ſponte ſua melius ;

a La liere vient beaucoup mieux de lui-même. L'arboſie croiſt plus beau dans les anres ſolitaires.

Surgit & in solis formosior arbutus antris,

Et volucres nullâ dulcius arte canunt.

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, & l'utilité de son usage : non pas la tiffure de la cherive arraignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites (9) ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes & plus belles par l'une ou l'autre des deux premières : les moindres & imparfaites par la dernière.

Ces Nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, & estre encore fort voisines de leur naïfveté originelle. Les Loix naturelles leur commandent encore, fort peu abastardies par les nôtres : Mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois desplaisir, de quoy la cognoissance n'en soit venue plustost, du

& les oiseaux font un plus doux ramage sans le secours de l'art. *Propert. L. I, El. II, vs. 10, 11, 14.*

(9) *De Legibus, p. 1665. H.*

temps qu'il y avoit des hommes qui en
 eussent sceu mieux juger que nous. Il me
 desplaist que Lycurgus & Platon ne l'ayent
 eüe : car il me semble que ce que nous
 voyons par experience en ces Nations-là ,
 surpasse non-seulement toutes les peintu-
 res dequoy la Poësie a embellie l'aage doré ,
 & toutes les inventions à feindre une heu-
 reuse condition d'hommes ; mais encore
 la conception & le desir mesme de la Phi-
 losophie. Ils n'ont peu imaginer une naïf-
 veté si pure & simple , comme nous la
 voyons par expérience : ny n'ont peu croi-
 re que nostre société se peust maintenir
 avec si peu d'artifice , & de soudeure hu-
 maine.

C'est une Nation , dirois-je à Platon ,
 en laquelle il n'y a aucune espece de tra-
 fique ; nulle cognoissance de lettres :
 nulle science de nombres ; nul nom de
 magistrat , ny de supériorité politique ;
 nul usage de service , de richesse , ou de
 pauvreté ; nuls contrats ; nulles succes-
 sions , nuls partages ; nulles occupations ,

qu'oyſives; nul reſpect de parenté, que commun; nuls veſtemens; nulle agriculture; nul métal; nul uſage de vin ou de bled. Les paroles meſmes, qui ſignifient le menſonge, la trahiſon, la diſſimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit-il la République qu'il a imaginée, eſloignée de cette perfection ?

d. Hos natura modos primùm dedit.

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très-plaiſante, & bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dit mes reſmoings, il eſt rare d'y voir un homme malade : & m'ont aſſuré, n'en y avoir veu aucun tremblant, chafſieux, édenté, ou courbé de vieilleſſe. Ils ſont aſſis le long de la mer, & ferment du coſté de la terre, de grandes & hautes montagnes, ayans entre-deux, cent lieuës ou environ d'eſtendue en large. Ils ont grande abondance de poiſſon & de chairs, qui

d. Ce ſont les premières loix de notre mere Nature. Virg. Georg. L. II, vſ. 20.

qu'ils n'ont aucune ressemblance aux nôtres ; & les mangent sans autre artifice , que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval , quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs autres voyages , leur fit tant d'horreurs en cette assiette , qu'ils le tuerent à coups de trait , avant que le pouvoir recognoistre.

Leurs bastimens sont fort longs , & capables de deux ou trois cent ames , estoifez d'escorce de grands arbres , tenans à terre par un bout , & se soustenant & appuyant l'un contre l'autre par le faiste , à la mode d'aucune de nos granges , desquelles la couverture pend jusques à terre , & sert de flanq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent , & en font leurs espées , & des grils à cuire leur viande.

Leurs lits sont d'un tissu de coton suspendus contre le toit , comme ceux de nos navires , à chacun le sien ; car les femmes couchent à part des maris.

Ils se levent avec le Soleil , & mangent soudain après s'estre levez , pour toute la journée ; car ils ne font autre repas que

celuy-là. Ils ne boivent pas lors : comme Suidas dit de quelques autres Peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger : ils boivent à plusieurs fois sur jour, & d'autant. Leur breuvage est fait de quelque racine, & est de la couleur de nos vins clairs : ils ne le boivent que tiède : Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours : il a le goût un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, & laxatif à ceux qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson très-agréable à qui y est duit. Au lieu de pain ils usent d'une certaine matière blanche, comme du coriandre confit. J'en ai tasté : le goût en est doux & un peu fade.

Toutè la journée se passe à dancier. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes, * à tout des arcs. Une partie des femmes s'amüsent cependant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards, qui le matin

* Avec des arcs.

avant qu'ils se mettent à manger, presche
 en continu route la grangée, en se pro-
 menant d'un bout à un autre, & redisant
 une même clause à plusieurs fois; jusques à
 ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont
 bastimens qui ont bien cent pas de lon-
 geur). Il ne leur recommande que deux
 choses: la vaillance contre les ennemis,
 & l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent
 jamais de remarquer cette obligation,
 pour leur refrain, que ce sont elles qui
 leur maintiennent leur boisson tiède &
 assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux,
 & entre autres chez moy, la forme de
 leurs cordons, de leurs espées, & brasse-
 lets de bois, de quoy ils couvrent leurs
 poignets aux combats, & des grandes can-
 nes ouvertes par un bout, par le son des-
 quelles ils soustienhent la cadence en leur
 dance. Ils sont raz par tout, & se font le
 poil beaucoup plus nettement que nous,
 sans autre rasoir que de bois ou de pierre.
 Ils croyent les ames éternelles: & cel-
 les qui ont bien mérité des Dieux, estre

logées à l'endroit du Ciel où le Soleil se leve ; les maudites , du costé de l'Occident.

Ils ont je ne sçay quels Prestres & Prophetes , qui se présentent bien rarement au peuple , ayans leur demeure aux montagnes. A leur arrivée , il se faict une grande feste & assemblée solennelle de plusieurs villages , (chaque grange , comme je l'ay descrite , faict un village , & sont environ à une lieüe Françoisse l'une de l'autre.) Ce Prophete parle à eux en public , les exhortant à la vertu & à leur devoir : mais toute leur science * ethique ne contient que ces deux articles de la résolution à la guerre , & affection à leurs femmes. Cettuy-cy leur prognostique les choses à venir , & les événemens qu'il doivent esperer de leurs entreprises : les achemine ou destourne de la guerre , mais c'est par tel si , que où il faut à bien deviner , si leur advient autrement qu'il ne leur a predit , il est haché en mille pièces,

* Morale , concernant les mœurs.

s'ils l'attrapent , & condamné pour faux Prophete, A cette cause celuy qui s'est une fois mescomé , on ne void plus. C'est don de Dieu , que la divination : voilà pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser.

Entre les Scythes , (10) quand les Devins avoient failly de rencontre , on les couchoit (11) enforgez de pieds & de mains , & sur des (12) chariotes pleines de bruyere, tirées par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceux qui manient les choses subjettes à la conduite de l'humaine-suffisance , sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces autres qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire , qui est hors de nostre cognoissance , faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de

(10) Herodot. L. IV , p. 279.

(11) Ou *enferrez*, comme on parloit anciennement. *Enforgé* ne se trouve dans aucun des dictionnaires que j'ai consultés.

(12) *Petits chariots* : Cotgrave dans son dictionnaire François & Anglois.

234 ESSAYS DE MONTAIGNE,
leur promesse, & de la témérité de leur
imposture ?

Ils ont leurs guerres contre les Nations
qui sont au-delà de leurs montaignes, plus
avant en la terre ferme, auxquelles ils
vont tout nuds : n'ayants autres armes
que des arcs ou des espées de bois, ap-
pointées par un bout, à la mode des lan-
gues de nos epieux. C'est chose esmer-
veillable que de la fermeté de leurs com-
bats, qui ne finissent jamais que par meur-
tres & effusion de sang : car deroutes & d'es-
froy, ils ne sçavent que c'est. Chascun
rapporte pour son trophée la teste de l'en-
nemy qu'il a tué, & l'attache à l'entrée
de son logis.

Après avoir long-temps bien traicté leurs
prisonniers, & de toutes les commoditez
dont ils se peuvent adviser, celuy qui en
est le maistre, fait une grande assemblée
de ses cognoissans. Il attache une corde
à l'un des bras du prisonnier, par le bout
de laquelle il le tient, esloigné de quel-
ques pas, de peur d'en estre offensé, &

— donne au plus cher de ses amis, l'autre
 — bras à tenir de même; & eux deux en
 — présence de toute l'assemblée l'assomment
 — à coups d'épée. Cela fait, ils le rostif-
 — sent & en mangent en commun, & en
 — envoient des loppins à ceux de leurs amis,
 — qui sont absens. Ce n'est pas comme on
 — pense; pour s'en nourrir; ainsi que fai-
 — soient anciennement les Érythes, c'est
 — pour représenter une extrême vengeance.
 — Et qu'il soit ainsi ayans apperceu que les
 — Portugais, qui s'estoient ralliez à leurs
 — adversaires, usoient d'une autre sorte de
 — mort contre eux, quand ils les prenoient;
 — qui estoit, de les enterrer jusqu'à la
 — ceinture, & tirer au demeurant du corps
 — force coups de trait, & les pendre après:
 — ils penserent que ces gens ici de l'autre
 — monde (comme ceux qui avoient semé
 — la cognoissance de beaucoup de vices par-
 — my leur voisinage, & qui estoient beau-
 — coup plus grands maîtres qu'eux en toute
 — sorte malice) ne prenoient pas (13)

sans occasion cette sorte de vengeance, & qu'elle devoit estre plus aigre que la leur; dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne, pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remarquions l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action; mais ouy bien de quoy jugeans à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à deschi- rer par tourmens & par gehennes, un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre & meur- trir aux chiens, & aux pourceaux (com- me nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins & concitoyens, & qui pis est, sous pretexte de piété & de religion) que de le rostir & manger après qu'il est trespas- sé. (14)

Chrysippus & Zenon, Chefs de la Secte

(14) Diogene Laërce, dans la Vie de Chry-
sippe, L. VII, Segm. 188.

Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charogne, à quoy que ce fust pour nostre besoing, & d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancestres estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes, & autres personnes inutiles au combat.

*e Vascones, ut fama est, alimentis talibus usi
Produxere animas.*

Et les Medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage, pour nostre santé ; soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors : Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si desreiglée, qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux reigles de la raison ; mais non pas eu esgard à nous,

e On dit que les Gascons prolongerent leur vie en se nourrissant de chair humaine. Juven. Sat. XV, vs. 93, 94.

258 ESSAIS DE MONTAIGNE,
qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

Leur guerre (15) est toute noble & genereuse, & a autant d'excuse & de beauté, que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmy eux, que la seule jalousie de la veru. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres : car ils jouissent encore de cette (16) uberte naturelle, qui les fournit, sans travail & sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites.

Ils sont encore en cet heureux point, de ne desirer qu'autant que leurs necessités naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au-delà, est superflu pour eux.

Ils s'entr'appellent generalement ceux de mesme aage freres : enfans, ceux qui sont au-dessous ; & les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à

(15) Parmi ces bons fauuges, dont parle ici Montagne.

(16) Fertilité.

leurs heritiers en commun , cette pleine possession de bien par indivis , sans autre titre que celui tout pur , que Nature donne à ses creatures , les produisant au monde.

Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir , & qu'ils emportent la victoire sur eux , l'acquest du victorieux , c'est la gloire , & l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur & en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus , & s'en retournent à leurs pays , où ils n'ont d'aucune chose nécessaire , ny faute encore de cette grande partie , de sçavoir heureusement jouyr de leur condition , & s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers , autre rançon que la confession & recognoissance d'estre vaincus. Mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle , qui n'ayme mieux la mort , que de relascher , ny par contenance , ny parole , un seul point d'une grandeur de courage invincible. Il ne s'en void aucun.

240 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qui n'ayme mieux estre tué & mangé,
que de requerir seulement de ne l'estre
pas. Ils les traictent en toute liberté, afin
que la vie leur soit d'autant plus chere :
& les entretiennent communement des
menasses de leur mort future., des tour-
mens qu'ils y auront à souffrir, des ap-
prests qu'on dresse pour cet effect, du de-
tranchement de leurs membres, & du fes-
tin qui se fera à leurs despens. Tout cela
se faict pour cette seule fin, d'arracher de
leur bouche quelque parole molle ou ra-
baissée, ou de leur donner envie de s'en-
fuir; pour gagner cet avantage de les
avoir espouvantez & d'avoir faict force à
leur constance. Car aussi à le bien pren-
dre, c'est en ce seul point que consiste la
vraye victoire :

Victoria nulla est

Quam quæ confessos animo quoque subjugat hostes.

Les Hongres très-belliqueux combattants,

f Il n'y a de véritable victoire que celle que
les ennemis domprés sont forcés de reconnoître.
claud. De sexto Consulatu Honorii Panegyris, vs.
248, 249.

ne

ne poursuivoient jadis leur pointe outre avoir rendu l'ennemi à leur mercy. Car en ayant arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offense, sans rançon; sauf pour le plus d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant contre eux. Affez d'avantages gagnons-nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntez, non pas nostres. C'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras & les jambes plus roides : c'est une qualité morte & corporelle, que la disposition : c'est un coup de la fortune, de faire broncher nostre ennemy, & de luy esblouyr les yeux par la lumiere du Soleil : c'est un tour d'art & de science, & qui peut tomber en une personne lasche & de neant, d'estre suffisant à l'escrime.

L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & en la volonté : c'est là où gist son yray honneur : la vaillance c'est la fermeté, non pas des jambes & des bras, mais du courage & de l'ame :

elle ne consiste pas en valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, (g) *si succiderit de genu pugnabit*. Qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son assurance, qui regarde encorés en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme & desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune; il est tué, non pas vaincu: les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Aussi y a-t-il des pertes triomphantes à l'envie des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le Soleil aye onques veu de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Micalé, de Sicile, n'osèrent onques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la desconfiture du Roy Leonidas & des siens au pas de Thermopyles. Qui courtit jamais d'une plus glorieuse envie, & plus ambitieuse,

^g Combat à genoux, s'il vient à tomber. *Senec. De Providentiâ, c. 2.*

au gain du combat , que le Capitaine Ischolas à la perte ? Qui plus ingénieusement & curieusement s'est assuré de son salut , que de sa ruine ? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponese , contre les Arcadiens : pour quoy faire , se trouvant du tout incapable , veu la nature du lieu & inégalité des forces ; & * se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis , auroit de necessité à y demeurer ; d'autre part , estimant indigne & de sa propre vertu & magnanimité , & du nom Lacedemonien , de faillir à sa charge , il prit entre ces deux extremités , (17) un moyen parti , de telle sorte : Les plus jeunes & dispos de sa troupe , il les conserva à la tuition & service de leur Pays , & les y renvoya : & avec ceux desquels le defaut estoit moindre , il delibera de soutenir ce pas ;

* *Persuadé , convaincu.*

(17) Voyez *Diodore de Sicile*, L. XV, c. 7. où l'action d'Ischolas est comparée à celle du Roi Leonidas que Montagne vient de mettre au-dessus des plus célèbres victoires.

144 ESSAIS DE MONTAIGNE,

& par leur mort en faire acheter aux ennemys, l'entrée la plus chere, qui luy seroit possible : comme il advint. Car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, après en avoir fait une boucherie, luy & les siens furent tous mis au fil de l'espée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieux deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son roolle (18) l'estour, non pas le salut : & consiste l'honneur de la vertu, à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espieu-

(18) *Estour*, ou *estor*, vieux mot qui signifie choc ; mêlée, combat. Perceval,

Dix chevaliers pris en l'*estor*.

Borel dans son Trésor de Recherches Gauloises, qui croit que d'*estour* on a fait *estourdir*. — *Estour*,

Nicot, c'est un conflict & combat : L'*estour* fut id & *espre*, Ingens, atque acris fuit dimicatio.

ve , ils les deffient , les injurient , leur reprochent leur lascheté , & le nombre des batailles perdues contre les leurs.

J'ay une chanſon faiçte par un prifonnier , où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiment trestous , & s'afſemblent pour diſner de luy : car ils mangeront quant & quant leurs peres & leurs ayeulx , qui ont ſervy d'aliment & de nourriture à ſon corps : ces muſcles , dit-il , cette chair & ces veines , ce ſont les voſtres , pauvres fols que vous eſtes : vous ne recognoiſſez pas que la ſubſtance des membres de vos anceſtres ſ'y tient encore : favourez les bien , vous y trouverez le gouſt de vôtre propre chair : » Invention qui ne ſent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans , & qui repréſentent cette action quand on les aſſomme ; ils peignent le prifonnier crachant au viſage de ceux qui le tuent , & leur faiſant la moue. De vray il ne ceſſent juſques au dernier ſoupir , de les braver & deffier de parole

146 ESSAIS DE MONTAIGNE,
& de contenance. Sans mentir, au pris
de nous, voilà des hommes bien sauva-
ges : car ou il faut qu'ils le soient bien
à bon escient, ou que nous le soyons :
il y a une merveilleuse distance entre leur
forme & la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes,
& en ont d'autant plus grand nombre,
qu'ils sont en meilleure reputation de
vaillance.

C'est une beauté remarquable en leurs
mariages, que la mesme jalousie que nos
femmes ont pour nous empescher de l'a-
mitié & bien-veillance d'autres femmes,
les leurs l'ont toutes pareilles pour la
leur acquérir. Estans plus soigneuses de
l'honneur de leurs maris, que de toute
autre chose, elles cherchent & mettent
leur sollicitude à voir le plus de compa-
gnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est
un tesmoignage de la vertu du mary. Les
nostres crieront au miracle : ce ne l'est
pas. C'est une vertu proprement matri-
moniale, mais du plus haut estage. Et

en la Bible , Léa , Rachael , Sara & les femmes de Jacob , fournirent leurs belles servantes à leurs marys : & (19) Livia seconda les appetits d'Auguste , à son interest : & la femme du Roy Dejotarus (20) *Stratonique* , presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle jeune fille de chambre qui la servoit , mais en nourrit soigneusement les enfants , & leur fait espaule à succéder aux Etats de leur pere. Et afin qu'on ne pense point que tout ceci se fasse par une simple & servile obligation à leur usance , & par l'impression de l'autorité de leur ancienne

(19) *Et Livie , contre ses propres intérêts , seconda les appetits d'Auguste.* Suet. in Aug. c. 71. Circa libidines hæsit Augustus : Postea quoque , ut ferunt , ad vitiandas virgines promptior , quæ sibi undique etiam ab Uxore conquirerentur.

(20) Voyez Plutarque dans son *Traité , des vertueux faits des Femmes* , à l'article *Stratonice*. — Si Montagne eût nommé cette femme de Dejotarus *Stratonice* , comme a fait Amyot , il auroit épargné une petite méprise à son traducteur Anglois , qui prenant le mot de *Stratonique* pour un nom de pays , a dit , *The Wife of King Dejotarus of Stratonica* , la femme du Roi Dejotarus de Stratonique. — La Galatie , dit Plutarque , a encore produit Stratonice , femme de Dejotarus , &c. Tom. II , p. 258. Ç. Lutet. 1624.

248 ESSAIS DE MONTAIGNE,
coustume , sans (21) discours & sans jugement , & pour avoir l'ame si stupide , que de ne pouvoir prendre autre party , il faut alleguer quelques traits de leur suffisance.

Outre celuy que je viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres , j'en ay une autre amoureuse , qui commence en ce sens : « Couleuvre , arreste-toy ; »
» arreste-toy couleuvre , afin que ma sœur »
» sur le patron de ta peinture , la façon & l'ouvrage d'un riche cordon , que »
» je puisse donner à ma mie : ainsi soit »
» en tout temps ta beauté & ta disposition preferée à tous les autres serpens : »
Ce premier couplet , c'est le refrain de la chanson. Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger cecy , que non seulement il n'y a rien de barbare en cette imagination , mais qu'elle est tout à fait Anacreontique.

Leur langage au demeurant , c'est un

(21) Sans raison.

langage doux , & qui a le son agreable , retirant aux terminaisons Grecques.

Trois d'entre eux , ignorans combien , coustera un jour à leur repos , & à leur bonheur , la cognoissance des corruptions de deçà , & que de ce commerce naistra leur ruine , comme je presuppose qu'elle soit desja avancée (bien iniferables de s'estre laissés piper au desir de la nouvelleté , & avoir quitté la douceur de leur Ciel , pour venir voir le nôstre) furent à Roüan , du temps que feu le Roy *Charles neufvieme* y estoit : le Roy parla à eux long-temps : on leur fit voir nôstre façon , nôstre pômpe , la forme d'une belle ville. Après cela , quelqu'un leur en demanda leur advis , & voulut sçavoir d'eux , ce qu'ils avoyent trouvé de plus admirable : ils respondirent trois chofes , dont j'ay perdu la troisieme , & en suis bien marry ; mais j'en ay encore deux en ma memoire. Ils dirent qu'ils trouvoyent en premier lieu fort étrage , par tant de grands hommes portants barbe , forts & armez , qui

CHAPITRE XXXI.

*Qu'il faut sobrement se mesler de juger
des ordonnances Divines.*

LE vray champ & subject de l'impos-
ture, sont les choses inconnues : d'autant
qu'en premier lieu l'estrangeté mesme don-
ne credit ; & puis n'estants point subjectes
à nos discours ordinaires, elles nous ostent
le moyen de les combattre. A cette cause,
dit Platon, (1) est-il ~~bien~~ plus ayse de
satisfaire, parlant de la nature des Dieux,
que de la nature des hommes ! parce que
l'ignorance des auditeurs prestant une belle
& large carriere, & toute liberté, au
maniement d'une matiere cachée. Il ad-
vient de là qu'il n'est rien cru si ferme-
ment, que ce qu'on sçait le moins ; ny
gens si asseurez, que ceux qui nous con-
tent des fables, comme Alchymistes, Pro-

(1) C'est dans le dialogue intitulé *Critias*, vers
le commencement, p. 107. B. Edit. Henr. Steph.

gnostiqueurs, (2) Judiciaires, Chiromantiens , Medecins (3) *id genus omne*. Aufquels je joindrois volontiers, si j'osois , un tas de gens , Interpretes & contrerolleurs ordinaires des desseins de Dieu , faisants estat de trouver les causes de chaque accident , & de voir dans les secrets de la Volonté Divine (4) les motifs incomprehensibles de ses œuvres. Et quoy que la varieté & discordance continuelle des evenemens , les rejette de coin en coin , & d'orient en occident , ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf , & de mesme crayon peindre le blanc & le noir. En une Nation Indienne il y a cette louable observance , quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou bataille , ils en demandent publiquement pardon au Soleil , qui est leur Dieu , comme d'une action injuste : rapportant

(2) C'est-à-dire *Astrologues*.

(3) Et tous les gens de cet ordre. *Horat. Sat. 2.*

(4) Gens qui déterminent avec la dernière précision les desseins de Dieu , la durée , l'efficace , & l'étendue de ses faveurs , &c.

255; ESSAIS DE MONTAIGNE,
leur heur ou malheur à la raison divine ;
& luy subvertant leur jugement & dis-
cours.

Suffit à un Chrestien croire toutes
choies venir de Dieu : les recevoir avec
reconnoissance de sa divine & inscripta-
ble sapience : pourtant les prendre en
bonne part , en quelque vilage qu'elles
lui soient envoyées. Mais je trouve mau-
vais ce que je voy en usage , de cher-
cher à fermer & appuyer nostre Religion
par la prospérité de nos entreprises. Nostre
creance a assez d'autres fondemens , sans
l'authoriser par les événemens : Car le
peuple accoustumé à ces arguments plau-
sibles , & proprement de son goût , il est
danger , quand les événemens viennent à
leur tour contraires & desavantageux ,
qu'il en esbranle sa foy : Comme aux
guerres où nous sommes pour la Reli-
gion , ceux qui eurent l'avantage (5)

(5) Grande escarmouche qui pensa engager
une bataille générale entre les troupes de l'A-
miral de Coligny & celles du Duc d'Anjou , au
mois de Mai de l'an 1568.

au rencontre de la Roche l'Abeille, faisant grand feste de cet accident, & se servant de cette fortune; pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent après à excuser leurs (6) defortunes de Montcontour & Jarnac, sur ce que ce sont verges & chastiemens paternels; s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aysement sentir que c'est prendre d'un sac deux moulures, & de mesme bouche souffler le chaud & le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrais fondemens de la verité.

C'est une belle bataille navale qui s'est gagnée (7) ces mois passez contre les Turcs, sous la conduite de *Don Juan d'Autria*: mais il a bien plu à Dieu en faire autres fois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal ayse

(6) La bataille de Montcontour gagnée par le Duc d'Anjou, en 1569, au mois d'Octobre. Ce Prince avoit gagné celle de Jarnac au mois de Mars de la même année,

(7) En 1571.

256 ESSAIS DE MONTAIGNE,
de ramener les choses divines à nostre
balance , qu'elles n'y souffrent du deschet.
Et qui voudroit rendre raison de ce que
Arrius & (8) Leon son Pape , Chefs

(8) D'où que Montagne ait tiré ce *Léon Pape* , il a eu ses garants , & il ne s'est pas mis en peine d'examiner le poids de leur autorité. *Christ. Sandius* , qui plein d'un zele de secte , a cherché partout de quoi grossir le nombre des Arriens , n'avoit garde d'oublier cet exemple : mais dans le fond c'est de divers auteurs Catholiques-Romains qu'il a pris tout ce qu'il en dit dans *Nucleus Hist. Eccles.* L. II , p. 110 & seqq. Edit. Cosmop. 1668. Voici le fait. *Vincent de Beauvais* , *Jacques de Voragine* , auteurs du XIII^e siecle , ont parlé d'un *Léon Pape* , Arrien , qu'ils disent avoir convoqué un Concile , & rapportent le combat d'injures que Leon eut à cette occasion avec *Hilaire Evêque de Poitiers* : entr'autres choses, que le Pape ayant dit à Hilaire , *Si tu Hilarinus de Galiliâ , ego Leo , Romanæ Sedis Apostolicus judex ;* & qu'Hilaire lui répondit , *Qued si Leo , sed non de Tribu Juda , etsi judicans resides , sed non in sede Majestatis* , &c. *Jacques de Voragine* & un *Compilateur chronologique* anonyme que l'on cite , font mourir ce Pape , précisément de la même maniere , qu'on a débité qu'étoit mort Arrius. Les *Centuriateurs de Magdebourg* , *Cent.* IV , cap. 10 , ont copié tout cela ; *Baronius* , ad ann. 362 , §. 245 , le rejette en un mot , comme une pure fable. Le Cardinal *Jean de Turrecremata* y a pourtant ajouté foi , dans son traité de *Potestate Ecclesiasticâ* , Lib. II , c. 6 , comme le remarque aussi *Jean Neukler* dans sa *Chronique* , *Generat.* XII , in fine , où il laisse lui-même la chose indécise. Il dit encore que selon quelques-uns , les auteurs qui ont parlé de ce Pape Leon , ont mis son nom pour celui de *Liberius*. *Sandius* au contraire prétend que c'étoit un véritable Pape , fait successeur de *Félix* , c'est-à-dire de celui

principaux de cette herésie , moururent en divers temps , de morts si pareilles & si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garde-robe , (9) tous deux y rendirent subitement l'ame) & exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu , y pourroit bien encore adjouster la mort de Heliogabalus , (10) qui fut aussi tué en un retraits. Mais quoy ? Irrenée se trouve engagé en mesme fortune.

Dieu nous voulant apprendre , que les bons ont autre chose à esperer , & les mauvais autre chose à craindre , que les fortunes ou infortunes de ce monde ; il les manie & applique selon

qui fut mis à la place de Liberius : & pour montrer que toute cette histoire vient d'auteurs plus anciens que ceux où on la trouve , il ajoute que Vincent de Beauvais , en la rapportant , cherche à la rendre douteuse ; & que par conséquent il ne l'a pas inventée. — Cette note , si pleine de recherches curieuses , m'a été communiquée par M. Barbeyrac.

(9) S. Athanase , *Epist. ad Serapionem* , rapporte la mort d'Arrius. — Pour la mort de Leon , toute pareille à celle d'Arrius , voyez la note 8 , qui précède immédiatement celle-ci.

(10) In latrinâ ad quam confugerat occisus. *Ælii Lampridii Heliogabalus* , p. 107.

258 ESSAIS DE MONTAIGNE,
sa disposition occulte ; & nous oste le
moyen d'en faire sottement nostre profit.
Et se moquent ceux qui s'en veulent
prévaloir selon l'humaine raison. Ils n'en
donnent jamais une touche, qu'ils n'en
reçoivent d'eux. Saint Augustin en fait
une belle preuve sur ses adversaires. C'est
un conflict qui se decide par les armes
de la memoire , plus que par celles de la
raison. Il se faut contenter de la lumiere
qu'il plaist au Soleil nous communiquer
par ses rayons ; & qui eslevera les-yeux
pour en prendre une plus grande dans son
corps mesme , qu'il ne trouve pas estran-
ge , si pour la peine de son outrecuidance
il y perd la veue. [a] *Quis hominum potest
scire consilium Dei , aut quis poterit cogi-
tare , quid velit Dominus ?*

a Quel homme peut savoir les desseins de Dieu ,
ou imaginer ce que veut le Seigneur ? *Sapient. c.
IX, vs. 13.*



CHAPITRE XXXII.

De fuir les voluptez au prix de la vie.

J'AVOIS bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lorsqu'il y a plus de mal que de bien à vivre : & que de conserver nostre vie & nostre tourment & incommodité , c'est choquer les reigles mesmes de la nature , comme disent ces vieilles reigles ,

(a) *Ou une vie tranquille , ou une mort heureuse. — Il est beau de mourir lorsque la vie est à charge. — Il vaut mieux cesser de vivre que de vivre dans la misere.*

Mais de pousser le mespris de la mort jusques à tel degré que de l'employer pour se distraire des honneurs , richesses , grandeurs , & autres faveurs & biens que

(a) On trouve dans *Stobée*, ferm. 20, des sentences toutes pareilles à ces trois-là.

nous appellons la fortune : comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner , sans y adjoûter cette nouvelle recharge , je ne l'avois veu ni commander , ni pratiquer jusques lors que ce passage de Seneca me tomba entre mains ; auquel conseillant à Lucilius personnage puissant & de grande autorité autour de l'Empereur , de changer cette vie voluptueuse & pompeuse , & de se retirer de cette ambition du monde , à quelque vie solitaire , tranquille & philosophique : sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : Je suis d'avis (*dit-il*)
 » (1) que tu quittes cette vie-là , ou la
 » vie tout à fait : bien te conseille-je de
 » suivre la plus douce voye , & de destacher
 » plustost que de rompre ce que tu as mal
 » noué ; pourveu que , s'il ne se peut au-

(1) *Censeo aut ex vitâ istâ tibi , aut è vitâ exeundum. Sed illud idem existimo, leni eundem viâ, ut quod malè implicuisti, solvas potius quàm abrum-pas, dummodò si alia solvendi ratio non erit, vel abrum-pas. Nemo tam timidus est ut malit semper pendere quàm semel cadere. Epist. 22.*

» tremement destacher , tu le rompes. Il n'y
 » a homme si coüard qui n'ayme mieux
 » tomber une fois , que de demeurer tous-
 » jours en branle. » J'eusse trouvé ce con-
 seil sortable à la rudesse Stoïque : mais
 il est plus estrange qu'il soit emprunté
 d'Epicurus , qui escrit à ce propos cho-
 ses toutes pareilles à Idomeneus. Si est-
 ce que je pense avoir remarqué quelque
 traict semblable parmy nos gens , mais
 avec la moderation Chretienne. Saint
 Hilaire Evêque de Poitiers , ce fameux
 ennemi de l'heresie Arienne , estant en
 Syrie , fust adverty qu'Abra sa fille unique
 qu'il avoit laissée pardeçà avec la mere ,
 estoit poursuivie en mariage par les plus
 apparents Seigneurs du pais , comme fille
 très-bien nourrie , belle , riche , & en
 fleur de son aage : il lui escrivist (com-
 me nous voyons) qu'elle ostant son af-
 fection de tous ces plaisirs & avantages
 qu'on luy presentoit : qu'il luy avoit
 trouvé en son voyage un party bien plus
 grand & plus digne , d'un mary de bien

262 ESSAIS DE MONTAIGNE,
autre pouvoir & magnificence, qui luy
feroit presens de robes & de joyaux, de
prix inestimable. Son dessein estoit de luy
faire perdre l'appétit & l'usage des plai-
sirs mondains, pour la joindre toute à
Dieu : mais à cela, le plus court & plus
certain moyen luy semblant estre la mort
de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres
& oraisons, de faire requeste à Dieu de
l'oster de ce monde, & de l'appeller
à foy, comme il advint : car bientoist après
son retour, elle luy mourut ; de quoy il
montra une singuliere joie. Cettuy-cy sem-
ble encherir sur les autres, de ce qu'il
s'adresse à ce moyen de prime face, le-
quel ils ne prennent que subsidiairement ;
& puis que c'est à l'endroit de sa fille
unique. Mais je ne veux ôbmettre le bout
de cette hïstoire, encore qu'il ne soit
pas de mon propos. La femme de Saint
Hilaire ayant entendu par luy, comme
la mort de leur fille s'estoit conduite par
son dessein & volonté, & combien elle
avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce

monde , que d'y estre , print une si vive apprehension de la beatitude éternelle & celeste , qu'elle sollicita son mary avec extreme instance , d'en faire autant pour elle. Et Dieu à leurs prieres communes , l'ayant retirée à soy , bientoist après , ce fust une mort embrassée avec singulier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII.

La fortune se rencontre souvent au train de la raison.

L'INCONTANCE du branle divers de la fortune , fait qu'elle nous doit presenter toute espece de visage. Y a-t'il action de justice plus expresse que celle-cy ? Le Duc de Valentinois ayant resolu (1) d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete , chez qui le Pape Alexandre

(1) En 1503. Historia di Francesco Guicciardini , L. VI , p. 267. In Vinegia , appresso Gabriel Giolito , an. 1568.

264 ESSAIS DE MONTAIGNE,
sixiesme son pere, & luy, alloient souper
au Vatican, envoya devant quelque bou-
teille de vin empoisonnée, & commanda
au Sommelier qu'il la gardast bien soigneu-
sement : le Pape y estant arrivé avant le
fils, & ayant demandé à boire, ce Som-
melier, qui pensoit ce vin ne luy avoit
esté recommandé que pour la bonté, en
servit au Pape ; & le Duc mesme y arri-
vant sur le point de la collation, & se
fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bou-
teille, en prit à son tour ; en maniere
que le Pere en mourut soudain, & le fils,
après avoir esté longuement tourmenté de
maladie, fut réservé à un'autre pire fortune.

Quelquefois il semble à point nommé
qu'elle se joüe à nous : Le Seigneur d'Es-
trée, lors Guidon de Monsieur de Van-
dosme, & le Seigneur de Licques, Lieu-
tenant de la compagnie du Duc d'Ascor,
estans tous deux serviteurs (2) de la sœur

(2) Dans les mémoires de *Mart. du Bellay*, d'où
ce fait a été pris, L. II, fol. 86 & 87, il est dit que
cette dame étoit sœur du Seigneur de Fouquerolles.

(1) que les Grecs sous Pausanias gagnèrent contre Mardonius & les Perses , les victorieux suivant leur coutume , venant à partir entre eux la gloire de l'exploit , attribuerent à la Nation Spartiate , de préexcellence de valeur en combat. Les Spartiates excellents juges de la vertu , quand ils vindrent à décider à quel particulier de leur Nation devoit demeurer l'honneur d'avoir le mieux fait en cette journée , (2) trouverent qu'Aristodemus s'estroit le plus courageusement hazardé : mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix , parce que sa vertu avoit esté incitée du desir de se purger du reproche , qu'il avoit encouru au fait des Thermopyles , & d'un appetit de mourir courageusement , pour garantir sa honte passée.

Nos jugemens sont encores malades ,

[1] Montagne a mis par méprise *Potidée*, au lieu de *Platée*. Cornel. Nepos dans la vie de Pausanias, p. 1. *Hujus illustrissimum est prælium apud Platæam.*
 (2) Herodot. L. IX, p. 614, 615.

290 ESSAIS DE MONTAIGNE,
& suivant la depravation de nos mœurs.
Je vois la plupart des esprits de mon
temps faire les ingénieux à obscurcir la
gloire des belles & généreuses actions
anciennes, leur donnant quelque inter-
pretation vile, & leur controuvant des
occasions & des causes vaines : Grande
subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus
excellente & pure, je m'en vais y fournir
vraysemblablement cinquante vicieuses in-
ventions. Dieu sçait, à qui les veut
estendre, quelle diversité d'images ne
souffre nostre interne volonté. Ils ne font
pas tant malicieusement, que lourdement
& grossièrement, les ingénieux, (;) à
tout leur médifance.

La même peine qu'on prend à detrac-
ter de ces grands Noms, & la même
licence, je la prendroy volontiers à leur
prester quelque tour d'espaule pour les
hausser. Ces rares figures, & tirées pour
l'exemple du monde, par le consentement

(;) Avec leur médifance.

des sages, je ne me feindroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit en interpretation & favorable circonstance. Et il faut croire, que les efforts de nostre invention sont loing au dessous de leur merite. C'est l'office des gens de bien, de peindre la vertu la plus belle qui se puisse. Et ne messieroit pas, quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce que ceux-cy forment au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur créance à leur portée, dequoy je viens de parler; ou comme je pense plustost, pour n'avoir pas la vue assez forte & assez nette ny dressée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïve: comme Plutarque dit, que de son temps, aucuns attribuoient la cause de la mort du jeune Caton, à la crainte qu'il avoit de Cesar: dequoy il se picque avecque raison: & peut-on juger par là, combien il se fust encore plus offensé de ceux qui l'ont attribué à

L'ambition. Sous gens. Il eust bien fait une belle action, genereuse & juste plustost a, ec ignominie, que pour la gloire. Ce personnage-là fut veritablement un patron que la nature choisit, pour montrer jusques où l'humaine vertu & fermeté pouvoit atteindre.

Mais je ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument. Je veux seulement faire luicter ensemble, les traicts de cinq Poëtes Latins, sur la louange de Caton, & pour l'interest de Caton : & par incident, pour le leur aussi. Or devra l'enfant bien nourry, trouver au prix des autres, les deux premiers traïnans : le troisieme, plus verd, mais qui s'est abattu par l'extravagance de sa force. Il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encore, pour arriver au quatriesme, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il jurera ne pouvoir

estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira.

(4) Voicy merveilles : Nous avons bien plus de Poètes, que des juges & interpretes de Poësie. Il est plus aysé de la faire, que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peut juger par les préceptes & par art, mais la bonne, la suprefme, la divine est au dessus des reigles & de la raison. Quiconque en discerné la beauté, d'une veue ferme & rassise, il ne la void pas, non plus que la splendeur d'un éclair. Elle ne pratique point notre jugement : elle le ravit & ravage. La fureur, qui espoinçonne celui qui la sçait pénétrer, (5) fient encores un tiers, à la luy ouyr traiter & reciter : comme l'aimant attire non-seulement une aiguille, mais infond encore en icelle sa faculté d'en attirer d'autres : & il se void plus clairement aux theatres, que l'inspiration sa-

(4) Une chose fort surprenante, c'est que nous avons, &c.

(5) Frappe.

crée des Muses ayant premièrement agité le Poëte à la cholere , au deuil , à la hayne , & hors de soy , où elles veulent , frappe encore par le Poëte l'acteur , & par l'acteur , consecutivement tout un peuple. C'est l'enfileur de nos aiguilles , suspendues l'une de l'autre.

Dès ma première enfance , la Poësie a eu cela , de me transpercer & transporter. Mais ce ressentiment bien vif , qui est naturellement en moy , a esté diversement manié par diversité de formes , non tant plus hautes & plus basses (car c'étoient tousjours des plus hautes en chaque espece) comme différentes en couleur. Premièrement , une fluidité gaye & ingénieuse : depuis une subtilité aiguë & relevée : enfin , une force meure & constante. L'exemple le dira mieux : **OVIDE** , **LUCAIN** , **VIRGILE**. Mais voyla (6) nos gens sur la carrière.

(6) Les cinq Poëtes Latins qui par les traits différens dont ils ont peint Caton , se sont peints eux-mêmes.

a Sit Cato dum vivit sanè vel Cesare major ,

dit l'un :

e & invidium devicti morte Catonem ,

dit l'autre. Et l'autre parlant des Guerres Civiles d'entre Cesar & Pompeius ,

f Victrix causa Diis placuit , sed victa Catoni.

Et le quatriesme sur les louanges de Cesar :

*g Et cuncta terrarum subacta ,
Præter atrocem animum Catonis.*

Et le maistre du chœur , après avoir esté les noms des plus grands Romains en peinture , finit en cette maniere :

h his dantem jura Catonem.

d Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César. *Martial. L. VI, Epigr. 32.*

e Et Caton indomtable ayant domté la mort. *Manil. Astronomicon, L. IV, vs. 87.*

f Le vainqueur plut aux Dieux ; à Caton, le vaincu. *Lucan. L. I, vs. 128.*

g Tout le monde à ses pieds, hormis la fièvre Caton. *Horat. L. II, Od. 1, vs. 23, 24.*

h Avec Caton qui donne à tous la Loi. *Virg. Eneid. L. VIII, vs. 670.*



CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.

QUAND nous rencontrons dans les histoires, (1) qu'Antigonus sçut très-mauvais gré à son fils de luy avoir présenté la teste du Roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy : & que l'ayant veu il se print bien fort à pleurer : Et que le Duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du Duc Charles de Bourgogne, (2) qu'il venoit de deffaire, & en porta le deuil en son enterrement : (3) qu'en la bataille d'Auray (que le Comte de Montfort gagna contre Charles de Blois,

(1) Plutarq. dans la vie de Pyrrhus, vers la fin.

(2) Devant Nancy, en 1477.

(3) Donnée en 1364, sous le regne de Charles V, Roi de France.

sa partie pour le Duché de Bretaigné). le victorieux rencontrant le corps de son ennemy trespasé, (4) en mesna grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain :

« E' così aven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre, con la vista hor' chiara, hor' bruna.

Quand on présenta à Cesar la teste de Pompeius, (5) les histoires disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain & malplaisant spectacle. Il y avoit eu entre eux une si longue intelligence, & société au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques & d'alliances, qu'il ne faut pas croire que cette conte-

(4) Froissart, Vol. I, ch. 228.

« C'est ainsi que l'esprit couvre sa passion sous une apparence contraire, d'un œil tantôt gai, tantôt triste. *Pétrarque*, fol. 25. de l'édition de Gab. Giolito, an. 1545.

(5) Il eut en horreur *Theodorus* qui lui en présenta la teste, tournant la teste d'un autre costé, dit *Plutarque*, pour ne la point voir : mais bien prit-il son cachet, & en le regardant se prit à pleurer. *Vie de César*, c. 13 de la traduct. d'Amyot.

298 ESSAIS DE MONTAIGNE,
hance fust toute fausse & contrefaite;
comme estime cet autre :

*b tutumque putavit
Jam bonus esse sacer, lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore lato.*

Car bien qu'à la verité la pluspart de nos
actions ne soyent que masque & fard, &
qu'il puisse quelquefois estre vray,

c Heredis fletus sub personâ risus est.

si est-ce qu'au jugement de ces accidens,
il faut considerer, comme nos ames se
trouvent agitées de diverses passions. Et
tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il
il y a une assemblée de diverses humeurs,
desquelles celle-là est maistresse, qui
commande le plus ordinairement en nous
selon nos complexions; aussi en nostre

b Croyant alors, qu'il pouvoit, sans péril, faire
le bon beau-pete, il versa des larmes forcées, &
poussa des soupirs d'un cœur tout rempli de joie.
Lucan, L. IX, vs 1033, &c.

c Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le
masque.

Ex Publii Mimiæ, apud Aul. Gellium, L. XVII,
c. 14. — C'est de la Demoiselle de Gournay que
j'ai emprunté ce vers françois.

ame , bien qu'il y ait divers mouvemens qui l'agitent , faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage , que pour la volubilité & souplesse de nostre ame , les plus foibles par occasion ne regagnent encores la place , & ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non-seulement les enfans , qui vont tout naïvement après la nature , pleurer & rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peut vanter , quelque voyage qu'il face à son souhait , qu'encores au despartir de sa famille , & de ses amis , il ne se sente frissonner le courage : & si les larmes ne luy en eschappent tout à faict , au moins met-il le pied à l'estrié d'un visage morne & contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nées , encore tes despend-on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux : quoy que die ce bon compagnon ,

- *Et ne novis nuptis odio Venus? anne parentum*

Frastantur falsi gaudia lacrymulis,

Uberrime thalami quas intra limina fundunt ?

Non , ita me Divi , vera gemunt , juverint.

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celui-là mort , qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand je tance avec mon valet , je tance du meilleur courage que j'aye : ce sont vrayes & non feintes imprecations : mais cette fumée passée , qu'il ayt besoin de moy , je luy bien-ferray volontiers , je tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin , un veau , je n'entreprends pas de luy coudre à jamais ces titres : ne pense me desdire , pour le nommer honneste homme tantost après. Nulle qualité nous embrasse purement & universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol , de parler seul , il n'est jour ny heure à peine , en laquelle on ne

d Venus est-elle odieuse aux nouvelles mariées ? Ou se jouent-elles de leurs parens par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale ? Que je meure , si ces larmes sont sinceres. *Catull.* De comâ Berenices, Carm. LXIV, vs. 15, &c.

m'ouist gronder en moy-mesme , & contre moy , Bren du fat : & si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui pour me voir une mine tantost froide , tantost amoureuse envers ma femme , estime que l'un ou l'autre soit feinte , il est un sot. Neron prenant congé de sa mere , qu'il envoyoit noyer (6) sentit toutefois l'é-motion de cet adieu maternel : & en eust horreur & pitié. On dit que la lumiere du Soleil n'est pas d'une piece continue : mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres , que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux.

*e Largus enim liquidus sans luminis ætherius sol ,
Irrigat assidue cælum candore recenti ,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen : -*

(6) C'est ce que dit Tacite , mais sans l'affurer si positivement que Montagne. « Nero Agrippinam prosequitur abeuntem arctius oculis. & pectori hærens , sive explendæ simulatione , sive perituræ matris supremus aspectus , quamvis ferum animum retinebat. » *Annal. L. XIV.*

e Car le Soleil , source seconde de lumiere , ne cesse jamais d'arroser le ciel d'une recente lueur :

302 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ainsi esllance nostre ame ses pointes diver-
sement & imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu,
& le rança de la mutation soudaine
de sa contenance. Il estoit à considerer
la grandeur desmesurée de ses forces, au
passage de l'Hellespont, pour l'entreprise
de la Grece. Il lui (x) prit premierement
un tressaillement d'ayse, à voir tant de
milliers d'hommes à son service, & le
tesmoigna par l'allegresse & feste de son
visage: & tout soudain en mesme instant,
sa pensée luy suggérant, comme tant de
vies avoient à defaillir, au plus loing
dans un siecle, il refroigna son front, &
s'attrista jusques aux larmes.

Nous avons poursuivy avec resolute
volonté la vengeance d'une injure, & res-
fenty un singulier contentement de la vic-
toire; nous en pleurons pourtant. C'est

faisant incessamment succéder à la lumiere une
nouvelle lumiere. *Lucret. L. V, vs. 282, &c.*
(7) *Herodot. L. VII, p. 456, 457.*

pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé ; mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, & se la représente par un autre visage ; car chaque chose a plusieurs biaux & plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances & amitiés, saisissent nostre imagination, & la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe.

*f Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.
Oculus ergo animus quàm res se perciet illa,
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.*

Et à cette cause, voulants de toute cette suite (8) continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure & genereuse deliberation, il ne pletre pas

f Rien ne se fait si promptement que ce que nostre esprit conçoit & projette. Il se meut donc soi-même avec plus de rapidité qu'aucune autre chose que nous connoissons. Lucr. L. III, vs. 188, &c.

(8) Faire un ouvrage complet & tout d'une pièce.

104 ESSAIS DE MONTAIGNE,
la liberté rendue à sa Patrie , il ne pleure
pas le Tyran , mais pleure son frere. L'une
partie de son devoir est jouée , laissons-luy
en jouer l'autre.

CHAPITRE XXXVIII.

De la solitude.

LAISSONS à part cette longue compa-
raison de la vie solitaire à l'active ; Et
quant à ce beau mot , dequoy se couvre
l'ambition & l'avarice , (1) *Que nous ne
sommes pas naitz pour nostre particulier ,
ains pour le public ,* rapportons-nous en

(1) C'est ce beau principe que *Lucain* fait en-
trer dans l'éloge de *Caton d'Utique* :

*Hi mores hanc duri immota Catonis ,
Secta fuit , servare modum , finemque tenere ,
NEC SIBI , SED TOTI GENITUM SE CREDERE
MUNDO.*

Lib. II , vs. 380 , 381 , 383. — Mais *Montagne*
n'en veut ici qu'à de lâches hypocrites , qui peu-
touchés de ce généreux principe , ne s'en servent
que pour colorer leur avarice & leur ambition.

hardiment à ceux qui sont en la danse; & qu'ils se battent la conscience, si au contraire, les estats, les charges, & cette tracasserie du monde, ne se recherche plus-tost, pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'Ambition que c'est elle-mesme qui nous donne goust de la solitude. Car que fuit-elle tant que la société? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches? Il y a de quoy bien & mal faire partout. Toutefois si le mot de Bias est vray, que la pire part c'est la plus grande; ou ce que dit l'Ecclesiastique, que de mille il n'en est pas un de bon:

a Rari quippe boni: numero vix sunt totidem, quot Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili:

La contagion est très-dangereuse en la presse.

a Car les gens de bien sont fort rares: à peine y en a t'il autant que Thebes a de portes, ou le Nil d'embouchures. Juvén. Sat. XIII, vs. 26., 27.

Il faut (2) ou imiter les vitiens , ou les haïr : Tous les deux sont dangereux ; & de leur ressembler , parce qu'ils sont dissemblables.

Et les Marchands , qui vont en mer , ont raison de regarder , que ceux qui se mettent en même vaisseau , ne soyent dissolus , blasphémateurs , méchans : estimans telle société infortunée. Pourquoy Bias plaisamment , à ceux qui passoient avec luy le danger d'une grande tourmente , & appelloient le secours des Dieux : (3) *Taisez-vous , fait-il , qu'ils ne sentent point que vous soyez ici avec moy.* Et d'un plus pressant exemple : Albuquerque Viceroy en l'Inde , pour Emmanuel Roy de Portugal : en un extrême peril de fortune de mer , print sur ses épaules un jeune gar-

(2) Ces réflexions sont fidèlement traduites de Sénèque , dont voici les propres termes : *Necesse est aut imiteris , aut oderis. Utrumque autem devitandum est : ne vel similis malis fias , quia multi sunt ; neve inimicus multis , quia dissimiles sunt. Epist. 7.*

(3) Diogene Laërce , dans la vie de Bias , L. I, Segm. 86.

son , pour cette seule fin qu'en la société de leur peril , son innocence luy servist de garant & de recommandation envers la faveur divine , pour le mettre à bord. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content , voire & seul , en la foule d'un palais : mais s'il est à choisir , il en fera , dit-il , mesme la vne : il portera s'il est besoin cela ; mais s'il est en luy , il effira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre deffait des vices , s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autrui. Charondas chassoit pour mauvais [4] ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie. Il n'est rien si dissociable & sociable que l'homme : l'un par son vice , l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celui qui luy reprochoit sa conversation avec les meschants , en disant , [5] *que les Medecins vivent bien entre les malades* : Car

(4) Diodore de Sicile , L. XII , c. 4.

(5) Diog. Laërce dans la Vie d'Antisthenes

s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur, par la contagion, la veue continuelle, & pratique des maladies.

Or la fin, ce crois-je, en est tout'une, d'en vivre plus à loisir & à son aise. Mais on n'en cherche pas tousjours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez. Il n'y a guere moins de tourment au gouvernement d'une Famille que d'un Estat entier. Où que l'ame soit empeschée, elle y est toute : Et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous estre deffaits de la Cour & du Marché, nous ne sommes pas deffaits des principaux tourmens de nostre vie.

b Ratio & prudentia curas,

Non locus effusi latè maris arbiter aufert.

b C'est la raison & la prudence qui dissipent les chagrins, & non le séjour dans un lieu d'où la vue s'étend fort loin sur la mer. Horat. Epist. XI, L. I, vs. 25, 26.

L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur & les concupiscences, ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

c Et post equitem sedet atra cura.

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloîtres, & dans les escholes de Philosophie. Ny les déserts, ny les rochers creusez, ny la haine, ny les jeusnes, ne nous en demellent :

d Hæret lateri lethalis arundo.

(6.) On disoit à Socrates, que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : *Je le croy bien*, dit-il, *il s'estoit emporté avecques soy.*

e Quid terras alia calentis

Sole mutamus? Patriâ quis exul

Se quoque fugit?

c Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec nous. *Horat. Od. I, L. III, vs. 40.*

d Le trait mortel au flanc est attaché. *Æneid. L. IV, vs. 73.*

(6) Socratem quærenti cuīdam, quod nihil sibi peregrinationes profuissent, respondisse ferunt : Non immeritò hoc tibi evenit : tecum enim peregrinabar. *Senec. Epist. CIV.*

e Pourquoi changer de climat? On n'échappe

Si on ne se descharge premierement & son ame du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme est un navire, les charges empeschent moins quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place. Vous enfachez le mal en le remuant : comme les * pals s'enfoncent plus avant, & s'affermissent en les branlant & secouant. Parquoi ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut escarrer des conditions populaires, qui sont en nous : (7) il se faut sequestrer & r'avoir de soy.

f. Rupi jam vincula, dicas,

point à soi-même, en s'exilant de la Patrie. *Hor. L. II, Od. XVI, vs. 18, &c.*

* Pieux.

(7) Il faut se séparer & se dégager de soi-même.

→ Se r'avoir de maladie, *recolligere se ex morbo* . Nicot.

f Il faudroit pouvoir dire, *J'ai rompu mes fers*. Un chien à l'attache, après s'être bien tourmenté, s'échappe enfin, & prend la fuite ; mais il traîne pourtant encore une bonne partie de son lien. *Pers. Sat. V, vs. 148, &c.*

LIVRE I. CHAP. XXXVIII. 314

*Nam luctata canis nodum arripit, atq̃amen illi
Cum fugit, à collo trahitur pars longa catana.*

Nous emportons nos fers quant & nous.
Ce n'est pas une entière liberté : nous
tournons encore la vue vers ce que nous
avons laissé : nous en avons la fantaisie
pleine.

*g Nisi purgatum est pectus, quæ praelia nobis
Atque pericula sunt ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cupidinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores?
Quidde superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus, desidiisque?*

Nostre mal nous tient en l'ame : or
elle ne se peut eschapper à elle-mesme :

h In culpâ est animus, qui se non effugit unquam.

g Si notre ame n'est point réglée, à quels com-
bats, à quels périls ne sommes-nous pas exposés
malgré nous? De quels ferois rongeurs l'homme
n'est-il pas déchiré lorsqu'il est en proie à ses pas-
sions? De quelles terreurs n'est-il point agité? Et
dans quel gouffre de misere n'est-il pas plongé par
l'orgueil, la débauche, l'insolence, le luxe, &
l'oisiveté? *Lucret. Liv. V, vs. 44—49.*

h Horat. L. I, Epist. XIV, vs. 14. Je ne traduis
point ce passage, parce qu'il ne contient qu'une
répétition en latin de ce que Montagne vient de
dire en françois. Mais quoiqu'on ne découvre plus
rien de nouveau dans la pensée d'Horace, on ne

Ainsi il la faut ramener & retirer en soy. C'est la vraie solitude, & qui se peut jouyr au milieu des Villes & des Cours des Roys : mais elle se jouyt plus commodément à part. Or puisque nous entreprenons de vivre seuls, & de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous : Desprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui : Gaignons sur nous, de pouvoir à bon escient vivre seuls, & y vivre à nostr'aïse.

Stilpon estant eschappé de l'embrassement de sa ville, [8] où il avoit perdu femme, enfans, & chevance : Demetrius Poliorcetes le voyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, luy

laisse pas de trouver dans son expression, un nouvel agrément qu'il seroit très-difficile de faire passer dans une nouvelle traduction.

(8) Hic captâ patriâ, emissis liberis, amissâ uxore, cùm ex incendio publico solus, & ramen beatus exiret, interroganti Demetrio cui cognomen Poliorcetes fuit, num quid perdidisset: *Omnia*, inquit, *bona mea mecum sunt*. Senec. Epist. IX, *sub finem*.

demanda ;

demanda , s'il n'avoit pas eu de dommage ; il respondit , *que non , & qu'il n'y avoit , Dieu merci , rien perdu du sien.*

C'est ce que le Philosophe Antisthenes disoit plaisamment , [9] Que l'homme se devoit pourvoir de munitions , qui flottassent sur l'eau , & peussent à nage avec lui eschapper du naufrage. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu , s'il a soy-mesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares , Paulinus qui en estoit Eve sque , y ayant tout perdu , & leur prisonnier , prioit ainsi Dieu ; « [10] Seigneur , garde-moi de sentir cette perte : » car tu sçais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moy ». Les richesses qui le faisoient riche , & les biens qui le faisoient bon , estoient encore en leur entier.

Voyla que c'est de bien choisir les thre-

(9) Diogene Laërce , dans la vie d'Antisthenes , L. VI, Segm. 6.

(10) August. de Civit. Dei , L. I, c. 10.

lors qui puissent affranchir de l'injure : &
 de les cacher en lieu , où personne n'aille,
 & lequel ne puisse estre trahi que par
 nous-mesmes, Il faut avoir femmes, en-
 fans , biens , & sur-tout de la santé, qui
 peut ; mais non pas s'y attacher en ma-
 niere que nostre heur en despende. Il se
 faut reserver une arriere-boutique toute
 nostre , toute franche , en laquelle nous
 establissions nostre vraye liberté & prin-
 cipale retraicte & solitude. En cette-cy
 faut-il prendre nostre ordinaire entre-
 tien , de nous à nous-mesmes , & si pri-
 vé , que nulle accointance ou communi-
 cation de chose estrangere-y trouve place ;
 discourir & y rire , comme sans femme,
 sans enfans , & sans biens , sans train &
 sans valets : afin que quand l'occasion ad-
 viendra de leur perte , il ne nous soit pas
 nouveau de nous en passer. Nous avons
 une ame contournable en soy-mesme, elle
 se peut faire compagnie, elle a dequoy
 assaillir & dequoy deffendre , dequoy re-
 cevoir & dequoy donner. Ne craignons

LIVRE I. CHAP. XXXVIII. 315

pas en cette solitude , nous croupir d'oïfiveté ennuyeuse :

i in solis fis, tibi turba locis.

La vertu se contente de foy sans discipline , sans paroles , sans efforts. En nos actions accoustumées , de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grim pant contremont les ruines de ce mur , furieux & hors de foy , en butte de tant de harquebuzades : & cet autre tout cicatrisé , transi & passe de faim , delibéré de crever plustost que de luy ouvrir la porte ; pen ses-tu qu'ils y foyent pour eux ? pour tel à l'aventure , qu'ils ne vivent onques , & qui ne se donne aucune peine de leur faict : plongé cependant en l'oïfiveté & aux delices. Cettuy-cy tout pituitieux , chasteux & crasseux , que tu vois sortir après minuit d'un estude , pen ses-tu qu'il cherche parmi les livres , comme il se rendra plus homme de bien ,

* Aux solitaires Neux fois un monde à toi-même. Tibull. L. IV, Eleg. XIII, vs. 12.

316 ÉSSAIS DE MONTAIGNE,
plus content & plus sage ? Nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute, & la vraie orthographe d'un mot Latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos & la vie, à la réputation & à la gloire, la plus inutile, vaine & fausse monnoye, qui soit en nostre usage ? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur : chargeons-nous encore de celle de nos femmes, de nos enfans, & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine, prenons encore à nous tourmenter, & rompre la teste, de ceux de nos voisins & amis.

*¶ Vah quemquamne hominem in animum institueret,
aut.*

Parare, quod sit charius, quem ipse est sibi ?

La solitude me semble avoir plus d'apparence, & de raison, à ceux qui ont donné au monde leur âge plus actif & fleurissant, à l'exemple de Thales. C'est

*¶ Est-il possible qu'un homme s'aïlle mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même ?
Terent. Adolph. Act. I, Sc. I, vs. 13, 14.*

nots desnoier de la société, puis que assez vescu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie; ramenons à nous, & à nostre aise nos pensées & nos intentions. Ce n'est point une legere partie que de faire seurement la retraicte: elle nous empêche assez, sans y mesler d'autres entreprinſes. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons-nous-y; plions bagage; prenons de bonne heure congé de la compagnie: despétons-nous de ces violentes prinſes, qui nous engagent ailleurs, & esloignent de nous. Il faut desnoier ces obligations si fortes: & meshuy aymer cecy & cela, mais n'espouser rien que soy: C'est-à-dire, le reste soit à nous; mais non pas joint & collé en façon qu'on ne le puisse despendre sans nous escorcher, & arracher ensemble quelque piece du nostre.

La plus grande chose du monde c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous n'y pouyons rien apporter. Et qui

318 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ne peut prester , qu'il se deffende d'em-
prunter. Nos forces nous faillent : retirons-
les , & resserrons en nous. Qui peut ren-
verser & confondre en soy les offices de
tant d'amitez , & de la compagnie , qu'il
le face. En certe cheute , qui le rend inu-
tile , poissant & importun aux autres ,
qu'il se garde d'estre importun à soy-mes-
me , & poissant & inutile. Qu'il se flatte
& caresse , & sur tout se regente , respec-
tant & craignant sa raison & sa conscien-
ce : si qu'il ne puisse sans honre , brôn-
cher en leur presence. [1] *Rarum est enim ,
ut satis se quisque vereatur.* Socrates dit ,
(11) que les jeunes doivent se faire ins-
truire ; les hommes s'exercer à bien faire :
les vieux se retirer de toute occupation
civile & militaire , vivants à leur discrétion , sans obligation à certain office.

Il y a des complexions plus propres à ces

1 Il est rare qu'on se respecte assez soi-même.
Quintil. L. X, c. 7.

(11) Ceci est tiré de Stobée, Serm. XLI, où on le met parmi les apophtegmes des Pythagoriciens.

preceptes de la retraicte les unes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle & lasche , & un'affection & volonté delicate , & qui ne s'affervit & ne s'employe pas aysément , desquels je suis & par naturelle condirion & par discours , ils se plieront mieux à ce conseil , que les ames actives & occupées , qui embrassent tout , & s'engagent par tout , qui se passionnent de toutes choses ; qui s'offrent , qui se presentent , & qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ses commoditez accidentales & hors de nous , en tant qu'elles nous sont plaisantes , mais sans en faire nostre principal fondement. Ce ne l'est pas : ny la raison , ny la nature ne le veulent. Pourquoi contre ses loix asservirons-nous nostre contentement à la puissance d'autrui ? D'anticiper aussi les accidens de fortune , se priver des commoditez qui nous sont en main , comme plusieurs ont faict par devotion , & quelques Philosophes [12]

(12) Par raison.

320 ESSAIS DE MONTAIGNE,
par discours, se servir soy mesmes, con-
cher sur la dure, se crever les yeux, jeter
ses richesses emmy la riviere, rechercher
la douleur (ceux-là pour, par le tour-
ment de cette vie, en acquérir la beati-
tude d'une autre; ceux-cy pour, s'estans
logez en la plus basse marche, se mettre
en seureté de nouvelle cheute) c'est l'ac-
tion d'une vertu excessive. * Les natures
plus roides & plus fortes facent leur ca-
chette mesme, glorieuse & exemplaire.

*m Tuta & parvula laudo,
Cum res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verum ubi quid melius contingit & unctius, idem
Hoc sapere & solos aio bene vivere, quorum
Conspicere nitidis fundata pecunia villis.*

Il y a pour moy assez affaire sans aller si
avant. Il me suffit, sous la faveur de la

[* Que les natures plus roides fassent, &c.

m Je puis fort bien m'accommoder d'un petit
revenu assuré, lorsque je n'ai rien de plus. Mais si
je viens à jouir de quelque chose de meilleur & de
plus délicat, je dis qu'il n'y a de gens habiles &
fortunés que ceux qui jouissent d'un gros revenu,
fondé sur de belles terres. *Horat. L. I, Epist. 15.*
vs. 42-46.

fortune , me preparer à sa defaveur ; & me representer estant à mon aise , le mal advenir , autant que l'imagination y peut atteindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux joustes & tournois , & contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaus le Philosophe moins reformé , pour le sçavoir (13) avoir usé d'utensiles d'or & d'argent , selon que la condition de sa fortune le luy permettoit : & l'estime mieux , que s'il s'en fust demis , de ce qu'il en usoit modérément & liberalement.

Je voy jusques à quels limites va la nécessité naturelle : & considérant le pauvre mendiant à ma porte , souvent plus enjoué & plus sain que moy , je me plante en la place : j'essaye de chauffer mon ame à son biais. Et courant ainsi par les autres exemples , quoy que je pense la mort , la pauvreté , le mespris , & la maladie à

(13) Diog. Laërce , dans la vie d'Arcesilaus , liv. IV , Segm. 38.

322 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
mes talons , (14) je me résous aisément
de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre
que moy prend avec telle patience : Et ne
veux croire que la bassesse de l'entende-
ment puisse plus que la vigueur , ou que
les effets du discours ne puissent arriver
aux effets de l'accoustumance. Et con-
noissant combien ces commoditez acces-
soires tiennent à peu , je ne laisse pas en
pleine jouissance , de supplier Dieu pour
ma souveraine-requête , qu'il me rende
content de moy-mesme , & des biens qui
naissent de moy. Je voy des jeunes-hom-
mes gaillards , qui portent nonobstant
dans leurs coffres une masse de pillules ,
pour s'en servir quand le rhume les prés-
fera ; lequel ils craignent d'autant moins ,
qu'ils en pensent avoir le remède en
mains. Ainsi faut-il faire : & encore si on
se sent subject à quelque maladie plus
forte , se garnir de ces medicamens qui
assoupissent & endorment la partie.

(14) *C'est-à-dire*, je me détermine aisément à
ne pas craindre ce qu'un homme au-dessus de
moi souffre si patiemment.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie , ce doit estre une occupation non pénible ny ennuyeuse : autrement pour neant ferions-nous estar d'y estre venus chercher (15) le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chascun : Le mien ne se s'accommode aucunement au mesnage. Ceux qui l'aiment , ils s'y doivent addonner avec moderation.

n Conentur sibi res , non se submittere rebus.

C'est autrement un office servile que la mesnagerie , comme le nomme Salluste (16) : Elle a des parties plus excusables , comme le soing des jardinages que Xenophon attribue à Cyrus : Et se peut trouver un moyen , entre ce bas & vil soing , rendu & plein de sollicitude , qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout ;

(15) Le repos.

Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses , plutôt que de s'y assuiettir. *Horat. Lib. I, Epist. I, vs. 19.*

(16) Neque vero agrum colendo , aut venando , servitibus officiis intentum , &c. *Catil. 2. 4.* au commencement.

324 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
& cette profonde & extreme nonchalance,
laissant tout aller à l'abandon , qu'on voit
en d'autres :

• *Democriti pecus edit agellas
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore uelox.*

Mais oyons le conseil que donne le
jeune Plinè (17) à Cornelius Rufus son
amy , sur ce propos de la solitude : *Je te
conseille en cette pleine & grasse retraite
où tu es, de quitter à tes gens ce bas & ab-
ject soing du mesnage , & t'adonner à l'es-
tude des Lettres , pour en tirer quelque
chose qui soit toute tienne.* Il entend la
reputation : d'une pareille humeur à celle
de Cicero , qui dit vouloir employer sa so-
litude & sejour des affaires publiques , à

• Le bétail gâtoit les terres & les champs de
Démocrite , tandis que son esprit , comme séparé
de son corps , n'étoit occupé que des recherches les
plus sublimes. *Horat. L. I, Epist. XII, vs. 12, 13.*

(17) Dans la troisieme Epître du premier Livre,
adressée , non à *Cornelius* , mais à *Caninus Rufus* :
« *Quin tu (tempus est enim) humiles & sordidas
curas aliis mandas : & ipse te in alto isto pingui
ecessu studiis adferis. — Effinge aliquid & excuda
quod sit perpetuum tuum.* »

s'en acquérir par ses Escrits une vie immortelle.

p *Usque adeone*

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?

Il semble que ce soit raison , puis qu'on parle de se retirer du monde , qu'on regarde hors de luy. Ceux-cy ne le font qu'à demy. Ils dressent bien leur partie , pour quand ils n'y seront plus : mais le fruit de leur dessein , ils prétendent le tirer encore lors , du monde , (18) absens , par une ridicule contradiction.

L'imagination de ceux qui par dévotion , cherchent la solitude , remplissants leur courage de la certitude des promesses divines , en l'autre vie , est bien plus sagement assortie. Ils se proposent Dieu , object infini en bonté & en puissance. L'âme a dequoy y rassasier ses desirs , en toute liberté. Les afflictions , les dou-

p Quoi donc, ton savoir n'est-il rien, si l'on ne fait que tu en as? *Perf. Sat. I. vs 23, 24.*

(18) C'est-à-dire, quoiqu'absens du monde, par une supposition ridiculement contradictoire.

316 ESSAIS DE MONTAIGNE,
leurs leur viennent à profit , employées ,
à l'acquest d'une santé & resjouissance
éternelle : la mort , à souhait , passage à
un si parfaict estat. L'aspreté de leurs
reigles est incontinent applanie par l'ac-
coustumance : & les appetits charnels ,
rebutez & endormis par leurs refus : car
rien ne les entretient que l'usage & l'e-
xercice. Cette seule fin , d'une autre vie
heureusement immortelle , merite loyale-
ment que nous abandonnions les commo-
ditez & douceurs de cette vie nostre.
Et qui peut embraser son ame de l'ardeur
de cette vive foy & esperance , réellement
& constamment , il se bastit , en la soli-
tude , une vie voluptueuse & délicate ,
au-delà de toute autre sorte de vie.

Ny la fin donc ny le moyen de ce (19)
conseil ne me contente : nous retombons
toujours de fievre en chaud mal. Cette

(19) Du conseil de Pline & de Cicéron , qu'il
faudroit quitter les affaires , & s'appliquer à l'étu-
de , pour s'immortaliser par quelque bel ouvrage.

Occupation des livres est aussi pénible que toute autre ; & autant ennemie de la santé , qui doit estre principalement considérée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager , l'avarieux , le voluptueux , & l'ambitieux. Les Sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits ; & à discerner les vrais plaisirs & entiers, des plaisirs meslez & bigarrez de plus de peine. Car la plupart des plaisirs , disent-ils , (20) nous chatouillent & embrassent pour nous estrangler , comme faisoient les larrons que les Égyptiens appelloient *Philetas* : & si la douleur de reste nous venoit avant l'ivresse , nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté , pour nous tromper , marche devant , &

(20) Ceci est traduit de Sénèque, excepté le mot de *Philetas*, que Montagne ou ses Imprimeurs ont changé mal à propos en *Philistas* : Latronum more (dit Sénèque, Epist. 51.) quos *Philetas* Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur, (voluptates) ut strangulent.

328 ESSAIS DE MONTAIGNE,
nous cache sa suite. Les Livres sont
plaisans : mais si de leur frequentation
nous en perdons enfin la gayeté & la
santé, nos meilleures pieces, quittons-les.
Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne
pouvoir contrepoiser cette perte. Comme
les hommes qui se sentent de long-temps
affoiblis par quelque indisposition, se
rangent à la fin à la mercy de la Medeci-
ne; & se font desseigner par art cer-
taines reigles de vivre pour ne les plus
outrepasser: aussi celui qui se retire en-
nuyé & desgousté de la vie commune,
doit former (21) cette-cy aux reigles de
la raison, l'ordonner & ranger par pré-
meditation & discours. Il doit avoir pris
congé de toute espece de travail, quel-
que visage qu'il porte; & fuir en gene-
ral les passions, qui empechent la tran-
quillité du corps & de l'ame; & *choisir
la route qui est plus selon son humeur:*

(21) Cette vie retirée & solitaire.

(22) *Unusquisque suū noverit ire viā.*

Au ménage , à l'estude , à la chasse , & tout autre exercice , il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir ; & garder de s'engager plus avant , où la peine commence à se mesler parmy. Il faut réserver d'embesoignement & d'occupation , autant seulement qu'il 'en est besoin pour nous tenir en haleine , & pour nous garantir des incommoditez que tire après soy l'autre extrémité d'une lasche oyiveté & assoupie.

Il y a des Sciences steriles & espineuses , & la pluspart forgées pour la presse : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme pour moy que des Livres ou plaisans & faciles , qui me chatouillent ; ou ceux qui me conseillent à reigler ma vie & ma mort :

q tacitum sylvas inter reptare salubres,

(22) Propert. L. II, Eleg. 25, vs. 38. Montagne traduit fidelement ce vers , avant que de le citer.

q Me promenant en silence dans les bois , appli-

Caractem quidquid dignum sapiente beneque est.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte & vigoureuse : moi qui l'ay commune, il faut que j'ayde à me soutenir par les commoditez corporelles : & l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantaisie, j'instruis & aiguise mon appetit à celles qui restent plus supportables à cette autre saison. Il faut retenir (23) à tout nos dents & nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous attachent des poings les uns après les autres,

Corporibus dulcis ; nostrum est

Quod vivis : cibus , & mance , & fabula fies.

Or quant à la fin que Pline & Cicero

qué à tout ce qui mérite les soins d'un homme sage & vertueux. *Horat. L. I, Epist. 4, vs. 4, 5.*

(23) A belles dents, ou avec nos dents & nos griffes, comme on a mis dans les dernières éditions.

Presque du bon temps. Les seuls jours que nous donnons au plaisir, sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de poussière, une ombre, une fable. Perse, - Sat. V, vs. 151, 152.

nous proposent , de la gloire , c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur a la retraicte , c'est l'Ambition. La gloire & le repos sont chose qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que je voy , ceux-cy n'ont que les bras & les jambes hors de la presse : leur ame , leur intention y demeure engagée plus que jamais.

2 Tun' vetule auriculis alienis colligis escas ?

Ils se font seulement reculer pour mieux sauter , & pour d'un plus fort mouvement (24) faire une' plus vive faussée dans la troupe. Vous plaist-il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contre-poids , l'avis de deux Philosophes , & deux Sectes très-différentes , (25) es-

f Vieux radoteur , ne travailles-tu que pour amuser & entretenir le peuple. *Perse* , Sat. I , vs. 22.

(24) Se jeter plus avant dans la foule : *faussée* ou *faulcée* , vieux mot qui signifie *choc* , *charge* , *incursion* , *irruption* , &c. Cotgrave , dans son dictionnaire François & Anglois.

(25) *Epicure* & *Senèque*. Voyez sur cela *Senèque* lui-même , *Epist.* 21.

332 ESSAIS DE MONTAIGNE,
crivants l'un à Idomeneus , l'autre à Lucilius leurs amis , pour du manienient des affaires & des grandeurs , les renier à la solitude. Vous avez (disent-ils) vescu nageant & flottant jusques à présent , venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de votre vie à la lumiere , donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les oôcupations , si vous n'en quittez le fruit. A cette cause deffaires-vous de tout soing de nom & de gloire. Il est danger que la lueur de vos actions passées ne vous esclaire que trop , & vous suive jusque dans vostre taniere. Quittez avec les autres voluptez celle qui vient de l'approbation d'autrui. Et quant à vostre science & suffisance , (26) ne vous chaille , elle ne perdra pas son effect , si vous en valez mieux vous-mesme. Souvenne-vous (27) de celuy à qui comme

(26) Cui ergo , inquis , ista didici ? Non est quod timeas ne operam perdidideris : tibi didicisti. *Senec. Epist. 7.*

(27) Bene & ille quisquis fuit (ambigitur enim

on demandast, à quoy faire il se pénoit si fort en un art, qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gens : J'en ay assez de peu, respondit-il, j'en ay assez d'un, j'en ai assez de pas un. Il disoit vray. Vous & un compagnon (28) estes assez suffisant theatre, l'un à l'autre ou vous à vous-mesme. Que (29) le Peuple vous soit un ; & un vous soit tout le Peuple. C'est (30) une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oyfiveté & de sa cachette : il faut faire comme les animaux qui effacent la trace, à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'ils vous faut

de auctore) cùm quæreretur ab illo, quò tanta diligentia artis spectaret ad paucissimos perventuræ : Satis sunt, inquit, mihi pauci : satis est unus : satis est nullus. *Senec. Epist. 7.*

(28) Satis magnum alter alteri theatrum sumus. *Id. ibid.* C'est ce qu'Epicure écrivit à un de ses amis.

(29) Seneque, en citant ce mot, le donne à Démocrite. *Democritus ait* : Unus mihi pro populo est, & populus pro uno. *Id. ibid.*

(30) Gloriari otio iners ambitio est. Animalia quædam, ne inveniri possint, vestigia sua circa cubile ipsum confundunt. Idem ibi faciendum est. *Senec. Epist. 68.*

334 ESSAIS DE MONTAIGNE,
chercher ; (31) que le monde parle de
vous , mais comme il faut que vous par-
liez à vous-mesme : retirez-vous en vous,
mais préparez-vous premierement de vous
y recevoir ; ce seroit folie de vous fier à
vous-mesme , [32] si vous ne vous sça-
vez gouverner. Il y a moyen de faillir en
la solitude , comme en la compagnie. Jus-
ques à ce que vous vous soyez rendu tel ,
[33] devant qui vous n'osiez clocher ; &
jusques à ce que vous ayez honte & ref-

(31) *Cùm secesseris , non est agendum hoc ut
de te homines loquantur , sed ut ipse tecum lo-
quaris. Id. ibid.*

(32) *Prodest sine dubio custodem sibi imposuisse , & habere quem respicias , quàm interesse tuis
cogitationibus judices. Omnia nobis mala solitudo
persuadet. Cùm profeceris tantum , ut si tibi etiàm
tui reverentia , licebit dimittas pædagogum. In-
terim te aliquorum auctoritate custodi. Aut Cato
ille sit , aut Scipio , aut Lælius , aut cujus inter-
ventu periti quoque homines vitia supprimerent ,
dum te efficis coram quo peccare non audeas.
Senec. Epist 25.*

(33) Jusques à ce que vous vous soyez rendu
tel , que vous n'osiez clocher , manquer à vos
devoirs devant ce tel , *c'est-à-dire* , devant vous-
même. → La construction qui n'est pas fort régu-
liere , a rendu la pensée de Montaigne si obscu-
re , qu'on m'en a demandé l'explication.

pect de vous-mêmes, [t] *obſervetur ſpecies honeſta animo* ; preſentez-vous toujours en l'imagination Caton, Phocion, & Ariſtides, en la preſence deſquels les fols meſme cacheoient leurs fautes ; & eſtabliffez-les contreolleurs de toutes vos intentions. Si elles ſe détraquent, leur reverence vous remettra en train : ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous-mêmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arreſter & fermer votre ame en certaines & limitées obligations, où elle ſe puiſſe plaire : & ayant entendu les vrais biens, deſquels on jouyt à meſure qu'on les entend, ſ'en contenter, ſans deſir de prolongement de vie ny de nom. Voyla le conſeil de la vraye & naïſſe Philoſophie, non d'une Philoſophie oſtentatrice & parliere, comme eſt celle (34) des deux premiers.

t Rempliffez-vous l'eſprit d'images nobles & vertueuſes. *Cic. Tuſc. Queſt. L. II, c. 22.*

(34) De Pline le jeune & de Cicéron.

CHAPITRE XXXIX.

Considération de Cicéron.

ENCOR un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des Escrits de Cicero, & de ce Pline, peu retirant à mon avis, aux humeurs de son Oncle, infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse : Entre autres qu'ils sollicitent au sceu de tout le monde, les Historiens de leur temps, (1) de ne les oublier

(1) Cicéron écrivant à *Lucceius*, Epist. 12, L. V; Pline à *Tacite*, Epist. 33, L. VII, avec cette différence très-remarquable, que le premier prie instamment son ami de ne pas s'attacher scrupuleusement aux regles de l'histoire, mais de franchir hardiment les bornes de la vérité en sa faveur : *Te place etiam atque etiam rogo, ut & ornes ea vehementius etiam, quam fortasse sentis, & in eo leges historiarum negligas* : au lieu que Pline déclare expressément qu'il n'exige point que Tacite donne la moindre atteinte à la vérité : *Quamquam non exigo ut excedas rei actus modum. Nam nec Historia debet egredi veritatem, & honeste factis veritas sufficit*. Il semble qu'en bonne justice Montagne auroit dû distinguer Pline de Cicéron à cet égard.

en leurs registres : & la fortune comme par despit , a faict durer jusques à nous la vanité de ces requestes , & (2) pieça faict perdre ses histoires.

Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur , en personnes de tel rang , d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet & de la parlerie , jusques à y employer les Lettres privées escriptes à leurs amis : en maniere , que aucunes ayants failly leur saison pour estre envoyées , ils les font ce neanmoins publier avec cette digne excuse , qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail (3) & veillées. Sied-il pas bien à deux Consuls Romains , Souverains Magistrats de la Chose Publique empe-

(2) *Où des long-temps*, comme dans les dernières éditions.

(3) Et leurs veilles. Dans cet endroit, *veillée* est un mot purement gascon, si je ne me trompe. Il ne se dit guere qu'en parlant des assemblées que les gens de village ou les artisans font le soir pour travailler, pour causer, ou pour se divertir, comme on nous l'affure dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise : d'où l'on peut fort bien conclure, ce me semble, que le mot de *veillée* n'est point françois dans le sens que lui donne ici Montagne.

rieré du monde , d'employer leur loisir à ordonner & fagotter gentiment une belle missive , pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse ? Que feroit pis un simple Maistre d'eschole qui en gaignast sa vie ?

Si les gestes de Xenophon & de Cesar , n'eussent de bien loing surpassé leur éloquence , je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escripts. Ils ont cherché à recommander non leur dire , mais leur faire.

Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage , certainement Scipion & Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs Comedies , & toutes les mignardises & delices du Langage Latin , à un Serf Afriquain : Car que cet ouvrage soit leur , sa beauté & son excellence le maintient assez , & Terence l'advoue luy-même : & me feroit-on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie & d'insulte , de vouloir faire valoir un homme ,

par des qualitez mes-advenantes à son rang ; quoy qu'elles soient autrement loüables ; & par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales : Comme qui louëroit un Roy d'estre bon peintre , ou bon architecte , ou encore bon arquebuzier , ou bon coureur de bague. Ces loüanges ne font honneur , si elles ne sont présentées en foule , & à la suite de celles qui luy sont propres : à sçavoir , de la justice , & de la science de conduire son peuple en paix & en guerre. De cette façon faiët honneur à Cyrus l'agriculture , & à Charlemagne l'éloquence , & cognoissance des bonnes Lettres. J'ai veu de mon temps , en plus forts termes , des personages , qui tiroient d'escrire , & leurs tiltres , & leur vocation , desadvoüer leur apprentissage , corrompre leur plume , & affecter l'ignorance de qualité si vulgaire , & que nostre peuple tient ne se rencontrer guere en mains sçavantes : & prendre souci , de se recommander par meilleures qualitez.

Les Compagnons de Demosthenes en l'Ambassade vers Philippus, louoyent ce Prince d'estre beau, eloquent, & bon beuveur. Demosthenes disoit que (4) c'estoient louanges qui appartenoint mieux à une femme, à un Advocat, à une esponge, qu'à un Roy.

*a Imperet bellante prior, jacentem
Lentis in hostem.*

Ce n'est pas la profession de sçavoir, ou bien chasser, ou bien danser :

*b Orabunt causas alii, cœlique meatus
Describent radio, & fulgentia sidera dicent,
Hic regere imperio populos sciat.*

Plutarque dit davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir, &

(4) Plutarque, dans la vie de Demosthenes, c. 4.

a Qu'il soit brave au combat, & doux en la victoire. *Horat.* in Carm. Seoul. vs. 31, 32.

b D'autres s'appliqueront à l'éloquence, & à décrire le cours des astres : pour lui, son affaire est de sçavoir gouverner les peuples qui sont soumis à son empire. *Aeneid.* L. V, vs. 344, &c.

l'estude, qui devoit estre employée à choses plus nécessaires & utiles. De façon que Philippus Roy de Macedoine ayant ouy ce grand Alexandre son fils, chanter en un festin, à l'envi des meilleurs Musiciens : (5) *N'as-tu pas honte*, luy dit-il, *de chanter si bien ?* Et à ce mesme Philippus, un Musicien contre lequel il desbattoit de son art : *Jà à Dieu ne plaise, Sire*, dit-il, (6) *qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu entendes ces choses-là mieux que moy.* Un Roy doit pouvoir répondre, comme Iphicrates répondit à l'Orateur qui le pressoit en son invective de cette manière : Et bien qu'es-tu, pour faire tant le brave ? es-tu homme d'armes, es-tu archer, es-tu piquier ? (7) *Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celui qui sçait commander à tous ceux-là.* Et An-

(5) Plutarque, dans la vie de Pericles, ch. I.

(6) Dans un traité de Plutarque, intitulé : Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami, ch. 25.

(7) Plutarque dans son traité de la Fortune, vers la fin.

342 ESSAIS DE MONTAIGNE,
risthenes print pour argumenter de peu de
valeur en Ismenias, (8) dequoy on le van-
toit d'estre excellent joueur de flustes.

Je sçay bien quand j'oy quelqu'un ,
qui s'arreste au langage des *Essais* , que
j'aimeroye mieux , qu'il s'en teüst. Ce
n'est pas tant eslever les mots , comme
deprimet le sens : d'autant plus picquam-
ment , que plus obliquement. Si suis-
je trompé , si guerre d'autres donnent plus
à prendre en la matiere : & comment que
ce soit , mal ou bien , si nul Escrivain l'a
semée , ny guere plus materielle ; ny au
moins plus drue , en son papier. Pour en
ranger davantage , je n'en entasse que les
testes. Que j'y attache leur suite , je
multiplieray plusieurs fois ce volume. Et
combien y ay-je espandu d'histoires , qui
ne disent mot , lesquelles qui voudra es-
plucher un peu plus curieusement , en-
produira infinis *Essais*. Ny elles , ny mes-

(8) Plutarque , dans le préambule de la vie
de Pericles.

allegations ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'autorité, ou d'ornemens. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche & plus hardie : & souvent à gauche, un ton plus delicat, & pour moy qui n'en veux en ce lieu exprimer davanrage, & pour ceux qui rencontreront mon air. Retournant à la vertu parlere, je ne trouve pas grand choix, entre ne sçavoir dire que mal, ou ne sçavoir rien que bien dire. [c] *Non est ornamentum virile concinnitas.* Les Sages disent que pour le regard du sçavoir, il n'est que la Philosophie, & pour le regard des effects, que la Vertu, qui generalement soit propre à tous degrez, & à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en (9)

c Une parure fort ajustée n'est pas un ornement viril. *Senec. Epist. 95.*

(9) Epicure & Sénèque.

ces autres deux Philosophes : car ils promettent aussi éternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis. Mais c'est d'autre façon , & s'accommodants pour une bonne fin , à la vanité d'autrui : Car ils leur mandent , que si le soing de se faire cognoistre aux siècles advenir , & de la renommée , les arreste encore au manement des affaires , & leur fait craindre la solitude & la retraite , où ils les veulent appeller ; qu'ils ne s'en donnent plus de peine : (10.) d'autant qu'ils ont assez de credit avec la Posterité , pour leur répondre , que ne fust que par les lettres qu'ils leur escrivent , ils rendront leur nom aussi cogneu & fameux que pourroient faire.

(10) Cum Idomeneo scriberet Epicurus, & illum à vitâ speciosâ ad fidelem stabilemque gloriam revocaret, rigida tunc potentia ministerium & magna tractantem : Si gloria, inquit, tangeris, notiorum te epistolæ meæ facient quam omnia ista quæ colis, & propter quæ coleris. *Seneca*, (Epist. 21.) qui dans la même lettre dit à son ami Lucilius : « Quod Epicurus amico suo potuit promittere, hoc tibi promitto, Lucili. Habeo apud posteros gratiam: possum mecum duratúra nomina educere. »

leurs actions publiques. Et outre cette différence, encôre ne sont-ce pas lettres vuides & descharnées, qui ne se soustien-
nent que par un delicat choix de mots, entassez & rangez à une juste cadence; ains farcies & pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus éloquent, mais plus sage, & qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'éloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses: Si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si extrefme perfection, se donne corps elle-mesme.

J'adjousteray encore un conte que nous difons de luy, à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avoit à (11) orer en public, & estoit un peu pressé du temps, pour se preparer à son aise; Eros, l'un de ses Serfs, le

(11) *Haranguer. Orer, orationem habere: Nicot.*
D'orer, ou du mot latin *orare*, est venu *Orateur*,
qui est encore en usage.

vint advertir, que l'audience estoit remise au lendemain : il en fut si aise, (12) qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage, auquel mes amis tiennent, (13) que je puis quelque chose : Et eussent prins plus volontiers cette forme à publier mes [14] verbes, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce, qui m'attirast, qui me soustint, & soulevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne sçauroy, que de songe : ny forger des vains noms à entretenir, en chose serieuse : ennemy juré de toute espee de falsification. J'eusse été plus attentif, & plus seur, ayant une ad-

(12) Plutarque, dans les dits notables des anciens rois, princes, &c. à l'article de CICÉRON.

(13) Vous trouverez dans cette édition neuf lettres de Montaigne, qui pourront donner quelque idée de ce qu'il dit ici.

(14) *Fantaisies ou imaginations.*

dresse forte & amie , que regardant les divers visages d'un peuple : & suis deceu , s'il ne m'eust mieux succédé. J'ay naturellement un stile comique & privé : Mais c'est d'une forme mienne , inepte aux négociations publiques , comme en toutes façons est mon langage , trop ferré , desordonné , coupé , particulier : Et ne m'entends pas en lettres ceremonieuses , qui n'ont autre substance , que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté , ny le goust de ces longues offres d'affection & de service. Je n'en crois pas tant , & me desplaist d'en dire guere , outre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present : car il ne fut jamais si abjecte & servile prostitution de presentation : *la vie , l'ame , devotion , adoration , serf , esclave* , tous ces mots y courent si vulgairement , que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté & plus respectueuse , ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer. Je hay à mort de sentir le flatteur ; qui faict

que je me jette naturellement à ue parler sec , rond & cru , qui tire , à qui ne me cognoist d'ailleurs , un peu vers le desdaigneux. J'honore le plus ceux que j'honore le moins : & où mon ame marche d'une grande allegresse , j'oublie les pas de la contenance : & m'offre maigrement & fierement , à ceux à qui je suis : & me presente moins , à qui je me suis le plus donné. Il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur , & que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception. A [15] bienviennier , à prendte congé , à remercier , à saluer , à presenter mon service , & tels compliments verbaux des Loix ceremonieuses de nostre civilité , je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy. Et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur & recommandation , que celuy pour qui

(15) *Bienviennier* signifie *féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée*. C'étoit un mot très-commode : cependant on l'a laissé perdre sans en mettre un autre à la place. L'académie françoise & tous les bons écrivains devroient s'opposer à cet abus.

C'estoit , n'aye trouvées seches & lachées. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens : j'en ay , ce crois-je , cent divers volumes : Celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay autresfois barbouillé pour les dames , estoit en nature , lorsque ma main estoit veritablement emportée par ma passion , il s'en trouveroit à l'aventure quelque page digne d'estre communiquée à la jeunesse , oysive , embabouinée de cette fureur.

J'escriis mes lettres tousjours en poste , & si precipiteusement , que quoy que je peigne insupportablement mal , j'ayme mieux escrire de ma main , que d'y en employer un'autre , car je n'en trouve point qui me puisse suivre ; & ne les transcrits jamais. J'ay accoustumé les Grands , qui me cognoissent , à y supporter (16) des

(16) C'est-à-dire , des ratures & des effaçures. *Lituras* & *traslures*, vieux mots, que je n'ai pu trouver que dans le dictionnaire de Cotgrave. Le premier vient du latin *litura* , dont Horace s'est

litures & des traſſeures , & un papier ſans plieure & ſans marge. Celles qui me couſtent le plus , ſont celles qui valent moins. Depuis que je les traîne , c'eſt ſigne que je n'y ſuis pas. Je commence volontiers ſans project ; le premier trait produit le ſecond. Les Lettres de ce temps ſont plus en bordures & prefaces , qu'en maniere. Comme j'aime mieux compoſer deux lettres , que d'en clore & plier une ; & reſigne tousjours cette commiſſion à quelque autre : de meſme quand la matiere eſt achevée , donnois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouſter ces longues harangues , offres , & prieres , que nous logeons ſur la fin , & deſire que quelque nouvel uſage nous en deſcharge : comme auſſi de les inſcrire d'une legende de qualitez & titres , pour auſquels ne broncher , j'ay maintesfois laiſſé d'eſcrire , &

ſervi dans le même ſens , L. II , Epist. I , vſ. 167 , où parlant d'un poëte Romain , il dit qu'il a honte d'effacer , — *turpem putat in ſcriptis , mutique lituram.*

notamment à gens de justice & de finance. Tant d'innovation d'Offices, une si difficile dispensation & ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels estans si cherement achetez, ne peuvent estre eschangez, ou oubliez sans offense. Je trouve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front & inscription des Livres, que nous faisons imprimer.

Fin du Tome second.

T A B L E
DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome II.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXIV. *D*U Pedantisme.

pag. 1

CHAP. XXV. *De l'institution des enfans ,
à Madame Diane de Foix, Comtesse
de C...*

33

CH. *C'est fait de rapporter le
naissance.*

131

144

neuf Sonnets

à Madame

de Guiffen.

— 179

tion. 198

's. 215

T A B L E.

CHAP. XXXI. Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divi- nes.	252
CHAP. XXXII. De fuir les voluptés au prix de la vie.	259
CHAP. XXXIII. La fortune se rencontre souvent au train de la raison.	263
CHAP. XXXIV. D'un défaut de nos polices.	272
CHAP. XXXV. De l'usage de se vestir.	275
CHAP. XXXVI. Du jeune Caton.	285
CHAP. XXXVII. Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.	296
CHAP. XXXVIII. De la solitude.	304
CHAP. XXXIX. Consideration sur Cice- ron.	336

Fin de la Table du Tome II.

AUG 30 1932